Soulsby no. 2513a, p. 114-115 & 233-2

wants pp. 433 - end of Vol.

(N.° 9.) 1.er Vendémiaire an 8.

MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS,

RÉDIGÉ

Par A. L. MILLIN.

AVIS DES ÉDITEURS.

Le prix de ce Journal est fixé:

à 9 francs pour trois mois,
18 francs pour six mois,
36 francs pour un an,

tant pour Paris que pour les Départemens, franc de port.

ON peut s'adresser au Bureau du Journal pour se procurer tous les Livres qui paroissent en France et chez l'étranger, et pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

CE Journal, auquel la plupart des hommes qui ont un nom distingué, une réputation justement acquise dans quelque partie des arts ou des sciences, tels que les citoyens DAUBENTON, DOLOMIEU, DESCENETTES, SILVESTRE DE SACY, FOURCROY, HALLÉ, HERMANN, SCHWEIGHÆUSER, LACÉPÈDE, LANGLÈS, LALANDE, LAGRANGE, LEBRUN, MARRON, MENTELLE, BARBIÉ DU BOCAGE, MORELLET, NOEL, OBERLIN, CHARDON LA ROCHETTE, CAILLARD, SAINT-LÉGER, VAN-MONS, TRAULLÉ, LÉVEILLÉ, COUSIN, CUVIER,

GEOFFROY, VENTENAT, CAVANILLES, USTERI, BOETTIGER, VISCONTI, VILLOISON, WILLEMET, WINCKLER, etc. ont fourni des Mémoires, contient l'extrait des principaux ouvrages nationaux : on s'attache surtout à en donner une analyse exacte, et à la faire paroître le plus promptement possible après leur publication. On y donne une notice des meilleurs écrits imprimés chez l'étranger.

On y insère les mémoires les plus intéressans sur toutes les parties des arts et des sciences; on choisit surtout ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y publie les découvertes ingénieuses, les inventions utiles dans tous les genres. On y rend compte des expériences nouvelles. On y donne un précis de ce que les séances des sociétés littéraires ont offert de plus intéressant; une description de ce que les dépôts d'objets d'arts et des sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des notices sur la vie et les ouvrages des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués dont on regrette la perte; enfin, les nouvelles littéraires de toute espèce.

Ce Journal est composé de six volumes in-8.° par an, de 600 pages chacun. Il paroît le premier de chaque mois. La livraison est divisée en deux numéros, chacun de 9 feuilles.

On s'adresse, pour l'abonnement, à Paris, au Bureau du Magasin Encyclopédique, chez le C. FUCHS, Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny.

A Amsterdam, { chez la veuve Changuion et d'Hengst. / chez Van-Gulik.
A Bruxelles, chez Lemaire.
A Florence, chez Molini.
A Francfort-sur-le-Mein, chez Fleischer.
A Genève, { chez Manget. / chez Paschoud.
A Hambourg, chez Hoffmann.
A Leipsic, chez Wolf.
A Leyde, chez les frères Murray.
A Londres, chez de Boffe, *Gerard Street.*
A Strasbourg, chez Levrault.
A Vienne, chez Degen.
A Wesel, chez Geisler, Directeur des Postes.

Il faut affranchir les lettres.

MAGASIN

ENCYCLOPÉDIQUE.

V. ANNÉE.

TOME TROISIÈME.

S. 1000.

MAGASIN

ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES,

DES LETTRES ET DES ARTS;

RÉDIGÉ

PAR A. L. MILLIN,

Conservateur du Muséum des Antiques à la Bibliothèque nationale, Professeur d'Histoire et d'Antiquités; des Sociétés d'Histoire naturelle et philomathique de Paris, d'Emulation de Rouen, d'Abbeville, de Boulogne et de Poitiers; de l'Académie des Curieux de la Nature à Erlang; de l'Académie de Dublin, de la Société Linnéenne de Londres; de celles de Médecine de Bruxelles, des Sciences physiques de Zurich, d'Histoire naturelle et de Minéralogie d'Iéna.

V. ANNÉE.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez Fuchs, Libraire, rue des Mathurins, maison de Cluny, n.° 334.

AN VII. — 1799.

A LA

SOCIÉTÉ MINÉRALOGIQUE

D'IÉNA.

MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE.

HISTOIRE.

Des anciens Gouvernemens fédératifs, et de la Législation de Crète. A Paris, 1 vol. in-8.°; chez *Jansen*, imprimeur-libraire, rue des S. Pères, n.° 1195, faubourg S. Germain.

Un ouvrage d'érudition est un phénomène dans un temps où on ne rêve que politique, où on ne veut lire que des romans. Eh ! quelle politique ! et quels romans ! Il est question cependant dans ce volume de *gouvernemens*, oui, mais de *gouvernemens fédératifs*, et ce ne sont pas ces sortes d'associations politiques qui peuvent intéresser ceux qui se mêlent de politique. La politique moderne a si peu de rapport avec celle qui faisoit la base des sociétés grecques, que les dissertations du C. Sainte-Croix seront à peine regardées comme une de ces hypothèses scientifiques qui ont occupé de tous temps les érudits, comme une de ces discussions littéraires qui n'ont d'autre but que de montrer qu'on peut soutenir

les opinions les plus contradictoires à l'aide de quelques passages d'Hérodote, de Thucydide, de Pausanias, de Plutarque, de quelques mots de la chronique de Paros : tel sera le sort des deux ouvrages dont nous allons donner un aperçu. Ces dissertations sont cependant d'un auteur familiarisé avec l'antiquité, qui a déja donné des preuves multipliées de ses vastes connoissances en ce genre, d'une sagacité lumineuse, d'une érudition bien digérée dans des matières qui n'obtiendroient pas l'attention du lecteur même initié, si elles ne réunissoient l'instruction à l'agrément, les faits les mieux éclaircis aux résultats les plus satisfaisans. La première de ces dissertations a pour objet de détruire une erreur à laquelle les savans se sont laissé entraîner jusqu'à nos jours, et dont Fréret s'est aperçu le premier. « L'idée qu'on s'étoit « faite de la nature du pouvoir des amphictyons de la « Grèce, méritoit d'autant plus d'être réfutée, qu'elle « est devenue la source de beaucoup d'erreurs, « non-seulement sur le gouvernement et la poli- « tique des peuples toujours désunis de cette con- « trée, mais encore sur les causes générales et par- « ticulières de leur prospérité peu durable et de « leur malheur souvent plus réel qu'apparent. »

La seconde dissertation traite de la législation de Crète, dans laquelle l'auteur, après avoir montré qu'aucun lien fédératif n'avoit uni les anciens peuples du continent de la Grèce, prouve que les habitans de cette île ne furent ni plus sages ni moins divisés. Ces deux mémoires ne sont point des ouvrages de *circonstance*, ils ont été composés dans

un temps où il n'étoit permis de songer qu'à préserver sa tête de la barbarie révolutionnaire « Quand « on perd de vue la postérité pour s'attirer les re- « gards passagers de ses contemporains ; lorsqu'ab- « jurant ses principes, on veut tout sacrifier aux « intérêts d'une faction, il faut renoncer à sa propre « estime, et s'attendre à être voué tôt ou tard au « mépris. Un philosophe doit armer sa conscience « d'une triple cuirasse contre l'opinion à la fois cor- « rompue et corruptrice : ne pas lui résister est la « dernière des lâchetés, en devenir l'organe, le plus « impardonnable de tous les crimes. »

On a regardé jusqu'à nos jours la diète amphictyonique, comme une espèce de tribunal commun et comme le conseil général de la Grèce ; mais cette opinion ne peut s'accorder avec les monumens de l'histoire grecque : on n'y trouve aucune preuve de l'existence de ces assemblées avant la première guerre sacrée au temps de Solon ; il paroit même que dès lors on n'y portoit d'autres affaires que celles qui avoient quelque relation avec la religion : c'est ce que le C. Sainte-Croix s'attache à prouver en traitant des premières associations politiques, et de celles des amphictyons en particulier, soit en Grèce, soit en Italie.

On reconnoit trois sortes de réunions politiques dans les premiers rassemblemens que le besoin, la crainte et la sureté commune formèrent parmi les hommes ; on peut les considérer comme *patriarchales*, *amphictyoniques* et *fédératives*. « La première « remonte à l'origine des sociétés, et ne convient qu'à

« des hordes de chasseurs et de pasteurs ; la seconde « est le fruit prématuré de la civilisation, aussi nulle « loi écrite, nul pacte formel n'en resserra les liens « précaires et momentanés : ces associations furent « fondées sur de simples rapports de consanguinité « et de mœurs ; des fêtes religieuses en fournirent « l'occasion, et finirent par en être l'unique objet. « La troisième s'établit sur une base plus solide : « des peuples voisins redoutant la puissance et l'am- « bition de leurs ennemis, ou menacés des fers de « la tyrannie, firent le sacrifice de leur indépendance « particulière pour conserver la liberté générale, « et convinrent de ne former plus qu'un corps de na- « tion composé de différentes parties toujours sé- « parées, sans cesser d'être étroitement unies. » Strabon, Pausanias, Æschyne, Démosthène, servent à l'auteur pour prouver qu'il existoit deux assemblées amphictyoniques ou composées de peuples circonvoisins, suivant la véritable étymologie du mot ; l'une qui étoit convoquée aux thermopyles, à l'équinoxe du printemps, et qui étoit destinée à sacrifier à Cérès, et à prendre quelques délibérations relatives au temple de cette déesse ; l'autre qui siégoit à Delphes, à l'équinoxe d'automne. Ces deux assemblées sont également appelées *Pylaées*, à cause des portes ou du défilé près duquel elles se rassembloient. Les peuples qui avoient le droit d'envoyer des députés à ces assemblées, étoient au nombre de douze ; chacun de ces peuples avoit deux suffrages, dont il paroît qu'un de ces suffrages étoit pour la capitale, et l'autre appartenoit au corps de la nation. Toutes

les villes doriennes, æoliennes, ionnienes, étoient admises à cette association à l'époque où Philippe de Macédoine demanda et obtint pour lui et ses successeurs, le double suffrage dont les Phocéens avoient été privés.

Ce tribunal amphictyonique étoit composé de trois classes distinctes, appelées *hieromnemons*, *pylagores* et *synèdres* ou conseillers. Il est difficile de distinguer avec précision quelles étoient leurs diverses attributions; l'étymologie du nom des premiers, désigne assez que le culte religieux étoit particulièrement de leur ressort: on peut le rendre en notre langue par *conservateur des traditions ou coutumes sacrées*: ils régloient les dépenses des sacrifices, et le temps où on devoit les faire; ils étoient présidens de l'assemblée, et en recueilloient les voix. Les *pylagores* étoient les membres de cette assemblée qui se tenoit au défilé ou *pyles* du mont Œta, dont ils avoient tiré leur nom; en cette qualité, ils y commandoient, présidoient aux jeux publics, et sacrifioient à Cérès. Les *synèdres* étoient les députés des villes, qui, conseillers du tribunal, étoient en même temps chargés de défendre les intérêts des villes qu'ils représentoient. Les *théores* étoient ceux qui venoient consulter l'oracle ou sacrifier à Apollon; le C. Sainte-Croix ne croit pas que ces fidèles fussent membres de l'*ecclésie*, ou grande assemblée amphictyonique. Tous les membres de ce tribunal se lioient par un serment dans lequel ils promettoient, 1.° de ne renverser aucune ville amphictyonique, de ne détourner ses eaux ni en paix ni en guerre; si quelqu'un com-

mettoit un de ces délits, ils s'engageoient à marcher contre lui, et à détruire ses villes : 2.° à employer toutes leurs forces pour punir celui qui viendroit à piller ce qui appartenoit à Apollon, ses complices et tous ceux qui auroient formé quelques mauvais desseins sur les choses que renfermoit le temple de ce dieu. Ce serment, accompagné de terribles imprécations, avoit été usité fort anciennement, lorsque se tint la première assemblée des amphictyons. On remarque ici, et on appuie sur des faits historiques, l'influence par laquelle ce tribunal fut pour ainsi dire désorganisé par la trop grande puissance de certains peuples de la corporation, qui, par des entreprises hardies, par des succès, par des victoires, étoient parvenus à dominer la Grèce entière. Pour se mettre à l'abri de l'influence tyrannique des Thessaliens, des Thébains, etc., il fut résolu qu'aucun décret des amphictyons ne seroit executé qu'il n'eût été auparavant ratifié par les peuples eux-mêmes, dont les députés formoient ce corps, quelquefois même ces décrets avoient besoin de l'approbation du sénat et du peuple de Delphes ; d'ailleurs, avant de les porter, l'oracle étoit consulté.

Les divisions qui régnèrent constamment parmi les républiques grecques, les guerres sanglantes qu'elles eurent entre elles, la domination que Thèbes, Athènes, Lacédémone exercèrent tour à tour sur la Grèce, ne peuvent faire douter que le tribunal des amphictyons n'avoit pas pour but d'entretenir la concorde parmi les Grecs, et de resserrer les liens qui devoient les unir. Simples administrateurs du

temple de Delphes, leurs fonctions en cette qualité, et non comme juges suprêmes de la Grèce, se bornoient à la connoissance des inscriptions et des monumens de toute espèce qu'on plaçoit dans le temple d'Apollon, et à présider aux jeux pythiques. On voit que tout ce qui intéressoit le culte du Dieu, étoit le principal objet de cette assemblée, qui, très-parfaitement d'accord avec l'oracle, ou pour mieux dire avec ses prêtres, étoit chargée par lui ou par eux de faire des vœux, d'ordonner des sacrifices pour la prospérité de ceux qui s'adressoient à l'oracle pour le consulter sur quelques présages sinistres.

Nous ne pouvons rapporter les preuves tirées des auteurs grecs, et savamment appuyées sur l'autorité des faits qui confirment l'opinion du C. Sainte-Croix sur l'objet et la destination du conseil amphictyonique. Dans le chapitre quatrième, il s'attache à donner à son sentiment tout le poids d'une démonstration, en examinant si cette assemblée étoit réellement la diète générale des différens peuples de la Grèce; si elle décidoit de la paix et de la guerre; si elle jugeoit les contestations qui s'élevoient entre les confédérés. Si telle avoit été sa mission, elle eut été sans doute le centre des affaires publiques, mais il n'existe aucune de ses délibérations sur des objets importans. Si les Perses menacent d'une destruction totale la nation grecque, ce n'est ni aux thermopyles ni à Delphes que l'on prend des moyens de repousser cette invasion redoutable; si les Lacédémoniens, pour s'assurer de ce passage des pyles, bâ-

tissent par le conseil de l'oracle la ville d'Héraclée à quarante stades de ce défilé, et y envoient une colonie de dix mille hommes, les amphictyons gardent le silence sur cette entreprise et sur les hostilités qui en furent les suites. Se mêlèrent-ils de cette guerre du Péloponèse qui arma toute la Grèce? rien ne le prouve; on pourroit croire, au contraire, que, pendant la durée de cette guerre, leurs fonctions furent suspendues; enfin Thucydide ne les a pas nommé une seule fois dans tout le cours de son histoire. On ne trouve dans les auteurs aucun fait qui puisse faire croire que les amphictyons étoient en possession de quelque pouvoir fédératif, ni qu'ils aient fait quelque démarche lors même que leur intérêt et l'honneur du Dieu dont ils étoient les gardiens étoient compromis. Ces faits suffisent sans doute pour démontrer qu'ils n'intervenoient pas dans les affaires générales de la Grèce, et que leur réunion n'a jamais eu une consistance fédérative. *Montesquieu, Goguet, Pauw, Mably, Sthanyam, Gillies, Williams, Mitfort,* ne se sont point éloignés de l'opinion commune; il n'y a eu que le savant Barthélemy qui ait dit *que l'objet principal des amphictyons, étoit de veiller aux intérêts du temple d'Apollon, à Delphes.* De nouvelles preuves se rencontrent dans l'établissement des amphictyonies particulières, parce que nous avons des renseignemens historiques. On ne peut révoquer en doute qu'il n'y eut des espèces de conseils établis auprès des temples célèbres répandus dans la Grèce: on sait même qu'il en existoit en *Béotie*, à *Corinthe*, à *Mégare*, dans *l'île de*

Délos, à *Calaurie*, dont l'asile sacré ne put empêcher Démosthène de se donner la mort pour se soustraire à la haine des Macédoniens. Les principales fonctions de ces associations étoient de présider aux jeux publics, et de veiller aux observances religieuses qui en étoient le prélude. Les dissentions interminables des peuples de la Grèce en diminuèrent le nombre; elles furent d'abord interrompues, et finirent par se dissoudre entièrement.

On peut conclure avec fondement que si les associations amphictyoniques eussent été de véritables gouvernemens fédératifs, Athènes n'eut pas été en même temps, membre de celles de Delphes, de Délos, de Calaurie; ni l'Ionie, des deux premières et de celle de *Panionium*. « Cela ne fut ainsi, dit « le C. Sainte-Croix, que parce que ces associations « étoient plus religieuses que politiques; d'ailleurs, « eurent-elles jamais les avantages intérieurs du « gouvernement républicain, et la force extérieure « du monarchique, en quoi l'illustre Montesquieu « fait consister la république fédérative ? »

S'il a existé en Grèce une de ces fédérations, ce fut celle des Arcadiens. Dix mille *prostates* ou principaux citoyens de différentes villes s'assembloient à *Mégalopolis*, dans un vaste édifice appelé *Tersilion*; ils y décidoient de toutes les affaires, et avoient le droit de déclarer la guerre et de faire la paix. Mais dix mille conseillers pouvoient-ils délibérer sans législation, sans troubles et sans passions? On est bien fondé à en douter. Pour avoir une législation, ils s'adressèrent à Platon, qui leur envoya

un de ses disciples, nommé *Aristonyme*, chargé de réformer leurs lois et leur gouvernement. On ignore quels furent ces changemens, mais on peut croire que ce conseil des dix mille ne subsista pas jusqu'au temps où les Arcadiens entrèrent dans la ligue des Achéens. Cette réunion, véritablement fédérative, créée par l'oppression de Lacédémone, par la tyrannie de Philippe, par la nécessité, défendit longtemps la liberté de cette partie de la Grèce. La révolution auroit été bientôt générale dans la Grèce entière, sans une faute capitale d'*Aratus*, dont le patriotisme en avoit jeté les fondemens; ayant empêché les Achéens d'accepter la proposition de Cléomène, habile général, qui leur offroit de faire entrer Sparte dans la ligue, à condition qu'il en seroit le général, ils se virent forcés, dans une guerre malheureuse, d'appeler les Macédoniens à leur secours. La ligue n'auroit pas subsisté longtemps avec de pareils défenseurs, sans les talens de Philopœmen: il se rendit maître de Sparte; mais les Romains surent employer habilement la haine des habitans de cette ville, pour détruire l'ouvrage d'Aratus. Ici l'auteur entre dans des détails où nous ne pouvons le suivre, sur la forme d'administration de cette ligue, sur la composition de ses conseils, sur l'autorité de son magistrat suprême, nommé *Stratége*. Mais, comme il remarque très-bien, « les « nations ne se régénèrent jamais, quelques efforts « qu'elles fassent; elles ne peuvent réussir qu'un « instant, et bientôt après elles tombent dans un « état pire qu'auparavant. La gangrène du corps « politique

« politique est plus incurable que celle du corps « humain. Si cette triste vérité avoit besoin de « preuve, on la trouveroit dans l'histoire de la « ligue achéenne ; son établissement fut difficile, « son existence précaire, sa chûte prompte, celle- « ci n'eut pas d'autre cause que la corruption géné- « rale de ses membres ; Sparte, destinée à faire en « tout temps le malheur des Grecs, en fut le pré- « texte. »

L'auteur jette ensuite un coup-d'œil sur quelques autres ligues de la Grèce et de l'Asie mineure que les Romains détruisirent en abolissant partout la démocratie, en remettant l'autorité dans les mains des nobles, et défendant aux riches les acquisitions hors du territoire de leur patrie. *Memmius* abolit les deux assemblées générales des Achéens, celle de la Phocide, celle des Béotiens, en un mot, toutes les associations de ce genre existantes alors en Grèce ; elles furent rétablies quelque temps après, mais avec une autorité circonscrite ; il en resta des vestiges plus ou moins considérables, quoique la Grèce fût devenue une province romaine.

L'Italie eut aussi ses associations amphictyoniques ; mais ses peuples ne formèrent jamais de réunions solides, les Romains les détruisirent aisément. Les Etrusques seuls eurent une confédération durable : il ne nous reste aucun monument qui nous la fasse connoître. Le temps ou plutôt l'orgueil et l'ingratitude des Romains, qui devoient aux Etrusques leurs institutions civiles et religieuses, ont

tout effacé. Quoiqu'on ignore quel fut leur alphabet et leur langue, on ne peut douter que ce peuple ne fut fort éclairé, qu'il cultiva les arts avec succès, et qu'il eut des lois sages que les Romains adoptèrent, même après avoir été chercher dans la Grèce le fonds de celles des douze tables. Il est très-vraisemblable que cette nation eut d'abord une espèce d'amphictyonie au temple de *Voltumna*, qui prit ensuite la forme d'une vraie confédération; mais les peuples voisins en ayant eu ombrage, parvinrent à la dissoudre; on ignore le temps où elle reprit une existence assurée. La liberté de chaque ville et l'union de toutes étoient le double objet du conseil de cette ligue. Le gouvernement de l'Etrurie étoit absolument aristocratique et entre les mains des grands; le prénom de *Lar* les distinguoit des autres citoyens; ce pouvoir des nobles fut souvent la cause de révolutions. Les *Lucumons* ou chefs des villes, pris dans cette caste, devinrent des tyrans, s'approprièrent un pouvoir qu'ils rendirent héréditaire, et détruisirent l'indépendance de la nation et la ligue fédérative. Les Etrusques, alliés avec les Gaulois, révoltés avec les Samnites, ne purent, malgré leurs efforts, résister à l'ascendant de Rome; ils en subirent le joug l'an 481 de sa fondation.

Le C. Sainte-Croix termine cette dissertation par dire que tous les peuples, en sortant de la barbarie et dans l'enfance de la société, sentirent tout ce qu'ils devoient à un être créateur, qu'ils bâtirent des temples, qu'ils s'assemblèrent pour lui

offrir des sacrifices, célébrer des fêtes et concilier leurs différens, et que tel a été l'origine et le but des réunions amphictyoniques; que ces réunions, connues en Grèce et en Italie, n'ont pas été inconnues aux peuples de l'Orient; il en trouve une preuve dans les rassemblemens des Arabes à la *Kaaba*, ancien temple de la Mecque, le rendez-vous général de leurs tribus et des peuples circonvoisins qui professoient le sabéïsme; là, ils y acquittoient leurs devoirs de religion, y traitoient de leurs intérêts, et se livroient à des amusemens, entr'autres à des exercices littéraires. C'étoit, selon notre auteur, une véritable amphictyonie. De tout temps l'homme a voulu lire dans l'avenir, la crainte et l'espérance l'ont rendu crédule et superstitieux; il lui a fallu de prétendus interprètes de la divinité, des oracles qui se multiplioient en raison de leur obscurité et de la crédulité. Ces oracles ont influé sur le sort de la Grèce; cette influence étoit si forte que tous les événemens en dépendoient; leur autorité étoit si prépondérante qu'ils étoient devenus les législateurs des Grecs, les arbitres de leurs différens, et le supplément à ce qui manquoit à leurs institutions. Philippe de Macédoine sut en profiter; il eut la Pythie à ses gages, et se faisant membre du tribunal amphictyonique, il en absorba toute l'autorité. Les Grecs, toujours divisés par leur haine et leurs guerres civiles, ne se réunirent point contre un pouvoir qui les menaçoit; ils s'opposèrent au plan très-politique d'Aratus qui, le premier, avoit connu les vrais principes du gouvernement fédé-

ratif; bientôt toutes les républiques célèbres, divisées par la jalousie, par l'intérêt particulier, par la haine, disparurent devant la puissance de Rome.

Le mémoire sur la législation de Crète est aussi intéressant que celui dont nous venons de donner une analyse rapide. Meursius a rassemblé tout ce que les anciens auteurs avoient écrit sur cette île, mais sans rien discuter. Le C. Sainte-Croix se sert de ce que ce savant a recueilli; mais il y ajoute l'ordre que Meursius a négligé, de nouvelles recherches qu'il a faites en remontant aux veritables sources, en consultant les textes originaux et les monumens qui nous restent. Nous ne pouvons nous arrêter sur les conjectures de l'auteur, au sujet des premiers habitans de cette île, des colonies qui s'y établirent, de la civilisation qu'ils en reçurent, et des discussions auxquelles deux passages contradictoires de Diodore de Sicile, au sujet de l'existence de Minos, l'entraînent. Ce Minos, premier législateur des Crétois, qu'on croit contemporain de Thésée, roi d'Athènes, fut aussi un conquérant; il se rendit, le premier de tous les Grecs, maître de la mer; il la purgea des brigands qui l'infestoient, chassa les Cariens des Cyclades; après s'être emparé de ces îles, il asservit, en quelque sorte, la Grèce entière. Il ne laissa aux Crétois, après lui, que le souvenir de son équité et de la sagesse de ses institutions. On croit que ce fut Rhadamante, son frère, qui fut l'auteur de ces lois criminelles dont la rigueur lui mérita la réputation d'un juge sévère et inexorable. « On sait que les anciens Crétois et

« les Lacédémoniens, leurs imitateurs, n'eurent « pas des *rhétres* ou lois orales et traditionnelles. « Le premier *rhétre* ou article des institutions de « Lycurgue fut la défense de se servir d'aucune loi « écrite. » Les lois qui passoient chez les Grecs pour avoir été écrites les premières, sont de *Zaleucus*, postérieur de plusieurs siècles à Minos. *Onomacrite*, le locrien, fut le second législateur de la Crète; il fut choisi par ce peuple pour rétablir une législation qui avoit perdu toute son énergie; il étoit venu en Crète pour y exercer son art de devin, qui n'étoit pas alors celui du charlatanisme et de l'imposture; mais celui des connoissances rares de la nature. Onomacrite y ajouta celles du cœur humain et de la politique, si nécessaires pour la rédaction des lois.

La situation physique de la Crète en isola, pour ainsi dire, les habitans les uns des autres, et établit l'indépendance de chaque ville; cette indépendance fut le foyer de leurs dissentions hostiles que des intérêts opposés et des haines locales entretinrent; les Crétois ne déposoient leurs animosités mutuelles que lorsqu'ils étoient menacés de quelqu'invasion, alors ils réunissoient leurs forces, ce qu'ils appeloient *se syncrétiser*. La puissance des *Cydoniates*, des *Cnossiens* et des *Gortyniens* fut redoutable au reste des habitans de Crète; les démêlés que ces villes eurent fréquemment entr'elles, menacèrent souvent la liberté générale. Si les deux dernières villes s'unissoient entr'elles, les *Cydoniates* se déclaroient alors leurs ennemis et faisoient pen-

cher la balance en faveur de ceux pour lesquels ils prenoient parti ; le salut de la Crète dépendoit donc de leur rivalité. La domination de ces villes opulentes fut la principale cause des alliances particulières que contractèrent entr'elles différentes villes de l'île. L'auteur donne un précis de ces traités ; il s'attache à prouver, contre le sentiment de Polybe et avec l'autorité d'Aristote et de Plutarque, que presque tous les gouvernemens des villes étoient aristocratiques. La cité étoit divisée en trois classes d'habitans : la première étoit celle des sénateurs, qui s'appeloient *Gérones* ou *Gérontes ;* ils tenoient le premier rang parmi leurs concitoyens ; la seconde appartenoit aux *Hippeiens,* qui étoient obligés d'entretenir des chevaux et de les monter eux-mêmes, lorsque le service de l'état l'exigeoit ; ils avoient après eux la classe nombreuse du peuple, dont une partie étoit destinée à porter les armes, et l'autre à cultiver la terre. Ceux-ci étoient appelés *Periæques ;* il ne faut pas les confondre avec les esclaves qu'on nommoit *Clarotes ;* c'étoit ceux qui avoient été pris à la guerre : car, chez toutes les nations, il n'y eut d'abord d'autres esclaves que des captifs. Ces esclaves furent traités avec humanité chez les Crétois. « Comment donc, dit notre « auteur, ceux-ci et les Spartiates, ayant la même « austérité de mœurs, ont-ils pu être les uns si cruels « envers les Ilotes, et les autres si humains envers « les Clarotes ? C'est que le législateur des premiers « respecta la nature, et que les lois du second lui « firent de sanglans outrages. Il semble que Ly-

« curgue ait voulu enchérir sur les lois de Minos. « On s'en aperçoit même sur quelques points de « l'éducation publique. » Malheureusement, en Crète comme à Sparte, l'éducation et presque toutes les lois n'étoient faites que pour inspirer le goût de la guerre; après avoir fait apercevoir les inconvéniens de cette éducation, sur lesquels nous ne pouvons entrer dans aucun détail, l'auteur traite des rapports qu'il y avoit entre les institutions des Spartiates et celles de Crète. « Plus on réfléchit sur leurs « usages, plus on y voit de la ressemblance. La « danse, le rhythme, les chants réglés par la loi « sont les mêmes; les magistrats ne différoient ni « dans leurs pouvoirs, ni dans leur domination. » Lycurgue, voyageant en Crète, y recueillit de nouveaux principes de législation; aussi, Montesquieu dit avec raison *que les lois de Crète étoient l'original de celles de Lacédémone, et que celles de Platon en étoient la correction;* mais les Spartiates conservèrent mieux la forme de leur gouvernement, parce qu'ils ne furent jamais divisés, comme les Crétois, en plusieurs républiques, et qu'ils formèrent constamment un seul corps de nation jusqu'à leur chûte: les Crétois, au contraire, par leurs perpétuelles dissentions, par les guerres étrangères qu'ils eurent à soutenir, par le métier de soldats mercenaires, par leur goût pour la piraterie, virent leurs mœurs s'altérer, au point qu'ils eurent, dans toute la Grèce, la réputation flétrissante d'être des hommes fourbes, menteurs, perfides et injustes. La cause principale de cette perversité de mœurs prit sa source dans

le métier de mercenaire qui donna à la jeunesse crétoise, soudoyée, les mœurs et les usages étrangers; porta dans leur patrie le goût du luxe et de la licence, et accéléra la décomposition de ce gouvernement; nous avons sous nos yeux une triste preuve de cette vérité. Il sortit de la Crète, un essaim d'hommes qui se mirent à la solde de toutes les nations de l'Europe; rangés sous différens drapeaux, ils ne craignirent pas quelquefois d'en venir aux mains les uns contre les autres. Ce fut surtout depuis le règne de Philippe, père d'Alexandre, que les Crétois exercèrent cette profession, dont leur éducation leur avoit donné le goût. Ces émigrations belliqueuses préparèrent leur destruction. Les Rhodiens, ensuite les Romains affoiblirent leurs moyens de résistance. *Metellus* s'empara de tous leurs bâtimens, et leur donna les lois de Rome, ou du moins changea ce qui, dans leurs institutions, pouvoit les porter à la révolte; et bientôt la Crète ne forma plus qu'une province avec la Cyrénaïque. Elle éprouva encore différentes révolutions sous les empereurs d'Orient. Les Sarrazins d'Espagne s'en emparèrent, et fondèrent la ville de Candie; les croisés les en chassèrent; Boniface de Montferrat la vendit aux Vénitiens en 1211. L'île de Crète resta sous la domination de cette république jusqu'en 1669 que les Turcs s'en rendirent maîtres, après vingt-quatre ans de guerre, et la perte de plus de deux cent mille hommes.

L'auteur a accompagné ses deux dissertations d'éclaircissemens sur plusieurs points de critique,

sur quelques opinions d'anciens auteurs, et quelques erreurs qu'ils nous ont transmises, sur des développemens que ses réflexions lui ont présenté comme nécessaires, sur des recherches qui répandent de la clarté sur les matières qu'il a traitées. Rien n'est négligé pour donner à ces deux ouvrages le complément dont ils étoient susceptibles; et c'est ainsi que les productions de cet estimable et savant auteur ont toujours annoncé en lui une sagacité rare, une érudition soignée, un esprit sage. Nous n'avons pu qu'indiquer ce que contient cette mine d'érudition, qui suppose dans celui qui s'est livré à ce genre de travail, une grande connoissance des ouvrages que l'antiquité nous a laissés, et le talent assez rare d'en évaluer le mérite, d'en concilier les contradictions, et surtout de ne pas se laisser séduire par l'autorité d'un nom, et l'authenticité que le temps lui a donné. Ceux qui ont peu de goût pour l'érudition diront sans doute : que nous importe de savoir si l'établissement des amphictyons a été une réunion politique ou seulement théocratique, si ces députés ont été les conseils de la Grèce entière, ou simplement les gardiens du temple de Delphes; si l'île de Crète a dû sa législation à Minos, ou à son frère Rhadamante. Nous leur répondrons, avec le C. Sainte-Croix, « Les ténèbres répandues sur notre horizon s'éten- « dent chaque jour; le flambeau des lettres ira « briller dans un autre hémisphère, il ne se rallu- « mera plus dans les mains qui l'ont éteint. La « foule des hommes célèbres en tout genre a dis-

« paru ; l'origine en remontoit au siècle régénéra-
« teur de François Ier, et leur nombre s'étoit fort
« augmenté dans le 17.me siècle à jamais mémo-
« rable, et si fécond en hommes de génie, en sa-
« vans du premier ordre, etc. La chaîne, après
« s'être affoiblie pendant longtemps, a été sou-
« dain brisée. Il en reste sans doute quelques anneaux
« épars; mais consumés par le temps, ils vont pé-
« rir. Des géomètres, des chymistes, des minéra-
« logistes, tous les gens qui cultivent des connois-
« sances relatives à l'art funeste de la guerre, la
« plupart si étrangers à l'étude de l'antiquité et
« des lettres, sont encore en grand nombre; mais
« ils ne survivront pas beaucoup à la destruction
« que plusieurs ont secondé sans s'en apercevoir.
« Le sort des sciences est inséparable de celui des
« lettres qui, après leur avoir donné naissance, ne
« cessent de les alimenter.

A. J. D. B.

MÉTAPHYSIQUE.

Seconde lettre au C. Millin, sur une question d'Idéologie, proposée pour sujet de prix par l'Institut national (1).

Citoyen,

L'obstination des métaphysiciens à regarder comme obscures et inappréciables, plusieurs idées simples qui ne sont rien moins que cela, a peut-être autant contribué à retarder les progrès des sciences morales, que l'inexactitude ordinaire de leur langage. Cette assertion ne paroîtra un paradoxe, qu'à ceux qui ne voient pas que les obstacles qui nous empêchent d'atteindre à la vérité, ne nous en tiennent pas moins éloignés, pour n'être qu'imaginaires. Si, au moment de franchir un défilé, votre imagination vous y montre un précipice qui en occupe toute l'étendue, ou vous reviendrez sur vos pas, ou vous prendrez un chemin détourné, qui, loin de vous approcher, vous éloignera peut-être de votre but. Essayons, s'il se peut, de détruire ces vains fantômes, et d'épargner au génie des efforts ou des combats superflus.

Et d'abord, qu'est-ce qu'on doit entendre par une idée claire? toute idée dérive nécessairement de

(1) *Suprà*, année V, t. I, p. 480.

quelque modification particulière du *moi*, positive, négative ou relative : une idée qui ne correspondroit à aucune de ces trois espèces de modifications, seroit une vraie chimère; or, si la modification est simple, indéfinissable, et distinctement sentie, ou l'idée qui lui correspond est une idée claire, ou cette expression d'idée claire ne signifie rien (2).

Appliquons cette notion aux idées qu'on taxe le plus d'obscurité, je veux dire celles d'*effort* (3), de

(2) On m'objectera peut-être, d'après plusieurs métaphysiciens, que toute idée claire doit représenter distinctement son objet, et que les idées qui proviennent des sensations ou des affections de l'être sensible, n'en représentant aucun, doivent être rangées parmi les idées obscures. Pour montrer toute l'absurdité de cette objection, il me faudroit analyser les mots d'*idée*, d'*objet* et de *représenter;* ce qui me mèneroit fort loin, et intervertiroit d'ailleurs l'ordre que je me suis prescrit dans cette discussion. Il suffit qu'on m'accorde que toute idée, qui n'est pas une idée creuse, doit nécessairement correspondre à quelque modification du *moi*. Or, parmi les différentes modifications de l'être sensible, les unes représentent essentiellement des objets extérieurs, les autres ne font que les supposer et sont principalement affectives; telles, par exemple, que les *odeurs*, les *saveurs*, les *sons*, etc. Maintenant, quand nous connoîtrions, sans le moindre nuage, la manière dont les corps agissent sur nos organes, l'espèce et la quantité précise de mouvement qu'ils leur communiquent, l'ordre, la configuration des parties ébranlées, comment aurions-nous pour cela une idée plus nette des modifications affectives qui résultent de tous ces mouvemens, à moins qu'on ne démontre qu'elles doivent ressembler aux différentes causes qui les produisent? Il faut donc, ou que les idées qui dérivent de ces modifications soient des idées claires, lorsque ces modifications elles-mêmes sont simples et distinctement senties, ou qu'on leur ôte la dénomination d'idée; parce que le bon sens ne permettra jamais de ranger, parmi les idées obscures, une classe nombreuse de modifications du *moi*, uniquement parce qu'elles ne représentent pas ce qu'il n'est pas dans leur nature qu'elles représentent.

(3) C'est moins l'idée d'*effort* que celle de *force* qu'on regarde comme obscure; mais comme l'idée de *force* n'est autre chose que

résistance, de *moi*, de *matière* et de *mouvement*. Lorsque j'essaie de soulever un poids, ou de pousser un obstacle, j'ai un sentiment bien net de cette modification du *moi*, que je nomme effort. Cette modification est simple et indéfinissable, puisqu'on ne sauroit l'expliquer par aucun autre terme plus simple que celui qui lui sert de signe; qu'on la compare à telle autre modification du *moi* qu'on voudra, dont la clarté et la précision seront avouées de tout le monde, à celle, par exemple, que nous nommons *rouge*. Quels sont les caractères de clarté et de précision convenants à cette dernière, qui ne conviennent pas à celle d'*effort* ? Mettons-les en parallèle l'une et l'autre. Le *rouge* est une modification simple du *moi*, qu'il n'est pas en mon pouvoir de me donner quand je veux, et qui a pour cause une impression particulière de la lumière sur mon œil. L'*effort* est aussi une modification simple du *moi*, qui naît toujours à la suite des plaisirs ou des peines que nous éprouvons; mais non-seulement nous pouvons créer, pour ainsi dire, cette modification quand nous voulons, mais nous pouvons lui donner tous les degrés d'intensité dont elle est susceptible, en ayant un sentiment bien net des différentes variations qu'on lui fait éprouver; or, si dans ce parallèle l'une de ces idées a quelqu'avantage sur l'autre, c'est sans contredit celle d'*effort*.

Veut-on comparer encore l'idée d'*effort* à une

celle d'*effort*, jointe à l'idée d'un résultat quelconque, la clarté et la précision de l'une étant prouvées, la clarté et la précision de l'autre le sont aussi.

idée simple et relative, dont la clarté et la précision ne soient contestées de personne, à celle d'*égalité*, par exemple ; en quoi donc celle-ci est-elle plus claire et plus précise que celle-là ? risque-t-on plus de se méprendre sur l'une que sur l'autre ? L'idée d'*égalité* suppose nécessairement celle de deux termes comparés ; l'idée de comparaison, celle d'attention ; et l'idée d'attention, celle d'effort. Quatre modifications du *moi* sont donc nécessaires pour la formation de l'idée abstraite d'*égalité ;* celle d'effort, celles résultantes de l'impression que font sur nos sens les deux termes comparés ; enfin la perception du rapport. L'idée d'*effort*, au contraire, ne supposant que celle d'un obstacle quelconque, deux modifications du *moi* suffisent pour la former ; ce parallèle seroit donc encore à son avantage.

Dans la comparaison que j'ai faite des idées de *rouge* et d'*effort*, j'ai paru chercher à les définir l'une et l'autre, après les avoir données pour simples et indéfinissables. Pour éviter le reproche de contradiction que ne manqueroient pas de me faire les personnes qui n'ont d'autre idée d'une vraie définifinition que celle qu'ils ont puisée dans les écoles ou les livres des scholastiques, nous allons placer ici, sur la signification du mot *définir*, quelques réflexions qui ne sont pas étrangères à la matière que nous traitons.

Définir une idée, c'est l'expliquer ou la rendre plus claire par le moyen d'autres idées. Maintenant, ou l'idée que vous voulez définir est simple, ou elle est complexe ; supposons d'abord qu'elle est sim-

ple, ou la définition substituera à l'idée définie plusieurs idées, ou elle n'en substituera qu'une : dans le premier cas, l'idée définie pourroit être décomposée, ce qui est contre la supposition ; dans le second cas, l'idée substituée sera complexe ou simple : elle ne peut pas être complexe, parce qu'elle équivaudroit à plusieurs idées ; elle sera donc simple. Maintenant, ou l'idée définie et l'idée définissante seront identiques, ou elles seront différentes : si elles sont identiques, la définition sera illusoire ; si elles sont différentes : elle sera fausse ; car, comment concevoir qu'on puisse définir une idée simple par une autre idée simple qui ne seroit pas la même. Il n'y a qu'un seul moyen d'acquérir ou de donner la connoissance d'une idée simple, c'est de se placer ou de placer les autres dans les circonstances les plus propres à l'introduire dans l'entendement humain. Qu'ai-je donc prétendu, en disant de l'*effort*, qu'il étoit une modification simple du *moi*, qui naissoit en nous à la suite des plaisirs ou des peines que nous éprouvions ? rien autre chose que de classer ce mode avec ceux qui ont quelques rapports de ressemblance avec lui.

Si l'idée que vous devez définir est complexe, vous pouvez le faire en la décomposant et la réduisant aux idées élémentaires qu'elle renferme : toute autre manière de définir ou d'expliquer une idée complexe, est illusoire ; et ce seroit s'abuser étrangement, que de regarder comme de vraies définitions toutes celles qu'on nous donne pour telles dans les écoles et dans les principaux ouvrages de métaphysique et de mo-

rale. Que m'importe que votre définition renferme le genre et la différence de la chose définie, qu'elle convienne à tout le défini, et ne convienne qu'à lui. De quelle utilité peut être ce jargon pour l'avancement des sciences, si la règle ne s'étend pas plus loin, et qu'elle tolère souvent plus d'obscurité dans les termes de la définition, que dans ceux qu'on devoit définir? Croyez-vous, par exemple, m'avoir dévoilé la nature humaine en définissant l'homme, un animal raisonnable? Tant que vous n'aurez pas décomposé jusque dans leurs derniers élémens, les idées complexes d'*animalité* et de *raison*, il est évident que vous me donnerez deux idées obscures pour une autre qui l'est peut-être moins, et que votre prétendue définition ne définira rien, au moins pour ceux qui ne sont pas accoutumés à se payer de mots. L'analyse! l'analyse! voilà la base sur laquelle doit poser l'édifice de nos connoissances, l'instrument avec lequel nous pouvons acquérir toutes celles qui nous manquent. Combien ne seroit-il pas à souhaiter qu'on délivrât la plus importante des sciences, celle qui sert de fondement à toutes les autres; qu'on la délivrât, dis-je, de ces principes vagues et souvent absurdes, de ces règles insignifiantes ou du moins inutiles, qui l'ont si fort discréditée aux yeux de ceux qui comptent encore le sens commun pour quelque chose, et qu'on lui donnât enfin cette marche assurée, cette précision lumineuse qui caractérisent les sciences exactes. Jamais révolution fut-elle plus nécessaire que dans un temps où l'esprit humain tourmenté de tant de manières, tiraillé en tant de

sens

sèns opposés, ne repose plus que sur l'oreiller de l'incertitude et de l'anxiété? où les sciences politiques et morales devenues autant d'arènes que se disputent les ténèbres et la lumière, l'erreur et la vérité, les esprits foibles, témoins de ces luttes déplorables, s'abandonnent à un pyrrhonisme général, ou à un lâche indifférentisme aussi dangereux pour les individus que pour la société? dans un temps enfin, où une nouvelle philosophie digne du dixième siècle, couvre de ses ténèbres le nord de l'Allemagne, et que ses enthousiastes sectateurs nous donnent comme le code de cette raison universelle qui doit servir de base à toutes nos connoissances, un livre écrit dans un jargon barbare, dont le titre seul est un non-sens, et le contenu, le plus inintelligible galimatias qui soit encore sorti d'une tête humaine (4).

(4) C'est de KANT et de sa prétendue philosophie que je veux parler. Ses partisans me pardonneront difficilement de m'être exprimé avec aussi peu de réserve sur cette fameuse *Critique de la raison pure* qu'ils regardent comme le *palladium* de l'école kantienne. Mais ce n'est pas tout-à-fait notre faute à nous autres François, si nous traitons si cavalièrement tout ce qui sent l'ancienne scholastique; nous avons été singulièrement gâtés par nos maîtres les Locke, les d'Alembert, les Condillac, les Bonnet, etc. Aussi, pour nous mettre à la raison, nous menace-t-on depuis quelque temps de *critiquer la raison pure* dans notre propre langue; tant pis pour le traducteur et tant pis pour l'imprimeur. Je leur annonce que la raison françoise est très-difficile; qu'il faut, pour la contenter, une grande netteté d'idées, et surtout une grande précision de langage. Elle exigera donc, non pas qu'on définisse à la manière des écoles, c'est-à-dire, *obscurum per obscurius*, mais qu'on analyse, jusques dans leurs derniers élémens, toutes les idées complexes qui entrent comme parties essentielles dans cette nouvelle philosophie, telles que celles désignées par les mots *Verstand*, *Vernunft*, *reine Vernunft*, *Zeit*, *Princip*, *Gegenstand*, *Erkentniss*

Puisqu'il est démontré que l'idée simple d'*effort* est une idée claire et précise, il est incontestable que l'idée d'un effort qu'on peut nous opposer, et par-conséquent aussi celle de la sensation résultante de cette opposition d'effort, sensation que je nomme *résistance*, doit être aussi une idée claire et précise.

La sensation de la *résistance* est inséparable du sentiment de sa cause, et je ne suis pas plus persuadé de mon existence que de celle d'autres substances qui ne sont pas *moi*, et qui sont la principale cause des peines et des plaisirs que j'éprouve. En vain les idéalistes prétendent prouver que l'existence de la matière implique contradiction; à tous leurs vains raisonnemens il me suffit d'opposer les assertions suivantes: que nous avons des sensations; que la cause de ces sensations n'est pas en nous; que nous agissons; que nous faisons des efforts; que ces efforts, cette action ont un terme, un objet dont nous sentons l'existence autant que la nôtre, parce que nous sentons qu'il n'est pas *nous*, et qu'il nous est impossible de sentir qu'il n'est pas *nous*, sans sentir en même temps qu'il est autre chose, qu'il est quelque chose. Or, c'est ce quel-

à priori, etc.; mais surtout les six suivans, *Idée*, *Begriffe*, *Empfindung*, *Erscheinung*, *Anschauung*, *Vorstellung*, qui jouent un si grand rôle dans la *Critique de la raison pure*. Mais si la raison françoise étoit écoutée, et qu'on substituât de pareilles analyses à tous ces termes, je crains bien que ce nouvel organe d'une *philosophie transcendante* n'en fût plus qu'un de non-sens et de vaines subtilités.

que chose, dépouillé de toutes ses propriétés, excepté de celles d'agir sur nous et d'opposer de la résistance à nos efforts, que je nomme *matière;* et, sous ce point de vue, l'idée en est aussi claire, aussi précise que celle du *moi*. Le *moi* et la *matière* sont deux substances, ou, si l'on veut, deux fonds d'êtres également capables d'action et de résistance. Mais le *moi* se sent lui-même, et se distingue des innombrables modifications dont il est le sujet. La matière ne sent ni son existence, ni celle des modifications qu'elle comporte. L'action et la résistance du *moi* ont pour première cause les peines et les plaisirs que nous éprouvons. L'action et la résistance de la matière sont toujours proportionnées à la quantité de mouvement dont elle est animée, laquelle est due en grande partie à des causes extérieures.

On a fait bien des efforts pour définir ou pour expliquer les idées simples de *mouvement* et de *ligne droite;* mais toutes ces définitions sont illusoires, puisqu'elles se bornent toutes à nous apprendre que la ligne droite est ligne droite, et que le mouvement est mouvement (5), preuve évidente

(5) On dit, par exemple, que la ligne droite est le plus court chemin entre les deux points qui la terminent. (Camus, *Elémens de Géométrie.*) Mais l'idée de chemin renferme nécessairement celle d'une direction quelconque. Je vous demanderai donc si la direction de ce chemin est en ligne droite ou en ligne courbe? Si elle est nécessairement en ligne droite, la ligne droite est donc le plus court chemin en ligne droite entre les deux points qui la terminent. Ne voilà-t-il pas une définition bien instructive? C'est une propriété de la ligne droite d'être la plus courte de celles qu'on peut mener entre deux

que ces idées portent avec elles leur clarté et leur précision.

C'est ici le lieu de discuter l'opinion de Condillac, qui nous donne comme autant de mystères impénétrables, la nature de plusieurs idées simples dont je viens de prouver la clarté et la précision. « Etendue, matière, corps, espace, temps, force, « mouvement, vîtesse (6), dit-il, dans son *Art de* « *raisonner* (liv. 2.e chap. 1.er), sont autant de « choses dont la nature nous est cachée; nous ne « les connoissons que comme ayant des rapports « entr'elles ou avec nous. » Il est bien étonnant qu'un métaphysicien tel que Condillac, qui possédoit si éminemment l'art d'analyser ses idées, soit tombé dans une contradiction aussi manifeste que celle de prétendre qu'on peut connoître des rapports, sans connoître les termes qui les soutiennent. Il s'ensuivroit de là qu'on pourroit aussi trouver des rapports entre des chimères ou des êtres de raison. A cela on me répondra peut-être qu'on a bien quel-

points, mais ce n'en est pas une définition. On dit encore que la ligne droite est une ligne dont tous les points sont dans la même direction (Lemoine, *Elémens de Mathématiques*); mais, puisqu'il n'y a que deux espèces de lignes, la ligne droite et la ligne courbe, dire que la ligne droite est une ligne, c'est dire que la ligne droite est une ligne droite; et puisque des points ne peuvent avoir la même direction, sans être en ligne droite, la définition précédente équivaut donc à celle-ci: la ligne droite est une ligne droite dont tous les points sont en ligne droite. Toutes les définitions qu'on a données du mouvement, sont à peu près de cette force.

(6) Les idées d'étendue, de corps, de temps et de vîtesse sont complexes et peuvent être expliquées. J'essaierai dans une autre lettre d'en donner l'analyse.

que connoissance des termes de ces rapports, mais que cette connoissance est très-imparfaite, parce qu'elle ne s'étend pas jusqu'à leur nature. Des substances, des modes et des rapports, voilà à quoi se réduisent tous les objets de nos connoissances. Mais, lorsque ces substances, ces modes et ces rapports ont été décomposés jusques dans leurs derniers élémens, que les idées qui nous les représentent dans cet état sont elles-mêmes distinctes de toutes nos autres idées, comment ose-t-on assurer qu'on ne connoit pas la nature de ces objets? croit-on donc qu'on puisse expliquer, décomposer, analyser, sans qu'il y ait jamais de terme à ces explications et à ces analyses? mais, si ce terme existe nécessairement, comment sait-on qu'on ne l'a pas atteint, lorsque les efforts de l'esprit humain ne peuvent pas aller au-delà des analyses et des explications données? Qu'entend-on en général par la nature d'un idée simple, je veux dire d'une substance, d'un mode, ou d'un rapport complètement analysé? a-t-on quelque type d'une pareille nature entièrement dévoilée, qui nous autorise à demander qu'on explique de la même manière la nature de toutes les autres idées simples? Si ce type existe, qu'on le produise, et je m'engage à y conformer toutes les explications qu'on me demandera. La vérité est que la nature d'une idée simple, est dans la simplicité même de cette idée, et que les philosophes ne s'entendent guères eux-mêmes, lorsqu'ils demandent qu'on leur explique la nature ou l'essence de quelque chose.

Cherchons maintenant les causes qui ont fait attribuer à plusieurs idées simples, une obscurité qu'elles ne peuvent pas avoir.

La première et la principale est, sans contredit, dans l'inexactitude ou l'indétermination du langage, cette source féconde de tant d'erreurs et de crimes. C'est une vérité bien humiliante pour l'homme, mais qui, aujourd'hui, n'en est pas moins démontrée, que cette indétermination ne s'étend pas seulement aux termes techniques ou scientifiques, mais aux mots, aux expressions les plus usitées dans le commerce ordinaire de la vie. Qui est-ce qui se seroit imaginé qu'on ne s'entendoit pas, quand on prononçoit ou qu'on écrivoit cette expression, *idée claire?* Cependant les mauvais raisonnemens qu'on a faits sur la nature de la définition et des idées simples, prouvent que beaucoup de philosophes étoient dans ce cas. La seconde existe dans la comparaison tacite que nous sommes toujours tentés d'établir entre les idées taxées d'obscurité, et celles dont la clarté et la précision ne sont contestées de personne. La plupart des impressions qui nous viennent par les sens, ont pour causes secondes certains mouvemens particuliers des organes qui leur sont appropriés; ces organes, souvent agités par l'action des objets extérieurs, contractent à la fin une telle disposition à se mouvoir, qu'une foule de causes très-différentes de l'action de ces mêmes objets, peut leur communiquer les mêmes mouvemens, et reproduire les impressions qui en sont la suite. La plus puissante de ces causes existe dans le pouvoir qu'a l'ame d'agir sur le cer-

veau ; au moyen de ce pouvoir, elle dispose à son gré de ces impressions ; elle se les représente quand elle veut ; elle les détache, pour ainsi dire, de sa substance, afin de les contempler ou d'en observer les rapports ; enfin les mouvemens particuliers qui les occasionnent, les fibres ou les organes particuliers qui transmettent ces mouvemens, donnent à ces impressions un caractère si net et si touchant, qu'il est impossible de les confondre avec d'autres, ou de ne pas les sentir et se les représenter avec la plus grande précision.

Mais les idées de *matière*, de *résistance*, d'*effort* et de *moi*, n'ont pas, à beaucoup près, les mêmes avantages ; toutes les parties de notre corps sont également propres à nous transmettre les idées de *matière* et de *résistance ;* des organes et des mouvemens particuliers ne leur sont pas appropriés comme aux sons, aux couleurs, etc. Les idées de *moi* et d'*effort*, ainsi que plusieurs autres que nous devons plutôt à la réflexion qu'à l'action des objets extérieurs, sont encore moins favorisées : en effet, la réflexion suppose une action de l'ame ; l'action de l'ame, des substances étrangères qui en sont le terme : mais quelles que soient ces substances, fibres, esprits animaux, fluide électrique, etc., l'ame en réflechissant sur le *moi* ou sur l'*effort*, ne peut en affecter quelques-unes préférablement aux autres ; ce n'est, par exemple, ni sur les fibres qui vont se terminer à l'œil, ni sur celles qui vont se terminer à l'oreille, c'est sur le *sensorium* entier que son action se déploie ; et quant aux mouvemens qu'elle lui commu-

nique, ceux qui se rapportent à l'idée du *moi*, ne peuvent guères différer de ceux qui se rapportent à l'idée d'*effort*, si toutefois on fait abstraction des mots qui servent de signe à l'une et à l'autre; voilà peut-être une des causes de la prétendue obscurité qu'on attribue à plusieurs idées simples. Les métaphysiciens ayant sans cesse présentes à leur imagination les modifications du *moi* qui affectent des organes particuliers, sont toujours portés à leur comparer celles qui n'ont pas les mêmes avantages; et comme ces dernières étant habituelles et presqu'inséparables de l'état de veille, exigeoient par cela même plus d'attention pour être bien appréciées (7), ils leur ont imputé une obscurité qui devoit plutôt être mise sur le compte de leur paresse ou de leur inattention.

Enfin j'en trouve une troisième dans l'opinion assez généralement reçue parmi les philosophes, que pour connoître la nature de quoi que ce soit, il faut aussi connoître toutes les circonstances qui s'y rapportent; ce qui est une erreur palpable. Parce que je ne connois pas de quelle manière la lumière doit agir sur mon œil; l'espèce, le nombre, la grandeur, etc., des fibres qu'elle doit mouvoir; l'espèce

(7) Une modification habituelle du *moi*, qui ne varieroit jamais dans son intensité, seroit nulle pour nous, parce qu'elle ne seroit pas remarquée. Elle ne seroit pas remarquée, parce que nous n'aurions aucun intérêt à le faire. En général, plus une modification est habituelle, plus la conscience en est foible et fugitive, et plus, par conséquent, elle exige d'attention pour être distinctement aperçue ou sentie.

et la quantité précise de mouvement qu'elle doit leur communiquer, pour que mon ame éprouve la sensation du *rouge;* s'ensuit-il que l'idée de cette modification ne soit pas une idée claire et précise? Quand j'en connoîtrois tous les accessoires, la distinguerois-je mieux de toute autre idée? ce qui est senti, peut-il être le même que ce qui fait sentir? si cela est impossible, comment la connoissance de toutes les causes occasionelles qui auroient concouru à modifier notre ame, nous feroit-elle mieux connoître ces modifications? Concluons de toutes ces discussions que les métaphysiciens n'avoient eu jusqu'ici que des idées confuses sur la nature de l'idée claire et de la vraie définition, et qu'ils avoient créé eux-mêmes les ténèbres dont ils enveloppoient plusieurs idées simples. Heureux! si l'anéantissement de ces vains fantômes pouvoit conduire nos efforts à dissiper toutes celles qui opposent des obstacles réels aux progrès de la raison humaine.

Salut et estime. P. S.

BIOGRAPHIE.

EXTRAIT d'une Notice biographique sur BRUGUIÈRES, *lue à la société philomathique, dans sa séance générale du 30 nivose an 7; par le C.* CUVIER.

JEAN-GUILLAUME BRUGUIÈRES, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, membre de la société des sciences de cette ville, de la société d'histoire naturelle de Paris, et de la société philomathique, associé non résident de l'Institut national de France, naquit à Montpellier, vers 1750. Son père, qui vit encore, et qui y exerce la chirurgie, voulant assurer à son fils un état utile à sa fortune, lui fit étudier la médecine et prendre ses degrés. Mais, à côté de la médecine, le jeune Bruguières trouva l'histoire naturelle; et, de toutes les choses que ses maîtres lui enseignèrent, il ne goûta que celle là. Entraîné par les attraits enchanteurs qu'elle lui présentoit, il négligea un art dans lequel il n'apercevoit que le spectacle douloureux et sans cesse renouvelé des maux de l'humanité; le plaisir de soulager les souffrances des malheureux ne lui paroissoit qu'une compensation incertaine; il étoit trop jeune alors pour connoître l'influence des consolations morales et des paroles rassurantes du médecin, et son ame étoit encore trop sensible pour

croire qu'il suffit, dans ce genre, de la bonne volonté pour absoudre les fautes.

L'école de Montpellier étoit alors la seule en France où l'histoire naturelle fût enseignée, dans toutes ses parties, d'une manière qui correspondit à l'état auquel cette science étoit parvenue. Le respectable Gouan y propageoit, par ses leçons et par son exemple, la méthode sévère de Linné, qui se trouvoit éclipsée à Paris et ailleurs par l'éclat des ouvrages de Buffon : non pas que je veuille dire par là que Buffon n'étoit pas un naturaliste exact; je sais, au contraire, que ses ouvrages sont même plus vrais, plus soignés sur les faits que ceux de Linné : mais le vulgaire ne possédoit pas alors assez de connoissances pour y distinguer ce genre de mérite. Ebloui par la magnificence des draperies, il n'apercevoit pas que le grand peintre ne les avoit appliquées que sur le nud le plus correct; et le troupeau servile des imitateurs, ne saisissant que la manière, sans pouvoir s'emparer du génie, crut voir l'histoire de la nature dans des déclamations stériles sur ses ouvrages, crut suppléer aux vues utiles par des hypothèses brillantes, et aux faits réels par des descriptions pompeuses, à peu près comme d'autres imitateurs, par une erreur opposée, crurent devenir les émules de Linné, par cela seulement que leurs ouvrages étoient ennuyeux.

Ces deux sortes d'imitations se sont propagées jusqu'à nos jours; mais il n'y a que l'une des deux qui ait réussi en France, où la réputation des ouvrages dépend, pour l'ordinaire, des femmes et de

quelques gens de lettres, qui croient pouvoir juger des sciences positives, parce qu'ils ont combiné quelques idées générales de métaphysique.

Heureusement, Buffon lui-même avoit préparé la chûte de ce mauvais genre; les faits les plus exacts, les vues les plus saines, les rapports les plus justes entre les êtres, saisis par lui et revêtus d'un style enchanteur, animés par le feu de la plus noble et de la plus brillante imagination, ont été répandus partout, ont été, pour ainsi dire, empreints dans tous les esprits. Quiconque écrit sur la nature, trouve aujourd'hui un public préparé, qui ne se laisseroit ni éblouir ni tromper, et qui ne souffre les ornemens que sous la condition de ne point porter atteinte à la vérité, et de n'en point restreindre le développement. Cela est surtout vrai depuis que l'illustre continuateur de ce grand homme a su, par un art admirable, laisser apercevoir la marche rigoureuse de la méthode, sans nuire aux charmes de son style, ni à la beauté de ses tableaux.

Bruguières a toujours su tenir, dans ce genre, un juste milieu; il a toujours également évité la profusion d'ornemens d'une école, et la sécheresse magistrale de l'autre : il n'a mis dans ses ouvrages que des faits vrais; mais il les y a mis tous, sans écarter ceux qui n'entroient point dans les caractères de sa méthode. C'est ce que nous verrons mieux dans la suite : continuons l'histoire de sa vie.

Son père, mécontent de ce qu'il appeloit le peu

de prévoyance de son fils, crut pouvoir le fixer et le faire penser à l'utile, en le mariant, quoique très-jeune.

Il se trompa encore. Bruguières n'avoit que trois mois de mariage, lorsqu'il échappa, pour ainsi dire, aux embarras et aux plaisirs de l'hymen, et accourut à Paris pour s'y occuper de botanique; et, ce qui étoit plus singulier encore dans un nouveau marié, si la réaction de l'amour des sciences, comprimé par son père, ne l'expliquoit et ne l'excusoit même en quelque sorte, il s'embarqua peu de temps après pour aller aux terres australes.

C'étoit en 1773: Louis XV vivoit encore; Deboyne étoit ministre de la marine. Il fit adopter au conseil le plan d'une expédition destinée à continuer les découvertes commencées dans la mer du Sud : elle fut composée de deux bâtimens, et commandée par le capitaine de vaisseaux Kerguelin.

On a prétendu, dans le temps, que les découvertes géographiques n'étoient que le but apparent de cette expédition, et que son but véritable étoit une raison de commerce entre le ministre et le commandant, ou que du moins ils sacrifièrent dans cette occasion l'intérêt général à leur intérêt particulier. Ce n'est pas à nous qu'il appartient de porter un jugement sur cette inculpation. Kerguelin n'est mort que depuis peu de temps: il a prétendu avoir été victime de persécutions injustes; et même il a été réhabilité depuis la révolution, et employé pendant quelque temps comme adjoint de la commission de la marine. Ce qu'il y a cependant de

sûr, c'est qu'à son retour, il fut accusé, par un de ses officiers, d'avoir tout fait pour augmenter à son bord le nombre des malades, afin d'avoir plus de prétextes de revenir aux endroits où le commerce étoit lucratif; d'avoir perdu ainsi la moitié de son équipage, tandis qu'il ne mourut que deux hommes sur sa conserve; d'avoir refusé de descendre dans des terres nouvelles qu'on avoit aperçues; et, en général, d'avoir exercé sur ses subordonnés la tyrannie la plus cruelle. Il fut, en effet, condamné par un conseil de guerre à la perte de son grade, et à vingt ans de prison; mais il faut observer qu'alors Louis XV étoit mort, Deboyne n'étoit plus ministre, et son successeur étoit peut-être bien aise de faire rejaillir sur lui le vernis défavorable qu'une pareille affaire pouvoit produire.

Quoi qu'il en soit, Bruguières, appelé en témoignage au procès, ne voulut point charger celui auquel il avoit été soumis; mais il ne dissimuloit pas à ses amis les souffrances qu'il avoit endurées pendant ce voyage: tant il est vrai qu'il est bien difficile de faire réussir ces alliages bizarres de science et de discipline militaire, où l'on voit, d'un côté, l'habitude de donner carrière à ses pensées, de ne se conduire que d'après les inspirations de son esprit, et de n'estimer les hommes que selon leur mérite réel; et, de l'autre, la prétention d'une obéissance aveugle, et celle d'une soumission extérieure, accompagnée de toutes les apparences d'un respect intérieurement senti.

On avoit chargé le duc de Crouï des arrangemens de détail relatifs à cette expédition ; Bruguières lui fut présenté par MM. de Jussieu oncle et neveu, et agréé pour partir en qualité de botaniste.

Le voyage dura deux années. On alla d'abord au Cap, puis à Madagascar, et à l'Ile-de-France : on découvrit une terre dans le sud de cette dernière île ; mais le commandant refusa d'y descendre, sous prétexte que son équipage étoit en trop mauvais état. La perte ne fut pas bien grande, si, comme tout l'annonce, cette terre de Kerguelin est la même que celle retrouvée depuis par Cook en 1776, et nommée par lui l'*Ile de la Désolation*. Ce nom seul indique que ce n'étoit guères la peine d'y descendre. Bruguières, pendant ce voyage, recueillit beaucoup de plantes rares et plusieurs animaux inconnus, dont il a depuis décrit quelques-uns dans des ouvrages périodiques. C'est à lui que l'on doit le genre *Langaha*, adopté depuis par notre confrère Lacépède, dans sa belle Histoire des Serpens. Bruguières observa surtout avec soin les animaux de la classe des vers, les mollusques et les zoophytes, si communs et si développés dans les mers de la zone torride ; et c'est là qu'il jeta les fondemens des connoissances qu'il acquit depuis dans cette partie, si peu cultivée en France avant lui.

Il lui arriva, dans une des deux relâches qu'il fit à Madagascar, une aventure assez singulière, dont il aimoit à plaisanter avec ses amis. On sait que les peuples à demi civilisés qui habitent les côtes de la mer des Indes et les îles de la mer du Sud,

soit nègres, soit malais, ont la coutume d'offrir leurs filles aux étrangers. M. Meiners prétend même que cette coutume appartient à toute la race mongole et nègre. Ce sont surtout les blancs qui obtiennent la préférence dans ces sortes de sacrifices; on les invite, on les prie : aussi celles qui ont eu le bonheur d'appartenir à quelqu'Européen sont-elles beaucoup plus recherchées lorsqu'il s'agit de les marier définitivement à un de leurs compatriotes; et les excellens partis sont celles qui en ont eu plusieurs.

Les anthropologistes ont beaucoup raisonné sur une méthode si opposée à la nôtre; et ils l'ont regardée comme un aveu tacite de la part de ces peuples, de la supériorité de notre race sur la leur. Toujours faudroit-il reconnoître qu'ils ont sur nous d'autres avantages; car on dit que ces filles si faciles deviennent d'une fidélité inaltérable lorsqu'elles sont épouses.

Quoi qu'il en soit, le roi du pays offrit sa fille avec tant d'instance et de si bonne grace à notre voyageur, qu'il ne put refuser une bonne fortune si inopinée. Son dessinateur eut la fille du premier ministre. On unit les deux couples avec les cérémonies d'usage en pareil cas : on donna à chacun d'eux une tente et des gardes. L'envie de plaire d'une part, la douceur et les graces naturelles de l'autre, donnèrent à cette union des charmes qu'on ne lui supposeroit pas; et elle fut plus heureuse que beaucoup de celles dont nous sommes témoins: il est vrai qu'elle ne dura que huit jours, au bout desquels

desquels il fallut rentrer sous le joug de la discipline et de la civilisation.

Il ne sera pas inutile de rapporter une anecdote de ce même voyage, qui montre quel prix ces hommes attachent à ces sortes de faveurs de la part des blancs. Quelques mauvais traitemens avoient irrité les naturels contre les François : n'espérant pas pouvoir se venger sur ceux qui étoient réunis au port, et protégés par leur artillerie, mais sachant qu'un officier et deux autres personnes se promenoient dans l'intérieur des terres, ils les poursuivent, les atteignent, les entourent, et menacent de les tuer. L'officier, sans défense, n'a d'autre ressource que de demander au chef des assaillans s'il a une fille, et de s'offrir de la prendre pour sa compagne. Dès cet instant, toute animosité cesse, et un ennemi acharné devient pour lui un allié fidèle et un ami tendre.

Bruguières avoit sur ce voyage un manuscrit curieux, et qui seroit d'autant plus intéressant, que le peu de succès de cette expédition empêcha le gouvernement d'en publier la relation. Ce manuscrit se trouvera peut-être encore parmi ses papiers; et il est vraisemblable qu'il n'y a plus aujourd'hui de considération personnelle qui puisse en empêcher l'impression.

De retour en France, au mois de septembre 1774, et après avoir passé neuf mois à Paris avant de pouvoir obtenir du gouvernement une foible indemnité, il retourna à Montpellier, où il resta plusieurs années sans interruption : il y continua ses études

particulières. Il rangea et décrivit les plantes qu'il avoit rapportées de son voyage ; il en prépara la relation. Le chancelier de l'université, Barthès, l'avoit engagé à faire à sa place le cours de botanique, et lui avoit fait espérer de faire revivre pour lui la charge de démonstrateur de cette science ; Bruguières fit aussi quelques démarches pour être envoyé en Corse, afin de s'y occuper de l'histoire naturelle de ce pays ; mais il mettoit trop peu de suite à ces sortes d'entreprises pour y réussir. Des spéculations relatives à une mine de charbon de terre qu'on venoit de découvrir aux environs de Montpellier, l'occupèrent pendant quelque temps ; mais il existoit pour lui une sorte de fatalité, qui, dès les premiers pas qu'il tentoit vers la fortune, le ramenoit invinciblement dans la carrière des sciences. Les fouilles faites à cette occasion avoient mis au jour des pétrifications et des fossiles curieux ; ces objets rallumèrent l'imagination de Bruguières ; il sentit combien leur étude suivie pouvoit jeter de lumières sur les révolutions de la terre ; il laissa là la houille qui l'auroit peut-être enrichi, mais qui ne lui auroit rien appris, et ne rêva plus que fossiles. Il décrivit, non-seulement ceux qu'il venoit de trouver, mais encore tous ceux que les cabinets de Montpellier lui offrirent ; il les fit dessiner dans une vingtaine de planches qui existent peut-être encore dans ses papiers ; et c'est avec ces provisions qu'il vint à Paris pour la troisième fois, sur la fin de 1781, dans l'intention d'y continuer ce travail, et de l'y publier.

Tout autre que lui ne se seroit peut-être pas hasardé à un déplacement sur une pareille ressource; et les gens habitués à calculer toutes leurs actions, et à ne rien entreprendre dont le résultat ne soit prévu, le condamneront sans doute; mais dans la vie privée, comme à la guerre et dans la politique, il y a quelquefois moins de danger de s'abandonner aveuglément à sa fortune, que de vouloir la maîtriser. Un savant pauvre est à peu près perdu dans les départemens, tandis qu'à Paris il trouve en abondance des sujets sur lesquels il peut travailler, et des moyens de tirer un parti utile de ses travaux.

Bruguières sentoit cette différence de situation d'une manière douloureuse. *Ici il faut tout tirer de soi*, écrivoit-il en 1778 à son ami Jussieu, *et n'attendre d'autrui que la critique : encore trop heureux lorsqu'elle est fondée, et qu'elle peut par conséquent être utile.*

Il avoit été reçu de l'académie de Montpellier en 1776. Il avoit à Paris des connoissances nombreuses parmi les savans; il devoit espérer d'y trouver des ressources, et il en trouva en effet.

Notre respectable confrère Daubenton, voyant que personne à Paris n'étudioit méthodiquement la classe d'animaux à laquelle Linnœus a donné le nom de vers, s'étoit proposé de s'en occuper, et s'étoit même engagé à rédiger cette partie pour l'Encyclopédie méthodique. Il avoit besoin de quelqu'un qui se chargeât de faire les extraits nécessaires, et en général de tous les détails trop minutieux pour que

son âge et ses autres occupations lui permissent de s'y livrer. Son ami Broussonnet, qui étoit aussi de Montpellier, lui procura la connoissance de Bruguières; mais, lorsque celui-ci rapporta au C. Daubenton les premiers échantillons de son travail, il se trouva qu'il avoit tout fait. Au lieu d'extraits informes et sans liaison, il présenta un ouvrage complet, dont toutes les parties étoient également soignées, et où ses propres idées et ses propres observations surpassoient en nombre et en importance ce qu'il avoit tiré des autres. Le C. Daubenton, trop riche de son propre fonds, pour vouloir s'attribuer le travail d'autrui, et n'approuvant pas d'ailleurs entièrement la marche et les idées de Bruguières, lui abandonna la continuation de l'ouvrage; et celui-ci en a composé en effet les deux demi-volumes qui existent, et qui, quoiqu'ils n'aillent que jusqu'au C, suffisent pour lui assurer une réputation durable.

On lui a reproché d'être trop diffus: et en effet on sent en le lisant que, s'il n'avoit pas travaillé à la feuille, il se seroit moins étendu; mais c'est un défaut commun à la plupart des ouvrages faits de cette manière; et il faut avouer que si son style est un peu traînant, on en est bien dédommagé par la plénitude de ses descriptions, qui ne laissent rien à desirer sur les objets dont il traite. Quel mérite n'avoit-il pas pour les François, en leur faisant connoître tous les travaux des étrangers sur des matières peu étudiées parmi nous, et en leur dévoilant les richesses contenues dans leurs propres

cabinets? Il a doublé et triplé les espèces de certains genres; il a mieux déterminé les caractères de plusieurs genres, et il en a établi beaucoup de nouveaux. Il perfectionnoit cette dernière partie à mesure qu'il travailloit, et on trouve dans les planches dont il a dirigé les dessins, un nombre assez considérable de genres qui n'étoient point dans le tableau qui précède le dictionnaire. Le C. Lamans, qui avoit été d'un grand secours à Bruguières dans ses travaux, a suivi ses vues; il a exprimé les caractères des genres représentés dans ces planches, et dont Bruguières n'avoit laissé que les noms; mais, quoiqu'il eût le droit de s'approprier un travail qui étoit bien à lui, puisqu'il a été obligé de le refaire, et que d'ailleurs les premières bases en ont été prises dans sa collection, il a préféré le consacrer à la mémoire de son ami, en lui attribuant tous les genres qu'il a ainsi restitués d'après ces planches. Elles ne vont, pour les coquilles, que jusqu'à la fin des bivalves. Il avoit aussi dirigé celles qui concernent les différens ordres de vers mollusques et les échinodermes. Ce n'est que dans cette dernière classe et dans celle des testacées qu'il a pu donner beaucoup de figures nouvelles, parce que nos cabinets sont très-pauvres en vers nus. C'est sans doute aussi la raison qui l'empêcha de donner à sa méthode générale toute la perfection desirable. Cependant les ordres des vers intestins et des échinodermes, qu'il a établis le premier, sont très-bons. Il n'y a que son ordre des vers mollusques qui comprend des espèces dis-

parates; mais alors on étoit peu familiarisé avec ces animaux, et, quoiqu'il existât des descriptions anatomiques de quelques-uns, elles ne formoient point un ensemble, et surtout elles n'avoient point été faites avec des vues de naturaliste.

Bruguières avoit entrepris, avec les CC. Lamarck, Olivier, Haüy, et avec notre défunt confrère Pelletier, un *journal d'histoire naturelle*, dans lequel il a inséré plusieurs mémoires intéressans sur les fossiles, sur différens coquillages nouveaux, et sur quelques autres objets. Ce journal, qui auroit pu devenir précieux pour les sciences, fut arrêté avant la fin de la première année, en partie par la révolution du mois d'août 1792, qui lui enleva des souscripteurs, et en partie par le départ de deux des auteurs, les CC. Bruguières et Olivier.

Il est peut-être honteux que la France, si riche en grands naturalistes et en belles collections d'histoire naturelle, n'ait aujourd'hui aucun recueil périodique consacré à cette science, tandis qu'en Allemagne, où les collections sont rares et pauvres, où les princes ne font point faire de voyages, où les moyens d'instruction sont en général presque nuls, il y a dans ce moment une vingtaine de journaux sur cet objet seul, uniquement dûs à la patience invincible des écrivains de ce pays, et à l'amour des classes moyennes pour l'étude et pour les occupations honnêtes.

Je crois que cette différence tient à la trop grande facilité que les naturalistes de la capitale ont de consulter les objets eux-mêmes : cela leur

rend les descriptions particulières peu nécessaires ; ils n'attachent de prix qu'aux idées générales et aux ouvrages qui embrassent des sujets étendus ; et par cette conduite ils privent de tout secours les hommes des départemens, dont les recherches pourroient être utiles, si des monographies bien faites leur servoient de matériaux : par cette conduite, dis-je, ils concentrent la science entr'eux ; ils établissent une barrière qui l'empêche de se répandre ; ils enfouissent les immenses collections que Paris renferme ; et, par une inconséquence bizarre, au lieu de solliciter des secours pour publier ce qu'on a acquis, ils engagent le gouvernement à des dépenses beaucoup plus considérables, pour aller chercher au loin des choses neuves, qui viennent s'entasser avec celles que l'on a déja, et périr ensemble dans la même obscurité. Il est peut-être une autre cause de cette insouciance des naturalistes de cette ville pour les objets de détail. La facilité de se livrer au plaisir, les charmes des sociétés aimables dans lesquelles ils vivent, sont des appâts qui ne leur laissent de temps que celui qu'ils veulent absolument consacrer à leur gloire, et il faut avouer que des descriptions isolées, des discussions minutieuses n'y mènent point. Aussi Bruguières avoit-il su de bonne heure éviter ces écueils. Modestement retiré dans un faubourg au voisinage du jardin des plantes, il passoit quelquefois plusieurs semaines de suite sans sortir, uniquement occupé de son travail, ne connoissant de délassement que celui de varier ses lectures. Il poussoit même l'amour

de la retraite à l'excès, car il venoit très-rarement à la société d'histoire naturelle, dont il étoit cependant un des fondateurs; et son exemple, imité par quelques autres membres, a un peu contribué à arrêter, au premier cahier, la publication des mémoires de cette société intéressante, en quoi, certes, nous avons quelques reproches à leur faire; car, comment les sociétés savantes pourront-elles subsister, si, de ceux qui les composent, les uns n'y viennent point parce qu'ils sont gens de plaisir, et les autres parce qu'ils sont travailleurs? Cette indolence, cette immobilité physique, jointe à beaucoup de vivacité dans la tête et dans l'imagination, altéra jusqu'à un certain point la santé de Bruguières. Quoiqu'il n'eût guères que quarante ans, il étoit devenu lourd et replet, et il ne pouvoit endurer des fatigues considérables. Aussi ses amis furent-ils très-étonnés, lorsqu'ils surent qu'il se disposoit à faire un voyage en Orient. En effet, ce voyage a achevé de détruire sa santé, et c'est sans doute à cause de l'affoiblissement qui en a été le résultat, qu'il a succombé si vîte à sa dernière maladie. Il a même essuyé des incommodités si fréquentes et si continues, qu'il a été réduit, pendant une grande partie de ce voyage, à une inaction presque complète (1).

La santé de Bruguières s'étoit considérablement altérée dans ce voyage; et au retour, son com-

(1) Nous supprimons ici les détails de ce voyage, parce que le C. Olivier les a donnés lui-même dans ce journal; voyez année VI, t. VI, p. 187.

pagnon, le C. Olivier, avoit peu d'espoir de le conserver. Son dépérissement augmentoit à vue d'œil : étant débarqués le 23 fructidor à Butrento, ils arrivèrent à Ancône le deuxième supplémentaire. Le malheureux Bruguières y fut attaqué d'une fièvre maligne qui l'emporta presque subitement le 11 vendémiaire de l'an 7. Il laisse une épouse et trois enfans sans fortune ; mais le gouvernement ne permettra pas sans doute que la famille d'un homme qui a sacrifié sa vie au bien public devienne la victime de son dévouement.

Le C. L'Héritier vient de consacrer à la mémoire de Bruguières un nouveau genre de plante, sous le nom de *bruguiera*. L'espèce dont ce genre est formé a été trouvée par Bruguières lui-même dans les rochers de Madagascar, lors de son voyage dans la mer des Indes. C'est un arbre de moyenne grandeur. Son caractère générique, qui est très-remarquable, consiste en ce que les étamines sont élargies et ressemblent à des pétales, et que les anthères sont assises sur le milieu du disque de ces faux pétales.

LITTÉRATURE FRANÇOISE.

Lycée, ou *Cours de Littérature ancienne et moderne, par J. F. Laharpe*; 8 vol. *in*-8.° A Paris, chez *H. Agasse*, imprimeur-libraire, rue des Poitevins, n.° 18.

Quatrième et dernier Extrait.

Des Orateurs, des Historiens et des Moralistes.

Nous avons montré que la poésie, qui, sous le règne de Louis XIV, étoit parvenue à un degré de supériorité en tous les genres, ne sera plus que l'objet des efforts de ceux qui s'exerceront dans l'art des Racine, des Boileau, des La Fontaine. L'éloquence eut aussi ses Corneille et ses Racine; nous voulons parler de l'éloquence de la chaire, car celle du barreau n'existoit pas. *Lemaître* et *Patru*, qui eurent alors quelque célébrité, ne purent point se débarrasser de cette manie d'érudition qui faisoit d'un plaidoyer un mélange indigeste et bizarre de citations des poètes et des philosophes de l'antiquité, des prophètes, de l'ancien et du nouveau Testament, des pères de l'église, de Platon, et de S. Chrysostôme, et cependant Lemaître étoit un élève de Port-Royal, Patru l'ami de Boileau; tant

le préjugé, l'habitude, l'exemple, la routine ont d'empire sur les bons esprits. Cette éloquence du barreau, si on peut lui donner ce nom, ne s'est dépouillée que très-difficilement de cette prétention de montrer de la science et de l'esprit, et d'oublier la matière qu'elle avoit à discuter, et les intérêts qu'elle avoit à défendre. En abandonnant ce pédantisme du faux bel esprit, cette mode d'érudition déplacée, digne de nos Maillard, de nos Barlete, cette éloquence du barreau prit un caractère encore plus condamnable; le barreau étoit devenu une arène où celui qui avoit les plus robustes poumons étoit désigné comme le plus éloquent, et celui qui savoit rassembler le plus de sarcasmes, d'injures même contre ses parties adverses, passoit pour avoir le plus de talent.

Les avocats du siècle dont nous parlons, ne profitèrent pas des leçons que Racine leur donnoit dans les *Plaideurs*, ni des modèles que *Pélisson* leur offrit dans cette défense de la reconnoissance et de l'amitié courageuse, dans ces mémoires si raisonnés, si éloquens, qu'il adressa à Louis XIV en faveur de Fouquet. « Voltaire les compare aux plaidoyers « de Cicéron; et au moment où Voltaire écrivit ce « jugement, ces apologies de *Fouquet* étoient sans « contredit tout ce que les modernes pouvoient en « ce genre opposer aux anciens. »

Les sujets d'éloquence, qui, sous notre grand siècle, sont parvenus au plus degré de perfection, sont le *sermon* et l'*oraison funèbre*. BOURDALOUE fut le premier qui fit monter la raison dans la chaire;

il en éloigna l'étalage des citations, et les petites recherches du bel esprit. Il n'eut point les mouvemens, l'élocution, le sentiment qui font l'orateur, mais il posséda au suprême degré, cette vigueur de raisonnement, cette solidité de démonstration, cette clarté de résultats qui forcent à la conviction; cependant ce sont BOSSUET et MASSILLON qui sont les vrais modèles de l'éloquence chrétienne, et il est facile au professeur du lycée d'en donner des preuves.

Laharpe trouve dans les quatre meilleures oraisons funèbres de *Bossuet*, dans celles de la *reine d'Angleterre*, de *Madame*, du *prince de Condé*, de la *princesse Palatine*, des morceaux qui donnent à l'évêque de Meaux toutes les qualités qu'il vient d'exiger du parfait orateur. Ces beaux traits d'éloloquence sont très-connus, mais qu'on les lise, que l'homme de goût les médite, il sera saisi d'admiration.

« La France peut se vanter d'avoir eu en Bossuet « son Démosthène, comme dans Massillon elle a eu « son Cicéron; mais c'est à la religion chrétienne « que nous devons ce que la langue françoise a de « plus parfait dans l'éloquence; c'est à elle que nous « devons *Athalie*, ce qu'il y a de plus parfait dans « la poésie; c'est à elle que nous devons le *Discours* « *sur l'histoire universelle*, le plus beau monument « historique dans toutes les langues; c'est à elle que « nous devons les *Provinciales*, le chef-d'œuvre de « la critique; c'est à elle, enfin, que nous devons « les *Lettres philosophiques* de Fénélon, ce que nous « avons de plus éloquent en philosophie. »

« Fléchier avoit un autre genre d'éloquence dif-
« férent de celui de Bossuet : il s'appliqua essentiel-
« lement à donner aux formes du langage, de la net-
« teté, de la régularité, de la douceur, du nombre,
« et c'est en quoi il excelle ; l'esprit, l'élégance, la
« pureté, la justesse et la délicatesse des idées, une
« diction ornée, fleurie, cadencée, telles sont ses qua-
« lités distinctes ; c'est un écrivain disert, un habile
« rhéteur qui connoît son art, mais qui n'est pas assez
« riche de son fond pour éviter l'abus de cet art ; il
« emploie souvent les mêmes moyens ; il répète trop
« souvent les mêmes figures, et surtout l'antithèse
« dont il use jusqu'à la profusion, jusqu'au dégoût. »
Il nous semble que Laharpe s'écarte un peu dans ce jugement de cette impartialité qu'il a assez constamment pratiquée dans son cours. Sans doute ce qui l'a rendu presqu'injuste envers Fléchier, c'est qu'il avoit lu ses oraisons funèbres immédiatement après celles de Bossuet, et que son enthousiasme pour celles-ci l'a empêché d'être juste envers les autres. Pour répondre à l'accusation de *rhéteur* et de *faiseur d'antithèses*, qualités auxquelles il semble réduire l'éloquence de Fléchier, nous lui opposerons seulement, non pas uniquement l'exorde de l'oraison funèbre de Turenne, qu'il est forcé de louer, mais le discours en totalité, et nous sommerons le professeur d'avouer qu'il s'est laissé entraîner, sans s'en apercevoir, aux vives impressions que la lecture de Bossuet lui avoit faites.

Avant de parler de Massillon, Laharpe remarque qu'il n'appartient qu'au grand talent de réveiller la

froideur, et de vaincre l'indifférence. « Il est certain, « dit-il, que le ministère de la religion n'a nulle « part plus de puissance et de dignité que dans « la chaire; partout ailleurs, c'est un homme qui « parle à des hommes; ici, c'est un être d'une au- « tre espèce élevé entre le ciel et la terre, c'est « un médiateur que Dieu place entre la créature « et lui : indépendamment des considérations du « siècle, il annonce les oracles de l'éternité; le lieu « même d'où il parle, celui où on l'écoute, confon- « dent et font disparoître toutes les grandeurs, pour « ne laisser sentir que la sienne; les rois s'humilient « comme le peuple devant son tribunal, et n'y « viennent que pour être instruits: tout ce qui l'en- « vironne ajoute un nouveau poids à sa parole; sa « voix retentit dans l'étendue d'une enceinte sacrée, « et dans le silence d'un recueillement universel : « s'il atteste Dieu, Dieu est présent sur les autels; « s'il annonce le néant de la vie, la mort est au- « près de lui pour lui rendre témoignage, et montre « à ceux qui l'écoutent, qu'ils sont assis sur des « tombeaux. Représentons-nous Massillon dans la « chaire, prêt à faire l'oraison funèbre de Louis XIV; « jetant d'abord les yeux autour de lui, les fixant « quelque temps sur cette pompe lugubre et impo- « sante, les baissant ensuite un moment avec l'air « de la méditation, puis les relevant vers le ciel, « et prononçant ces mots d'une voix ferme et grave : « *Dieu seul est grand, mes frères....* Quel exorde ren- « fermé dans une seule parole accompagnée de cette « action! comme elle devient sublime par le spec-

« tacle qui entoure l'orateur ! comme ce seul mot « anéantit tout ce qui n'est pas Dieu ! » Ce n'est pas cependant dans ce genre d'éloquence que Massillon a été supérieur, mais chaque homme a son partage en talent, et si Massillon fut médiocre dans l'oraison funèbre, Bossuet le fut dans les sermons. Massillon est, dans les sermons, supérieur à ce qui l'avoit précédé, et à ce qui l'a suivi. Un charme d'élocution continuel, une harmonie enchanteresse, un assemblage de force et de douceur, de dignité et de grâce, de sévérité et d'onction, une intarissable fécondité de moyens, une surprenante richesse de développemens, un art de pénétrer dans les plus secrets replis du cœur humain, de l'effrayer et de le consoler tour à tour, de tonner dans les consciences et de les rassurer, l'usage le plus heureux de l'écriture et des pères, un pathétique entraînant, et, par dessus tout, un caractère de facilité qui fait que tout semble valoir davantage, parce que tout semble avoir peu coûté ; tels sont les traits réunis qui forment le mérite unique de son éloquence. Laharpe trouve facilement dans les nombreux discours de cet orateur, à justifier le jugement qu'il en porte. Le petit carême seul, ce recueil d'instruction fait pour un roi de huit ans, et dont le but étoit de traiter des vertus et des vices dans les rapports avec les hommes destinés à commander aux autres, fourniroit à lui seul, indépendamment de cinq volumes de sermons, toutes les preuves dont il pourroit avoir besoin. Ce petit carême, les *Directions pour la conscience d'un roi*, de Fénélon, et la *Politique de l'écriture sainte*,

de Bossuet, sont les meilleures instructions que puissent recevoir les souverains, non-seulement en morale, mais même en politique.

Voltaire avoit beaucoup lu Massillon; et, lorsqu'on songe à ce qu'étoit le christianisme pour Voltaire, on conçoit qu'il falloit que le style de l'orateur eût un attrait bien puissant, pour vaincre une aversion si décidée; aussi, dans son article *Eloquence*, fourni à l'Encyclopédie, c'est un morceau de Massillon qu'il choisit, et un morceau qui roule sur un des dogmes surnaturels du christianisme qui effraie le plus la raison. Ce dogme est celui du *petit nombre des élus;* ce morceau est connu de tous ceux qui lisent autre chose que les *Pensées philosophiques* de Diderot, ou ses *Bijoux indiscrets*, comme un des plus beaux traits d'éloquence qu'on puisse trouver chez les anciens et chez les modernes, et par l'impression terrible et simultanée qu'il produisit sur tous les auditeurs.

L'Histoire fut généralement une des parties foibles du dernier siècle, et l'est même du nôtre: dans l'un, par le défaut de philosophie; dans l'autre, par l'abus. On n'écrivit que pour louer un roi qui faisoit de grandes choses; nos historiens furent des flatteurs, les protestans firent des satyres; les *Mabillon*, les *Montfaucon*, les *Patru*, les *Lecointe*, savans laborieux, fouillèrent les anciens monumens, débrouillèrent les anciens manuscrits, amassèrent des materiaux pour l'histoire générale; *Cordemoi*, *Levalois*, *Godefroi*, *Lelaboureur*, réunirent tout ce qui intéresse l'histoire de France; *Mezerai* négligea les

les vraies sources ; *Daniel* rectifia ses erreurs, mais n'est pas plus véridique, surtout lorsqu'il parle de la troisième race, et surtout lorsqu'il est question de la ligue, de Henri IV et de son ordre. En général, on doit être en garde contre un historien qui tient à un corps ou à une secte ; le *père d'Orléans* en est la preuve dans ses *Révolutions d'Angleterre : Basnage, Beausobre, Lenfant, Rapin-Thoiras*, ont rempli leurs histoires de l'esprit de leur parti.

Vertot est celui qui a su écrire avec intérêt et élégance ; il connut le style qui convient à l'histoire : on estime ses *Révolutions romaines*, et celles de *Portugal ;* mais son *Histoire de Malthe* est presque un roman ; il a moins consulté les faits que son imagination à laquelle il a laissé toute liberté. On a voulu faire le même reproche à *l'abbé de Saint-Réal*, sur la *Conjuration de Venise*, mais avec moins de raison ; il est vrai que les détails d'une conspiration aussi singulière que celle qu'il écrivoit, ont une teinte un peu romanesque. « Quoiqu'il en soit, dit Laharpe, « c'est le seul écrivain du dernier siècle qui ait su « donner à l'histoire cette espèce de forme drama- « tique qu'elle comporte lorsqu'on sait y mettre la « mesure convenable, et qui nous attache dans les « historiens grecs et romains. » Saint-Réal s'étoit proposé Salluste pour modèle, et il faut convenir que dans ce morceau il s'en rapproche beaucoup. On ne peut pas faire le même éloge de ce qu'il a écrit sur les *Gracques*, sur *Lépide* et *Antoine*, sur *Auguste*, qu'il cherche à rabaisser en ne le considérant que sous un seul aspect. Trente ans d'un règne doux et mo-

déré, devoient lui faire oublier les crimes du triumvirat, et le rendre plus juste envers un homme qui avoit su accoutumer le peuple le plus attaché à la liberté, à un gouvernement absolu. Le seul ouvrage historique dont le siècle de Louis XIV puisse s'enorgueillir, est le *Discours sur l'histoire universelle*, d'autant plus admirable, que l'éloquence de l'orateur ne prend jamais la place de celle de l'historien.

Fleuri, quoique prêtre, a écrit l'*Histoire de l'Eglise* en vrai philosophe et en vrai chrétien. Plus il aime la religion, plus il sépare dans cette histoire ce qui est de Dieu et ce qui est du monde; et on lui rend cette justice, que, chez lui, le prêtre n'a jamais nui à l'historien. Son volumineux ouvrage, continué par un auteur qui n'avoit pas le même talent, pourroit être élagué sans rien perdre de son mérite. Le style de Fleuri est clair, simple et naturel, a un caractère de candeur qui va jusqu'à cette bonhommie qui fait aimer et estimer l'écrivain. Le *père d'Avrigny* nous a laissé des *Mémoires chronologiques des annales de l'église du* 17.me *siècle*, qui sont moins entachés de cette partialité qu'on s'attendoit à trouver de la part d'un jésuite; mais ses *Mémoires pour l'histoire universelle* du même siècle, sont exempts de cette tache, et ont le mérite rare d'être écrit d'un style net et précis.

La France fut, à cette époque, plus riche en *mémoires*; ces matériaux historiques sont toujours lus avec plus de plaisir que l'histoire même : on aime à entendre celui qui a joué un principal rôle dans

les événemens qu'il raconte, un témoin qui en a fait mouvoir les ressorts; mais on doit se mettre en garde contre les préventions, l'intérêt personnel, l'esprit de parti, les prétentions de l'amour-propre, l'influence des passions, il faut être méfiant pour n'être pas trompé; il n'y a que le caractère connu de l'auteur, qui puisse établir la confiance: les *Lettres du cardinal d'Ossat*, les *Mémoires de Jeannin*, de *Villeroi*, de *Turenne*, de *Sully*, de *Talon*, ont ce caractère de franchise qui l'inspire; ceux de *Torcy*, qui ont paru de nos jours, sont un modèle à proposer à tous ceux qui voudroient nous laisser quelques détails sur les faits qu'ils ont eu à débrouiller. Les mémoires de M.lle de *Montpensier* et de M.me de *Motteville*, écrits avec une extrême négligence, sont encore remplis de partialité; ceux qui méritent particulièrement d'être distingués, soit par la connoissance des hommes, soit par le talent d'écrire, ce sont ceux du *cardinal de Retz;* c'est le monument le plus précieux en ce genre qui nous reste du siècle passé. « Le nom de cet homme vraiment singulier, réveille tant d'idées à la fois, qu'il est impossible de ne pas chercher à les démêler; et la supériorité de l'homme et de l'ouvrage, engage à considérer avec réflexion un homme, qui, parmi tant d'autres plus ou moins célebres, n'a de ressemblance avec aucun d'eux, un homme à qui il n'a manqué pour être grand personnage, que d'être à sa place; mais, malheureusement pour lui, il étoit par son caractère également déplacé, et dans une monarchie, et dans l'église.

Le professeur du lycée s'occupe en effet à *démêler* cet homme né avec du génie pour les affaires, audacieux et adroit, ferme et souple, éloquent en public, insinuant dans le particulier, actif et patient, sachant devenir populaire, et soutenir son rang avec hauteur; il l'étudie, il l'analyse, il le devine, on diroit qu'il fut le confident de ses projets d'ambition, et le dépositaire de ses pensées les plus secrètes. Il faut lire le morceau d'analyse fait de main de maître, et qui prouve que Laharpe juge aussi bien les hommes que les ouvrages. « Il dit des « mémoires de Retz, qu'ils sont pleins d'esprit, « d'agrémens, de saillies, d'imagination, de traits « heureux, et qu'ils laisseront toujours l'idée d'un « homme fort au dessus du commun. Il n'y a guères « de défauts, que ceux qu'il étoit capable d'éviter en « composant avec plus de soin; comme, dans sa con- « duite, ce qu'il y a de plus condamnable n'em- « pêche pas d'apercevoir ce qu'il auroit pu être, « si la fortune l'avoit autrement placé.

« La PHILOSOPHIE eut le même caractère dans « le siècle que nous observons, que l'éloquence; « elle fut toujours, sur ces bases premières et uni- « verselles, la croyance d'un Dieu, et l'immortalité « de l'ame immatérielle. » *Descartes* est sans doute le premier des philosophes du dernier siècle; on dut à son heureuse hardiesse, la révolution qu'il opéra dans la philosophie spéculative; il fut le réformateur de l'esprit humain; il brisa le sceptre du pédantisme aristotélicien, et son livre *de la méthode* réduisit en démonstration des vérités de sentiment:

envain les tribunaux voulurent protéger Aristote ; le cartésianisme triompha, parce qu'il avoit la raison et la vérité pour lui. Il a régné jusqu'au moment où *Newton* vint, armé du calcul et de l'expérience, le faire oublier.

Un génie qui ne le cédoit point à Descartes, *Pascal*, combattit l'incrédulité avec les forces du raisonnement, et les casuistes, avec l'aiguillon de la plaisanterie. Les *Provinciales* sont non-seulement un ouvrage estimable comme rempli de bonne philosophie, mais encore un modèle de critique et d'éloquence ; elles renferment, dans un cadre dramatique, des scènes dans lesquelles il fait jouer à des personnages sérieux, un rôle si comique et si plaisant, qu'il excite le rire de la gaieté au milieu des matières les plus arides et les plus graves. Cet ouvrage, écrit avec une pureté unique à cette époque, sera toujours un service rendu à notre langue ; Racine et Pascal seront toujours lus comme des écrivains qui l'ont enrichie et embellie. Pascal avoit conçu le plan d'un grand ouvrage qu'il ne put que méditer, dans lequel il se proposoit de prouver la nécessité et la vérité de la révélation. Il ne nous reste de ce plan que des fragmens qu'on a imprimés, après sa mort, sous le titre de *Pensées*.

Malebranche s'enfonça avec Descartes dans les obscurités de la métaphysique : il y découvrit, sans peine, les causes des illusions de nos sens et de notre imagination ; mais, quand il voulut connoître l'incompréhensible union de la matière et de la pensée, du corps et de l'ame, il se perdit dans les abs-

tractions qui l'égarèrent; et, s'il n'avoit pas eu Dieu pour le tirer d'embarras, il se seroit perdu dans un système romanesque: aussi lui fit-on justice en disant:

Lui qui voit tout en Dieu, n'y voit pas qu'il est fou.

Un autre philosophe, qui, dans tous ses ouvrages, a su joindre, comme par une effusion naturelle, le sentiment à la pensée, la rigueur du raisonnement à la clarté des preuves, c'est *Fénélon*. Une éloquence affectueuse et persuasive se répand sur tout ce qu'il écrit; son *Traité de l'existence de Dieu* est à la portée de tous les lecteurs, lorsqu'il se sert des merveilles de la nature pour prouver qu'elle a un architecte suprême; il emploie les plus brillantes couleurs, lorsqu'il parle de la décomposition anatomique des différentes parties du corps humain.

Quand on veut parler d'une métaphysique lumineuse, on cite Fénélon; si on passe à la MORALE, c'est encore Fénélon. Eh! quelle morale! ornée de tout ce que l'imagination a de grâces, de tout ce que le sentiment a de chaleur. Les leçons que l'ouvrage de *Télémaque* contient, doivent être l'étude des princes qui veulent apprendre à régner, et la morale des rois qui veulent être justes et bons. On fit l'application de quelques passages de ce livre immortel à Louis XIV, et ces applications étoient une critique de son gouvernement: aussitôt les flatteurs, (et alors tous les François l'étoient,) cherchèrent à diminuer la sensation que la lecture de ce chef-d'œuvre faisoit. Un abbé *Faydit*, écrivi

deux volumes dans lesquels on ne trouve que des critiques outrées et injustes ; cependant on pourroit croire qu'en effet Louis XIV se persuada que Fénélon l'avoit eu en vue dans plusieurs traits de son ouvrage, s'il est vrai, comme Voltaire l'avance, qu'à la mort du duc du Bourgogne il ait fait brûler tous les manuscrits du précepteur conservés par son élève. Fénélon a instruit plus directement les souverains, dans un ouvrage qui parut après sa mort, et qui a la direction de la conscience d'un roi pour objet. L'amour du peuple, le bien public, l'intérêt général de la société leur sont prescrit, non-seulement comme un devoir, mais comme une loi immuable et universelle fondée sur la nature, antérieure à tout contrat. Les *Dialogues des morts* de ce même Fénélon sont encore des instructions proportionnées à l'âge du prince pour lequel ils étoient faits ; c'est encore de la morale présentée d'une manière moins sérieuse et plus attrayante (1).

Le littérateur qui a tout lu, et qui juge sainement de tout, fait connoître à ses lecteurs les autres moralistes françois qui ont encore quelque réputation. Il parle de *Duguet* et de ses *Institutions d'un prince*, ouvrage composé pour le fils aîné du duc de Savoye, *Victor Amédée ;* il en apprécie les deux premiers volumes comme écrits avec ordre et clarté, remplis de principes sages et d'instructions solides, mais les deux derniers volumes lui parois-

(1) Voyez les extraits des œuvres de Fénélon, année V, t. I, p. 211, et t. II, p. 500.

sent, comme à tous ceux qui les ont lus, fort diffus et même déplacés. Ils traitent entièrement de la religion et du clergé ; on sent qu'il a été entraîné par le genre d'étude auquel il étoit attaché : sa morale tient au rigorisme que professoit le parti dont il étoit un des plus savans écrivains ; il auroit fait de son prince, non pas simplement un chrétien, mais encore un janséniste.

Nicole est encore un moraliste de Port-Royal ; on ne lit plus ses ouvrages de controverse, mais ses *Essais de morale* ne sont pas encore entièrement oubliés ; il prouve plus qu'il ne persuade, et raisonne plus qu'il ne touche. Les écrivains de Port-Royal sont purs et exacts, mais ils sont diffus et verbeux, et il semble que la morale a plus de force, et produit plus d'effet lorsqu'elle est présentée d'une manière précise qui fortifie la pensée en la resserrant : la *Rochefoucault* et la *Bruyère* ont ce mérite. Boileau observe cependant qu'en écrivant par articles détachés, et par pensées isolées, on ne fait point un livre, mais on s'épargne le travail des transitions qui est un art pour les bons écrivains, et un écueil pour les autres.

Voltaire a dit que les maximes de la Rochefoucault étoient un des livres originaux du siècle de Louis XIV, et J. J. Rousseau n'a pas dissimulé son éloignement pour *ce triste livre ;* Voltaire ajoute qu'il n'y a presque qu'une seule vérité, c'est que l'amour-propre est le mobile de toutes nos actions, et tous ces divers jugemens sont fondés : on peut même dire que cet ouvrage, non-seulement

attriste et flétrit l'ame, mais qu'il a un grand défaut en morale, c'est de ne montrer le cœur humain que sous un jour défavorable. Laharpe moralise à son tour, et avec plus de précision et de vérité que la Rochefoucault, qui n'a sans doute écrit ses *maximes*, que lorsqu'il étoit tourmenté par ses violens accès de goutte. Nous sommes fâchés de ne pouvoir faire sentir avec le moraliste du lycée, l'inexactitude, la fausseté, l'exagération de la plupart de ces sentences morales : il seroit à desirer que dans une édition de ces pensées, on y inséra les critiques qu'on lit dans ce volume ; elles seroient plus utiles au lecteur, que certains commentaires d'un abbé de la Roche qui ne servent qu'à grossir le volume.

La Bruyère est meilleur moraliste que la Rochefoucault, et surtout plus grand écrivain. Il y a peu de livres, en aucune langue, où l'on trouve une aussi grande quantité de pensées justes, solides, et un choix d'expressions aussi varié et aussi heureux ; ce sont des *caractères* qu'il à voulu peindre, et ils le sont supérieurement : les portraits sont si ressemblans que vous les voyez agir, parler, se mouvoir, tant son style a de vivacité et de mouvement ; en peu de lignes, il met ses personnages en scène de vingt manières différentes ; et, en une page, il épuise tous les ridicules d'un sot, ou tous les vices d'un méchant, ou toute l'histoire d'une passion, ou tous les traits d'une ressemblance morale. Des citations viennent à l'appui de ce jugement ; mais, lorsque la Bruyère avance quelques pensées inexactes, ou quel-

ques opinions erronnées, il n'échappe pas à la censure de notre auteur.

Saint-Evremont est ici au rang des moralistes; quelques idées assez justes sur la *vieillesse*, sur les *femmes*, sur la *religion*, sur les *dévotes*, lui obtiennent cet honneur : c'étoit d'ailleurs un homme de beaucoup d'esprit, un écrivain agréable, délicat, ingénieux, un homme de bonne compagnie; il sut éviter l'enflure de Balzac, et l'affectation de Voiture; il avoit un caractère de style qui étoit à lui, et qui tenoit à celui de son esprit; sa philosophie étoit douce, c'étoit un épicurisme bien entendu; son érudition étoit exempte du pédantisme des savans de son temps, sa raison de l'austérité chagrine des moralistes de Port-Royal; il y a beaucoup de choses bien pensées dans ses *Considérations sur les Romains*, dans ses *Dissertations morales, historiques et politiques;* mais il y a dans la volumineuse collection de ses œuvres faite après sa mort, recueil qui pourroit être réduit à deux volumes pour l'honneur et la réputation de Saint-Evremont, des vers, des comédies, des lettres qu'on ne peut lire, et des morceaux de prose assez piquans qui ne lui appartiennent pas, entr'autres, la *Conversation* très-connue du *père Canaye*, et du *maréchal d'Hoquincourt*, qui est de *Charleval.*

La littérature mêlée termine ce cours; l'auteur y parle des romans de *Clélie*, de *Cyrus*, si bien appréciés par Boileau; de la grande réputation que se fit M.lle *Scudéry*, avec ses longs romans; du *Polexandre* de *Gomberville*, chef-d'œuvre d'extravagance, imité des

Arabes et des Espagnols leurs copistes. Les deux seules productions de ce genre qui nous restent de ce siècle, et qu'on peut lire encore, ce sont *Zaïde*, et la *Princesse de Clèves*, de M.me de la Fayette. Dans ce que la féerie nous a laissé, on peut mettre au rang des ouvrages agréables, les *Contes d'Hamilton*, que cet homme aimable, sollicité par les femmes de la cour, fit, comme Cervantes avoit fait un livre de chevalerie, pour s'en moquer. « Il renchérit sur la « bizarrerie des fictions, et la poussa jusqu'à la fo- « lie; mais cette folie est si gaie, si piquante, si « assaisonnée de plaisanteries, relevées par des saillies « si heureuses, qu'on y reconnoît un homme très- « supérieur aux bagatelles dont il s'amuse. »

Balzac et *Voiture* s'étoient fait une réputation avec des lettres; ils eurent des imitateurs dans *Guy-Patin*, M.me *Dunoyer*, *l'Espion turc*, les uns et les autres sont oubliés; mais celles de M.me *de Sévigné* passèrent à la postérité, parce que cette femme aimable, intéressante, spirituelle, sans effort et sans prétention, ne songea jamais à faire ni un roman, ni une satyre, ni un ouvrage quelconque; c'est le mélange heureux du naturel, de la sensibilité et du goût; c'est une manière de narrer qui lui est propre; rien n'égale la vivacité de ses tournures, et le bonheur de ses expressions: elle fait très-bien connoître la cour, l'esprit de son temps, les opinions dominantes, les personnages marquans, les femmes célèbres. Un reproche fondé qu'on peut faire à M.me de Sévigné, c'est de n'avoir pas voulu être juste envers Racine, et d'avoir dit *qu'il passeroit comme le café*, tant les

préventions de société subjuguent les meilleurs esprits : elle avoit tant loué Corneille, qu'elle craignit sans doute de diminuer le mérite de ce fondateur de notre théâtre, et faire tort en même temps à son jugement, en accordant quelques éloges à un auteur qui réunissoit déja tous les suffrages. Le littérateur fait ici une réflexion très-vraie. « Les gens « de lettres sont sujets à mal juger, par un intérêt « qui va jusqu'à la passion, les gens du monde, « d'abord par une indifférence qui leur fait adopter « légèrement l'avis qu'on leur donne, ensuite par « un entêtement qui leur fait soutenir le parti qu'ils « ont embrassés. »

Nous avions déja des *Cours de belles-lettres*, des *Elemens de littérature*, ouvrages estimés sous le rapport des principes, de l'instruction, et même de l'agrément ; mais nous osons dire que le *Cours de littérature ancienne et moderne*, dont nous n'avons pu donner qu'un aperçu très-rapide, est, sans contredit, ce que nous avons en ce genre de plus complet ; c'est un ouvrage classique dans lequel le génie est mis à sa véritable place, le talent évalué avec équité ; la critique y est aussi impartiale que les éloges ; les jugemens y sont aussi sûrs que les principes ; il est écrit avec pureté, élégance et énergie, et les sentimens de l'auteur sont nobles, élevés et indépendans des circonstances. Ce cours annonce dans le professeur du lycée, une connoissance approfondie des écrivains anciens et modernes, une littérature immense et bien digérée ; il doit être la boussole des jeunes littérateurs, comme il est le code du goût,

et le plus utile monument qu'on ait consacré aux progrès et à la gloire des lettres. Il est à desirer que la publication des sept volumes qui nous feront connoître l'état actuel de la littérature en France, ne se fasse pas attendre longtemps; c'est une dette contractée envers le petit nombre de littérateurs qui existe encore, qu'on doit s'empresser d'acquitter.

A. J. D. B.

MÉLANGES.

Sur le CHEF-D'ŒUVRE D'UN INCONNU.

TOUT le monde sait que le prétendu docteur Mathanasius, auteur de cet ouvrage, est *Hyacinthe Cordonnier*, connu sous le nom de *Themiseul de Saint-Hyacinthe*, né à Orléans le 27 septembre 1684, et mort à Breda en 1746. Le Mercure d'octobre 1722 donne les détails suivans: « On nous écrit de Londres « que M. de Saint-Hyacinthe épousa dans cette ville, « au mois de juillet dernier (1722), M.lle de Mar- « connay, fille d'un gentilhomme de Poitou, major « du régiment de...., au service d'Angleterre. Le « nouveau marié est aussi François, d'auprès d'Or- « léans, et fort distingué dans la république des « lettres. Le goût des voyages l'a éloigné de la « France depuis environ quatre ans. Son père (J. J.

« Cordonnier, sieur de Belair,) fut lieutenant-co-
« lonel du régiment d'Orléans ; pour lui, il a servi
« dans le régiment Royal, cavalerie, et il fut fait
« prisonnier à Hochstedt. Le célèbre Mathanasius
« est sorti de sa plume. Il a fait divers autres ou-
« vrages : des Lettres à M.me Dacier, sur son livre de
« la *Corruption du Goût*, un premier tome de Mé-
« moires littéraires, dont il promet la suite. Il y
« a beaucoup d'érudition dans ce qu'il écrit et un
« grand éloignement du pédantisme. On prétend qu'il
« a eu part à l'Europe savante, et on croit qu'il a
« aussi fourni quelques morceaux d'une espèce de
« Journal des Savans, qui s'imprimoit à La Haye,
« il y a deux ou trois ans. » On trouve d'autres particularités sur son compte, dans la *Lettre de* Burigny *à l'abbé de* Saint-Léger, *sur les démêlés de* Voltaire *avec* Saint-Hiacynthe. Paris, Valade, 1780, in-8.°

Le *Chef-d'Œuvre d'un Inconnu* parut pour la première fois à La Haye, (chez Pierre Gosse) 1714, in-12. Son débit fut si rapide qu'il s'en fit trois éditions en très-peu de temps. Mais *ce livre étoit imprimé avec un si grand nombre de fautes*, (ce sont les expressions de l'auteur, dans la préface de la 4.e édition,) *qu'on pouvoit surement gager qu'en quelque endroit qu'on y posât le doigt, on en trouveroit une dessous.* Ces trois éditions, qui n'offrent aucune différence entre elles, renferment cependant des choses qu'on ne retrouve plus dans les éditions subséquentes, et qu'il est par conséquent utile d'indiquer.

1.° Au bas du portrait satyrique du feint docteur on lit, comme dans la quatrième édition : *Nil volen-*

tibus arduum, mais sans ces mots *Apelles pinxit, Calotin sculpsit.*

2.° Dans le fragment du prétendu poème sur la *Superstition*, où l'on trouve, à l'occasion des cruautés exercées contre les Vaudois, ces vers:

D'affreux moines, poussés de fureurs infernales,
Marchoient en colonels sous les aigles papales;
Sous la crasse du froc, volant de rang en rang,
Respiroient, croix en main, le carnage et le sang.
On eût vu chaque jour les villes saccagées,
De morts et de mourans les campagnes jonchées;
Et l'innocent agneau, qui fryoit son boucher,
Consumé par la faim, on conduit au bucher.
On eût vu des *Néron* ressuscitant la rage
Ces prêcheurs mesurer le supplice au courage,
Et des chrétiens, *souffrés* par ces pieux bourreaux,
Exposés dans la nuit pour servir de fanaux:
On eût vu d'un rocher rouler dans les vallées
Maris, enfans, aux yeux des mères empalées.
On eût vu fendre en l'air des corps humains minés,
D'autres encor vivans à la broche tournés.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Tant d'autres faits hideux, séants à l'*Athéisme*,
O ciel! ô juste ciel! sont les jeux du *Papisme*.

Dans les quatre premières éditions, on lit au bas de ce fragment la note suivante, qui fut ensuite supprimée. N. B. *Par le* Papisme, *l'on n'entend pas ici la Religion Catholique, telle qu'elle est expliquée dans*

le Concile de Trente, *mais l'on entend la Religion de* la Cour de Rome, *dont le but est de tout perdre pour tout avoir.*

3.° Dans les trois premières éditions les *Remarques générales sur ce* Chef-d'Œuvre ne sont qu'au nombre de cinq. La dernière est suivie d'un *Corollaire* d'une page et demie, différent de celui qui existe dans les autres éditions; il se termine ainsi: *Cela feroit que quelque vanité qu'il y ait à écrire sa propre vie, je permettrois quasi à chaque auteur d'écrire la sienne, comme on prétend qu'un savant du premier ordre vient de le faire à Amsterdam.* Puis au bas de la page (177), on trouve la note suivante: *Le libraire chez qui cette vie a été imprimée, a dit sous le sceau du secret à cinquante personnes, que le héros de l'histoire en étoit aussi l'auteur. Cela fait dans le monde tort à la bonne opinion qu'on a de ce savant; ainsi, si cela n'est pas, il a interêt de faire connoître au public le contraire. Il y réussira d'autant plus facilement qu'on soupçonne le libraire de n'avoir dit ce qu'il a dit que pour donner du cours à l'ouvrage.*

Cette note ne reparoît plus dans la quatrième édition ni dans les suivantes; mais de quelle vie, publiée à Amsterdam à cette époque, est-il ici question? je l'ignore. Les *Nouvelles Remarques* sont suivies de cet avis imprimé en italique et en gros caractères: *Quelques amateurs du* Grand-Œuvre, *ayant cru trouver dans ce* Poème d'un Inconnu *plus d'instructions qu'il n'y en a dans tout ce qu'ont écrit* Nicolas Flamel, Zacaire, Vinceslas Lavinius, Bernard Trevisan, *et une quantité d'autres, ont donné de*

de très-belles observations qu'on a jointes à quelques-unes qui étoient déja faites ; mais on les réserve pour la seconde ou la troisième édition de cet ouvrage, après qu'elles auront paru dans l'édition latine qu'on en prépare.

Iste recens duret, nullo violabilis ævo,
Nec ruat in cineres aut cava busta liber.
Et licet omne rogus vel templa sacra prophanet,
Non rapiat tamen hoc flamma rogalis opus.

CHAPPUIS.

Ici finit le commentaire sur le *Chef-d'Œuvre d'un Inconnu.* On lit ensuite une *Lettre à Monseigneur le Duc de....* cette lettre qui remplit neuf pages ne reparoît plus dans les éditions subséquentes. Elle est pourtant curieuse, et je soupçonne même qu'elle fut l'une des causes de la suppression en France de cette première édition : suppression qui n'empêcha pas cependant que cet ouvrage ne fut réimprimé à Rouen et à Orléans. Les premières lignes de cette lettre désignent clairement le personnage auquel elle est adressée, les voici :

Monseigneur,

« Vous voyez que je n'attends pas, COMME « BOURSAUT, que vous me donniez des ordres « pour avoir l'honneur de vous écrire. Voulant adresser « à quelqu'un des fragments d'un ouvrage qu'on a eu « la bonté de me confier, et voulant honorer mes « lettres de l'inscription d'un nom de premier ordre, « j'ai cru, Monseigneur, que vous ne désapprouveriez « pas la liberté que j'ai prise de faire paroître cette

« lettre sous les auspices du vôtre. Elle ne sera ni « si diversifiée, ni si longue que celles de *Boursaut*, « mais aussi il étoit auteur, il avoit le talent de « coudre ensemble plusieurs morceaux pris de côté « et d'autre,

Purpureus, late qui splendeat, unus et alter
Assuitur pannus,

« et de faire ainsi passer un *Ana* sous la figure « d'une lettre. »

Il est évident que cette lettre étoit adressée à *Clermont-Tonnerre*, évêque de Langres, par conséquent duc et pair (1), et que son but étoit de ridiculiser les lettres que Boursaut écrivoit à ce prélat, et auxquelles on donne dans la table ce titre fastueux : à *Monseigneur l'évêque et duc de Langres*, GRANDE LETTRE DE REMARQUES ET BONS MOTS. *Boursaut* lui envoyoit les *ana* à mesure qu'ils paroissoient, et lui écrivoit, pour en tenir lieu, ces longues lettres que l'on trouve dans les deux premiers volumes de celles de *Boursaut*. Il avoit soin, pour désennuyer Monseigneur, de ramasser tous les contes en vers et en prose qui lui tomboient sous la main. On jugera de la liberté qui lui étoit laissée pour le choix des contes, bons mots, etc. par l'épitaphe suivante rapportée dans la première de ces lettres, tome I, page 73. Cette épitaphe

(1) François-Louis de Clermont-Tonnerre, nommé à l'évêché de Langres, le 24 décembre 1695, mourut dans son diocèse le 12 mars 1724.

existoit autrefois dans une église paroissiale de Paris.

Ci-dessous gît le corps usé
Du lieutenant-civil Rusé,
Auquel il coûta maint écu
Pour être déclaré cocu.
A son frère il n'en coûta rien,
Et si pourtant il l'étoit bien.
De ce nombre il en est assez :
Priez Dieu pour les trépassés.

Les *fragments* dont parle l'auteur de la lettre qui nous occupe, sont pris d'un prétendu poème de 1800 vers, intitulé : *Discours satyrique.* On en cite 54, dirigés en partie contre les érudits, et rentrant par conséquent dans le plan du *Chef-d'Œuvre.* La lettre est terminée par un autre trait satyrique. L'auteur dit au prélat ; « Quand même tout le monde condamneroit l'es- « time que j'ai pour ce poème, je ne pourrois cesser « de l'estimer, ni suivre en cela l'exemple que vous « nous avez donné, (dans une affaire d'une toute « autre importance,) qu'on peut se rétracter malgré « les protestations les plus authentiques. »

L'évêque de Langres avoit écrit au roi, le 29 avril 1712, une lettre pleine de fermeté pour repousser d'avance la constitution *Unigenitus*, que le roi avoit demandée à Clément XI, et qui effrayoit déja les évêques de France (2) ; et cependant, lorsque la constitution fut arrivée, ce même prélat avoit été l'un des premiers à l'accepter.

(2) Cette lettre est insérée dans le *Journal littéraire*, tome II, p. 204.

La dissertation sur Homère *et sur* Chapelain, qui vient ensuite, est de *Van Effen*, l'un des coopérateurs du *Journal littéraire*, auquel travailloit aussi *Saint-Hyacinthe.*

La table des matières est suivie d'un *errata*, précédé d'un préambule de trois pages et demie, satyrique et ironique, comme on s'en doute bien. L'auteur, après avoir cité *Gryphius*, *Jacques Fontaines*, *Jean de Savigny*, *Vital de Thèbes*, *Henri* et *Robert Etienne*, finit ainsi sa péroraison : « Qui peut retenir « sa colère, quand on voit dès le titre d'un livre des « transpositions grossières, comme dans celui-ci, où « il annonce les Tables avant la *Dissertation* sur « *Homère* et *Chapelain*, et où, dans la Table des « livres, il met *péché original*, pour *péché originel ;* « de sorte que c'est avec justice que je puis assurer « que *pro unaquaque litera inveni plagam, pro syllaba « crucem, pro libro tormentum.* Mais quoi *rei indig- « nitas, quæ loqui compulit, etiam tacere cogit.* (3) »

Dans l'*errata* je trouve un proverbe que je ne comprends pas. « Lisez, y est-il dit, *ordinairemant*, et « ainsi de tous les autres semblables, ou ne pro- « noncez pas comme vous écrivez, si vous ne voulez « parler COMME CEUX DE ROUCHY. » L'auteur a-t-il voulu parler de Roucy, ville de la ci-devant Champagne? alors cela signifieroit : *si vous ne voulez parler comme un Champenois.* — Au reste cette pièce pouvoit être conservée, je ne sais pourquoi elle a été supprimée.

(3) Jacques Fontaines, dans l'éloge de Bertr. Rembolt.

La quatrième édition du *Chef-d'Œuvre d'un Inconnu* parut à la Haye, chez *Pierre Husson*, en 1716, in-8.°: elle se distingue par beaucoup d'additions importantes et par la beauté de son exécution ; c'est la plus rare de toutes. Après les trois approbations des éditions précédentes, on trouve, pour la première fois, une pièce de vers hébreux, mais dans laquelle il n'y a d'hébreu que les caractères. La pièce est la même que celle qu'on lit en face, *Rabbins*, etc. seulement elle doit être lue comme l'hébreu de droite à gauche. Vient ensuite une prétendue pièce en vers grecs, qui est aussi dans les éditions précédentes, mais dans laquelle il n'y a de grec que le titre. Les huit vers qui le suivent sont anglois, écrits avec des caractères grecs selon la prononciation angloise. Je vais les rendre à leur langue primitive.

Εἰς τὸν Σόφον, Τελσμέγιστον
Τὸν Χελσοξόμον Μαθανάσιον.

Θὶς ὕνενυν ἄθορ λόΓγ οἶὶδ ϛὰνδ
Οὐνηζζῆ τὶλ ἰῦς βικἶωρίϛς ἀνδ
Δὶὶδ φρὸμ ἵς ὴδ Θὶς γάρλανδ βὲς
Θὰῖ νῦ ὲπὸν ἰὸς ὧν ὕϛ ὲῆς.
Α γάρλανδ μὴδ ὰφ Ϛὲζ νὲυ βῆς,
Ανδ Ϛὰκῖ ἰν Ϛὲζ ὕνῖρσδεν ὲῆς
Ας νῶ μὰνς τέμπελς ῆς οἶὶδ κρῶν
Σὴδ Θὶς γεῖτ ἄθορς ὰνδ ἰὸς ὧν.

This unknown author long did stand
Untouch'd till your victorious hand
Did from his head this garland bear
That now upon your own you wear.

A garland made of such new bays
And sought in such untrodden ways
As no man's temples her did crown
Save this great author's and your own.

Sur le sage, et trois fois grand, Chrisostôme Mathanasius.

« Cet auteur inconnu resta longtemps intact, jus-
« qu'au moment où votre main victorieuse enleva de
« sa tête cette guirlande que vous portez à présent sur
« la vôtre; guirlande faite d'un laurier si nouveau,
« et cherchée dans des sentiers si inconnus, qu'elle
« n'a jamais couronné les tempes d'aucun homme,
« excepté celles de ce grand auteur et les vôtres. »

Les autres pièces nouvelles sont, 1.° quatre vers gascons:

A l'aounou d'aquel grand critique,
Chris. Mathanaze.

D'un cop qu'aurets legit l'escriout de Mathanaze,
Noun sarets pas surpres s'el es tant recercat.
Qui ne lou legis n'es qu'un fat,
Qui ne lou gouste n'es qu'un aze.

Per lou milliou de sous amics,
DE SATIRIAC.

c'est-à-dire:

« A l'honneur de ce grand critique,
« Chrys. Mathanase.

« Une fois que vous aurez lu l'écrit de Mathanase,
« vous ne serez pas surpris qu'il soit si recherché.

« Qui ne le lit pas n'est qu'un fat ; qui ne le goûte « pas n'est qu'un âne.

« Par le meilleur de ses amis,

« DE SATIRIAC. »

2.° Une nouvelle préface de douze pages et demie, datée de Pedanstadt, (*la ville des Pédans*,) du 12 octobre 1715.

3.° Cinq Tables : I. des Livres et des Manuscrits dont il est parlé dans l'ouvrage ; II. des Diables et des Divinités payennes ; III. des Nations et des Sociétés ; IV. des noms des Auteurs loués ; V. des noms des Auteurs, des Demi-Dieux, des Héros, etc. cités ou critiqués.

4.° Une épître en vers françois de M. CHLOEUS, (*le pâle*,) à M. le docteur *Mathanasius*.

5.° Les Témoignages des Savans ; ils remplissent cinq pages.

6.° Le portrait de Judith Beseraige, veuve de Messire Jean d'Aussonne, avec ces quatre vers au bas :

Celle par qui ce beau chef-d'œuvre
S'est sauvé des mains de l'oubli,
Mérite bien que dans cet œuvre
Son portrait se rencontre ici.

Cecinit MATHANASIUS.

7.° La Musique de la chanson.

8.° Une Lettre de M. *de la Roque*, à M. *Hearne*, sur des Antiquités trouvées dans la province d'York, avec le jugement qu'en avoient porté les journalistes

de Trévoux, une planche gravée représentant ces Antiquités, et la réponse, moitié sérieuse, moitié ironique, du D. *Mathanasius* à M. *de la Roque.*

9.° Une Lettre de M. *Chrisologos Caritides*, à M. le professeur *Burmandolius.*

Comme cette lettre à Burmann a été supprimée dans les éditions suivantes, et que la quatrième est fort rare, on ne sera pas fâché de la trouver ici.

Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous envoyer quelques remarques que j'ai faites *obiter* sur le livre fameux « intitulé le *Chef-d'œuvre d'un Inconnu.* Ce livre, « τὸ μεγα εἱτον, m'a fait autant de plaisir à la quatrième édition, qu'il m'en fit lorsque je le lus « pour la première fois. Si cela n'étoit pas, Monsieur, si une extrême perfection ne régnoit pas « dans tout ce bel ouvrage, soyez persuadé que « j'aurois fait un bien plus grand nombre de corrections; car je puis dire, sans jactance, qu'il y « a peu de choses qui échappent à la sévérité de « ma critique. Vous le verrez par des remarques « que je prépare sur l'*Oraison inaugurale* d'un professeur de votre connoissance. Ce savant, qui « ne voit rien de grand que lui-même, et qui se « dédommage ainsi, par l'estime qu'il fait de lui « seul, du mépris qu'en font tous les autres, a déchiré, *dente canino*, les *François*, les *Allemands*, « a attaqué ses *compatriotes* et ses *souverains* mêmes, « avec une licence qui n'eut jamais d'exemple. Mais « j'espère que, monté sur Pégase, la verge à la

« main, je fustigerai l'orgueil pédantesque, de « manière que je réprimerai, pour jamais, son in- « solence ; non pas toutefois que, par ce Pégase « et ce fouet, je veuille imiter ce misérable poète, « pour qui Rousseau a tant de mépris, qu'il ne « daigne pas seulement le nommer ; poète, en « effet, indigne d'être nommé, et qui, dans son « *Anti-Rousseau* et dans son *Homère vengé*, nous « a fait voir que la corruption de son esprit égale « celle de son cœur. Mais ce n'est pas maintenant « de quoi il s'agit ; c'est, Monsieur, de vous prier « de lire mes remarques au sujet du *Chef-d'œuvre* « *d'un Inconnu*, et de m'en marquer votre senti- « ment, me croyant,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

CHRYSOLOGOS CARITIDES.

De l'université de Niew-Have,
le premier octobre 1715.

10.° Neuf pages de *remarques et diverses leçons* qui ne reparoissent plus, et qui méritoient pourtant d'être conservées. Je n'en donnerai qu'un ou deux exemples. On avoit mis dans le commentaire sur le mot *malade* : « Il étoit proprement ce qu'on appelle « dans le style familier, *être tout je ne sais comment ;* « dans le style bas, *être tout chose ;* et dans le style « polisson, *être tout évêque* d'A.... » On lit dans les *remarques* dont je viens de parler, page 316, « *être*

« *tout chose.... tout évêque* d'A.... lisez *d'Avranches*
« ou d'*Amiens*, car il y a variété de leçons là-dessus.
« Je me déterminerois néanmoins plutôt pour *Amiens*
« que pour *Avranches*, et cela, en faveur de ce fa-
« meux *évêque d'Amiens* que M. *le Noir* a si bien
« étrillé dans son *Evêque de Cour*, et qui remplis-
« soit en effet si bien le sens de ce proverbe; d'ail-
« leurs, cette manière de parler, *être tout chose*,
« *tout évêque d'Avranches*, non-seulement ne sonne-
« roit plus si bien à l'oreille qu'autrefois, ce me
« semble, mais même seroit absolument destituée
« de justesse; et cela, parce que depuis que l'il-
« lustre M. *Huet* a possédé cet évêché, l'idée qu'excite
« le mot d'*évêque d'Avranches* est toujours jointe à
« celle de grand mérite, de célèbre prélat, et dé-
« truit par conséquent, nécessairement et inévita-
« blement, ce qu'on entend ordinairement par ce
« proverbe. »

Dans le commentaire sur le 1.er vers de la 2.me strophe,

Le galant Y FUT HABILE.

on lit : « *Cet Y, quel beau sens ne renferme-t-il pas?* » Le nouveau commentateur ajoute, page 318 :
« Entre tous les beaux sens que cet *y* présente à
« l'esprit, un critique d'une aussi vaste et immense
« littérature que le grand *docteur Mathanasius* n'aura
« pas sans doute oublié celui que *Pythagore* lui
« donnoit; c'étoit, selon ce grand philosophe, *un*
« *symbole de la vie, à cause que le pied représentoit*
« *l'enfance, et que la fourche signifioit les deux che-*

« *mins du vice et de la vertu.* Ce grand philosophe « sous-entendoit apparemment que la petite corne « de l'*y* signifioit la voie de la vertu qui est étroite « et difficile, et que la grosse signifioit la voie du « vice qui est large et fort aisée, etc. »

11.° *De la personne de* Catin, *et de celle de* Colin, dix-neuf pages.

12.° Des additions considérables dans le corps de l'ouvrage qui le grossissent de plus d'un tiers, et dont quelques-unes ont été supprimées dans les éditions suivantes. Les plus considérables de ces suppressions, sont aux pages 54, 226, 228, 232, 233-4, 240-1, 243, 249, 250, 251, 252-3. Une note assez curieuse sur ces mots, *grosse maladie*, de la première strophe, est ainsi terminée : « Je dirai seu- « lement une conjecture que je communiquai, il y « a quelques jours, au savant M. *Basilides*, et qu'il « approuva fort. C'est que la *grosse maladie* qui « nous a été apportée pour la première fois, de « l'île de *Cuba*, par les *Espagnols*, avoit été ap- « portée dans cette île par les *Juifs*; car je crois « être bien fondé d'avancer que l'île de *Cuba* étoit « la terre d'*Ophir*, où *Salomon* envoyoit ses vais- « seaux pour en rapporter de l'or, des bois précieux, « des singes et des perroquets. »

A la page 249, on trouve ces vers agréables qu'on auroit dû conserver :

Suzanne, un jour, d'amour sollicitée,
Par deux vieillards convoitans sa beauté,
Fut en son cœur triste et déconfortée,
Voyant l'effort fait à sa chasteté.

Elle leur dit : si, par déloyauté,
De ce corps mien vous avez jouissance,
C'est fait de moi. Si je fais résistance,
Vous me ferez mourir en déshonneur;
Mais j'aime mieux périr en innocence
Que d'offenser par péchié le Seigneur.

En 1728, le *Chef-d'Œuvre d'un Inconnu* fut réimprimé sous la date de La Haye ; mais le libraire ignorant, qui ne connoissoit pas l'édition de 1716, redonna purement et simplement celle de 1714.

Là se termine la ligne de démarcation entre les différentes éditions de cet ouvrage. La cinquième, et toutes celles qui l'ont suivie, ont été jetées dans le même moule. L'auteur fit des retranchemens, des additions dans le corps du livre ; il ajouta la traduction françoise de la préface de Don Quichotte, accompagnée du texte, et précédée d'une lettre à l'auteur de l'*Histoire de la république des lettres ;* la *Défication d'Aristarchus Masso*, et il divisa le tout en deux volumes.

Il résulte de ces observations sur les changemens successivement faits dans le *Chef-d'Œuvre d'un Inconnu*, que, pour les réunir tous, il faut avoir la 1.ere édition, la 4.me, et l'une des suivantes. Dans celles-ci, on lit ces quatre vers au bas du portrait du D. *Mathanasius :*

Quand il écrit, ce docteur si parfait,
Quelque grand que soit le volume,
Les Grâces tiennent le cornet
Et Mercure conduit la plume.

Dans le 13.me volume de l'*Histoire de la république des lettres*, par J. Masson, on trouve page 66 et suivantes, le *jugement du véritable Mathanasius* sur le Chef-d'Œuvre d'un Inconnu. Cette critique assez bien faite, donna de l'humeur à S. H., et valut à son auteur J. Masson, les trois pièces qui enrichissent les dernières éditions, et ces quatre vers gascons qui terminent la nouvelle préface:

Lou que critique Mathanaze
Non pot estre res qu'un Massou.
On pot li dire ambé razou
Qu'el a las aureilles d'un aze.

C'est-à-dire, « celui qui critique Mathanase, ne « peut être autre chose qu'un Maçon, *(l'auteur joue « sur le nom de Masson)*. On peut lui dire avec rai- « son, qu'il a les oreilles d'un âne. »

En 1729, il parut à Utrecht l'*Anti-Mathanase*, ou *Critique du Chef-d'Œuvre d'un Inconnu;* le tout, *critiqué dans le goût moderne*, avec cette épigraphe :

Nil sine magno
Vita labore dedit mortalibus.

Hor. Sat. L. I. ix. 59-60.

C'est un in-8.° de 150 pages. L'auteur, quel qu'il soit, a fait une critique assez fine, assez ingénieuse de l'ouvrage de S. H., et, chemin faisant, de beaucoup d'autres; elle est entremêlée de citations, de vers, d'anecdotes, et se fait lire avec plaisir.

Citons-en un morceau:

Page 68. « Mathanase accuse, dans les remarques,

« les dames allemandes de coucher l'hiver sans che-
« mise, parce que, selon lui, la doublure de leurs
« habits est une peau de lapin velue et bien passée.
« Je savois de Boileau, que les savans

Passent l'été sans linge et l'hiver sans manteau;

« mais je n'avois jamais ouï dire chose pareille des
« femmes allemandes, de sorte que je me vis obligé
« d'en écrire à un professeur allemand de mes amis,
« pour lequel j'achète les livres dont il a besoin.
« Voici la réponse de ce professeur :

MONSIEUR,

« Comme vous partagez un grand desir de savoir
« s'il est vrai que les dames allemandes couchent
« sans chemise l'hiver, ainsi que M. le docteur Ma-
« thanasius enseigne, je n'ai point omis de bien
« examiner ce dont il s'agit. 1.°, Monsieur, je puis
« vous dire avec vérité que le nerveux Tacitus ne
« nous annonce rien des chemises allemandes, quoi-
« que, ainsi que vous ne l'ignorez pas, il traite *de*
« *moribus Germanorum ;* 2.° il est encore vrai que
« le R. P. Maimbourg, dans son *Histoire du Luthéra-*
« *nisme*, n'en dit absolument rien, quoiqu'il parle
« beaucoup de nous autres allemands. Vous voyez,
« monsieur, que, pour vous complaire, je cite au-
« teurs ancien et moderne.

« Peut-être que M. le docteur Mathanasius a voyagé
« autrefois dans notre chère patrie, et qu'en voya-
« geant il a fait connoissance avec des dames pau-
« vres et orbes de la faculté d'acheter des chemises,

« mais cela n'involve nullement point un manque-
« ment général de chemises :

Una hirundo non facit ver.

« la conséquence seroit futile et captieuse. Il est vrai
« que les chemises de nos dames sont un peu cour-
« tes, mais ce sont toujours des chemises faites
« comme les anciennes tuniques ; au reste, il est
« très-certain que nos femmes couchent hiver et été
« en chemise, chose qui m'a été corroborée par
« plusieurs étudians qui tiennent sous moi collége,
« et qui visitent fort souvent des dames allemandes ;
« ils disent tous exprimement que le docteur Matha-
« nasius a voulu vexer la nation allemande, ou railler
« peut-être hilarieusement ; excusez, monsieur,
« la longuitude de cette lettre, et soyez per-
« suadé que mon peu de lumière sera toujours à
« l'honneur de votre disposition, moi qui suis et
« demeure, etc. »

Voltaire, dans une lettre à *Berger*, datée de Cirey, 26 février 1735, dit que *s'Gravezende* et *Sallengre* ont fait le *Mathanasius*, et que S. H. n'y a fourni que sa chanson. Ce reproche est sans doute exagéré, mais il est facile de croire que les amis de l'auteur lui ont fourni une partie de son commentaire, et comme *s'Gravezende*, *Sallengre*, *Van Effen*, ses collaborateurs au *Journal Littéraire*, avoient beaucoup lu, ils n'ont probablement pas été étrangers à cet ouvrage ; ils ont cependant né-

gligé beaucoup de traits agréables ; par exemple, en parlant de la lettre symbolique *y*, ils ont oublié ces vers élégans des *Catalectes de Virgile :*

Litera Pythagoræ, discrimine secta bicorni,
Humanæ vitæ speciem præferre videtur.
Nam via virtutis dextrum petit ardua callem,
Difficilemque aditum primum spectantibus offert;
Sed requiem præbet fessis in vertice summo.
Molle ostentat iter via lata, sed ultima meta
Præcipitat captos, volvitque per aspera saxa :
Quisquis enim duros casus virtutis amore
Vicerit, ille sibi laudemque decusque parabit.
At qui desidiam, luxumque sequetur inertem,
Dum fugit oppositos incauta mente labores,
Turpis, inopsque simul miserabile transiget ævum (4).

(4) Anthol. lat. II, pag. 416.

CHARDON-LA-ROCHETTE.

VARIÉTÉS,

VARIÉTÉS, NOUVELLES

ET

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES.

Au C. L. R, *sur la Bibliographie.*

Paris, ce 5 thermidor an 7.

N'AVEZ-VOUS pas été étonné comme moi, mon cher collègue, de lire dans le n.° XXVII de la *Décade philosophique*, (30 prairial dernier,) une sortie assez vive contre les bibliographes, classe de savans qui mérite d'autant plus d'égards, que le nombre de ceux qui la composent diminue tous les jours, et qu'il faut un demi-siècle pour réparer la perte de ceux que la mort nous enlève. L'auteur de l'extrait de la *Nouvelle Géographie universelle, traduite de l'anglois, de William Guthrie*, observe, au sujet d'un tableau chronologique des écrivains les plus célèbres depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, contenu dans l'un des volumes de cette Géographie, qu'on peut consulter ce tableau avec fruit, et qu'il seroit incomparablement plus utile encore, s'il étoit réduit des trois quarts. *Parmi ces écrivains soi-disant célèbres*, ajoute-t-il, *il en est beaucoup d'inconnus à toute la terre, hormis à quelques bibliographes qui font métier de noms et de dates.*

L'écrivain, qui s'est permis cette sortie, annonce d'ailleurs trop de connoissances et de jugement, pour ne pas sentir le tort qu'il a eu de jeter, sans aucun motif, le découragement dans le cœur des jeunes gens qui voudroient marcher sur les traces des *Prosper-Marchand*, des *Debure*, des *Rive*, des *Saint-Léger*, etc. etc. Ses réflexions me paroissent d'autant plus imprudentes, qu'un reproche fondé que l'on pourroit adresser aux journalistes de nos jours, seroit peut-être de ne pas avoir assez de connoissances en bibliographie pour remplir comme ils le devroient leurs importantes fonctions.

Que d'erreurs n'auroient pas eu à relever, dans ces derniers temps, des journalistes bibliographes, que d'omissions à réparer! que de bévues à faire remarquer! Permettez-moi de vous citer quelques exemples, en commençant par la *Décade philosophique elle-même.*

C'est sans doute à cause du peu de cas qu'ils font des noms et des dates, que les rédacteurs de la *Décade* (1), rendant compte des mémoires sur Pie VI, (n.° XXII, 10 floréal an 7,) n'ont pas relevé l'anachronisme contenu à la page 82 du 1.er volume, où le père *le Jeune*, célèbre missionnaire de l'Ora-

(1) Si nous insérons cet article, ce n'est pas pour critiquer un journal, qui a, comme le nôtre, le but d'être utile, et où on trouve une série d'articles ingénieux et piquans, mais pour dissuader ceux que son autorité pourroit éloigner d'une science utile. On trouveroit également dans le Magasin, beaucoup de fautes bibliographiques et littéraires. Le C. Saint-Léger en a relevé plusieurs; et dernièrement encore nous invitions la C.ne Condorcet à traduire un ouvrage qui a déja été traduit. Voyez année V, t. II. A. L. M.

toire, est représenté comme un disciple du Père *Quesnel*, tandis qu'il mourut en 1672, à 80 ans, époque à laquelle Quesnel étoit à peine connu, n'ayant encore que 38 ans, et n'étant sorti de l'Oratoire, pour cause de jansénisme, qu'en 1684 à peu près.

Dans le n.° XXIV de cette même année, l'auteur de l'article relatif à l'*Abrégé de l'histoire de la Grèce*, par le C. Bernard, rappelle l'estime dont jouit l'*Abrégé de l'histoire grecque à l'usage des ci-devant colléges*, par Alletz, qui, dit le journaliste, parut en 1774. Cette édition est la seconde de cet excellent Abrégé. La première, que j'ai sous les yeux, est de 1763, à Paris, chez Nyon.

Ce journal rendit compte, il y a environ deux ans, d'une traduction des *Lettres d'un Persan*, du célèbre lord Littelton, comme de la première de cette imitation des Lettres persannes de Montesquieu. Si l'auteur de l'extrait eût eu plus de connoissances en bibliographie, n'eût-il pas rappelé au public que l'ouvrage de Littelton avoit déja été traduit deux fois en françois; la première en 1735, sous le titre de *Nouvelles Lettres persannes;* la seconde en 1770, sous celui de *Lettres d'un Persan*, mais avec des retranchemens considérables.

Les rédacteurs du même journal devroient-ils annoncer, depuis l'an 4, leur prétendue *collection des Œuvres de Chamfort?* tandis qu'il manque à cette collection, un des meilleurs discours de l'auteur qui remporta le prix de l'académie de Marseille en 1767,

sur cette question : *Combien le génie des grands écrivains influe sur l'esprit de leur siècle !* Ce discours a été imprimé en 1768, à Paris, chez Duchesne, avec une ode sur la *grandeur de l'homme*, couronnée à l'académie des jeux floraux. Ces deux pièces contiennent 40 pages ; le discours seul en a 32. L'ode se trouve dans la prétendue collection.

Je passe à d'autres exemples.

Le C. Cantwel a publié, en 1793 (v. st.), sa traduction du bon ouvrage de *Montagu*, sur la *naissance et la chûte des anciennes républiques*, sans qu'aucun journaliste lui ait appris que nous possédions, depuis 1769, une traduction de cet ouvrage dans celui qui porte le nom de *Turpin*, et qui est intitulé : *Histoire du gouvernement des anciennes républiques.* Il parut, en l'an 4, une nouvelle édition de cette histoire.

Théophile Mandar fit imprimer, en 1790, une traduction de l'ouvrage de *Marchamont Néedham*, sur la *souveraineté du peuple, et l'excellence d'un état libre.* A-t-on vu aucun journaliste d'alors observer que l'on trouve une traduction de l'ouvrage de *Marchamont Néedham*, dans le tome 6 des *Loisirs* du chevalier *d'Eon*, imprimés en 1774 ?

Le conseil d'instruction publique, établi auprès du ministre de l'intérieur, a jugé que la *Méthode pratique pour apprendre à lire*, de François, (de Neufchâteau,) pouvoit être utile dans l'enseignement des écoles primaires.

L'estimable François (de Neufchâteau) donne dans cet ouvrage un exemple qui devroit être plus

commun ; il y présente une analyse fidèle des méthodes proposées depuis le commencement de ce siècle, pour simplifier ou abréger la manière d'apprendre à lire ; mais je suis fâché que le conseil n'ait pas fait disparoître une faute bibliographique qui se trouve à la page 55 de cet ouvrage. Il y est dit que c'est à la *grammaire générale et raisonnée, imprimée en 1664*, qu'on est redevable, pour le fonds, de ce qu'on appelle aujourd'hui *Nouvelle méthode pour apprendre à lire.*

La *grammaire générale et raisonnée* parut pour la première fois en 1660. L'édition de 1664 est une seconde édition ; mais ces deux éditions sont moins complètes que la troisième qui a été publiée en 1676. C'est donc cette édition réimprimée en 1756, avec des notes de Duclos, et plusieurs fois depuis avec un supplément de l'abbé *Fromant*, qui doit passer véritablement pour la grammaire générale et raisonnée de Port-Royal ; c'est à celle-là, surtout, que doivent renvoyer les auteurs qui veulent faire connoître aux jeunes gens un de nos meilleurs ouvrages sur la grammaire. Il étoit d'autant plus essentiel de faire cette remarque, que l'abbé Goujet, dans la *Bibliothèque françoise*, et l'abbé de la Porte, dans la *Bibliothèque d'un homme de goût*, 1777, 4 vol. in-12, indiquent l'édition de 1664 comme la première, tandis que d'autres auteurs renvoient purement et simplement à l'édition de 1660. Les augmentations contenues dans l'édition de 1676, sont assez importantes pour que des écrivains qui se piquent d'exactitude fassent remonter la première

édition à l'année 1660, en avertissant que la meilleure édition est celle de 1676, et les suivantes qui toutes lui ressemblent.

Avant de finir cette lettre, mon cher collègue, je vais relever quelques inexactitudes contenues dans la *préface d'une traduction manuscrite des Lettres érotiques d'Aritœnète*, insérée par le C. Boissonnade dans le n.° IV, (1er messidor an 7,) du *Magasin encyclopédique*.

Ce citoyen ne paroît pas certain que la traduction ou imitation de son auteur, qui parut à Chartres, sous le titre de Rotterdam, en 1695, soit de Le Sage Qu'il lise la vie de Le Sage placée à la tête de ses Œuvres, en 15 vol in-8.°, et il ne lui restera plus de doute sur cet article.

Il déclare ne pas connoître une autre imitation des mêmes lettres, publiée à Cologne, (Paris), en 1752; c'est une traduction moins inexacte que celle de Le Sage, dont l'auteur est un procureur nommé Moreau. Millin a donc tort de dire dans une note, que cette traduction n'est qu'une réimpression de celle de 1695.

Boissonnade avoue encore ignorer quelle est la traduction insérée par Bérenger dans le *Manuel des Boudoirs;* c'est celle de Le Sage.

Je suis surpris que le jeune et intéressant traducteur ne parle pas d'une traduction des *Lettres d'Aristœnète*, qui m'a paru plus complète que toutes les autres; elle porte le titre de Londres, et est de 1739, petit in-12. Le volume est terminé par quelques lettres choisies du rhéteur Alciphron. Cette

traduction ne se trouve pas à la bibliothèque nationale, rue de la Loi ; j'en ai vu un exemplaire à celle de l'arsenal.

Toutes ces fautes, mon cher collégue, et d'autres que l'on pourroit relever non-seulement dans nos écrits périodiques, mais encore dans des ouvrages estimables d'ailleurs, ne prouvent-elles pas que l'histoire littéraire et la bibliographie sont peu étudiées en ce moment, ou peut-être que ceux qui se livrent à leur étude, négligent trop les temps modernes. S'il est intéressaut de ne pas ignorer les ouvrages qui ont paru dans le quinzième siècle, il ne l'est pas moins de connoître ceux qui ont été publiés dans le siècle où nous vivons. Ne pourroit-on pas appliquer à l'étude de la bibliographie, la méthode que d'Alembert desiroit voir adopter pour l'étude de l'histoire, et qui consiste à commencer par les temps modernes, pour remonter ensuite aux temps anciens? Cette méthode, plus utile que l'ancienne, auroit encore l'avantage de moins rebuter ceux qui la suivroient.

Salut et fraternité. A. B.

Société d'émulation d'Abbeville.

La société d'émulation d'Abbeville a tenu sa seconde séance publique, le 16 thermidor an 7, dans la grande salle de la Maison Commune, en présence des administrateurs municipaux, des fonctionnaires

civils et militaires, et d'un grand nombre d'assistans.

Le C. GATTE a ouvert la séance par un discours analogue à la circonstance, auquel le C. COULOMBELLE a répondu au nom de la municipalité.

Le C. BOUCHER, secrétaire, a donné la notice des travaux de la société, depuis sa séance publique du 15 thermidor an 6. Il a analysé les lectures de l'année ayant rapport aux sciences et aux arts (1).

Le C. *Denoyelles* a lu une *analyse des eaux minérales d'Abbeville.*

Le C. MOREL CAMPENNELLE, des fragmens d'une traduction en vers du poème de Pétrone, sur la *guerre civile entre César et Pompée.*

Le C. PIAGER, deux fables; *les trois Avis, le Loup et le Renard.*

Le C. LERMINIER, des fragmens d'un poème intitulé : *Mes études en médecine.*

Le C. BOUCHER, des *observations sur le froid et les inondations de l'an 7, à Abbeville;* elles sont l'ouvrage des CC. *Traullé, Boucher, Noyelles* et *Dumont-Courset.*

Le C. LEFEBVRE, plusieurs contes en vers et épigrammes.

Il a lu aussi des vers du C. LECAT, et un conte du même, intitulé : *le Mari prudent.*

Les lectures étant terminées, la société a fait une distribution de médailles.

A la fin de l'hiver dernier, lorsque deux faubourgs d'Abbeville étoient inondés, trois jeunes gens de

(1) *Suprà*, année V, t. , p.

elle commune ont sauvé la vie à deux cultivateurs t à deux militaires qui étoient sur le point de périr ntraînés par les eaux : ils se nomment *Simon Dubossé*, *Christophe Papillon*, et *François Dartin*. Ce rait de courage a déja été cité avec éloge dans le ulletin décadaire.

Cinq autres citoyens ont acquis des droits à la econnoissance de leurs concitoyens dans un incenie qui a consumé une partie de la commune d'Ault, e 3 messidor an 7 ; ils ont contribué, par leur courage, à arrêter les progrès du feu, et à sauver ce bourg d'une destruction totale. Ils s'appellent *Charles Philippe*, suisse, et *Jean Baptiste Pagnier*, tous deux préposés des douanes, *Jérôme Piou*, *Pierre Rougever*, et *Valentin Paris*, canonniers de la 10.me compagnie de la Seine inférieure.

Ils ont tous reçu des mains du président, une médaille d'argent portant leur nom au milieu d'une couronne de chêne, et de l'autre côté : prix de vertu, onné par la société d'émulation d'Abbeville, le 16 ermidor an 7.

La société avoit proposé pour prix de dessin, *une allégorie sur l'emulation, sous le rapport des sciences et des arts.*

Deux dessins ont été envoyés au concours : elle les a jugés l'un et l'autre digne du prix. Il a été partagé également entre *Edouard Bocquet*, et la C.ne *Pauline Choquet*, tous deux habitans d'Abbeville ; on leur a délivré à chacun une médaille d'argent du poids d'un hectogramme.

Trois autres prix concernant l'éloquence, la poé-

sie, et l'économie rurale, devoient encore être distribués ; mais les sujets n'ayant pas été remplis, la société les a retirés.

Cette séance a duré trois heures ; l'affluence des spectateurs, l'attention qu'on a prêtée aux lectures, ont prouvé l'intérêt qu'elles ont inspiré.

Monumens antiques découverts à Auxerre.

Citoyen, je vous prie de donner dans votre Magazin, une place à une découverte intéressante faite à Auxerre depuis quelques jours.

Au mois de messidor an 7 de la république françoise, un particulier de cette commune, propriétaire d'un fond appartenant ci-devant au chapitre d'Auxerre, distant d'environ 20 toises de la rivière d'Yonne, placé entre elle et le moulin Batardeau, à peu près à 100 toises de l'enclos de la ci-devant abbaye de Saint-Julien, et environ autant de l'ancienne voie romaine, y faisant creuser un fossé, tant pour dessécher que pour s'enfermer, trouva, à environ deux pieds de profondeur, une espèce de fourneau bâti en pierre du pays, et chargé encore de suie, dans lequel étoit cinq à six coins de médailles romaines, mais portant tous d'un côté la tête de Tibère, et de l'autre, pour revers, une Cérès assise tenant un épi de blé, avec l'inscription : *Pontif. Maxim.*, tel qu'on le trouve dans *Vaillant*.

Ces coins, dont deux ou trois seulement sont bien

conservés, et que je tiens de l'honnête complaisance du propriétaire, ont tous la figure d'un cône, et se terminent en pointe; ils sont de la hauteur de deux à trois pouces, et rongés en partie par la rouille et par le verd de gris, mais la matière en est si dure, que la lime n'a pu y mordre. Je ferai décomposer un des plus mauvais, pour connoître la qualité des métaux qui entrent dans sa composition; le côté qui porte l'empreinte est aussi poli que si on venoit d'en faire usage, et à peu près de la couleur des médailles de potin.

Le local de cette découverte fait positivement partie de l'*Autricum* des actes de Saint-Pélerin, et de l'*Autissiodorum* d'Ammian Marcellin, sur quoi je renvoie aux mémoires de l'abbé le Bœuf, tome 2; donc Auxerre, du temps d'Auguste, n'étoit déja plus un simple *Castrum*, mais une petite ville qui déja occupoit un rang distingué dans la Sénonoise (1).

Bâtie alors entre le levant et le midi de sa place actuelle, au bas et dans la pente d'une petite montagne d'où lui est dérivé son nom celtique, traversée par une voie romaine venant des Æduens par Avalon et se dirigeant sur Langres, baignée par le ruisseau de la fontaine de Vallant qui y conduisoit des eaux salutaires; tout annonce qu'elle occupoit alors un local plus avantageux que celui d'aujourd'hui, dont on doit attribuer le changement à deux causes: la première fut la rivalité entre les na-

(1) Paris, pendant plusieurs siècles, a été également renfermé dans la petite île du Palais.

turels du pays et les nouveaux chrétiens, qui, s'accroissant, subjuguèrent les premiers, motif auquel on doit attribuer la transposition de plusieurs anciennes villes; et la seconde fut la facilité qu'y trouvèrent les habitans pour se donner des caves, qu'on ne pouvoit avoir aisément dans l'ancienne position, à cause de l'eau.

Les nombreuses inscriptions du temps même de Jules-César, et sous les consulats de Hirtius et de Pansa; les médailles du même qu'on vient d'y trouver; la voie romaine dont on vient de découvrir un fragment à peu de distance du lieu où on a trouvé ces coins; une quantité de statues trouvées dans une cave, l'an passé, toutes mutilées à la vérité, et sur le bord de cette ancienne voie; tous ces objets, dis-je, nous présentent Auxerre comme une des anciennes villes des Gaules.

Ces statues se sont trouvées précisément près de l'habitation de Saint-Amateur, un des premiers évêques d'Auxerre, dans la vie duquel il est dit qu'il fit abattre et casser les idoles, et détruire les temples des divinités payennes. Le temple de Mars étoit placé dans le milieu de l'enclos de la ci-devant abbaye de Saint-Julien, centre de l'ancien Autricum; et la statue de cette divinité, reconnue comme telle par D. Montfaucon, transportée et placée ensuite à côté de la tour ou clocher de l'église Saint-Rinobert, démolie depuis la révolution; tous ces objets, dis-je, annoncent l'antiquité très-reculée d'une ville considérable au temps même de la république.

Un attelier où se fabriquoient les monnoies sous

le successeur immédiat d'Auguste, prouvé par les coins et les fourneaux destinés à cet usage, prouve également qu'elle jouissoit alors de la plus grande considération ; les Romains n'accordoient ce privilége qu'aux villes dignes de la confiance et de l'estime des empereurs, puisqu'on les jugeoit capables de recevoir les dépôts nécessaires aux dépenses publiques et à la solde des troupes ; c'est ainsi qu'ils avoient accordés cette prérogative à la ville de Lyon.

Sans prétention à l'esprit, je me permettrai quelques réflexions sur le mécanisme qu'observoient les anciens dans la fabrique de leurs monnoies ou médailles ; elles donneront peut-être lieu à quelqu'un plus instruit que moi, de nous le développer et nous en donner l'historique.

Parmi les attributs monétaires gravés sur les médailles antiques, on trouve le creuset sur une médaille de la famille *Carisia ;* mais on trouve également les ciseaux, les tenailles et le marteau, desquels Juvénal a si bien rendu l'usage par *Concisum argentum in titulos faciesque minutas :* et, parmi les officiers préposés aux opérations monétaires, on trouve les *Suppostores*, titre qui revient à celui de monnoyeur, et les *Signatores* et *Malleatores monetæ Cæsaris* (2).

(2) Le C. Laire auroit pu joindre à ces noms ceux du directeur de la monnoie, *Optio ;* de l'essayeur, *Exactor ;* de celui qui couloit la matière, *Flator ; Suppostor* étoit celui qui plaçoit la pièce sous le marteau. Voyez mon *Introduction à l'étude des Médailles*, p. 16. A. L. M.

Mais quel fut l'usage de ce creuset (3)? quel fut celui du marteau? il est naturel de donner au premier, celui de recevoir la matière monétaire mise en fusion, et au marteau, celui de servir à frapper la médaille.

Les moules trouvés à Lyon depuis nombre d'années sur la montagne de Fourvière, desquels on trouve une description dans le tome 2 des mémoires de l'académie des inscriptions, (partie de l'histoire, édition in-12,) et dont Lepois, dans son discours sur les médailles, avoit déja parlé, folio 10, et les coins qu'on vient de découvrir à Auxerre, répandront un grand jour; mais il restera encore, j'en conviens, des difficultés sans nombre, jusqu'à ce que quelques découvertes nouvelles venant à l'appui de celles-ci, nous découvrent le mécanisme complet duquel usoient les anciens. J'ai quelques-uns de ces moules, qui sont parfaitement conformes à la description donnée par Mahudel dans les mémoires de l'académie des inscriptions, tome 3, édition in-4.°, c'est-à dire qu'ils sont en terre cuite d'argille, d'un pouce à peu près de diamètre, de forme ronde, de deux à trois lignes d'épaisseur sur les bords, mais moindre dans le milieu, en raison du creux de l'empreinte de la médaille ou du poinçon (4).

(3) Nous observerons au C. Laire que ce prétendu creuset n'est autre chose que le bonnet de Vulcain, parfaitement semblable à celui qui coiffe ce dieu sur les médailles de Lipari, et indiqué surtout par la couronne de feuillage qui l'entoure; c'est ainsi que l'explique *Eckhel*, *Doctr. num.* V, 162. A. L. M.

(4) Le cabinet des Antiques de la république possède plusieurs de

La plupart porte une tête d'un côté, et un revers de l'autre; mais ceux des extrêmités n'ont d'empreinte que du côté exterieur, et qui se trouve en face de la portion voisine. Dans l'usage, le mécanisme consistoit à en réunir six ou huit qu'on serroit avec une corde ; on les enduisoit ensuite de terre grasse pour boucher toutes les fentes et issues par où la matière monétaire auroit pu s'échapper, et, dans le haut, il y avoit une espèce de rigole qui s'étendoit en ligne droite depuis la première pièce jusqu'à la dernière, avec une petite ouverture correspondante à chacun des moules par où la matière en fusion couloit, et lorsqu'elle étoit réfroidie et durcie, on coupoit la corde, et les moules se détachant, présentoient l'empreinte de la médaille, qu'on limoit ensuite pour en enlever les inégalités occasionnées par les fentes des moules.

Mais il faut convenir, que, ou par l'ignorance des ouvriers, ou par l'avidité ou méchanceté des monnoyeurs, souvent on a pu changer par l'arrangement de ces moules, les revers, et en placer en face de quelques têtes qui ne leur appartenoient pas, et que, par cette conduite, on a très-souvent embarrassé des antiquaires dans l'explication de quelques revers, et que cela en a fait souvent annoncer comme très-rares quelques-unes qui n'avoient d'autres titres de rareté ou de singularité que celui ou de cette ma-

ces moules. *Caylus*, dans ses Antiquités, t. I, p. 284, et *Oberlien*, dans son *Musæum Schoepflini*, p. 151, ont aussi donné des descriptions de ces instrumens. A. L. M.

ladresse ou de la supercherie des préposés aux monnoies.

Tel devoit être le mécanisme de cette opération; mais ces belles médailles qui nous sont parvenues, ont-elles été toutes moulées de la sorte? et l'opération du moule suffisoit-elle pour donner ces beaux reliefs du Haut-Empire? C'est ce qui n'est pas vraisemblable; et c'est sur ce point que les antiquaires se sont abandonnés aux conjectures.

Qu'on ait coulé des médailles, la chose n'est pas douteuse par l'existence de ces moules, desquels l'aspect seul prouve qu'on en a fait usage; mais les uns disent qu'ils n'ont servi qu'aux faux monnoyeurs, et pour contrefaire les médailles frappées au marteau; et tel est le sentiment de Mahudel, assez bien défendu (5).

Mais d'autres disent qu'avant de faire usage du coin et du marteau, on les couloit dans les moules, et qu'ensuite on les adaptoit entre les coins pour les y perfectionner avec le marteau; tel est l'avis de Savot et de Lepois. Le creuset de la médaille Carisia, et les difficultés sans nombre qui se rencontrent dans le seul usage du marteau, surtout pour les empreintes à grands reliefs, dans un temps où l'usage du balancier et de la virole étoit inconnu, rendent assez probable ce dernier sentiment, d'autant plus que Benvenuto Cellini, dans son *arte orificeria*, nous dit que, même après la découverte du balan-

(5) *Eckhel, Doctr. num.* t. I, p. LVI, confirme cette opinion par des preuves encore plus convainquantes. A. L. M.

cier,

cier, plusieurs ateliers des monnoies employoient encore le marteau. Quant à l'usage de la virole, les inégalités dans la circonférence des médailles prouvent assez qu'il étoit ignoré chez les Romains.

D'autres enfin, pour couvrir toutes ces difficultés, disent qu'on couloit les médailles entre les deux coins mêmes, et qu'avant qu'elles fussent réfroidies, on les perfectionnoit à coups de marteau. C'est ainsi que l'a avancé Mangeart dans son introduction à la science des médailles, page 2 (6).

Mais j'abandonne aux gens de l'art plus instruits que moi dans le fait des monnoies, le droit de nous apprendre quel fut l'usage de ces moules, et la manière dont les anciens faisoient usage des coins dans la fabrique de leurs monnoies. Je soumets aux lumières de notre Institut national, l'usage et l'application de cette découverte, dont personne ne saura mieux que lui retirer un profit avantageux aux sciences et aux arts; je me chargerai seulement de lui donner tous les renseignemens locaux qu'il desirera.

Au moment où je termine cette lettre, on m'annonce que, au même endroit, en bêchant, on vient de découvrir un chapiteau corinthien de la plus grande beauté, une statue équestre de trois à quatre pieds, avec deux divinités toutes endommagées; je les irai voir aujourd'hui.

(6) Il paroît décidé aujourd'hui que les anciens couloient seulement ces pièces pour leur donner la forme propre à recevoir l'empreinte; mais que ces pièces étoient frappées au marteau. *Eckhel, Doctr. num.* T. I, p. LVIII. A. L. M.

Il est fâcheux que le propriétaire ne fasse pas défoncer, et que je n'aie pas une couple de cent francs pour faire cette opération, avec les bras des prisonniers qui sont ici; le propriétaire ne demanderoit pas mieux, et cette circonstance mériteroit l'attention du ministre de l'intérieur. François de Neufchâteau ne l'auroit pas laissé échapper, et une somme aussi modique, diminueroit bien peu le trésor public.

Je réserve donc à vous entretenir une autrefois des statues et autres monumens découverts, et qu'on pourroit y découvrir, sans parler des médailles, car tous les jours on y en trouve.

LAIRE, *bibliothécaire central de l'Yonne.*

Auxerre, ce 25 thermidor, an 7 de la république.

Lycée de Grenoble.

La séance publique du lycée des sciences et des arts de cette ville, tenue le 30 thermidor, dans la grande salle du musée, a été des plus brillantes. Après la lecture du discours d'ouverture, prononcé par le président, l'estimable auteur de la *Vestale*, DUBOIS-FONTANELLE, le C. BERRIAT-SAINT-PRIX, secrétaire, a donné un *aperçu rapide des divers travaux du lycée, depuis son établissement.*

A la suite de ce tableau, le C. LAURENCE, ex-conventionnel, a lu une *Ode sur Dieu et ses ouvrages.*

Au nom de DUBOIS-FONTANELLE, le C. BARRAL a donné lecture d'une dissertation sur l'*Épopée-*

roman, dans laquelle, avec ce goût sûr, cette finesse d'observation qui caractérise les ouvrages des grands maîtres, l'aimable professeur de belles-lettres a passé en revue tous les poèmes-romans étrangers et françois : en rappelant leurs héros et leur marche, il a su égayer la sécheresse de son sujet, par les idées et les réflexions les plus riantes.

Le C. FANTONI, poète italien, associé étranger, a débité, avec cette chaleur qui donne un nouveau prix aux vers, son *ode*, déja connue, *sur le Fanatisme.*

Le C. LA SALETTE, inspecteur d'artillerie, qui, dès son jeune âge, s'occupe de la musique, a donné lecture d'*une nouvelle manière de noter, particulièrement consacrée aux compositeurs.*

Le C. BERRIAT a succédé au C. Fantoni, et a donné lecture d'*une notice très-intéressante et très-bien faite sur le botaniste* LIOTARD, mort à Grenoble, il y a trois ans (1); d'*une lettre de* Jean-Jacques *au même* Liotard, qui n'a pas été imprimée, et qui concerne leurs relations botaniques; enfin, d'*une lettre de Linné*, également inédite, et qui n'est curieuse que par le nom de celui qui l'a écrite, par la douceur et la grâce du style qui y règne : elle est en latin, et adressée à un capucin d'Aix, qui s'occupoit également des plantes (2).

(1) Cette notice a été insérée dans le Magasin Encyclopédique, année IV, t. II, p. 504.

(2) Ces lettres seront insérées dans le prochain numéro du Magasin.

A. L. M.

Le C. JAY, professeur de dessin, en parlant des *avantages de la peinture, de ses résultats utiles pour la liberté et les vertus qui consolideront son triomphe*, a maintenu dans cette agréable attention qui plaît, et dont la continuité, quelque prolongée qu'elle soit, ne fatigue pas. Tous les esprits l'ont entendu, avec intérêt, payer aux *Vaucanson*, aux *Liotard*, aux *Point*, aux *Mably*, aux *Condillac*, tous grenoblois, le tribut auquel leurs travaux utiles leur donnent droit de prétendre.

La séance a été terminée par une *ode sur l'anatomie*, par le C. PETIT, officier de santé en chef du grand hospice de Lyon, dont la lecture a été faite, en son absence, par le C. SILVY.

Les trophées élevés en faveur des arts décoroient la salle. L'un étoit surmonté d'un buste d'Apollon; un autre offroit le portrait du brave général *Point*, peint par son frère; le troisième étoit orné du portrait de *Vaucanson*. La nièce de Mably, et de Condillac, seul rejeton de cette illustre famille, la veuve de Point et le fils de Liotard, invités particulièrement à la séance, étoient placés au milieu de ces trophées.

Le temps n'a pas permis de lire un *éloge de l'histoire naturelle*, par le C. VILLARS, auteur de l'histoire des plantes du Dauphiné, et une *nouvelle démonstration du principe des vîtesses virtuelles*, par le C. GROS, professeur de mathématiques, qui devoient clore cette séance.

Société philomathique.

Le C. Lair a lu à cette société un *mémoire sur les combustions humaines qui paroissent être spontanées.*

On trouve dans plusieurs ouvrages le récit de combustions humaines, et qui paroissoient spontanées. Des individus ont été réduits en peu de temps en un monceau de matière pulvérulente et grasse, semblable à de la cendre. Ces accidens ont été accompagnés de phénomènes analogues à ceux que l'on remarque dans la combustion, et cette destruction n'a pu être produite par la combustion des corps environnans.

L'auteur du mémoire a rassemblé tous les faits de cette nature qu'il a trouvés épars dans différens ouvrages. Il a eu soin de rejeter tous ceux qui ne lui ont pas paru appuyés sur des témoignages assez respectables.

Ces faits sont au nombre de neuf, tirés des Actes de Copenhague, 1692; de l'*Annual Register*, 1763 et 1775; des Transactions philosophiques, 1744; des Observations de Lecat, dans les années 1725 et 1749; et du Journal de Médecine, pour 1779 et 1783.

L'auteur en a ajouté quelques autres d'après le récit de personnes encore vivantes à Caen, et surtout d'après le témoignage d'un chirurgien de cette ville, qui a dressé le procès-verbal des suites d'un semblable événement.

Plusieurs membres de la société, présens à la lecture de ce mémoire, et qui avoient voyagé dans le Nord, ont assuré avoir entendu parler fréquemment de semblables accidens. Le docteur *Swediaur* a rapporté avoir vu à Varsovie, des porte-faix, qui boivent abondamment de l'esprit-de-grain, tomber dans la rue, la fumée leur sortir par la bouche, le peuple dire qu'ils prenoient feu, et chercher à venir à leur secours en leur faisant boire une grande quantité de lait, ou, par un moyen encore plus singulier, en leur faisant avaler de l'urine immédiatement à sa sortie du corps.

Quelque difficulté qu'il y ait à croire de semblables phénomènes, il est difficile de les nier absolument, sans récuser les nombreux témoignages d'hommes la plupart dignes de foi, ou de les attribuer à des vues criminelles, lorsqu'on réfléchit à la difficulté de réduire en cendre le corps d'un animal, au temps et à la quantité de bois qu'exige cette incinération, et lorsqu'on remarque surtout, comme l'a fait le C. Lair, les ressemblances qui existent entre les circonstances qui ont précédé et accompagné assez constamment ces singuliers accidens. Ces circonstances peuvent se réduire aux neuf suivantes :

1.° Les personnes qui ont éprouvé les effets de cette combustion, étoient généralement très-adonnées à la boisson de liqueurs spiritueuses très-fortes. C'est aussi ce que l'on remarque parmi les habitans du Nord, plus sujets à ces accidens.

2.° Elles étoient communément fort grasses.

3.° La combustion a eu lieu particulièrement sur des femmes.

4.° Ces femmes étoient âgées.

5.° Leur corps ne paroît pas avoir été brûlé tout-à-fait spontanément, mais la combustion paroît avoir été mise en activité par des causes extérieures fort légères à la vérité, comme le feu d'un tison, d'une chandelle, d'une pipe.

6.° Les extrémités de leurs corps, telles que les jambes, les mains, le crâne, ont été épargnées par ce feu.

7.° L'eau, au lieu d'éteindre le feu des parties embrasées du corps, n'a fait que lui donner plus d'activité, ainsi que cela a lieu sur les graisses qui brûlent.

8.° Le feu a très-peu endommagé, et souvent même épargné les objets combustibles qui étoient en contact avec les corps humains dans le moment où ils brûloient.

9.° La combustion de ces corps a laissé pour résidu des cendres grasses et fétides, une suie onctueuse, puante et très-pénétrante.

L'auteur cherche ensuite à découvrir la cause d'un phénomène aussi étonnant. Nous ne le suivrons pas dans les hypothèses qu'il propose : nous ne trouvons pas les faits assez multipliés, assez connus dans leurs détails, pour qu'on puisse établir d'après eux une théorie satisfaisante des combustions humaines spontanées. Nous nous contenterons de dire que l'auteur paroît les attribuer à un état particulier de la graisse, produit par l'action des liqueurs spiritueuses.

sur elle; qu'il fonde principalement son opinion sur l'embonpoint des personnes victimes de ces accidens, sur cette observation que les parties ordinairement moins grasses, telles que les extrémités et le crâne, ont été épargnées. Enfin, il l'appuie du fait bien connu de la combustion spontanée d'un mélange de noir de fumée animal et d'huile de lin, qui est celui d'un corps gras avec du charbon dans une grande division.

Le C. CHARLES COQUEBERT a lu aussi un *mémoire sur un monument du culte des Druides, observé près de Trie, et sur un usage superstitieux qui prouve que ce culte a été commun à la France et à l'Angleterre.*

On remarque, dans divers pays de l'Europe, des monumens formés par l'assemblage d'un certain nombre de pierres énormes, dont deux, trois ou quatre sont placées verticalement, et dont une ordinairement plus grosse encore est posée sur les autres, soit horizontalement, soit dans une situation un peu inclinée. Ces monumens grossiers paroissent avoir servi d'autels pour les sacrifices. Il paroît que nos ancêtres, encore barbares, immoloient sur la pierre supérieure des victimes de toute espèce, et jusqu'à leurs semblables. L'espace qu'entourent les pierres dont ils sont formés est ordinairement assez grand, assez élevé, pour que plusieurs personnes puissent s'y tenir debout. On y plaçoit probablement ceux qui s'adressoient aux prêtres pour obtenir la guérison de leurs maux physiques ou la rémission de leurs fautes. Ils se croyoient guéris ou

absous, lorsqu'ils y avoient été baignés du sang des victimes.

Plusieurs de ces autels se sont conservés dans les pays stériles éloignés des lieux habités. On en voit beaucoup dans les bruyères de l'Irlande et du pays de Galles. Ils y portent le nom de *Crom-lech*, c'est-à-dire, *pierres inclinées* ou *pierres devant lesquelles on s'incline*. La France en offre aussi, surtout dans les départemens de la ci-devant Bretagne, où on les rapporte à la puissance des *Fées*, et dans ceux du ci-devant Limousin. La *pierre levée*, près de Poitiers, est un monument de ce genre. Mais jusqu'à présent, il n'en avoit point été remarqué, que je sache, à une aussi petite distance de Paris que celui dont je vais rendre compte à la société; il est situé dans les bois de la garenne de Trie, département de l'Oise, sur les confins de celui de l'Eure, à six myriamètres environ de Paris en droite ligne, et trois kilomètres de Gisors. Le lieu habité le plus voisin est une ferme nommée *Illioré* (1).

Les pierres dont cet autel est formé sont au nombre de quatre. Trois sont placées verticalement. Une beaucoup plus grosse les recouvre. Elles sont calcaires comme toutes celles du pays. Le temps les a

(1) Camden parle d'un monument à peu près semblable qui existoit de son temps dans le pays de Galles; il se nommoit *Llech y gourez*, ce qui signifie dans la langue galoise *la pierre de la ceinture*. Ne seroit-ce pas là aussi l'origine du nom d'*Ill-i-oré*. Le bourg de Trie, la rivière de Troëne, l'abbaye de Gomer ou Gomer-Fontaine, situés dans le même canton, semblent aussi porter des noms celtiques.

rongées et les a couvertes d'une croûte épaisse de lichens. On n'y remarque point l'action du ciseau ; l'on n'y découvre aucun vestige d'inscription.

Cet autel, si l'on veut lui donner ce nom, est adossé au pied d'une colline boisée ; de sorte qu'élevé de trois mètres environ du côté qui regarde la vallée, et où l'on peut supposer que se tenoient les spectateurs, il ne l'est que d'un mètre au plus du côté qui va en montant. C'est là probablement que se plaçoit le sacrificateur à qui cette disposition donnoit la facilité d'exercer son ministère, et d'être vu de toute l'assemblée. Des futaies antiques, aujourd'hui simples taillis, prêtoient alors leur ombre à ces horribles mystères. Vingt personnes au moins peuvent se tenir debout sous cet autel.

La pierre du fond offre une particularité bien remarquable ; elle est percée de part en part, vers le milieu, d'un trou irrégulier large d'environ trois décimetres, par lequel les habitans des environs sont dans l'usage, de temps immémorial, de faire passer les enfans foibles et languissans, dans la ferme confiance que cette pratique peut leur rendre la santé. Il ne paroît pas que cette idée superstitieuse ait été introduite depuis l'établissement du christianisme. Il n'y a près de là ni croix, ni chapelle. C'est donc à des temps bien plus reculés qu'il faut remonter pour en trouver l'origine.

Mais, ce qui est bien digne de remarque, c'est que, dans la province de Cornouailles en Angleterre, il existe aussi, au rapport de *Borlase*, des pierres percées de la même manière, et que les ha-

bitans de cette province en font le même usage et dans le même cas.

L'identité de cette pratique bizarre, dans des lieux aussi éloignés, ne paroît pas pouvoir être attribuée au hasard; car, pour que les hommes se rencontrent dans des opinions absurdes et totalement dénuées de fondement, il faut qu'ils les aient puisées à la même source; ce fait peut donc être regardé comme une preuve sans réplique de ce que l'on savoit déja par César, que la religion des Gaulois étoit la même que celle des peuples de la Grande-Bretagne.

THÉATRES.

Théatre des Arts.

Léonidas, ou *le Départ des Spartiates.*

Archelaüs annonce aux Spartiates que *Xerxès* ravage la Grèce à la tête de dix-huit cent mille Perses. Les plus braves d'entre eux, au nombre de trois cents, ont été choisis pour défendre le passage des Thermopyles, et *Léonidas* a été mis à leur tête. Sûrs de mourir, mais de mourir couverts de gloire, ils célèbrent eux-mêmes leur pompe funèbre, jurent de vaincre ou de périr, et partent pour l'expédition.

Ce sujet est bien simple, peut être même l'est-il trop, car il ne comporte aucun intérêt, et qu'il n'a

ni intrigue ni dénouement, ce qui doit cependant toujours caractériser une pièce de théâtre. La pompe des jeux funèbres a paru mesquine. La musique est belle; les chœurs surtout font honneur au C. *Gresnich* qui a travaillé conjointement avec le C. *Persuis*.

L'auteur est le C. *Guilbert-Pixerecourt*, qui a donné plusieurs ouvrages sur nos petits théâtres.

ACTEURS DE L'ODÉON.

L'Enfant de l'Amour.

Encore un drame de Kotzebue; mais celui-ci, malgré le nom de son auteur, et la prévention favorable qu'il devoit inspirer, est tombé, et probablement ne se relèvera pas: peut-être est-ce la faute du traducteur, qui n'a pas su nous transmettre les beautés du drame allemand, et l'énergie avec laquelle sont écrites plusieurs scènes. Quoiqu'il en soit, on a peu sifflé; mais on a ri et on a bâillé: puisse cette chûte dégoûter nos dramaturges, et leur inspirer le dessein d'exercer leur talent à nous donner de bonnes comédies, lorsqu'ils veulent nous égayer, et des tragédies, lorsqu'ils veulent nous attendrir.

Adelaïde Peudeker a été séduite et abandonnée par le baron de *Wildenheim*, qui, depuis, s'est marié, a eu une fille de ce mariage, et est enfin resté veuf.

L'Enfant de l'Amour, celui que le baron a laissé à Adélaïde, a pris le parti des armes; il revient de l'armée, et trouve sa mère succombant par la faim et la maladie, sans logement et sans secours. Il se résout à mendier, et quitte l'habit de soldat. Il se rend au château du baron de Wildenheim, et lui dit assez lestement, qu'il lui faut un florin pour secourir sa mère. Le baron, indigné qu'on veuille le taxer, appelle son monde; *Fritz (c'est le nom de l'Enfant de l'Amour)* tire son sabre; il est désarmé et enfermé comme un voleur.

La fille du baron apprend à Fritz le nom de son père; celui ci reconnoît alors que c'est le séducteur de sa mère, et demande au baron s'il croit qu'après avoir séduit et abandonné une jeune fille, on répare de tels torts avec un florin. Le baron reconnoît son fils, envoie chercher Adelaïde, et veut lui donner une terre; mais un ministre vient à bout de lui persuader qu'il ne peut se dispenser d'épouser Adelaïde, et il y consent.

Telle est à peu près l'analyse de cette pièce, dont les détails sont bien plus ridicules que l'ensemble.

La C.^e *Desrosiers* a parfaitement saisi le rôle d'Adelaïde. Les autres personnages principaux ont été rendus par les CC. *Dorsan*, *Degligny* et *Vigny*. L'auteur n'a pas été démandé.

Théatre du Vaudeville.

Arlequin incombustible, ou *l'Onguent pour la brûlure.*

L'expérience de la maison incombustible, faite et manquée à l'Elysée, le 10 thermidor, a donné lieu à cette plaisanterie impromptue, jouée au Vaudeville le 26 de ce mois. Voici le couplet d'annonce

Air d'Arlequin Afficheur.

Le titre qu'ici l'on a pris,
Annonce un feu de tragédie :
Pourtant, rassurez vos esprits ;
Ce n'est qu'un feu de comédie.
Quand même l'ouvrage tombé
Prouveroit notre maladresse,
Vous ne verriez rien de flambé
Que l'auteur de la pièce.

Cassandre, pour rétablir son honneur, qui a reçu quelqu'atteinte de l'expérience manquée de sa maison incombustible, a fait faire une armoire dans laquelle un homme sera renfermé lorsqu'on y mettra le feu. Une robe d'*amyanthe* et de *plâtre sympathique* l'empêchera de ressentir les effets de la flamme. *Gilles* doit entrer dans l'armoire, et épouser M.lle *Cassandre*, si l'expérience réussit ; mais Gilles est poltron, il tremble à la vue de l'armoire, et *Arle-*

quin, qui aime Colombine, lui propose de prendre sa place; Gilles accepte. Arlequin, affublé de la robe merveilleuse, est introduit dans l'armoire, Gilles est le seul qui sache cet échange. On met le feu à l'armoire, elle est consumée en un instant, et Arlequin en sort sain et sauf, au grand étonnement des spectateurs, qui admirent la vertu du plâtre et de l'amyanthe; mais Arlequin leur dit de ne pas vanter si vivement la composition de la robe, mais plutôt celle de la doublure. En effet, il ôte sa robe, qui n'est qu'un peu roussie, et on le voit vêtu d'une seconde robe de papier, composée de *radcliffades*, de drames nouveaux, et surtout de journaux. On lui demande l'explication de cette énigme, et il répond qu'il est impossible de brûler lorsqu'on est si bien entouré de *glace*. C'est cette mauvaise plaisanterie qui fait le dénouement de la piece. Gilles et Cassandre sont bafoués, et Arlequin épouse Colombine.

Voici la fin du dernier couplet, chanté par Colombine.

Lorsque l'auteur en passant
A reçu quelqu'égratignure;
Votre indulgence au dénouement,
Voilà l'onguent pour la brûlure.

Des couplets piquans et soignés ont assuré le succès de ce vaudeville des CC. *Bourgueuil* et *Dieu-la-Foi*, tous deux auteurs d'autres pièces jouées avec succès.

Les rôles ont été très-bien joués par les CC. *Laporte*, *Vertpré* et *Carpentier*, et par la C.^e *Sara*.

Théatre des Troubadours.

Le Bureau d'adresses des Mariages.

Ce vaudeville en un acte, joué le 27 thermidor, au théâtre des Troubadours, n'a eu qu'un demi succès. *Derval* aime *Sophie*, nièce et pupille d'un homme qui tient un *Bureau d'adresses des Mariages*, et qui a intention de l'épouser. Il a su mettre dans ses intérêts, *Marton*, qui lui permet de s'introduire chez le tuteur par une porte pratiquée dans le mur. Derval a fait annoncer dans la feuille publique, son intention de se marier; Sophie répond par la même voie, et charge son oncle de porter sa missive à Derval, en lui donnant cette lettre comme venant d'une étrangère. Le tuteur court chez Derval, qui, pendant son absence, pénètre chez lui, parle à Sophie, et l'entraîne dans son appartement. De retour chez lui, notre tuteur ne trouve plus sa Sophie; il retourne chez Derval, et les femmes repassent par la porte secrète. Ce jeu finit par le consentement de l'oncle au mariage des jeunes gens.

On voit que cette pièce ne ressemble en rien au *Bureau d'indication des Mariages*, pièce du C. *Ségur*, jouée au Vaudeville avec succès. Il s'en faut de beaucoup qu'elle soit aussi jolie. Les auteurs ont été foiblement demandés; ce sont ceux d'*A-bas les Diables*.

LIVRES

LIVRES DIVERS.

Anatomie.

Tabulæ anatomicæ quas ad illustrandam humani corporis fabricam collegit et curavit Justus Christianus Loder. Vinariæ, 1794-1799, in-fol.; fasciculi 5.

M. *Loder* est déja célèbre par un ouvrage allemand qui a pour titre : *Manuel des anatomistes, (anatomisches Handbuch)*. Il est professeur d'anatomie et de chirurgie dans l'académie d'Iéna.

Les planches que nous annonçons se publient par fascicules. Il n'a paru encore que les quatre premiers et le sixième. Chacun d'eux renferme toutes les planches qui ont rapport à une partie de la science, avec un cahier correspondant d'explications détaillées.

L'auteur de ce recueil a le dessein de faire représenter la forme et la structure de toutes les parties du corps humain. Pour exécuter cette grande entreprise, il a fait copier exactement, et sous ses yeux, les meilleures figures qui aient été publiées jusqu'ici; il a ajouté toutes celles qu'il a cru nécessaires, et en a fait corriger plusieurs d'après des dessins scrupuleusement exacts, faits d'après nature, et sur des préparations qu'il conserve. C'est moins un ouvrage de luxe, qu'une représentation exacte, commode et peu coûteuse, des parties que l'anatomiste et ceux qui se livrent à l'art de guérir, ont besoin de se rappeler souvent; aussi a-t-on donné plus de soins à la netteté et à la précision du trait, qu'aux effets de l'optique.

Le premier fascicule est de quinze planches d'ostéologie, avec leurs explications. La première renferme vingt-cinq figures qui ont rapport à l'ostéogénie: la plupart ont été dessinées d'après des préparations de M. Loder; les autres sont copiées de Walter et d'Albinus: la seconde et la troisième plan-

ches sont des copies des meilleurs squelettes d'adulte vus de face et par derrière. On retrouve dans les suivantes ce que nous avons de mieux dans les figures d'Albinus, de Sue, de Hunter, de Cheselden, sur tous les os du squelette; l'auteur en a fait ajouter de très-précieuses qui représentent quelques os du crâne et de la face, comme le sphénoïde, les palatins, les cornets sphénoïdaux, et d'autres qui donnent une idée fort nette des os du poignet, dont les facettes irrégulières sont très-difficiles à représenter.

Le second cahier comprend dix planches pour tous les ligaments du corps. Le plus grand nombre des figures sont dessinées d'après les préparations de l'auteur; sept à huit seulement sont empruntées de Bonn et d'Albinus. Cette partie de l'ouvrage est gravée avec une grande netteté, et joint à la précision beaucoup d'effet.

La myologie forme le troisième fascicule, qui comprend vingt-six planches; nous n'avons pas besoin de dire qu'elles sont copiées en majeure partie d'Albinus. Dans quel ouvrage l'auteur eut-il pu trouver de meilleures figures? Il en a emprunté quelques-unes qui manquent à l'ouvrage d'Albinus, comme celles de Zinn, pour les muscles de l'œil; de Haller, pour le diaphragme : en général, les figures d'Albinus sont réduites de moitié, et l'auteur a eu le soin d'en avertir.

Le quatrième fascicule comprend une partie de la splanchnologie, celle des organes des sens. Il est composé de six planches seulement; la première, la seconde et une partie de la troisième représentent toutes les parties qui sont destinées à l'organe du toucher, préparées de différentes manières, et vues à la loupe ou au microscope; les suivantes comprennent tous les autres organes. Les figures sont dessinées, en grande partie, d'après les préparations de l'auteur; les autres sont extraites des ouvrages d'Albinus, Hunter, Ruysch, de Haase, Ludwig, Ledermullers, Haller, Duverney, Scarpa, Casse-

bohm, Cotunni, Zinn, Walter, Reil, Wrisberg et quelques autres.

Le sixième cahier comprend la première section de l'angiologie, les artères. Il y a sept planches: elles sont prises, pour le plus grand nombre, des planches anatomiques de Haller; quelques-unes sont gravées au trait en regard des figures, et les vaisseaux en sont coloriés. La première et la seconde représentent les artères de tout le corps, vu en devant et par derrière; les suivantes sont destinées aux artères de la face. La cinquième et partie de la sixième, aux artères du cerveau et des méninges d'après Vicq d'Azir; enfin celles de l'œil et de la moelle épinière sont tirées de Haller. La dernière planche de ce fascicule est la 97.me du recueil.

Le cinquième cahier, qui sera composé de 33 planches, n'a point encore paru; il doit représenter tous les viscères: mais comme cette partie n'a point encore été figurée, l'auteur a été obligé de faire dessiner d'apres nature et sur des cadavres frais; voilà ce qui en fait différer la publication. Le public a été prévenu des motifs de ce retard.

En général, cet ouvrage est bien exécuté; les planches donnent une idée précise et exacte des parties qu'elles représentent: c'est un monument précieux elevé à la gloire et aux progrès de la science anatomique, et qui sera reçu avec le plus grand empressement de ceux qui la cultivent.

C. D.

Médecine.

Instruction sur la pratique de l'Inoculation de la petite vérole, suivie d'un précis sur la nature et le traitement de la petite vérole, extrait des leçons du C. Portal, *professeur de médecine au collége de France; par le C.* Salmade, *médecin, ancien chirurgien de l'hôtel national des invalides, membre de la société des naturalistes de Paris, et de la société médicale d'émulation, aide-anatomiste au muséum d'histoire naturelle.* A Paris, chez *Merlin*, libraire, rue du Hurepoix, n.° 13, près du pont St.-Michel.

On a généralement beaucoup écrit sur l'inoculation; mais personne n'avoit encore songé à recueillir les diverses méthodes, et à faire apprécier, d'après leur juste valeur, leurs avantages et leurs inconvéniens. Le C. *Salmade* vient de remplir cette tâche avec un véritable succès. Son livre est divisé en deux parties; dans la première, il traite successivement de l'origine de l'inoculation, des avantages de la petite vérole inoculée sur la petite vérole naturelle; des circonstances qui doivent précéder l'inoculation; de celles qui sont relatives à la pratique et aux procédés de cette opération; des principales erreurs qu'on a coutume de commettre dans le traitement de la petite vérole; du traitement général de cette maladie, lorsqu'elle suit sa marche ordinaire; de son traitement particulier, lorsqu'il survient des accidens irréguliers, et des signes extérieurs qui annoncent l'effet de l'inoculation. Dans la seconde partie, le C. Salmade donne les idées les plus saines sur la nature et la communication de la petite vérole, sur son origine, sur ses espèces, sur ses périodes et son traitement. Cet ouvrage nous paroît être un excellent manuel pour les gens du monde et les gens de l'art.

Chirurgie.

Dissertation anatomico-chirurgicale sur les fractures du col du fémur ; par A. Richerand, médecin, membre de la société médicale d'émulation, de la société philomathique de Paris, etc. ; avec cette épigraphe :

> *At vero si femoris os fractum fuerit, extensionem præ omnibus facere oportet.* Hipp. lib. de fract. Vander-Linden *interprete.*

A Paris, chez *Méquignon*, libraire, rue de l'Ecole de Médecine.

Le célèbre chirurgien *Heister* avoit coutume de dire que les dissertations particulières offroient souvent plus de choses véritablement utiles que de gros volumes. Ce que cet écrivain appliquoit aux theses de son temps, nous l'appliquerons à celle que vient de publier le C. *Richerand*. Après avoir rapidement esquissé l'histoire anatomique de la partie qui est le siége de la fracture, il traite des variétés de la maladie, des causes qui la produisent, de la maniere d'agir de ces causes, et des phénomènes qui accompagnent ou suivent leur action, des symptômes par lesquels elle se manifeste, du pronostic qu'on en peut faire, des indications curatives qu'elle présente, et enfin des différentes méthodes de traitement proposées pour remplir ces indications. Nous ne dirons rien à l'éloge de cette dissertation, si ce n'est que tous les points de doctrine y sont discutés et éclaircis avec une rare sagacité. Les développemens que le C. Richerand donne aux leçons du savant *Boyer*, honorent à la fois le maître et le disciple.

VOYAGES.

VOYAGE pittoresque de Syrie, de la Phœnicie, de la Palœstine et de la Basse-Ægypte, septième livraison (1).

Cette livraison contient, comme à l'ordinaire, six planches bien exécutées, et quelques feuilles du texte provisoire, toujours rédigé avec le même soin.

I. *Le grand Pharillon du port d'Alexandrie.* La vue est prise de la maison consulaire de France; on y voit le mouillage des vaisseaux des chrétiens. Cette vue est très-pittoresque.

II. *Bab-Rachyd*, ou *la porte de Rosette à Alexandrie.* La vue est prise en dehors des murs. L'auteur a saisi le moment du départ d'une caravane.

III. *Obélisque* dit de *Cléopâtre*, à *Alexandrie.* On y a joint une vue des ruines de la bibliothèque dite des *Ptolémées* et du *musée*, avec un aspect de la mer et du petit pharillon. L'auteur de la description cite une lettre curieuse d'Amrou à Omar, dans laquelle il lui fait une description piquante de l'Ægypte.

IV. *Grotte taillée dans le roc, près de la pyramide de Chephren.* On y trouve une vue en grand de la porte qui conduit dans l'intérieur, et le costume des gens du pays, venus pour visiter le Santon.

V. *Plan général de la même grotte.* Il offre des détails très-curieux.

VI. *Vue du fond de la même grotte.* Cette planche, extrêmement curieuse par ses détails, est double.

Les livraisons suivantes n'offriront plus d'explication provisoire; mais nous jouirons du texte définitif, ce qui sera bien préférable.

(1) Voyez les conditions de la souscription avec la notice de la première livraison, année IV, t. IV, p. 135.

Voyage pittoresque de l'Istrie et de la Dalmatie ; dixième livraison (1).

Cette livraison contient cinq planches.

I. *Vue de l'abyme où la Rucca se perd à six cents pieds au dessous de Saint-Canciano.*

II. *Elévation et plans de monumens de Pola.* Ces monumens sont le théâtre, son portique, et l'arc de triomphe appelé *Porta Aurea.*

III. *Plan général de la ville et des environs de Spalatro.* Cette estampe est double.

IV. *Vue générale du palais de Dioclétien.* Elle est prise du côté de la grande colonnade et du port. Elle est également double.

V. *Vue générale du palais de Dioclétien.* Celle-ci est prise du côté de la porte dorée, en regardant le mont Marigliano. Celle-ci est encore double.

Le C. *Cassas*, pour donner plus d'intérêt aux vues générales et très-détaillées des monumens dont il est parlé dans cet ouvrage, et que l'on a fait connoître par des vues particulières, a cru devoir doubler, pour ces planches, le format des autres. Il en est résulté pour les éditeurs la nécessité de doubler aussi la dépense de chacune de ces planches ; ce qu'ils n'ont pas hésité de faire pour la perfection de leur ouvrage, et dans l'espoir que leurs souscripteurs leur en sauroient quelque gré.

La livraison qu'ils leur présentent contient deux de ces planches, dont chacune leur a coûté le double des autres. Au lieu de les y faire entrer chacune pour deux planches, ils ne donnent les deux que pour trois, et prennent à leur compte l'excédent de la dépense.

Ils ont joint à ces deux estampes, du double format ordinaire, deux autres estampes de la grandeur de celles précédemment livrées, et la carte

(1) Voyez, pour les conditions, la notice de la première livraison, année III, t. III, p. 563.

de Spalatro, qu'ils ne donnent que pour une estampe, quoiqu'elle soit imprimée sur la feuille entière de papier, au lieu de la demi-feuille, format usité des planches qui décorent leur ouvrage.

Les éditeurs offrent à leurs souscripteurs d'échanger ou de remplacer les estampes des livraisons précédentes qui, par accident, auroient pu se perdre ou se gâter : il suffira de leur en faire la demande, en indiquant les numéros.

Histoire.

Le Manuel républicain. Première partie, contenant la constitution de la république françoise, suivie d'instructions sur les nouveaux poids et mesures, sur l'usage de ces mesures relativement aux terreins, sur les monnoies républicaines, sur l'annuaire républicain; d'un vocabulaire des mesures républicaines, et de tables des matières, sous la forme de question : imprimé par ordre du ministre de l'intérieur. Edition stéréotype. A Paris, chez *P. Didot* l'aîné, imprimeur aux galeries du palais national des sciences et arts; *Firmin Didot*, libraire, rue de Thionville, n.° 1860, et *Rénouard*, libraire, rue André-des-Arcs, an 7. Prix, broché, 70 centimes, 226 pages in-18.

C'est par cette première partie du Manuel républicain que le C. *François*, de *Neufchâteau*, a ouvert la distribution des ouvrages élémentaires. Ce recueil, qui est moins un livre d'instruction proprement dite, qu'un livre nécessaire, et dont on ne sauroit se passer, contient, outre la constitution de l'an III, des instructions très-bien faites sur les nouvelles mesures, les monnoies et l'annuaire républicain, avec des tableaux qui servent à comparer l'ancien système avec le nouveau.

Cette première partie doit être suivie de quatre autres, qui contiendront un abrégé des observations

de Mably sur l'histoire de France ; un recueil d'avis aux citoyens sur les premiers secours à donner dans les maladies et autres accidens, comme la rage, l'asphyxie, etc. ; enfin, un recueil de morale à la portée de tout le monde. Le stéréotypage ayant permis de donner ce Manuel à un prix extrêmement modique, il sera facile, même aux gens les moins aisés, de se le procurer.

Numismatique.

Historia numothecæ Gothanæ. — Histoire du cabinet des médailles de Gotha, par Frédéric Schlichtegroll. Gotha, 1799, in-12 ; 80 p.

Le cabinet de Gotha est un des plus précieux trésors numismatiques qui existent dans l'Europe. Après avoir eu un commentateur comme Liebe, il méritoit de trouver un historien tel que M. Schlichtegroll, le même dont nous avons déja annoncé l'excellente explication des pierres mythologiques de Stosch, publiées à Nuremberg par le respectable ami des arts, M. Frauenholz.

M. Schlichtegroll débute par une lettre à Ernest, duc de Saxe, à qui il dédie cet opuscule. Après quelques mots sur le célèbre Eckhel, dont nous avons esquissé l'éloge (1), il entre en matière, et indique l'origine de cette célèbre collection ; elle est due au duc Ernest le pieux, fils du duc Jean, qui fut le premier se fixer à Gotha, en 1646, et y établit la collection de médailles qu'il avoit reçue par héritage ; elle fut rangée et décrite par *Frédéric Hortleder*, dont il existe un immense catalogue dans la bibliothèque du cabinet de médailles de Gotha ; il augmenta ensuite beaucoup ce trésor, qui reçut encore un grand accroissement en 1675, de *Frédéric I*, successeur d'Ernest. Ce trésor fut confié aux soins de Wilh. Ern. *Tentzel*, suf-

(1) Année V, t. II, p. 458.

fisamment connu par sa *Saxe numismatique ;* mais il étoit réservé à *Frédéric II* de porter cette collection au point de célébrité dont elle jouit. *André Morell*, échappé aux persécutions qu'il éprouva en France, se retira à Gotha, et y fut chargé du soin de cette riche collection augmentée encore de celle de *Gunther*. Ce fut vers cette époque (1712), que Frédéric II donna un édit par lequel ses successeurs ne devoient ni l'aliéner ni la démembrer. Plusieurs médailles de ce temps consacrent la reconnoissance due à ce généreux protecteur des lettres.

Schlegel étoit alors garde de la bibliothèque et du cabinet d'antiquités ; *Liebe* lui succéda, et c'est à lui que nous devons l'excellent onvrage intitulé, *Gotha Numaria*, dans lequel il donne la description de cet immense cabinet. Avant sa mort, Frédéric II ajouta encore à ce cabinet deux importantes collections, celle de *Godefroi Thomas*, médecin de Nuremberg, et celle de *Jo .Sigism. Haunold*, qui contenoient un grand nombre de pièces de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique.

Frédéric III, successeur de Frédéric II, confia, après la mort de Liebe, cette collection à *Hermann Ulric de Lingen*, qui eut pour successeur le savant *Schlæger*, qui forma près du cabinet une bibliothèque numismatique ; et, en 1786, elle fut confiée à *Jacob Auguste Rousseau*, réfugié françois à Berlin, gendre de Schlæger.

Le duc Ernest II, actuellement régnant, augmenta cette collection de celle de *Charles Gottlob de Schachmann*, et de celle de *Sulzer*.

Il est aisé de voir à quel point de richesse cette belle collection a du être portée par tant d'acquisitions successives, et combien elle doit être importante. Elle sera sans doute augmentée encore par les soins du duc régnant, prince vraiment ami des lettres, et que nous avons déja eu l'occasion de louer sous ce rapport, en parlant de l'excellent commentaire de M. Jacobs sur son édition de l'anthologie (2).

(2) *Suprà*, Année IV, t. V, p 424.

Cette histoire du cabinet de médailles de Gotha, est terminée par l'annonce *des annales numismatiques* que M. Schlichtegroll veut entreprendre, et qui seront publiées en françois et en allemand. Il en paroîtra un volume chaque année. Ces annales contiendront des mémoires sur des médailles antiques et modernes avec leur figure. Une pareille entreprise ne pourroit être en meilleures mains, tous les amis des sciences doivent en desirer l'exécution, et nous nous estimerons heureux de pouvoir y contribuer par la communication de quelques-unes des richesses qui nous sont confiées.

POÉSIE.

LE PRINTEMPS, poème par le C. DEVINEAU. Paris, chez l'auteur, rue du Four Honoré, n.° 10; et chez *Dentu*, imprimeur-libraire, au Palais-Egalité, galerie de bois, n.° 240. An 7, in-8.° de 22 pages.

Comme ce poème est absolument descriptif, on n'en peut donner d'analyse; il suffit d'en citer quelques vers, pour faire juger du talent de l'auteur pour les descriptions:

Le pinçon de nos bois, au bec d'un bleu d'azur,
A sa tendre moitié redevenu fidèle,
Vient chanter les douceurs de sa flamme nouvelle.
De l'espèce mésange, à l'air vif et rétif,
La plus jolie encor, d'un vol rapide, actif,
D'un bleu si séduisant dans sa belle vêture,
Qu'on diroit que l'amour en a fait sa parure;
Celles à l'œil incarnat, sous ces jolis attraits,
Volent de leurs couleurs embellir les forêts,
Et semblent arriver, comme d'un nouveau monde,
Pour conter leur amour au jour fuyant dans l'onde;
Dont le pâtre devroit, à leur gentil abord,
Par leurs tendres concerts voir adoucir son sort;

Leur rendant, comme à lui, sa chaumière propice,
De ses méchans enfans châtier la malice;
Et, plus sage pour lors qu'au printemps de ses jours,
Aimer, pour son bonheur, les sensibles amours;
Mais le mal qui se glisse où l'on n'y pense guère,
Est une maladie aux méchans toujours chère,
Qui trompe par malheur celui de bonne foi
Qui croit faire le bien que doit faire la loi.

Recueil de chants moraux et patriotiques, par le C. Rallier, avec cette épigraphe:

Naturamque sequi patriæque impendere vitam.

Lucain, Phars. lib. II.

Paris, chez *Pougens*, quai Voltaire, n.° 10. 1 vol. in-12; prix, 1 franc, et 1 fr. 25 cent. franc de port pour les départemens.

Les sujets de ces hymnes sont Dieu, la patrie, la liberté, les saisons. Les principes renfermés dans cet ouvrage sont excellents; la morale est douce et sensible. Si le poète y peut trouver quelques défauts, le bon citoyen ne sauroit que louer et estimer l'auteur qui emploie ses veilles à former des ames à la vertu.

Poésie allemande.

Q. Horatii Flacci carminum libri V. Des Q. Horatius Flaccus Oden V. Bücher, übersezt und mit einigen Anmerkungen begleitet von Joh. Friederich Roos, *ordentlichem Professor der Philosophie zu Giessen. — Les Odes d'Horace, traduites et accompagnées de notes, par* Roos, professeur de philosophie à l'université de Giessen, in-8.°. Leipz. 1791, 440 pages.

Nous avons fait connoître dans le Magasin encyclopédique, année IV, tome V, p. 278, les *Re-*

cherches de M. Roos *sur plusieurs points d'histoire*, et nous y avons cité ses *Essais sur les classiques* qu'il avoit publiés précédemment. C'est dans ces Essais qu'il avoit déja donné la traduction en vers de plusieurs odes d'Horace. La lecture assidue de ce poète l'a engagé à en traduire encore d'autres ; et plusieurs de ses amis l'ayant invité à s'occuper d'une traduction complete de toutes les odes d'Horace, il a mis la dernière main à celles qu'il avoit déja publiées, et il les a données en y joignant les autres. Son principal but est d'être utile aux jeunes gens qui se livrent à l'étude des classiques latins, et aux personnes que leurs occupations empêchent de s'y livrer avec l'assiduité qu'elles desireroient. Voilà pourquoi il s'est surtout appliqué à rendre le poète latin avec la plus grande fidélité, ce que la langue allemande permet plutôt que la plupart des autres langues modernes. Une telle traduction est sans doute mieux faite qu'une paraphrase pour bien faire sentir l'original à ceux qui n'ont pas assez de connoissances philologiques pour lire le texte latin ; elle peut même, en quelque sorte, tenir lieu de commentaire : c'est pourquoi M. Roos n'y a joint que très-peu de remarques, et seulement sur les passages où l'excellent commentaire de M. Jani ne lui a point paru suffisant ; il a été plus étendu dans ses notes sur les épodes, que la mort a empêché M. Jani de commenter comme il a fait les odes.

Mélanges.

Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale, lus en comité, dans la ci-devant académie des inscriptions et belles-lettres ; tome quatrième. A Paris, de l'imprimerie nationale, an 7, de 715 pages ; se vend chez *Théophile Barrois*, libraire, rue Hautefeuille.

L'impression de ce quatrième volume avoit été interrompue, en 1792, par les vicissitudes qu'a

éprouvées l'imprimerie de la république, et par les circonstances, dit l'éditeur, qui menaçoient d'une destruction totale les sciences et les lettres, et dont il est inutile de rappeler l'affligeant souvenir; elle a été reprise dans le cours de l'an 6, et achevée par les soins du C. *Silvestre de Sacy*.

Ce volume renferme vingt-neuf notices; neuf sont du C. *Gaillard*, et regardent l'histoire de France; trois du C. *Vauvilliers*, et roulent sur des variantes de trois tragédies d'Æschyle (*le Prométhée, les Sept à Thèbes, et les Perses*); deux, ou plutôt une, divisée en trois articles, appartient au C. *Laporte Dutheil;* le premier offre une collation intéressante d'un manuscrit de l'ouvrage d'Isidore de Séville, sur les origines; les deux autres sont relatives à l'histoire des papes.

Parmi les notices qu'on doit au C. Gaillard, on remarquera sans doute celle concernant l'expédition de Dominique de Gourgues, en 1567, dans la Floride. On y trouve des détails très-curieux qui feroient desirer la publication de l'ouvrage entier, que le C. Gaillard attribue, avec raison, à de Gourgues lui-même. Peut-être ce capitaine vengea-t-il trop cruellement sa nation et son parti de la barbarie des Espagnols!

Les plus importantes de ces notices sont, sans contredit, celles du C. de Sacy, au nombre de seize, non comprise une addition essentielle au premier volume, le tout formant plus des deux tiers du volume. La première notice est un long extrait d'un ouvrage philosophique écrit en arabe, et ayant pour titre: *le Livre du secret de la nature*, par *le sage Belinoüs*. Le C. Sacy remarque très-bien qu'il a beaucoup de rapport avec le *Pimander* du faux Mercure Trismégiste. L'Histoire des poètes, par *Doulet-schah ben-Alaëdd-Oulat-Algazi Alsamarcandi*, et le *présent sublime* des poètes, de *Sam-Mirza*, sont la matière de deux notices qui fournissent bien des éclaircissemens sur la littérature

persanne. On y trouve quelques détails curieux sur le célèbre poète *Ferdoussi*. Quatre autres notices roulent entièrement sur l'*Histoire du Yémen*, sur laquelle nous n'avions presqu'aucune connoissance. Elles sont suivies d'une excellente table géographique.

L'histoire de la Mecque, par le Scheïk *Kol-Beddin-Alhanefi*, écrite en 1577, mérite de fixer l'attention des lecteurs; le C. Sacy en ayant tiré des détails très-curieux, surtout relativement aux différentes reconstructions de l'antique et célèbre temple de cette ville, connu sous le nom de la *Caaba*. On lit dans cet extrait, l'anecdote suivante: Lors de la prise de Bagdad par Hulagou, les Tartares jetèrent dans l'Euphrate les livres des colléges de cette ville; le nombre en étoit si grand, qu'il s'en forma un pont sur lequel passoient tous les gens de pied et les cavaliers, et que l'eau du fleuve en prit une couleur noire; quelle exagération! ou plutôt quelle fable! Elle n'a peut-être pas plus de fondement que celle sur l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie, qu'on a cru si légèrement sur la foi d'Abulfarage.

Une note, écrite sur l'exemplaire du Pentateuque, conservé, à Caï-Fong-Fou, par les juifs qui se sont introduits dans la Chine, en l'an 73 de J. C., offroit bien des difficultés grammaticales et chronologiques que le C. de Sacy résout avec beaucoup de savoir et de sagacité. Il traduit cette note, et prouve qu'elle est composée de mots hébreux et persans.

Après la notice de deux manuscrits arabico-espagnols, remarquables par leur singularité, vient celle d'un manuscrit syriaque, contenant les livres de Moïse. On avoit voulu le faire passer comme très-ancien. Le C. de Sacy prouve évidemment qu'il ne remonte pas au-delà de l'an 1000, après J. C. Il en montre l'utilité pour la critique du texte des Septante, et ajoute que ce précieux manuscrit supplée encore, dans un très-grand nombre d'en-

droits, aux hexaples d'Origène, par rapport à la collation de l'exemplaire samaritain. Ce manuscrit syriaque renferme aussi les Actes des Apôtres et les Epitres, rangés suivant l'ordre usité parmi les Syriens. Le C. de Sacy en collationne quelques passages; ce qui suffit pour le faire apprécier.

Enfin, ce savant nous fait connoître deux manuscrits persans: l'un contient les listes chronologiques des princes de l'Orient, en remontant aux plus anciennes dynasties; le second est l'écrit d'un docteur Sunnis, qui regarde tous les savans *Schiis*, ou traditionnaires, comme réprouvés. Il désigne leurs derviches en ces termes: « Ces gens sont « ceux qui chantent sur différens tons et en mu- « sique, qui frappent les mains l'une contre l'autre, « qui dansent en rond, poussent des cris comme « des ivrognes, et contrefont les insensés. »

Toutes ces notices sont faites avec autant de goût que de critique. Leur savant auteur, le C. Silvestre de Sacy, donne une idée complète des manuscrits qu'il a lus, en tire ce qui s'y trouve d'utile ou d'intéressant, et les juge avec une grande impartialité. Egalement versé dans les langues hébraique, chaldéenne, syriaque, arabe, persanne, etc... il mérite d'être mis au premier rang des hommes les plus habiles qui ont cultivé la littérature orientale, depuis la rénovation des lettres. Rien n'égale son profond savoir que sa rare modestie.

S.-C.

Ceux qui desirent faire annoncer leurs ouvrages dans quelques-uns des meilleurs journaux de l'Allemagne, peuvent en remettre un exemplaire au bureau de ce journal.

ANNONCES.

L'AMANT ARBITRE, comédie en un acte et en vers ; par SÉGUR le jeune, *représentée pour la première fois, à Paris, par les artistes de l'Odéon, le 13 thermidor, an 7 ; prix* 1 *fr.* A Paris au salon littéraire, au Palais Egalité, galerie de pierres, n.° 146 et 147, côté de la rue des Bons-Enfans. Les exemplaires ont été fournis à la bibliothèque nationale.

MATHILDE, drame en prose et en cinq actes, par le C. MONVEL, *père, membre de l'Institut national des sciences et arts, représentée pour la première fois, au théâtre François de la République, le 9 messidor an 7.* A Paris, chez *Hautbout-Dumoulin*, libraire au palais Egalité, galerie du théâtre de la République, n.° 23, an 7. Les exemplaires out été fournis à la bibliothèque nationale. Prix 1 fr. 50 cent. et 2 fr. francs de port.

AVIS.

On peut s'adresser au Bureau du Magasin Encyclopédique, pour se procurer tous les Livres qui paroîssent en France et chez l'Etranger, et généralement pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

On s'y charge aussi de toutes sortes d'impressions.

Les Livres nouveaux sont annoncés dans ce Journal aussitôt après qu'ils ont été remis au Bureau ; c'est-à-dire, dans le Numéro qui se publie après cette remise.

Le Magasin paroît régulièrement le premier de chaque mois.

On prie les Libraires qui envoient des Livres pour les annoncer d'en indiquer toujours le prix.

Table des articles contenus dans ce numéro.

HISTOIRE.

Des anciens Gouvernemens fédératifs, et de la Législation de Crète. par le C. *Sainte-Croix.* 7

MÉTAPHYSIQUE.

Seconde lettre au C. *Millin*, sur une question d'Idéologie. 27

BIOGRAPHIE.

Extrait d'une Notice biographique sur *Bruguières*, lue à la société philomathique, par le C. *Cuvier.* 42

LITTÉRATURE FRANÇOISE.

Lycée, *ou* Cours de Littérature ancienne et moderne, par J. F. *Laharpe.* 58

MÉLANGES.

Sur le Chef-d'œuvre d'un Inconnu. par le C. *Chardon-la-Rochette.* 77

VARIÉTÉS, NOUVELLES ET CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES.

Au C. *L. R.* sur la Bibliographie. 97

Société d'émulation d'Abbeville, 103

Monumens antiques découverts à Auxerre. 106

Lycée de Grenoble. 114

Société philomathique. 117

THÉATRES.

Léonidas, *ou* le Départ des Spartiates. 125

L'Enfant de l'Amour. 124

Arlequin incombustible, *ou* l'Onguent pour la brûlure. 126

Le Bureau d'adresses des Mariages. 128

LIVRES DIVERS.

Anatomie.

Tabulæ anatomicæ quas ad illustrandam humani corporis fabricam collegit et curavit Justus Christianus Loder. 129

Médecine.

Instruction sur la pratique de l'Inoculation de la petite vérole, par le C. *Salmade.* 132

Chirurgie.

Dissertation anatomico-chirurgicale sur les fractions du col du fémur, par *A. Richerand.* 133

Voyages.

Voyage pittoresque de Syrie, de la Phœnicie, de la Palæstine et de la Basse-Aëgypte. 134

Voyage pittoresque de l'Istrie et de la Dalmatie. 135

Histoire.

Le Manuel républicain. 136

Numismatique.

Historia numothecæ Gothanæ — Histoire du cabinet des médailles de Gotha, par Frédéric *Schlichtegroll.* 137

Poésie.

Le Printemps, poème; par le C. *Devineau.* 139

Poésie allemande.

Q. Horatii Flacci carminum libri V. Des Q. Horatius Flaccus Oden V. Bücher, übersezt und mit einigen Anmerkungen begleitet von Joh. Friederich Roos. 140

Mélanges.

Notices et Extraits des manuscrits de la bibliothèque nationale. 142

(N.° 10.) 1.er Vendémiaire an 8.

MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS,

RÉDIGÉ

Par A. L. MILLIN.

AVIS DES ÉDITEURS.

Le prix de ce Journal est fixé :

à 9 francs pour trois mois,
18 francs pour six mois,
36 francs pour un an,
tant pour Paris que pour les Départemens, franc de port.

ON peut s'adresser au Bureau du Journal pour se procurer tous les Livres qui paroissent en France et chez l'étranger, et pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

CE Journal, auquel la plupart des hommes qui ont un nom distingué, une réputation justement acquise dans quelque partie des arts ou des sciences, tels que les citoyens DAUBENTON, DOLOMIEU, DESGENETTES, SILVESTRE DE SACY, FOURCROY, HALLÉ, HERMANN, SCHWEIGHÆUSER, LACÉPÈDE, LANGLÈS, LALANDE, LAGRANGE, LEBRUN, MARRON, MENTELLE, BARBIÉ DU BOCAGE, MORELLET, NOEL, OBERLIN, CHARDON LA ROCHETTE, CAILLARD, SAINT-LÉGER, VAN-MONS, TRAULLÉ, LÉVEILLÉ, COUSIN, CUVIER,

GEOFFROY, VENTENAT, CAVANILLES, USTERI, BOETTIGER, VISCONTI, VILLOISON, WILLEMET, WINCKLER, etc. ont fourni des Mémoires, contient l'extrait des principaux ouvrages nationaux : on s'attache surtout à en donner une analyse exacte, et à la faire paroître le plus promptement possible après leur publication. On y donne une notice des meilleurs écrits imprimés chez l'étranger.

On y insère les mémoires les plus intéressans sur toutes les parties des arts et des sciences; on choisit surtout ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y publie les découvertes ingénieuses, les inventions utiles dans tous les genres. On y rend compte des expériences nouvelles. On y donne un précis de ce que les séances des sociétés littéraires ont offert de plus intéressant; une description de ce que les dépôts d'objets d'arts et des sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des notices sur la vie et les ouvrages des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués dont on regrette la perte; enfin, les nouvelles littéraires de toute espèce.

Ce Journal est composé de six volumes in-8.° par an, de 600 pages chacun. Il paroît le premier de chaque mois. La livraison est divisée en deux numéros, chacun de 9 feuilles.

On s'adresse, pour l'abonnement, à Paris, au Bureau du Magasin Encyclopédique, chez le C. FUCHS, Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny.

A Amsterdam, { chez la veuve Changuion et d'Hengst. / chez Van-Gulik.
A Bruxelles, chez Lemaire.
A Florence, chez Molini.
A Francfort-sur-le-Mein, chez Fleischer.
A Genève, { chez Manget. / chez Paschoud.
A Hambourg, chez Hoffmann.
A Leipsic, chez Wolf.
A Leyde, chez les frères Murray.
A Londres, chez de Boffe, *Gerard Street.*
A Strasbourg, chez Levrault.
A Vienne, chez Degen.
A Wesel, chez Geisler, Directeur des Postes.

Il faut affranchir les lettres.

GÉOGRAPHIE.

Recherches sur la Géographie systématique et politique des Anciens, pour servir de base à l'histoire de la Géographie ancienne; par F. S. Gossellin, de l'Institut national de France. A Paris, de l'imprimerie nationale, an 6 (1798); deux vol. in-4.°, le premier de 272 pages, et le second de 322, avec quinze cartes, en grand papier: prix 36 francs; chez *Fuchs*, libraire, rue des Mathurins, maison de Cluni, n.° 334.

Les mémoires dont ces deux volumes sont composés, étoient destinés à entrer dans le recueil de l'académie des inscriptions et belles-lettres; mais ce corps littéraire ayant été aboli par un décret du 9 août 1793, le gouvernement les a fait imprimer, à cause de leur utilité et du jour qu'ils répandent sur la géographie ancienne et moderne. Le premier objet que le C. Gossellin s'y propose, est la restitution des systèmes géographiques que les anciens ont publiés successivement, et dont le développement éclaircit beaucoup de difficultés que l'on rencontre dans la lecture des historiens et des géographes de l'antiquité. Le second objet est de suivre

la marche des navigateurs anciens, le long des côtes, et quelquefois celle des voyageurs dans l'intérieur des terres, pour reconnoître les principaux lieux qu'ils ont visités, et pour fixer, avec plus de certitude, les limites de leurs découvertes. La géographie ancienne n'offre rien de plus difficile que la fixation de ces limites. L'auteur croit pouvoir démontrer que les lieux où se sont arrêtées les découvertes des anciens peuples, doivent être beaucoup plus rapprochés qu'on ne le pense communément. Il dit, avec encore plus de raison, qu'il étoit temps d'abandonner l'art des conjectures, et d'y substituer des faits et des mesures capables de remettre la géographie ancienne dans la classe des sciences exactes, dont on n'auroit jamais dû la séparer. On se convaincra, ajoute-t-il, d'après ces recherches, que les mesures et les itinéraires des anciens sont plus exacts qu'on ne le croit. Delisle, Fréret, Danville et quelques autres en avoient donné bien des preuves que le C. Gossellin fortifie et augmente. « Il assure également qu'il conduira ses lecteurs, le « compas à la main, le long de toutes les côtes de « l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, fréquentées « par les anciens. » Après avoir achevé ces longues courses, il ne restera plus au savant et laborieux auteur que de petites lacunes à remplir pour compléter les bases et les preuves de l'*Histoire de la Géographie ancienne, dans les différentes époques*, ouvrage très-important, qui nous manque, et que le C. Gossellin compte publier à la suite de ses profondes et intéressantes recherches.

Les premières roulent sur le système géographique d'Hipparque. Ce grand homme, qui florissoit 150 ans avant J. C., illustra la célèbre école d'Alexandrie, par les progrès qu'il fit faire à l'astronomie et à la géographie dans les rapports qu'elle a avec cette science. Personne, après lui, ne l'égala, et Ptolémée lui dut presque toutes ses connoissances. Il dressa un catalogue des étoiles fixes, et découvrit ensuite leurs mouvemens en longitude. Il calcula aussi des tables de celui du soleil et de la lune, pour 600 ans, et mesura la déclinaison de l'écliptique. Voilà les principaux services qu'Hipparque a rendu à l'astronomie. Le C. Gossellin le reconnoît pour le fondateur ou le restaurateur de la géographie positive. Cependant, il n'avoit point écrit d'ouvrage particulier sur cette science, s'étant contenté de discuter celui d'Eratosthène, dont Strabon prit la défense. L'esprit de système engagea Hipparque à donner à l'ancien Continent, un cinquième de plus qu'il ne devoit avoir en longueur, et à bouleverser les latitudes d'une grande partie de l'Asie. « Il ne jugea donc point, dit le « C. Gossellin, que les opinions proposées par Era- « tosthène, sur la direction de la chaîne du Tau- « rus, sur celle du cours de l'Indus, sur les lati- « tudes de Thapsaque, des Portes-Caspiennes, de « l'Asie, de la Margiane, de la Bactriane, et des « parties septentrionales de l'Inde, fussent assez « bien établies pour prévaloir sur le témoignage « des premiers historiens d'Alexandre. Il faut, « disoit Hipparque, que des observations incon-

« testables instruisent de la vraie position de ces « lieux, avant d'entreprendre de corriger les an- « ciennes cartes. Le doute de l'astronome étoit « sage ; mais Eratosthène avoit raison : et, par « une sorte de fatalité, tandis qu'Hipparque pro- « posoit une théorie sûre, (celle de soumettre la « géographie à des principes purement astronomi- « ques,) pour avancer les progrès de la science, la « géographie de l'Asie rétrogradoit dans ses mains, « en même temps que son essai de graduation de- « venoit la source d'une innombrable quantité d'er- « reurs dont on est à peine dégagé aujourd'hui. » Telle est la manière lumineuse dont l'auteur juge Hipparque, recommandable encore par l'invention de la méthode des projections et de la division des mers en plusieurs bassins isolés. Cet excellent mémoire est suivi de quatre tables ; la première, des principales latitudes d'Hipparque, le stade étant comparé à raison de 700 pour un degré du grand cercle ; la deuxième, celle des principales longitudes du même auteur, considérées comme étant prises sur une carte à *projection plate*, où le stade seroit compté à raison de 700 pour un degré ; la troisième, celle des longitudes, rapportées au méridien d'Alexandrie, et calculées d'après la valeur du degré de longitude, sous les parallèles de chaque position ; et la quatrième, de ces longitudes réduites au méridien du cap sacré de l'Ibérie.

Après les recherches de Bougainville et de Campomanes sur le périple d'Hannon, il sembloit que ce sujet étoit suffisamment éclairci et même épuisé.

Cependant le C. Gossellin, dans son mémoire sur les connoissances des anciens le long des côtes occidentales d'Afrique, répand encore, sur la relation du navigateur carthaginois, de nouvelles lumières, surtout par la comparaison du sommaire de cette relation, d'une partie du périple de Scylan, de l'expédition de Polybe sur ces mêmes côtes, et des détails que nous fournit là-dessus la géographie de Ptolémée. Tout ce qu'on trouve dans les écrits des modernes, relativement aux mêmes contrées, et dans les cartes les plus exactes et les plus rares, est employé avec beaucoup de soin et de sagacité, à l'appui de l'hypothèse de l'auteur. Cette comparaison lui a fait découvrir que la carte des côtes occidentales de l'Afrique, transmise par Ptolémée, n'est qu'un composé de trois parties distinctes, et que les deux dernières parties ne sont que la répétition de la première. Nous nous sommes quelquefois aperçus de la même chose, dans l'examen des nomenclatures géographiques de cet écrivain, qui concernent l'Asie; mais fixons nos regards sur le périple d'Hannon.

Aucune partie de cette espèce de journal fort abrégé, et écrit dans le style concis des inscriptions, (il étoit vraisemblablement la copie de quelqu'une) aucune partie, dis-je, n'est négligée. Elles sont toutes expliquées avec le plus grand détail, et le C. Gossellin ne laisse point de difficultés, sans se servir des moyens plus ou moins efficaces pour les résoudre. En un mot, son mémoire est un chef-d'œuvre de discussion. L'objet qu'il s'y propose

est de raccourcir de beaucoup la navigation du général carthaginois. Il prétend d'abord que le cap aujourd'hui Bojador offroit un obstacle invincible à surmonter aux frêles vaisseaux d'Hannon. Douze années, dit-il, de tentatives, de peines et de dépenses extraordinaires, faites par le prince Henri de Portugal, ont à peine suffi pour franchir ce redoutable promontoire : et, lorsque le pilote Gilianes (ou plutôt Gilles Anès) y eut enfin réussi, en 1432, l'étonnement et l'enthousiasme firent placer cet exploit au dessus de ceux d'Hercule. Ce qui se trouve confirmé par le récit de l'historien des conquêtes des Portugais aux Indes. « Le succès, « selon lui, qu'eut Gilles Anès, en doublant le « cap Bojador, qu'on avoit regardé jusqu'alors « comme l'extrémité du monde, et dont l'entre- « prise étoit crue plus difficile que ne l'avoit paru « autrefois la conquête de la toison d'or, fit revenir « le peuple de ses premières erreurs, et enfla le « courage des Portugais. » Ne pourroit-on pas dire que les Phéniciens et les Carthaginois avoient été plus hardis que les Portugais; et qu'en se dirigeant par la constellation de Cynosure, ou la petite Ourse, ils doublèrent fort au large le cap Bojador. Certes, un pareil effort étoit-il impossible à ceux qui, franchissant les caps Saint-Vincent, Finistère, etc., alloient tous les ans aux Sorlingues. Mais on sait combien les historiens portugais se plaisent à exagérer les exploits de leur nation; et ils se sont bien gardés de rendre justice aux François qui les avoient précédés. Les Dieppois

avoient reconnu les côtes d'Afrique depuis le cap Verd jusqu'à Rio-Sexto, sur la côte de Malaguette, dès l'an 1364. Ils fréquentèrent la Côte-d'Or, et naviguèrent au-delà du cap des Trois-Pointes, en 1380. Ce fut en 1383 qu'ils bâtirent le fort de la Mine. Je ne parle point de l'association que firent à cette époque les négocians de Rouen et de Dieppe, pour le commerce de Guinée; il prouve la réalité des découvertes des Normands. Ils connoissoient à peine l'usage de la boussole (1) et n'avoient pas l'expérience courageuse des Carthaginois pour les voyages de long cours.

Hannon aborde à Cerné, île de cinq stades de tour, et y fonde une colonie. Campomanes avoit supposé, avec peu de vraisemblance, que cette île étoit Madère. Bougainville la prend pour Arguin (appelée *Ghir* par les Arabes); ce qui n'est pas éloigné de la vérité. Le C. Gossellin, ne voulant pas que les Carthaginois eussent poussé si loin leur navigation, prétend que Cerné est l'île Fédal, que des voyageurs et plusieurs cartes nous représentent comme un simple promontoire. Il ne se dissimule pas néanmoins que ce *chétif rocher*, manquant peut-être d'eau et de végétation, n'étoit pas propre à l'emplacement d'une colonie et à l'entrepôt du commerce de Carthage dans ces contrées. Le choix de Cadix par les Phéniciens, celui de Gorée par les François et quelques autres, sont

(1) La variation de l'aiguille leur étoit absolument inconnue; ce qui devoit rendre leur route aussi périlleuse qu'incertaine.

des exemples qu'il rapporte pour justifier son opinion ; et nous les croyons devoir mériter l'attention des lecteurs qui n'auront pas de la répugnance à voir réduire à 62 lieues au-delà du détroit de Gibraltar, cette partie de la navigation d'Hannon. Il dit pourtant dans son journal, « Nous avons cru « reconnoître que Cerné étoit à l'*opposite* de Car- « thage, par rapport aux colonnes d'Hercule ; car « notre navigation, depuis Carthage jusqu'à ces « ces colonnes, et depuis les colonnes jusqu'à Cerné, « étoit égale. » Tout cela ne peut être, si Cerné est Fédal, ou nord-est de Mazagan, sur les côtes de Maroc.

Quoiqu'on ne trouve pas d'île près de la côte, au midi du cap de Nun, le C. Gossellin y place toutefois celle des Gorilles, qui fut le terme des courses d'Hannon. Un rapport exact des positions anciennes avec les modernes offre de grandes difficultés. Les rivages de la mer éprouvent bien des changemens ; et ce qui est île dans un temps, devient quelquefois partie du Continent, ou finit par être la proie des flots. Celle des Gorilles étoit assez petite pour avoir disparue par une de ces vicissitudes. Cette observation peut s'appliquer également à Cerné. Le savant auteur évalue la navigation au-delà des colonnes d'Hercule à 214 lieues de vingt au degré : « Et certes, ajoute-t-il, c'étoit beau- « coup pour le temps où Hannon vivoit, que d'a- « voir parcouru cet espace dans une mer inconnue, « le long d'une côte peuplée de barbares, dont il « n'avoit aucun secours à attendre. » Mais les

Carthaginois, conduits par Himilcon, à peu près à la même époque, et les Phéniciens avant eux, en attendoient-ils davantage des Ibériens et des Gaulois, lorsqu'ils parvinrent jusqu'aux Cassitérides ou Sorlingues. Ce voyage, qui dura quatre mois étoit certainement plus long et plus périlleux que celui d'Hannon. Si le terme de ce dernier n'est qu'à 80 lieues au nord-est du cap Bojador, comme le pense le C. Gossellin, sur quoi donc seroit fondée toute sa célébrité?

Cependant, pour rendre cette expédition plus surprenante, l'ingénieux écrivain tâche d'en reculer l'époque. Il en rapporte huit différentes qui souffrent toutes beaucoup de difficultés. Celle qui en a le plus est d'Isaac Vossius, savant assez décrié par ses paradoxes, qui la fait antérieure au temps d'Hésiode. La foible ressemblance du nom de Gorilles avec celui de Gorgones détermine le C. Gossellin de l'adopter. Après avoir rappelé toutes les opinions sur la fondation de Carthage, il prend un *terme moyen* entre le sentiment d'Appien et celui d'Eusèbe, et la fixe à 1265, ou *tout au moins* à 1235 avant J. C.: et, comme il ne fallut, selon lui, que peu de temps à un peuple navigateur et commerçant pour s'élever à un grand degré de prospérité, les habitans de cette ville ont été bientôt en état d'établir des colonies. En conséquence, le C. Gossellin croit que l'expédition d'Hannon a dû précéder Hésiode de 30 ou 40 ans, et qu'on peut la fixer vers mille ans avant l'ère chrétienne, Pline

assurant qu'elle s'est faite au siècle de la splendeur de Carthage.

On observera que le témoignage isolé d'Eusèbe n'a pas un grand poids, et que celui d'Appien s'éloigne trop de l'opinion commune, pour être décisif. Josephe fait mention des annales de Tyr, qui rapportoient la fondation de Carthage à 143 ans et huit mois après la construction du temple de Salomon. Celui-ci ayant été achevé l'an 1009, Carthage n'a donc été bâtie que l'an 861 avant notre ère. Solin, dont l'opinion est adoptée par Newton, fait remonter cette époque à l'an 883; Tite-Live, suivant l'auteur du sommaire de son 51.me livre, à l'an 846; et Trogue-Pompée ou Justin, à l'année 825, *condita est urbs hæc* LXXII *annis, ante quam Roma.* Enfin, Velleius Paterculus la fixe en l'an 818, puisqu'il assure que les fondemens de Carthage furent jetés 65 ans avant ceux de Rome; *ante annos quinque et sexaginta quam urbs Romana conderetur.* Le C. Gossellin s'appuie encore de l'autorité de Strabon; mais ce géographe s'exprime d'une manière vague. « Le vulgaire, dit-il, parle « beaucoup (Θρυλεῖται) de l'empire que Minos exerça « sur la mer, et des navigations des Phéniciens qui, « passant les colonnes d'Hercule, fondèrent, au « milieu de la Libye, des villes maritimes, peu « après la prise de Troye. » Ce passage ne prouve rien; et, en matière de chronologie, il faut des témoignages formels et précis. Si donc Carthage n'a été fondée au plus tôt que l'an 886, suivant Petau,

le voyage d'Hannon doit être postérieur à cet événement, environ de trois siècles, comme l'observe très-bien le C. Gossellin. Ainsi, c'est au commencement du VI.me avant J. C., selon Bréquigny, qui a laissé sur ce sujet une savante dissertation manuscrite, ou au plus tard vers l'an 570, d'après le résultat historique qu'offre le mémoire de Bougainville, qui a commenté, avec autant d'esprit que de savoir, les paroles de Pline, les seules dont on puisse tirer quelque lumière sur l'époque des découvertes du navigateur carthaginois.

Il faut lire, dans l'ouvrage même du C. Gossellin, tous les détails exacts et intéressans sur les îles Fortunées, par lesquels se termine son mémoire sur les côtes occidentales d'Afrique. Il en consacre un autre non moins curieux sur les côtes orientales de cette partie du monde, où il fixe les connoissances qu'en ont eu les anciens, au cap Prasum, aujourd'hui *Brava*. Il y montre très-bien les progrès de ces connoissances, et ne confond jamais les temps; ce qu'auparavant lui, n'ont que trop souvent fait les savans qui ont consacré leurs veilles à l'étude de la géographie ancienne. Ce judicieux écrivain, entraîné par l'autorité d'une foule d'auteurs, avoit avancé dans son excellent ouvrage, la *Géographie des Grecs analysée* (1), que les anciens avoient fait le tour de l'Afrique. Il croit aujour-

(2) Ouvrage qui avoit remporté le prix à l'académie des belles-lettres, et dont la lecture doit précéder celle des deux volumes sur la géographie positive et systématique des anciens. Il reste encore entre les mains du C. *Fuchs* quelques exemplaires de ce premier ouvrage.

d'hui cette opinion erronée, et la combat avec des moyens sinon convaincans, du moins fort spécieux. « On a prétendu, dit-il, que les anciens n'auroient « point su que l'Afrique étoit une véritable péninsule, si le tour n'en avoit été fait par quelque « navigateur. *Nous sommes loin de penser que le « tour de l'Afrique n'avoit jamais été fait avant « Nechos ;* les nombreux témoignages que nous « avons recueillis sur une géographie perfectionnée « dans des temps très-antérieurs à ceux dont nous « parlons, ne permettent guères de douter que « toutes les côtes du Continent n'eussent été parcourues. Il ne seroit donc pas impossible que la « relation qui nous occupe (celle d'Hérodote), eût « été forgée d'après le souvenir confus de ces antiques « voyages. » Une pareille supposition, fut-elle vraie, ce que nous sommes fort éloignés de croire, ne détruiroit donc pas le fait très-important, que les anciens connoissoient la possibilité du tour de l'Afrique. La relation des Phéniciens, sous Nechos, a pu être accompagnée de quelques détails peu croyables, sans que pour cela elle dut passer pour totalement fausse. D'ailleurs, le récit d'Hérodote est si simple, et porte un tel caractère de vérité, qu'on ne peut le rejeter, qu'en renonçant aux règles d'une sage critique. Cet historien ne parle point d'après le témoignage mensonger des Grecs; mais il rapporte celui des Egyptiens, qui n'avoit aucun intérêt, soit de politique, soit de vanité, de le tromper. Ecoutons-le s'exprimer par la bouche de son savant et fidèle interprète, Larcher : « Les Phé-

« niciens s'étant donc embarqués sur la mer Ery-
« thrie, naviguèrent dans la mer Australe. Quand
« l'automne étoit venu, ils abordoient à l'endroit
« de la Libye où ils se trouvoient, et semoient du
« blé. Ils attendoient ensuite le temps de la mois-
« son ; et, après la récolte, ils se mettoient en mer.
« Ayant ensuite voyagé pendant deux ans, la troi-
« sième année ils doublèrent les colonnes d'Her-
« cule, et revinrent en Egypte. Ils racontèrent, à
« leur arrivée, qu'en faisant voile autour de la
« Libye, ils avoient vu le soleil à leur droite. Ce
« dernier fait me paroît nullement croyable ; mais
« peut-être le paroîtra-t-il à quelqu'autre. C'est
« ainsi que la Libye a été connue pour la première
« fois. »

Mais le fait qu'Hérodote ne peut comprendre, s'explique : Les anciens philosophes, surtout les Pythagoriciens, plaçoient le nord à droite, et le midi à gauche (3). D'après cette opinion, qui ne leur étoit pas sans doute particulière, les Phéniciens avoient eu, dans une partie de leur route, le soleil à droite, ayant navigué au-delà du tropique, pour doubler ensuite le cap de Bonne-Espérance, etc....

Le C. Gossellin attaque ensuite les deux relations que, selon lui, Eudoxe de Cyzique donna sur un semblable voyage, entrepris sous le règne de Ptolémée Evergète. Il les regarde comme contradic-

(3) *Aristot. de Cœlo*, l. II, c. II. *Pseudo Plut. De Placit. philos.* l. II, c. X.

toires et invraisemblables, les jugeant d'après ce qu'en rapporte Pomponius Mela, sous la foi de Népos, et d'après ce qu'en dit Strabon, sous celle de Posidonius. Pourquoi supposer deux relations? Est-il donc impossible que ces détails, peut-être fort altérés, fussent tirés d'un seul et même ouvrage que le temps nous a ravi? Du reste, nous avouons que le C. Gossellin a raison de relever des traits fabuleux qui se trouvoient dans la relation d'Eudoxe, et d'observer que cet écrivain avoit emprunté bien des choses de celle d'Hannon. Le C. Gossellin ne parle point du voyage d'Euthymène de Massilie ou Marseille, qui paroît avoir été envoyé par ses compatriotes pour reconnoître la côte occidentale d'Afrique, dont il parcourut une partie assez considérable, vers le temps d'Alexandre. Nous ajouterons que les difficultés qui s'opposoient à la route d'Hannon, devoient nécessairement favoriser celle des Phéniciens sur la côte occidentale d'Afrique, qu'ils remontoient du midi au nord.

Polybe avoit composé, non-seulement l'histoire qui a immortalisé son nom, mais encore un ouvrage géographique, dans lequel il attaquoit Dicæarque et Eratosthène, dont les opinions étoient alors des autorités. Cet ouvrage est perdu, et nous n'en avons que des fragmens conservés par Strabon et Pline. Le C. Gossellin les a rassemblés avec soin; il en corrige heureusement un fort essentiel de ce dernier auteur, et tire de tous, avec beaucoup de sagacité, des résultats précieux. Ceux-ci nous offrent principalement l'idée que Polybe s'étoit faite, d'a-

près une ancienne carte, de l'étendue de la Méditerranée, à laquelle il donnoit en longueur 5550 stades de plus qu'elle n'a réellement. Sa carte manquoit d'accord et d'ensemble. « D'ailleurs, l'exac-« titude qu'elle semble offrir dans plusieurs points « ne lui appartient pas plus, dit le C. Gosselin, « que celle que nous avons remarquée dans la carte « d'Eratosthène, n'appartenoit à cet ancien. La « précision apparente de ces auteurs n'est que le « résultat, plus ou moins heureux, d'une combi-« naison aveugle des mesures fictives qui leur étoient « transmises, qu'ils modifioient suivant leurs opi-« nions particulières, et qu'ils disposoient ensuite « dans un cadre dont les limites avoient été déter-« minées par d'anciennes observations astronomi-« ques, inconnues à tous les Grecs. Nous concevons « que la carte construite d'après ces observations, « a pu être changée, pour l'utilité des navigateurs, « en une carte à *projection plate*, et que c'est sous « ce dernier mode seulement, que, vers l'époque « des conquêtes d'Alexandre, elle est parvenue aux « peuples qui habitoient les bords de la Méditerra-« née. Trop peu instruits, trop dénués de moyens « pour reconnoître l'espace sous lequel ils devoient « la considérer, ils ont cru qu'elle représentoit « fidèlement le plan de la terre. Quand ensuite ils « ont cherché à lui comparer l'étendue des pays « qu'ils parcouroient, ils n'ont pas tardé à s'aper-« cevoir que les distances s'appliquoient bien, dans « cette carte, aux dimensions en latitude, mais « qu'elles refusoient de s'accorder avec les dimen-

« sions en longitude. Ce contraste étoit l'effet né-
« cessaire de sa projection, qui prolongeoit de
« plus d'un cinquième toutes les distances de l'est
« à l'ouest; et comme cette erreur se rencontroit
« toujours, on chercha sans cesse à la corriger.
« Chaque voyageur, après avoir mesuré ou évalué
« sa marche, concluoit qu'il falloit resserrer, sur la
« carte, l'espace qu'il avoit parcouru; il avançoit
« ou reculoit un des points extrêmes de sa route,
« sans s'inquiéter de l'excès ou du défaut de dis-
« tance que ce changement opéroit dans les autres
« intervalles qu'il trouvoit fixés. Ainsi, chaque
« point de la terre se trouvoit, se transportoit au
« gré des auteurs; et de cette espèce de tâtonne-
« ment, sont nés les différens systêmes qui ont
« répandu tant d'incertitudes sur les relations, et
« tant d'obscurités sur la science. » Ces réflexions sont très-lumineuses; et on en trouve plusieurs de ce mérite dans l'ouvrage dont nous rendons compte. Polybe croyoit la zône torride habitable, et fit un livre exprès pour combattre l'opinion contraire, adoptée par la plupart des anciens.

Le nom de Marin de Tyr étoit fort peu connu; et on doit savoir gré au C. Gossellin de l'avoir tiré de l'oubli. C'est vers la fin du premier siècle de l'ère chrétienne que vivoit cet ancien écrivain, qui avoit formé un corps complet de géographie. Il ne nous est connu que par les citations de Ptolémée. Celui-ci s'est approprié en quelque sorte l'ouvrage de Marin, en le présentant sous une forme mieux ordonnée, et, par ce moyen, a acquis une partie de la grande

grande célébrité dont il a joui jusqu'à ce jour. « C'est « ce larcin qui a fait croire, suivant le C. Gos- « sellin, pendant plus de quinze siècles, qu'on lui « devoit toutes les connoissances accumulées dans « son livre; tandis qu'elles ne sont dues qu'aux « recherches de Marin. Il est donc juste de dé- « truire une erreur trop longtemps accréditée, et « de rendre à la mémoire de cet homme laborieux « la portion de gloire qu'il s'est acquise par ses « utiles et pénibles travaux. » Cette justice, rendue à Marin de Tyr, n'empêche point notre auteur de lui reprocher son ignorance en astronomie, et une foule d'erreurs grossières qu'il a commises. L'origine en étoit néanmoins indépendante de toute observation astronomique, et tenoit uniquement au désordre de la projection de sa carte. Sa méthode offroit encore deux vices remarquables : la première consiste à faire le degré de l'équateur plus petit que celui du méridien, quoiqu'ils dussent être égaux, dans l'hypothèse de la terre sphérique adoptée par les anciens. « La seconde, c'est qu'il n'a eu « égard qu'à la graduation admise de son temps, « pour établir ses latitudes, sans s'inquiéter des « distances itinéraires, d'après lesquelles on parois- « soit les avoir combinées jusqu'alors; et que, pour « les longitudes, il les a supputées sur les distances « fictives que renfermoit la carte, sans s'arrêter à « la graduation qu'on avoit adoptée avant lui. » Un pareil oubli des premiers principes de la sphère n'échappe point à la critique du savant Gossellin,

qui en donne de très-bonnes raisons qu'il faut lire dans son propre ouvrage.

Les bornes de cet extrait nous forcent à regret de ne pas nous arrêter beaucoup au long et important mémoire sur le golfe arabique, qui termine l'ouvrage de cet auteur. Il renferme des discussions très-curieuses, parmi lesquelles on distinguera d'abord celles sur Ophir et Tharsis. Après avoir réfuté les nombreuses conjectures hasardées là-dessus, il croit retrouver Ophir dans une ville qui existe encore dans la partie septentrionale de l'Yémen, et que la retraite des eaux, sur cette côte, a dérobée depuis longtemps aux recherches des historiens et des géographes. Le nom de *Tharsis* ne peut être, selon le C. Gosselin, que celui de *Mer*, ou quelques-uns de ses dérivés. Cela nous paroît démontré par plusieurs passages de la Bible et de ses meilleurs interprètes; ils n'ont pas échappé aux recherches du savant auteur.

Les Grecs, et peut-être même les Egyptiens, n'eurent des connoissances étendues, sans être toujours fort exactes, du golfe arabique, qu'après le règne d'Alexandre et sous celui des Ptolémées. Le C. Gosselin n'oublie rien pour tirer, des périples combinés d'Agatharchide et d'Artémidore, de toutes les relations anciennes et modernes, les lumières qui peuvent éclaircir son sujet. Mais, dans cette discussion, s'offre une grande difficulté; c'est la disproportion des mesures employées surtout par ces auteurs. L'origine s'en trouve dans deux erreurs

remarquables ; l'une dans l'intercalation d'une côte étrangère qu'on a ajoutée à la longueur de la côte occidentale du golfe ; et l'autre, dans la fausse évaluation du stade dont on s'est servi pour déterminer quelques-unes des distances. Pour savoir comment on peut se tromper dans une pareille évaluation, il importe de remarquer que Posidonius, en proposant une nouvelle mesure de la terre, réduisit à 500 stades la valeur du degré du grand cercle, qu'on avoit compté jusqu'alors de 700 stades. « Son opinion ayant été adoptée par « l'école d'Alexandrie, on changea les distances « portées dans les anciens itinéraires, pour exprimer les espaces dans la proportion qu'exigeoit la « nouvelle méthode ; c'est-à-dire, qu'on substitua le « stade fictif de Posidonius à celui qui avoit servi « de module aux mesures des premiers navigateurs. » En convertissant d'ailleurs leur stade en degrés et en minutes de degré, on livroit plus ou moins à l'arbitraire cette opération, qui ne pouvoit être ni parfaitement exacte, ni absolument générale. Elle devoit donc devenir la source de bien des erreurs et des méprises. Après l'avoir découvert, le judicieux Gossellin n'a rien adopté sans un mûr examen, et a calculé, avec beaucoup d'exactitude, la valeur des différentes sortes de stades, employées par les auteurs ; et ce n'est pas un des moindres services qu'il ait rendus à la géographie ancienne.

En prenant l'étendue du golfe arabique, en ligne droite, depuis Suez jusqu'au cap méridional du détroit de Babel Al-Mandeb, on la trouve égale

à vingt degrés de l'échelle des latitudes; ce qui revient aux 14000 stades de 700 au degré, suivant les anciens, qui ont donc connu la longueur absolue du golfe arabique avec assez de précision. Il n'est guères moins certain qu'ils connoissoient, avec la même exactitude, la sinuosité de ses côtes, dont ils s'écartoient peu dans le cours de leurs navigations. L'auteur fait encore mention des changemens arrivés aux côtes orientales de ce golfe, qui est insensiblement comblé par les sables. Il remarque que plusieurs parties de ces côtes, soit orientales, soit occidentales, ne sont plus dans la géographie de Ptolémée, telles qu'il les avoit décrites. En conséquence, selon lui, les latitudes de cette portion de côte, depuis Bérénice jusqu'à Myos-Hormos, sont plus élevées dans le texte grec de ce géographe, que dans l'ancienne version latine, qui passe elle-même pour un texte; « Et comme, ajoute-t-il, la « différence est quelquefois considérable, on ne « peut l'attribuer qu'à des combinaisons étrangères, « postérieures aux temps de Ptolémée, et qui ont « dérangé le plan primitif de son ouvrage. » Mais ne pourroit-on pas en trouver plus naturellement la cause dans les altérations successives qu'ont dû éprouver les lettres numériques de cet ancien auteur, de la part des copistes. On sait avec quelle négligence ils nous les ont transmises, et combien il est difficile de s'assurer de leur exactitude à cet égard. Du reste, la bibliothèque nationale possède deux ou trois superbes exemplaires de cette ancienne version, qui paroissent n'avoir jamais été

collationnés. Nous exhortons le C. Gossellin à entreprendre ce travail, qui peut être d'une grande utilité pour éclaircir le texte de Ptolémée, et le rendre moins fautif.

Nous sommes fâchés de n'être pas de son avis sur le précieux monument d'Adulis, dont il se propose d'attaquer l'authenticité. Il ne manque pas de faire valoir toute l'ignorance du moine Cosmas; au contraire, elle nous paroît en quelque sorte un gage de sa fidélité (4). Un ignorant n'est pas un habile faussaire; et il auroit nécessairement fallu l'être pour imaginer un pareil monument. Son style n'a aucun rapport avec celui de l'ouvrage où il se trouve inséré. Les titres que Ptolémée Evergète y prend, sont absolument conformes à ceux que Théocrite donne au père de ce prince. Plusieurs noms de lieux qu'on y lit, se reconnoissent encore dans les relations que Lobo et quelques autres Portugais nous ont données de l'Ethiopie et des pays circonvoisins. Mais il y a deux difficultés, et elles n'échappent point à la sagacité de notre auteur; la première est la date de 27 ans du règne de Ptolémée Evergète, qui n'occupa, selon les uns, que 25 ans, et suivant d'autres 26, le trône d'Egypte. Sans s'arrêter à la solution de cette difficulté, proposée par Dodwell, Chishull, etc., le C. Gossellin offre

(4) Le savant Lacroze fait la même réflexion, et la développe dans une lettre destinée à défendre l'authenticité du monument d'Adulis. Il dit : *Inscriptionem Adulitanam sine controversiâ veterem esse arbitror, neque satis intelligo, qui ficta haberi possit*, etc. Thes. Epist. t. III, p. 288.

lui-même la véritable ; elle consiste dans l'erreur qu'on doit supposer raisonnablement dans les deux lettres K, Z, du texte de Cosmas. « Malheureuse-« ment, selon notre critique, il renferme des preuves de « *fausseté* bien plus palpables, quoiqu'on ne les ait pas « encore relevées. Parmi les nombreuses conquêtes « que cette inscription attribue à Evergète, il est dit « qu'il s'est emparé de la Médie et de toutes les « contrées intermédiaires jusqu'à la Bactriane. Ce-« pendant, on connoît assez les principaux faits des « successeurs d'Alexandre, pour savoir qu'Evergète « n'a jamais pénétré dans ces régions éloignées, « soumises aux Séleucides. » Voilà l'argument le plus fort contre l'authenticité du monument d'Adulis. D'abord, nous observerons que l'histoire des Ptolémées, et particulièrement celle de Ptolémée Evergète, est pleine de lacunes ; que les événemens de leur règne sont plutôt indiqués que racontés dans les anciens historiens, et qu'ordinairement on est réduit au témoignage des abréviateurs et à quelques passages isolés qu'on lie et concilie difficilement. Il n'est donc pas étonnant de n'y pas trouver tous les détails propres à éclaircir le monument dont nous parlons. S. Jérôme, qui avoit sous les yeux bien des écrits qui, depuis lui, se sont perdus, dit néanmoins, dans son commentaire sur Daniel (5), que Ptolémée Evergète, s'étant emparé de la Syrie et de la Cilicie, conquit aussi les parties supérieures au-delà de l'Euphrate, et presque

(5) Chap. XI.

toute l'Asie (soumise aux Séleucides), *superiores que partes trans Euphratem, et propemodum universam Asiam :* ce qui s'accorde avec le récit de Justin, qui assure que tout l'empire de Séleucus auroit tombé au pouvoir de Ptolémée, *totum regnum Seleuci occupasset*, s'il n'eut pas été rappelé par une sédition élevée en Egypte. Enfin, Polyen avance que ce prince se rendit maître, sans efforts, de toute la contrée située entre le mont Taurus et l'Inde (6). On est forcé de se contenter de ces faits généraux ; et rien ne les contredit formellement. Mais reportons quelques preuves positives en faveur de l'authenticité de cette inscription. On y lit que Ptolémée Evergète dressa, à l'usage de la guerre, des éléphans que son père et lui avoient pris à la chasse dans le pays des Troglodytes et en Ethiopie. Diodore de Sicile, sur la foi d'Agatharchide, rapporte également que ce Ptolémée, troisième du nom, passionné pour la chasse des éléphans, envoya Simmias, un de ses amis, à la découverte, et que celui-ci visita les nations éthiopiennes qui habitoient les bords de la mer (7). Agatharchide, et après lui, S. Jérôme, nous apprennent que Ptolémée Philadelphe, père d'Evergète, fut le premier qui tira de l'Ethiopie des éléphans. Définitivement, il est question dans l'inscription d'Adulis, des choses sacrées et des trésors emportés autrefois par les Perses, qu'Evergète rapporta en Egypte. Josephe et S. Jérôme confirment

(6) Livre VIII, chap. L.
(7) Livre III, chap. XVIII.

ce fait qu'il n'est pas permis de révoquer en doute.

Telles sont les premières observations qui se sont présentées à notre esprit, sur les soupçons formés contre l'authenticité d'un monument que nous nous proposons d'éclaircir plus particulièrement. Le C. Gossellin trouve encore bien des difficultés sur la position d'Adulis ; et, pour les résoudre, il suppose trois villes de ce nom. Nous n'examinons pas jusqu'à quel point cette hypothèse est fondée ; mais il nous paroît qu'il fait en cet endroit et dans quelques autres, un usage trop fréquent des argumens négatifs. Ceux-ci n'offrent pourtant que des conjectures et jamais des preuves. Les critiques modernes en ont étrangement abusé ; principalement le P. Hardouin, dont le C. Gossellin embrasse l'opinion sur l'inscription d'Adulis. Quand même les faits qui y sont rapportés ne se trouveroient dans aucun écrivain ancien, en seroient-ils moins vrais ? Est-ce que les monumens ne se suppléent pas les uns aux autres ? Ne devons-nous donc pas la connoissance de bien des choses aux seules inscriptions ? leur témoignage même n'est-il pas souvent préférable à celui des historiens ? etc....

Si l'ouvrage du savant Gossellin étoit une de ces productions ordinaires, qui n'annoncent qu'une érudition triviale et des recherches peu intéressantes, nous nous serions épargnés la peine d'entrer dans les discussions qu'on vient de lire. Mais il est si plein de vues neuves et utiles, que nous avons cru devoir en soumettre quelques articles à

à un examen réfléchi. Notre intention n'a point été, cependant, d'en faire la censure ; nous avons seulement voulu proposer des difficultés dont l'éclaircissement peut tourner à l'avantage de la vérité.

Le P. Riccioli avoit donné quelques essais de l'ancienne géographie astronomique comparée; le C. Gossellin a été plus loin que ce savant jésuite, en examinant, avec autant de critique que de savoir, quelles étoient les opinions des anciens sur les différences en longitude et en latitude des lieux, et quels pouvoient être le fondement et la certitude de ces opinions. Pour atteindre ce dernier but, il a réuni les différens membres épars des anciens géographes, et en a offert des résultats qui nous font connoître leurs systêmes particuliers. Cette excellente méthode est seule capable de hâter les progrès de la science du globe. Le C. Gossellin nous paroît être le premier qui s'en soit servi ; et c'est avec un grand succès. S'il la continue, avec toute la persévérance et l'application dont cet habile écrivain est doué, il aura posé les vastes et solides fondemens d'un bel édifice, l'histoire de la géographie, dont nous desirerions qu'il fût à la fois l'architecte et l'ouvrier, et après lequel il ne manquera plus rien à sa gloire. Dans l'ouvrage qu'il publie aujourd'hui, il joint à une vaste érudition géographique et historique, des connoissances mathématiques et astronomiques que le célèbre Danville n'avoit pas (8). Il

(8) Ce sont ces connoissances qui mettent son ouvrage fort au dessus d'un autre du même genre, quoique rédigé d'une autre ma-

lui est encore bien supérieur par la clarté du style, l'ordre et la disposition des matériaux, l'étendue et l'exactitude des calculs. L'académie des belles-lettres s'applaudissoit d'avoir reçu dans son sein le C. Gossellin ; et il en alloit devenir un des principaux ornemens, lorsque cette illustre compagnie fût supprimée. Son ouvrage n'en doit pas moins être considéré comme une suite nécessaire du recueil des mémoires de cette académie, dont il auroit fait une partie très-importante. Du reste, l'exécution typographique de ces deux volumes, sur *la Géographie systématique et positive des anciens*, est belle et correcte. Les cartes en ont été dessinées par l'auteur lui-même, avec beaucoup de goût et de précision. Chaque volume est terminé par une table analytique qui en rappelle tous les résultats, et les fait mieux saisir. Les tableaux de longitudes, de latitudes, de mesures, etc., répandus dans tout l'ouvrage, ont encore le mérite d'une grande exactitude. S.-C.

nière, par un savant allemand, M. Mannert, intitulé : *Géographie der Griechen und Roemen* (Géographie des Grecs et des Romains). L'auteur a distribué son ouvrage d'après l'ordre géographique, et il indique ensuite chronologiquement ce que chaque auteur a dit de chaque lieu, depuis Homère et Hérodote, jusqu'à Pomponius Méla. Cette réunion de passage est précieuse et utile, sans doute, mais la marche du C. Gossellin est bien différente ; il présente successivement chaque système géographique dans son ensemble, et il développe une étendue de connoissances, une profondeur de critique qui rendent son ouvrage un des plus précieux qui ait été publié, et un véritable monument dont la littérature françoise devra jamais s'honorer. A. L. M.

PHYSIOLOGIE.

Réflexions sur les Corps organisés et les sciences dont ils sont l'objet, par G. L. Duvernoy, ancien élève des écoles de santé de Strasbourg et de Paris, correspondant de la société médicale de cette dernière ville.

Premier Extrait.

La vie n'est, aux regards du physiologiste qui cherche à en pénétrer la cause, que le mouvement dans un corps organisé.

Pour vivre, il faut être organisé, c'est-à-dire, formé d'un ensemble de parties, plus ou moins dépendantes les unes des autres, qui ont la propriété d'attirer les corps extérieurs, de les interposer entre leurs molécules, et de leur donner un arrangement différent de celui qu'exigeroient les lois des affinités chymiques. Cette propriété est celle de la nutrition. Tous les corps vivans se nourrissent. Ils ont encore cela de commun qu'ils viennent tous de corps semblables à eux, qu'ils produisent tous des corps qui leur ressemblent.

On appelle organe une partie d'un corps vivant propre à exécuter un des modes d'action dont l'ensemble compose sa vie. Ces actions, particulières à telle ou telle partie, portent le nom de fonctions.

Moins un corps vivant a de fonctions différentes à exécuter, plus son organisation est simple.

Cette règle générale semble souffrir quelques exceptions à l'égard de plusieurs animaux, dont l'organisation paroît, au premier coup-d'œil, plus simple que celle d'un grand nombre de végétaux ; le polype d'eau douce, par exemple, dans lequel on ne découvre ni nerf, ni muscle, ni vaisseau, a une organisation apparente plus simple que celle de beaucoup de végétaux, qui excitent notre admiration par l'élégance de leurs formes et l'éclat de leurs couleurs.

Mais quand le polype ne nous donneroit pas, par l'analyse chymique, des produits plus compliqués que ceux du végétal, l'analogie seule nous porteroit à croire que la simplicité de son organisation n'est qu'une fausse apparence, dont la source est uniquement dans l'imperfection de nos sens. Pour sentir, se mouvoir et se nourrir, pour séparer le poison le plus subtil que l'on connoisse (1), il faut assurément que l'arrangement intime de ses

(1) « De tous les animaux connus jusqu'à présent, il semble qu'il « n'y en a aucun dont le venin soit aussi puissant, aussi actif que « celui du polype. Dans un instant il vient à bout d'éteindre le « principe du mouvement et de la vie dans les vers d'eau, quelque « irritables et durs à mourir qu'ils soient d'ailleurs. Et, ce qu'il y « a de plus admirable encore, c'est qu'à peine sa bouche ou ses « lèvres touchent-elles ce ver, qu'il est mort; tant est grande la « force et l'énergie de ce poison qui s'introduit par les pores du « ver, et va sur le champ éteindre en lui le principe de la vie et « du mouvement. » *Traité sur le venin de la vipère*, par *Fontana*; Florence 1781.

parties soit plus compliqué que celui du végétal, qui ne donne aucun signe de sensibilité ni de faculté lors motive.

Depuis le végétal, qui ne fait que se nourrir et se reproduire, jusqu'à l'être intelligent qui l'observe, il y a un grand nombre de gradations dans l'organisation des êtres vivans.

En comparant les différens corps organisés entre eux, *on découvre, dans l'organisation de chacun d'eux, la raison des fonctions qu'il exécute* (2).

Si l'usage de certaines parties ne nous est pas connu dans beaucoup de corps organisés, c'est faute d'avoir assez comparé les fonctions de ceux chez lesquels elles existent, avec celles des corps organisés, chez qui on ne les trouve pas.

Si, d'un autre côté, plusieurs corps organisés exercent des fonctions dont nous ne voyons pas la cause dans leur organisation, c'est que son arrangement intime échappe à nos sens bornés.

Nous devons donc plutôt attribuer à l'imperfection de nos connoissances et à celles de nos sens, quelques observations qui semblent encore être en opposition à la règle que je viens d'énoncer, qu'à la réalité des faits. Il y en a d'ailleurs un si grand nombre d'autres qui la rendent évidente, que l'on ne sauroit ne pas se persuader qu'elle est sans ex-

(2) Cette proposition seroit susceptible des plus beaux développemens. Il auroit été intéressant de présenter ici la série des observations les plus piquantes, faites sur l'usage des parties, par ceux qui s'occupent d'anatomie comparée; les bornes de ce mémoire ne me l'ont pas permis.

ception. Celles qui paroissent exister à présent disparoîtront sans doute, à mesure que les observations se multiplieront, et que l'homme inventera de nouveaux moyens d'expérience.

Cette vérité devient surtout frappante pour celui qui a suivi les cours d'anatomie comparée du savant professeur *Cuvier*. Le tableau de l'organisation animale qu'il y déroule, avec tant de clarté, aux yeux de ses élèves, est pour le philosophe qui s'attache toujours à la recherche des causes, une source féconde de jouissances. Qu'il est satisfaisant pour son esprit, toujours avide de sciences, de parcourir, avec le maître intelligent qui le dirige, la série des êtres qui ont été successivement l'objet de ses recherches ! Que de rapports il saisit avec lui ! Comme les ressources du suprême architecte se déploient à ses regards étonnés ! Partout il voit une cause, une raison, un but; et toujours le moyen d'y parvenir, le plus simple, le plus facile et le moins coûteux. La douce persuasion qu'une intelligence suprême a présidé à cet arrangement sublime, s'empare de sa raison soumise à l'évidence. Il fait un retour sur lui-même, réfléchit sur les moyens qui lui ont été répartis pour jouir de l'existence, et prend dès-lors la détermination de ne s'en servir que de la manière la plus digne de celui qui les lui a donnés.

Celui qui domine tous les autres êtres par ses fonctions intellectuelles, est doué d'organes que l'on ne retrouve dans aucun d'eux, du moins parfaitement ressemblans. Aucun animal, parmi ceux qui

ont un encéphale, n'a la partie supérieure des hémisphères du cerveau aussi volumineuse que celle de l'homme : on la voit constamment diminuer de volume, à mesure que l'intelligence des animaux devient de plus en plus bornée. Comment ne pas en conclure que cette partie doit exécuter, chez lui, des fonctions dont il jouit seul au plus haut degré ? Je pourrois multiplier les exemples ; celui que je viens de citer est un des plus frappans que nous offre l'histoire de l'organisation animale.

Les caractères les plus essentiels d'analogie des différens corps vivans, se prennent de leur organisation intérieure.

Le professeur *Desfontaines* (3) vient de prouver que cette vérité, déja connue à l'égard des animaux (4), s'étendoit également aux végétaux, en observant que la structure intérieure des monocotylédons étoit constamment différente de celle des décotylédons.

Cependant ces caractères sont d'autant plus évidens à l'extérieur, que l'organisation des corps vivans est plus simple ; mais, à mesure que cette organisation se complique, ils cessent d'être apparens, et se cachent dans l'intérieur.

Le végétal, qui ne fait que se reproduire et se nourrir en absorbant, sécrétant et excrétant, exécute la très-grande partie de ces fonctions par des organes

(3) Voyez les *Mémoires de l'Institut national.* Sciences physiques et mathématiques, t. I.

(4) Voyez le *Discours sur la nature des animaux*, de Buffon.

disposés à l'extérieur. Son organisation apparente, ses formes extérieures, doivent donc avoir une bien grande influence sur ses propriétés, sur ses produits, puisqu'elles modifient singulièrement ses fonctions de la nutrition et de la génération, qui remplissent uniquement le cercle étroit de sa vie. Dans l'animal, au contraire, les parties qui doivent être absorbées, entrent d'abord, en très-grande partie, dans des cavités intérieures ; ainsi, l'air pénètre dans les poumons, les trachées ; l'eau, dans les branchies ; les alimens, dans l'estomac. Il faut ouvrir l'animal pour observer l'organisation de ces cavités, qui ont une bien grande influence sur sa manière de vivre.

Plus l'organisation est simple, moins les parties de l'être organisé sont dépendantes l'une de l'autre. Elles se suppléent d'autant plus facilement l'une l'autre, que leur organisation est plus analogue.

L'être vivant, dont toutes les parties exécutent les mêmes fonctions, le polype qui sent, se meut et se nourrit dans toutes ses parties, ne souffre pas lorsqu'on lui en retranche quelqu'une. Au contraire, c'est pour lui une génération artificielle : les parties dont on le prive sont suffisamment organisées pour jouir de la vie. Elles deviennent bientôt, pour nous, des êtres semblables à lui.

Le végétal, qui n'est, pour ainsi dire, qu'organe nutritif, souffre peu du retranchement d'une de ses parties ; toutes deviennent indifféremment des êtres semblables à celui dont on les retranche. Le changement des étamines en pétales, par la force de la nutrition ;

nutrition; les racines que l'on fait sortir de la tige en l'entourant de mousse que l'on humecte; les feuilles qui se développent des racines, les racines qui partent des branches, lorsqu'on plante un arbre renversé; la multiplication des végétaux par drageons, boutures, marcottes, etc., prouvent la grande analogie des parties des végétaux entre elles.

Plus les parties de l'être organisé sont différentes l'une de l'autre, plus elles sont dans une dépendance mutuelle; moins elles peuvent se suppléer l'une l'autre; plus l'être organisé souffre du retranchement de l'une d'elles; plus la vie est intimement attachée à leur ensemble; et plus aussi l'être organisé est-il parfait.

Les corps organisés jouissent d'une vie d'autant plus active, que leur organisation est plus compliquée, qu'ils ont plus de moyens de communication avec les corps qui ne sont pas eux. Mais, en même temps, les causes qui tendent à l'éteindre, semblent se multiplier avec les rapports établis entre eux et les corps extérieurs.

La vie s'exécute suivant des modes déterminés et constans dans les différens êtres organisés. Un grand nombre de ces modes ont évidemment leur raison suffisante dans l'organisation. L'analogie nous porte à croire que la cause de beaucoup d'autres est la même, quoiqu'elle se soustraye à nos recherches.

On est convenu d'appeler *lois de l'économie organique*, les modes de liaisons nécessaires de certains phénomènes des corps vivans: d'où il résulte que

ces phénomènes se succèdent constamment l'un à l'autre, ou qu'ils se présentent toujours simultanément, sans que nous puissions nous en rendre compte par nos sensations.

C'est ainsi qu'en physique on appelle *loi d'attraction*, la manière dont les corps célestes tendent à s'approcher l'un de l'autre par une cause inconnue, dont l'effet nous semble être une attraction : la manière dont les corps terrestres tendent, par la même cause, à retomber sur la surface de la terre, lorsqu'une force étrangère les en a éloignés. C'est ainsi qu'en chymie on appelle *loi d'affinité*, la manière constante dont les molécules des corps se combinent entre elles.

Les lois de l'économie organique sont sans doute plus multipliées chez les êtres dont l'organisation est la plus compliquée; moins nombreuses chez ceux où elle est la plus simple.

Dépendent-elles d'une cause unique? C'est un problême que l'homme ne résoudra peut-être jamais.

Cette cause, ou l'ensemble de ces causes, si tant est qu'il y en ait plusieurs, a été désignée par les médecins sous le nom de *nature*. Les anciens médecins l'ont personnifiée. *Hippocrate* l'appelle la *médecine des maladies*. *Galien* (5) dit que la nature est une force qui réside dans les animaux, et dirige, avec prévoyance, leurs opérations; qui exécute, dans l'homme, ces mouvemens dont la volonté pourroit

(5) Galien, lib. II. *De Symp. causis.*

à peine venir à bout ; qui, de même que la volonté, fait agir, pour parvenir à ses fins, des muscles qui nous sont inconnus ; qui s'ouvre de nouvelles routes pour l'extirpation de la matière morbifique ; qui, en un mot, sans avoir besoin d'instruction, fait tout ce qui est nécessaire. *Baglivi* dit des médecins, qu'ils sont les ministres et les interprètes de la nature (6). *Sauvages* la définit : « Le principe « des efforts produits pour la conservation de la « santé et pour l'extirpation des maladies, quand « même la volonté y répugne (7). »

Sans avoir besoin de recourir à quelque chose d'étranger, pour ainsi dire, à l'animal que l'on place dans son corps pour le gouverner, même à son insu, auquel on attribue une intelligence, une prévoyance que l'homme n'acquiert pas, même après une longue expérience, ne peut-on pas concevoir que l'organisation des êtres vivans est telle, qu'il ne peut survenir aucun changement dans leur machine, sans qu'il s'en excite d'autres propres à réparer le mal qu'il a fait, s'il a dérangé l'économie de l'être organisé? On peut ainsi reporter toute l'intelligence à l'ouvrier qui a organisé. Rien ne peut nous en donner une plus grande idée.

Les phénomènes des corps vivans s'exécutent donc tous d'après des lois propres à ces corps. Elles tendent toutes à la conservation des êtres organisés,

(6) *Opera medica.*

(7) Voyez *Sauvages ;* OEuvres diverses, §. I. Principes fondamentaux de la pathologie. *Chap. III.*

pendant le temps qu'ils peuvent, d'après leur organisation, jouir du mouvement vital. Ils ont des maladies; ils meurent par une suite de ces lois.

L'observation de ces phénomènes; leurs ressemblances ou leurs différences; leur classification d'après ces analogies ou dissemblances; le rapport de ces phénomènes avec ceux des corps inorganiques; le rapport des phénomènes particuliers comme effets, à des phénomènes généraux comme causes; enfin la liaison de ces phénomènes entre eux; leur dépendance de causes que l'esprit humain ne peut plus pénétrer, mais dont il est obligé de supposer l'existence, constituent la science de l'économie des êtres vivants. Cette science est nécessairement liée à celle des êtres inorganiques.

La physiologie, dans le sens le plus étendu, est la science des phénomènes des êtres organisés, considérés dans l'état de santé. Un corps organisé jouit de la santé, lorsqu'il peut exécuter toutes les fonctions de la manière la plus conforme aux moyens qui lui ont été donnés pour conserver l'existence.

La science que je viens de définir est fondée sur la connoissance des phénomènes que présentent les corps inorganiques, et sur celle de l'organisation des êtres vivans.

On n'aura une physiologie parfaite que lorsque les lois de la nature inorganique seront toutes connues; qu'après avoir bien déterminé l'arrangement organique de chaque être vivant, et observé tous les phénomènes que ces êtres présentent dans l'état de santé. Alors on déterminera la liaison de ces

phénomènes, comme effets, avec l'organisation intime de chaque être vivant, comme cause, et avec les phénomènes de la nature inorganique, et on les rapportera à des lois, comme on a rapporté ceux-ci à des lois générales.

On ne pourra pas plus déterminer la cause de ces lois, qu'il ne sera possible de découvrir celle des lois de l'attraction. On n'en calculera pas moins les phénomènes qu'elles produisent, comme on a calculé les phénomènes de l'attraction.

En comparant le degré de perfection où en est la physiologie, avec celui où elle peut s'élever un jour, on est effrayé de la distance immense qui l'en sépare.

La manière dont on étudie aujourd'hui le plus communément l'histoire naturelle, en général, et la botanique plus particulièrement, ne peut faire envisager ces sciences que comme des introductions à celles que je viens de définir.

La pathologie des corps organisés est la science des phénomènes qu'ils présentent dans l'état de maladie. Un corps vivant est malade, lorsqu'il ne peut exécuter une ou plusieurs de ses fonctions, de la manière la plus conforme aux moyens qui lui ont été donnés pour conserver l'existence.

La pathologie est fondée, comme la physiologie, sur la science de la nature inorganique et sur la connoissance de l'organisation des corps vivans. Pour être parfaite, elle doit apprendre à connoître les phénomènes des corps vivans dans l'état de maladie, leur liaison réciproque, les rapports qu'ils

ont, soit avec l'organisation des êtres vivans, soit avec les phénomènes de la nature inorganique; enfin, elle doit s'arrêter où l'observation n'est plus possible, et rapporter tous ces phénomènes à des lois générales dont elle calcule les effets.

La physiologie et la pathologie ont donc pour base, l'une et l'autre, la science des phénomènes des corps inorganiques, et l'observation de l'arrangement intime des corps organisés. C'est d'après cet arrangement qu'ils varient leurs rapports avec les corps extérieurs, et qu'ils exécutent les fonctions qui modifient ces rapports. Ceux-ci dépendent, dans l'état de santé, comme dans l'état pathologique, des lois qui régissent les corps organisés, et de celles auxquelles sont soumis les corps inorganiques.

La physiologie et la pathologie sont donc liées intimement l'une à l'autre. Elles s'éclairent mutuellement. Pour bien juger des phénomènes qu'un corps organisé présente dans l'état de maladie, il faut pouvoir les comparer à ceux qu'il offre dans l'état de santé, et réciproquement. L'observation des fonctions des corps vivans dans l'état de maladie, éclaire sur l'usage et l'importance de ces fonctions dans l'état de santé. Les rapports des corps exterieurs avec les corps organiques dans l'état de santé, se déterminent, en partie, par l'influence qu'ils ont sur ces corps dans l'état de maladie, et réciproquement.

Les phénomènes pathologiques de l'homme étoient déja réduits en science; on avoit déja observé leurs liaisons, soit entr'eux, soit avec les corps extérieurs;

on avoit déja décrit leurs successions plus ou moins nombreuses ; on connoissoit l'influence qu'ils devoient avoir sur la vie de l'homme, que sa physiologie étoit encore au berceau.

Une maladie est une suite de phénomènes plus ou moins différens de ceux qui se passent dans l'état de santé. Une maladie est distincte d'une autre, lorsqu'elle présente une série de phénomènes différens. Dans chaque maladie, il y a plus ou moins de fonctions qui ne s'exécutent pas comme dans l'état de santé. Quelquefois elles s'écartent toutes plus ou moins de cet état.

Une maladie a lieu à la suite d'un changement interne survenu dans un ou plusieurs organes, qui fait que ceux-ci présentent alors des phénomènes différens de ceux qu'ils offroient dans l'état de santé.

L'organe qui subit ce changement, influe alors plus ou moins sur les fonctions des autres organes de l'individu, selon les liaisons plus ou moins intimes qu'il a avec eux. Il s'excite alors des mouvemens dans plusieurs de ces organes, qui sont différens de ceux de l'état de santé, et la maladie se caractérise.

Ainsi, les mouvemens observés dans les maladies, ou les phénomenes que le corps malade présente au médecin, et qui donnent à celui-ci l'idée de la maladie, doivent être distingués par lui, en ceux qui dépendent immédiatement de changemens nuisibles survenus à quelque partie de l'individu malade, et en ceux qui ont lieu dans d'autres par-

ties, à la suite de ces changemens, et qui tendent à réparer les altérations qu'ils ont apportées dans l'économie organique.

La cause de toutes les maladies est un changement arrivé primitivement dans un ou plusieurs organes de l'individu, qui se communique plus ou moins promptement aux autres organes, suivant sa nature et les liaisons des organes altérés.

Il y a d'autant plus de fonctions de dérangées, toutes choses d'ailleurs égales, que celle qui l'a été la première avoit plus d'importance.

On conçoit facilement que plus les parties du corps organisé dépendront les unes des autres, plus le changement survenu à l'une d'elle influera sur l'état des autres. Alors, ou elles subiront des changemens analogues, ou elles en éprouveront d'une autre nature, qui tendront à réparer l'altération des premiers.

Les maladies générales seront donc d'autant plus fréquentes, que l'être organisé sera composé de parties dont la dépendance mutuelle est plus intime; c'est surtout dans cette organisation compliquée qu'il y a, comme l'a dit *Hippocrate, confluxus unus, conspiratio una, consentientia omnia* (8).

Par une raison contraire, le corps organisé, dont toutes les parties diffèrent peu entr'elles, ont à peu près les mêmes fonctions, qui sont par conséquent peu dépendantes l'une de l'autre, sera moins sujet aux maladies générales.

(8) *Liber de Alimentis.*

L'altération survenue dans une partie sera suivie d'autant plus facilement d'altérations analogues, dans celles avec lesquelles celle-ci est plus immédiatement unie, que cette altération, toutes choses d'ailleurs égales, sera plus interne, et que la vie sera moins énergique dans l'individu.

Par contre, les altérations survenues dans un organe seront suivies d'autant plus facilement, dans les organes avec lesquels il est le plus immédiatement lié, de changemens réparateurs de ces altérations (symptômes de réaction dans le langage de l'école), que l'individu jouira d'une vie plus énergique, et que ces altérations seront moins profondes.

La pathologie de l'homme traite des maladies dont il est susceptible. Elle fait connoître l'ordre et la succession des phénomènes pathologiques dans chaque maladie; elle calcule, par leur moyen, le degré d'influence de la cause qui les produit sur la vie de l'individu; et, par une observation souvent répétée, elle parvient à prédire, jusqu'à un certain point, l'ordre dans lequel ils doivent se succéder; s'ils ne cesseront qu'avec la vie de l'individu, ou s'ils disparoîtront pour faire place aux phénomènes physiologiques.

Le pathologiste observe de plus les phénomènes que lui présentent les corps qui entourent l'homme malade; il note avec soin les changemens qui surviennent chez celui-ci, à la suite des changemens qui se passent chez ceux-là; il en conclut qu'ils ont une liaison entr'eux, sans pouvoir souvent en

pénétrer la cause. De même que le chymiste observe un rapport entre un sel et un alkali, sans pouvoir en connoître la raison, il appelle affinité, l'effet de cette cause qu'il ne connoît pas, le pathologiste appelle loi de l'économie organique, la co-existence nécessaire de certains effets dont il ne connoît pas mieux la cause.

L'influence des changemens qui se passent dans les corps extérieurs, sur ceux qui arrivent dans l'homme malade, étant connue, le médecin dispose ces corps de la manière la plus propre à faire recouvrer à l'homme l'exercice de toutes ses facultés, à le rétablir dans l'état de santé.

La pathologie des corps organisés forme le complément de la connoissance de l'économie de ces êtres. Celui qui ne les étudie que dans l'état de santé, ne les connoît que très-imparfaitement : je dis même plus; on ne peut connoître avec exactitude leurs phénomènes physiologiques, qu'en les comparant aux phénomènes pathologiques. C'est surtout dans l'état de maladie que l'observateur voit, avec étonnement, l'être organisé déployer les ressources nombreuses que l'auteur de la nature lui a données, pour resister aux agens qui tendent à lui nuire. Les lois de l'économie organique, observées dans l'état de maladie, offrent d'autant plus d'intérêt, sont d'autant plus piquantes à connoître, qu'elles présentent des résultats moins souvent observés, peu connus encore, et qui s'éloignent plus ou moins de ceux que nous remarquons ordinairement. Un recueil bien fait de ces lois, rédigé en

style aphoristique, seroit une véritable philosophie pathologique.

La pathologie a pour base l'observation; ses premiers élémens sont pris de nos sensations : elle a donc un degré de certitude plus ou moins approchant de celui de toutes les autres sciences fondées sur l'observation, en raison de la complication plus ou moins grande des phénomènes observés. Elle seroit parfaite, si la marche de toutes les maladies avoit été bien observée; si la liaison de ces maladies avec les corps extérieurs, soit pour leur production, soit pour leur marche et leur terminaison, étoit bien connue. Alors on connoîtroit toujours si telle maladie doit amener la mort, ou peut être suivie de la guérison; et, dans ce dernier cas, on emploieroit les moyens propres à amener cette heureuse terminaison.

Comme la médecine est fondée sur l'observation des phénomènes qui entourent l'homme, de ceux que celui-ci présente, et de leur influence réciproque, il suit de là qu'elle pourra marcher continuellement vers la perfection, sans peut-être jamais y atteindre.

Il faudroit, pour qu'elle parvînt au plus haut degré de perfection, que la pathologie de tous les corps organisés fût bien connue; il faudroit connoître tous les phénomènes des corps inorganiques; il faudroit que l'on eût calculé les influences multipliées de tous ces corps sur les êtres vivans, soit dans l'état de maladie, soit dans l'état de santé; et celles des corps organisés sur les corps inorga-

niques ; et celles enfin des êtres vivans les uns sur les autres. On conçoit qu'alors ce ne seroit plus la médecine de l'homme seulement, mais de tous les êtres vivans.

Celui-là seroit donc parfait médecin, qui connoîtroit à la fois la physiologie et la pathologie de tous les corps organisés.

Il est permis sans doute au philosophe de rêver à ce degré de perfection; mais le génie de l'homme pourra-t-il jamais l'atteindre? Quoi qu'il en soit, ses efforts doivent constamment être dirigés vers ce but. Toutes les sciences naturelles doivent contribuer à l'y conduire. Ce sont autant de roues qui servent à porter en avant le char de sa science dans la carrière immense qu'il doit parcourir. Malgré la rapidité de leur mouvement, elles ne l'y font marcher qu'avec lenteur, mais d'un pas assuré. Ainsi le médecin philosophe embrasse toutes les sciences naturelles dans son vaste plan ; il regarde ceux qui les cultivent comme ses collaborateurs. Ce sont autant d'ouvriers qui travaillent à l'édifice sublime dont il est l'architecte. Il se fait ouvrier lui-même, sans perdre de vue sa vocation la plus importante, et concourt ainsi doublement à l'exécution de l'ouvrage. Plein d'estime et d'attachement pour ceux qui travaillent avec lui, persuadé que, sans eux, il ne pourroit rien, qu'avec eux il peut tout, il leur voue une éternelle reconnoissance. Mais il n'oublie jamais son but; il le voit toujours comme le plus haut degré de perfection auquel l'homme puisse atteindre. Rien n'est plus capable de lui faire sentir

toute la dignité de son être, de lui donner la perfection morale, de l'affranchir de toutes ces petites passions qui s'opposent continuellement au développement du génie et à la jouissance du bonheur. Qu'il y a loin de celui qui, persuadé de ces vérités, fait tous ses efforts pour mériter le titre honorable de médecin, avec celui qui l'usurpe et s'en sert pour tromper impunément ses semblables ! Et cependant on les confond souvent ignominieusement l'un avec l'autre.

HISTOIRE.

MÉMOIRE sur la ville d'Alexandrie, d'après les auteurs arabes, par L. LANGLÈS, conservateur des manuscrits orientaux de la bibliothèque nationale.

ALEXANDRIE, que les Arabes nomment *él-Eskenderyeh*, le seul port de toute l'Ægypte sur la Méditerranée, est située vers le 47°, 55′ de longitude, et le 31°, 11′, 30″ de latitude, suivant M. Bruce (1), qui a pris un terme moyen entre ses propres observations et celles de différents voyageurs; Eratos-

(1) *Bruce's voyage*, t. I, p. 16.

thènes (2) la plaçoit à 31°, 3′, 15″. L'*él-Eskenderyeh* moderne n'est pas à beaucoup près aussi considérable, et n'occupe pas le même emplacement que l'*Alexandria* des anciens ; ces changemens ont fourni une ample matière à l'érudition de nos modernes, parmi lesquels on doit distinguer les académiciens Bonami (3) et Danville, qui ont, pour ainsi dire, restauré l'ancienne ville ; le dernier s'est occupé aussi de l'Alexandrie moderne (4), dont il a publié un plan levé géométriquement par un françois, et qu'il regarde comme « bien moins imparfait que celui de M. Norden, « lequel manque, dit-il, de précision dans les détails, comme il manque d'échelle. » J'ai eu souvent occasion de rendre hommage aux rares talens de l'exact, je dirai même de l'étonnant Danville ; mais ici je ne puis m'empêcher de reconnoître les tristes effets de la prévention, et je me contenterai d'opposer à l'assertion au moins hasardée de l'antagoniste déclaré de Norden, un témoignage plus transcendant que le sien dans l'objet dont il s'agit. L'excellent ingénieur et voyageur danois, M. Niebuhr (5), qui a vu lui-même l'état des choses, « n'a pas voulu « lever le plan d'Alexandrie, parce que nous en possé« dons déja un fort bon dont nous sommes redevables « à Norden. » Mais il est une erreur beaucoup plus réelle que Danville partage avec tous les historiens, les voyageurs et les critiques modernes ; erreur qui nous

(2) *Gossel. géographie analysée*, p. 8 *et passim.*
(3) *Mém. de l'acad. des inscrip.* t. IX, p. 416 et suiv.
(4) *Mém. sur l'AEgypte*, p. 52 et suiv.
(5) *Voy. en Arabie*, t. I, p. 59.

a été transmise par les auteurs grecs et latins (6), que le savant Aboûlfédha (7) lui-même, et Chéryf-Éddricy (8), ont aussi consignée dans leur géographie. C'est l'opinion généralement reçue, et qui attribue à Alexandre-le-grand la fondation de la ville dont il s'agit. Le savant Sainte-Croix n'ayant consulté que les auteurs que nous venons de citer, partage leur opinion; il place la fondation de cette ville à la 5.me année du règne d'Alexandre, c'est-à-dire, à la première de la CXII.me olympiade, 332 ans avant l'ère vulgaire (9). Je crois pouvoir contester au conquérant macedonien, une gloire qui ne lui appartient certainement pas : il n'est que le restaurateur d'un ville dont la fondation se perd dans l'océan des temps, mais qui, à l'époque de son apparution sur la scène du monde qu'il ensanglanta, étoit, à la vérité, bien déchue de sa grandeur première, soit qu'elle ait été ravagée par les Persans, comme le disent les historiens arabes, soit que l'invasion de ces étrangers ait fait à l'Ægypte entière une plaie qui n'étoit pas encore cicatrisée à l'arrivée d'Alexandre; il n'en est pas moins vrai que son architecte Dinocrates ou Dinochares n'a fait que relever les ruines de Raqoudah (10), ville fameuse dans les anciennes annales de l'Ægypte. Une

(6) *Arrian.* lib. III, c. I. *Plut. Vit.* Alex. *Diod.* n.o 52. *Justin*, lib. XI, c. XII. *Curt.* lib. IV.

(7) *Descrip. ægypt.* p. 21, *exedit. Arab. lat.* Michaelis.

(8) *Geogr. Nub.* p. 94.

(9) *Exam. critiq. des histor. d'Alexand.* p. 72.

(10) *Rakoti*, et *Rakote* en ægyptien.

pareille assertion paroîtroit hasardée, si elle n'étoit appuyée sur le témoignage authentique des auteurs orientaux les plus estimés, et sur l'existence de plusieurs monumens qui se retrouvent encore dans les ruines d'Alexandrie.

Presque tous les auteurs arabes et persans (11), dignes de faire autorité, et qui ont parlé d'*él-Eskenderyeh* ou Alexandrie, s'accordent à la présenter comme une des plus anciennes et des plus grandes villes du monde. Avant Alexandre elle se nommoit *Raqoudah* (12), qu'on reconnoît aisément

(11) *Al-Maqryzy*, chap. des villes de l'AEgypte. *Descript. d'él-Eskenderyeh, Ben-áyás, descript. d'él-Eskenderyeh*, p. 22 du manuscrit N°. 595 de la bibliothèque nationale.

(12) *Al-Bákoucy*, p. 30 du *Ketáb talkhys, etc.*, N.o 585, ar. de la bibl. nat., attribue la fondation d'Alexandrie au premier Alexandre, le même qu'Achek, fils de Séleukus le grec, qui fit le tour de la terre, et qui construisit les murailles de Gog et de Magog. Quelques-uns, dit-il, prétendent qu'elle fut bâtie par Alexandre, fils de Dara, fils d'une fille de Philippe; par Chédâd, suivant d'autres: mais il est certain qu'on y voit des bâtimens et des colonnes en pierres, antérieurs aux constructions d'Alexandre. « Enfin, l'auteur ano- « nyme de l'ouvrage turk, intitulé: *Flambeau de la mer Méditerranée*, où *Description de toutes les îles, côtes, villes, depuis le détroit de Gibraltar, jusqu'à celui de Constantinople*, dit positivement qu'Alexandrie est une ville fort ancienne, « dont on ignore le fondateur. Alexandre rétablit cette ville qui étoit « ruinée, et lui donna son nom. » Voyez la description de la côte d'Alexandrie, dans l'ouvrage que je viens de citer, lequel a été composé en turc, vers l'an de l'hégire 927 (1520), par un neveu de Kemâl-reïs, le plus grand amiral des Ottomans, qui vivoit sous le règne de Soleïman II. Je me suis servi de l'excellente traduction françoise, faite par Cardonne, et déposée à la bibliothèque nationale. Enfin, le Maqryzy atteste formellement ce fait dans deux chapitres de sa *description géographique et politique de l'AEgypte*; 1.o dans celui intitulé *Etymologie du nom de l'AEgypte*

dans

dans *Rhacotis* (Ῥακώτης), nom sous lequel les auteurs grecs et latins désignent l'emplacement choisi par Alexandre, pour y fonder, disent-ils, la ville d'Alexandrie; on le donna ensuite à un quartier de cette ville où étoit situé le Sérapéïon, et conséquemment la bibliothèque. Les (13) mêmes auteurs nous représentent Rhacotis comme un village habité par des bergers et des pêcheurs, et muni d'une garnison pour empêcher la descente des ennemis (14); mais les ruines de Palmyre, de Ba'albek, de Tchehelminâr ou Persépolis, celles d'Alexandrie même, offrent-elles aujourd'hui un autre aspect que celles

et sa signification; 2.° dans la *description d'Alexandrie.* Dans le premier chapitre, il dit que ce furent les compagnons du grand prêtre Qêlymoum qui, sous le règne de Messrâïm, découvrirent les trésors de l'AEgypte, exploitèrent les mines, posèrent des talismans, construisirent d'immenses édifices et fondèrent plusieurs villes, parmi lesquelles on distingue Raqoudah, bâtie sur l'emplacement d'Alexandrie. Notre auteur dit dans l'autre chapitre, que « cette ville fut construite du temps de Messrâïm, etc.

(13) *Strab. géogr.* lib. XVII, p. 547. *Héliod. AEthiop.* lib. I, c. II.

(14) Le même académicien, cité dans une note précédente, prétend « qu'en choisissant l'emplacement d'Alexandrie, Alexandre consulta « moins la salubrité du lieu que son heureuse situation; ce qui la « rendit en peu de temps une des plus florissantes villes du monde. » On ne peut en effet révoquer en doute l'insalubrité du climat et du territoire d'Alexandrie, qui a contribué peut-être, autant que les ravages des étrangers, à la décadence de Raqoudah; il ne falloit pas moins que les vastes ruines de cette ville et le souvenir de sa splendeur passée, pour prouver que ce site étoit susceptible de recevoir une nombreuse population. J'ajoute même que, d'après les inconvéniens de toute espèce qu'il présentoit, il y auroit eu de l'imprudence à vouloir y fonder une grande ville; on pouvoit craindre qu'elle ne fût jamais habitée, ou qu'elle ne soit bientôt dépeuplée, si l'on n'eut été rassuré par l'expérience du passé.

de Raqoudah, du temps d'Alexandre? Les uns placent sa fondation sous le roi Messraïm, fils de Béysser, fils de Noë; les autres l'attribuent à un très-ancien roi arabe, nommé Chédâd, fils de A'ad, qui fit placer cette inscription sur les murailles : « Moi, « Chédâd, fils de A'ad, j'ai commencé à bâtir cette « ville quand je n'avois pas encore un seul che- « veu blanc, et que je ne craignois pas les appro- « ches de la mort; j'ai accumulé au fond de la mer « un trésor haut de 13 coudées; on ne pourra l'en « tirer qu'à la fin du monde, au jour de la déso- « lation de la terre, lorsque l'univers changera de « face (15). » Nous ne prétendons pas fixer l'époque où vivoient Messraïm et Chédâd; l'histoire les place dans les temps fabuleux des Arabes, sur lesquels nous n'avons nul renseignement : mais on ne peut révoquer en doute l'extrême antiquité et la réalité des événemens et des monumens, qu'on fait remonter au temps des Patriarches, ou que l'on attribue aux Génies. Les mêmes auteurs attestent que « Raqou- « dah a été bâtie et ruinée plusieurs fois; que cent « dix années solaires (16) après que Bakht Nassar « (ou Nabuchodonosor) l'eut saccagée, ainsi que « Menf (Memphis), du temps des Grecs Eskender

(15) L'*Edrycy* rapporte la même inscription avec quelques variantes; mais on y voit toujours que Chédâd revendique pour lui-même la gloire d'avoir fondé la ville dont il s'agit.

(16) Le *Maqryzy* place l'invasion de Bakht Nassar, et conséquemment la ruine de Memphis et de Raqoudah, vers la 2356.e année après le déluge, 1684 ans avant la destruction du temple de Jérusalem. Je donne ces dates pour ce qu'elles valent, sans prétendre m'engager dans une discussion chronologique.

« ben Filibous (Alexandre, fils de Philippe, sur-
« nommé le conquérant), le même qui vainquit
« Dârâ (Darius) et qui régna sur la Perse, la re-
« construisit à neuf, et lui donna son nom; il y
« établit le siége de l'Empire, qui avoit été jus-
« qu'alors à Menf. » Ajoutons que les monumens chargés d'hiérogliphes, et qui se trouvent encore aujourd'hui dans les décombres d'Alexandrie, attestent l'existence d'une ville bien antérieure à Alexandre (17). Personne n'ignore qu'avant l'arrivée du conquérant macédonien, même avant le voyage du père de l'histoire grecque en Ægypte, l'intelligence de l'histoire sacrée étoit absolument perdue. Est-il probable qu'Alexandre ait fait sculpter des textes considérables de cette écriture sur les monumens de sa nouvelle ville? ce sont, me dira-t-on, les dépouilles de quelques villes voisines, et je n'ignore point que celles de Memphis ont contribué à l'embellissement d'Alexandrie; mais est-il probable qu'on en ait tiré une aussi grande quantité de monumens chargés d'hiéroglyphes, dont plusieurs ne paroissent pas même assez considérables pour avoir mérité les honneurs du transport? Observons aussi que l'histoire du Phare, qui est incontestablement plus ancien que l'Alexandrie proprement dite, se lie intimement à celle de Raqoudah. Une ville pour laquelle on avoit élevé un pareil édifice, ne pouvoit être d'une médiocre importance. Que ce Phare ait été construit

(17) Je puis garantir que ces monumens sont plus nombreux que l'on ne le croiroit, d'après le récit de Norden.

pour favoriser la navigation, ou pour la sureté de l'Ægypte en général, un édifice aussi immense pouvoit-il rester longtemps isolé? de quel droit mettroit on en question l'existence de la ville de Raqoudah, auprès de laquelle il étoit situé? Mais sans développer ici tous les motifs qui devoient attirer des habitans dans le voisinage, le site a du fixer l'attention des Pharaons, qui ont laissé tant de preuves de leur amour pour les arts, et de leur zèle à encourager l'industrie nationale: ils étoient à la vérité secondés par des sujets paisibles, sobres, industrieux, patiens, et même entreprenans. Je sais que Strabon (18), et d'autres auteurs, nous représentent les Ægyptiens comme renfermés dans leur propre pays, et comme ayant Typhon, c'est-à-dire la mer, en horreur. Mais si je ne craignois de m'engager dans une longue discussion, où il faudroit établir un ordre chronologique et discuter les textes, il ne me seroit pas impossible de soutenir que les Ægyptiens rivalisèrent les Phæniciens pour le commerce (19), le docte Huet (20) nous les représente les uns et les autres comme les plus anciens navigateurs du monde. Les Ægyptiens s'étoient emparés du commerce de l'Orient par la mer Rouge, où ils pénétroient par le moyen du canal de Suez; les autres,

(18) *Strab. géogr.* lib. XVII.

(19) *Hist. du com. et de la navig. des anciens*, p. 22.

(20) Le savant que nous venons de citer auroit pu ajouter, d'après Hérodote, que les AEgyptiens fournirent à l'armée de Xerxès deux cents vaisseaux. *Hérod. trad. du C. Larch.* t. V, p. 61. A cette époque les AEgyptiens étoient déja bien déchus de leur grandeur première.

de celui de toute la Méditerranée, et ils entretenoient aussi des correspondances avec l'Orient, mais l'Ægypte n'en étoit pas moins l'entrepôt des marchandises du monde connu. Le port le plus avantageusement situé, pour ne pas dire le seul qu'offre l'Ægypte pour un pareil commerce, c'est incontestablement celui que nous connoissons maintenant sous le nom d'Alexandrie. Peut-on imaginer que les Ægyptiens si actifs alors, si industrieux, assez hardis pour entreprendre de joindre les deux mers, assez opiniâtres pour exécuter ce canal de communication, dont la possibilité a été contestée de nos jours (21); peut-on imaginer qu'un pareil peuple aura méconnu toute l'opportunité d'un pareil emplacement, jusqu'à ce qu'un conquérant étranger leur enseigna le parti qu'ils en pouvoient tirer, et leur créa un port qui, malheureusement, devoit leur être chaque jour moins utile? Je n'ignore pas que, même sous la domination des Grecs, l'Ægypte vit encore luire pour elle quelques beaux jours; mais qu'étoient-ils en comparaison de sa splendeur sous les règnes des Pharaons, époque (22) où ils créèrent et accumulèrent plus de monumens, que les ennemis des sciences et des arts n'ont pu en détruire pendant près de vingt siècles.

(21) *Le Maqryzy* nous a donné l'histoire fort circonstanciée de ce canal, que j'ai transcrite et traduite en entier; elle est fort longue. On y voit que ce canal a été creusé à une époque qui se perd dans la nuit des temps, qu'on a été obligé plusieurs fois de le réparer, et qu'il n'a été absolument comblé qu'en l'année de l'hégire 145 (et 762 de l'ère vulgaire).

(22) Cette époque est certainement plus ancienne, et a duré plus

Pour donner une idée de l'immensité de cette ville, les auteurs arabes disent qu'elle en formoit trois avec autant d'enceintes et sept fossés. Sa construction a durée 300 ans, elle a été florissante pendant un égal nombre d'années, et sa décadence a duré autant; ils prétendent que depuis les sables de Rossette jusqu'à Barqah, c'est-à-dire dans l'étendue d'environ 400 lieues, le pays étoit habité et si soigneusement cultivé, que les voyageurs marchoient continuellement au milieu des habitations, et à l'ombre des arbres qui les protégeoient contre les rayons du soleil, et leur fournissoient des fruits pour leu nourriture, de manière qu'ils n'avoient pas besoin de se charger de provisions. Il n'y a pas de pays au monde où les hommes vivent plus longtemps, que depuis Méryouth jusqu'à Alexandrie, à cause du voisinage de la mer qui tempère l'excès de la chaleur; le vent du matin adoucit la fraîcheur de la mer. Les habitans d'Alexandrie passent pour être d'une avarice extrême; ce défaut a, de tous les temps, caractérisé les habitans des villes commerçantes.... Mais ne nous écartons pas plus longtemps de la ville qui fait l'objet de cette notice. Quand Alexandre eut relevé les ruines de Raqoudah, il transféra de Memphis dans cette ville nouvellement reconstruite, à laquelle il donna son nom, le siége

longtemps qu'on ne se l'imagine. Suivant Hérodote, la civilisation des AEgyptiens doit remonter à 19 mille ans avant J. C. Suivant le Maqryzy, la fondation du temple d'Ekhmym date de plus de 30000; antiquité qui semble être attestée par les prodigieux monumens de l'AEgypte, pays bien nouvellement habité cependant, en comparaison de l'Inde et du Thiber.

de l'Empire, qui y resta jusqu'à ce que l'Ægypte subit le joug des Musulmans. A cette époque lamentable, Alexandrie n'avoit pas encore perdu toute sa splendeur, puisqu'elle renfermoit encore 300 mille hommes susceptibles d'être rachetés à raison de 2 dynars par tête, de manière que la *djezyeh* (23) se monta à 600 mille dynars (24). Non content d'avoir ainsi ruiné les habitans d'Alexandrie, A'mrou ayant construit Fosthâth, près le fort de la Bougie, en fit la capitale de l'Ægypte; mais, peu de temps après, *Djauher* lui substitua le Caire; enfin le sulthân Ssalahh êd-dyn-ben-Ayoub ayant élevé auprès de cette ville le château de la Montagne, il y établit le siége du gouvernement. Ce château étoit encore le chef-lieu de toute l'Ægypte, à l'époque de l'expédition de Bonaparte.

A la suite de ces recherches sur Raqoudah et Alexandrie, il ne me reste plus qu'à présenter un précis de celles que j'ai faites sur les principaux monumens de ces deux villes successives: j'indiquerai, autant qu'il me sera possible, ceux qui ont appartenu à la ville primitive ou à la seconde, sans oser pourtant prétendre à une exactitude rigoureuse; les auteurs arabes d'après lesquels je travaille, et les seuls que je veuille consulter, n'ayant pas toujours la clarté et la précision nécessaire: comme il ne me sera pas possible de fixer l'époque où furent

(23) La taxe de guerre, ou le rachat des vaincus infidèles.

(24) Le dynâr peut être évalué 12 à 15 francs, et même davantage; ce qui fait six à sept millions que les habitans chrétiens d'Alexandrie payèrent pour avoir la vie sauve.

fondés plusieurs des monumens dont je vais parler, je ne les placerai donc pas dans cette notice, d'après l'ordre chronologique qu'il m'est impossible d'établir, mais d'après leur importance; on ne sera pas étonné que je commence par les établissemens littéraires. Je donnerai, dans le premier numéro, une notice sur la bibliothèque d'Alexandrie.

STÉNOGRAPHIE.

ELÉMENS d'une Typographie qui réduit au tiers celle en usage, et d'une Ecriture qui gagne près des trois quarts sur l'écriture françoise; l'une et l'autre applicables à toutes les langues, conservant tous les principes grammaticaux, et les richesses de celles qui s'impriment en caractère romain, et se rendent par l'écriture usitée en France; fondées sur des principes simples et faciles à saisir; démontrées par des règles claires et précises, dont on peut, en moins d'un jour, acquérir une parfaite théorie; qu'il est aisé d'apprendre en très-peu de temps, et dont l'exercice mettra une main ha-

bile en état de suivre la parole d'un orateur ; avec cette Epigraphe de BACON :

« Avant de commencer une chose difficile, nous la regar-
« dons comme impossible : quand elle est achevée, nous
« sommes surpris de ne l'avoir pas faite plus tôt ; » *Et la même pensée imprimée en typographie nouvelle.*

A Paris, chez l'*auteur* (*A. PRONT*), rue de la Harpe, n.° 249, vis-à-vis celle des Deux-Portes ; *Fuchs*, libraire, rue des Mathurins, maison de Cluny, n.° 334 ; et *Desenne*, palais Egalité, galerie de pierres, n.° 2. Vol in-8.° d'environ 200 pages, *avec* 47 *planches d'exemples.* Prix : 18 fr. (1).

On affoiblit toujours ce que l'on exagère.
LA HARPE.

DÉFIEZ-VOUS de ces livres merveilleux qui vous promettent des miracles, comme l'*Art de devenir peintre en trois heures et sans maître ; l'Alphabet facile, qui apprend à lire aux enfans en six leçons ; la Grammaire et l'Ortographe apprises en huit leçons ;* et tels autres livrets élémentaires de cette sorte. Oui, sans doute, on a raison de ne pas croire à ces forfanteries, à ces tours de force prétendus de quelques-uns de nos charlatans littéraires. Mais ici ce

(1) On a déja donné une courte notice de cet ouvrage dans le Magasin Encyclopédique, année V, t. II, p. 135.

sont des faits ; et si l'inventeur de la nouvelle Typographie hasarde, dans son titre, qu'on peut en moins d'un jour acquérir une parfaite connoissance de la théorie de sa méthode, ce n'est point une vaine jactance d'auteur, c'est le cri de la vérité. Il faut prendre garde qu'il ne s'agit ici que de la *théorie* : or il n'est pas incroyable qu'un homme qui s'appliquera, et qui aura l'envie de s'instruire, pourra aisément apprendre, dans un seul jour, je ne dis pas à lire, mais à distinguer, à connoître, à figurer même toutes les lettres d'un alphabet qui lui étoit étranger auparavant, comme hébreu, grec, ou tel autre qu'il aura voulu étudier. Quant aux nouveaux signes, j'ai vu de très-jeunes enfans qui ont saisi la théorie et la *pratique* de cette nouvelle méthode. Je les ai vus savoir distinguer et connoître toutes les lettres, et plusieurs des liaisons de la nouvelle écriture ; la lire, et enfin l'écrire facilement avec ses nouveaux caractères. Je pourrais encore nommer deux mères de famille, toute adonnées aux soins de leur maison, qui ne s'étoient jamais piquées de sciences ni d'études, et qui ne se doutoient guères qu'elles seroient citées dans le *Magasin Encyclopédique*, qui toutes deux ont très-bien saisi d'abord et d'elles-mêmes, les principes, la marche et les fils de l'inventeur de la nouvelle Typographie ; et qui d'elles-mêmes se sont plues à lui écrire, et plusieurs fois à répondre à ses lettres, avec ses propres signes.

Le livre s'ouvre par un RAPPORT intéressant, fait et lu à l'Institut national par un homme célèbre dans le monde savant, par ses diverses con-

noissances, par une profonde métaphysique des langues, et bon juge dans cette partie surtout. Ce rapport qui est écrit avec élégance, et même avec éclat dans une matière aussi terne et aussi aride, et toujours avec méthode et avec clarté, se fait lire avec beaucoup d'intérêt. Nous aurons du plaisir à citer le plus de passages possibles de ce rapport, qui feront, sans doute, mieux connoître l'ouvrage qu'il sait apprécier si bien, que tout ce que nous en voudrions analyser nous-mêmes.

Ce morceau bien fait et imposant, est suivi d'un *Discours préliminaire* et d'une *Introduction*, l'un et l'autre fort étendus, dans lesquels l'inventeur d'une nouvelle Ecriture explique et développe tout son système à ses lecteurs, et s'attache à entrer dans un nombre de petits détails, dans telles parties que le rédacteur du rapport, trop restreint dans un cadre borné, n'avoit pu qu'indiquer en quelque sorte, ou effleurer.

Le savant rapporteur de l'Institut lui rappelle quels sont les désavantages de l'écriture ordinaire. « Tout le monde sait que sa destination est de « peindre, en quelque sorte, les sons, ou les émis- « sions de la voix, qui sont à leur tour les images « de nos pensées. Mais quelle lenteur dans le dis- « cours le plus précis, le plus rapide et le plus « abondant en formes elliptiques, quand on com- « pare le discours à ce qui se passe dans l'intelli- « gence, au moment où une conception forte vient « s'emparer de cette précieuse faculté! Qui n'a pas

« éprouvé dans sa vie l'insuffisance de la parole, « et par conséquent celle de l'écriture, quand la « présence des objets, faisant une vive impression » dans l'ame, demandoit non des mots qui se traî- « nâssent un à un, mais des tableaux tout faits pour « grouper tous les élémens de la pensée, et la faire « sortir complète du cerveau qui l'avoit conçue, « comme la fable nous peint Minerve sortant de la « tête du père des dieux !

« Le C. Pront éprouva de bonne heure cette im- « patience du génie, et le dégoût de ce travail mé- « canique de la main, qui dessine péniblement les « images de l'esprit. Il trouva que les mots occu- « poient trop d'espace, que leur mécanique exigeoit « trop de temps. Il essaya de resserrer dans des « bornes plus étroites, et le temps et l'espace; et, « tâtonant sans cesse, tantôt il retranchoit des let- « tres, tantôt il supprimoit des mots; guidé par « cette sorte d'instinct qui sembloit annoncer que « les lettres et le commerce lui devroient un jour « la découverte dont il fait aujourd'hui hommage à « son pays.... »

Le nouvel inventeur, dit-il, réunit dans ses pro- cédés « et la consonne et la voyelle, et les iden- « tifie tellement, que deux, trois, quatre, et jusqu'à « cinq caractères n'en font qu'un, sans aucune con- « fusion dans les valeurs. Il arrive donc toujours « qu'une seule figure, qui ne coûte pas plus à faire « qu'une seule lettre de l'écriture ordinaire, qui ne « prend pas plus d'espace, et qui en occupe sou-

« vent moins, représente deux caractères, souvent « trois, quelquefois quatre, et jusqu'à cinq (2).... « Nous nous sommes convaincus que, par ces pro- « cédés, l'Ecriture et la Typographie proposées par « le C. Pront devoient donner dans le bénéfice de « l'espace, au moins les deux tiers sur la typographie « ordinaire, et près des trois quarts sur notre écri- « ture »....

Il est à remarquer, que la sténographie ne tient compte d'*aucune voyelle*, et que la tachygraphie ne tient compte d'*aucun principe de grammaire* (3): c'est ce que le judicieux rédacteur du rapport se plaît à confirmer par des exemples comparatifs, en

(2) Le rapporteur auroit pu avancer, et jusqu'à *huit* caractères, comme l'usage de ces nouveaux signes le démontre incontestablement.

(3) Dans l'Encyclopédie, l'auteur de l'article, *Langue hébraïque*, article très-savant et fort étendu, dans lequel il expose ses révolutions, son génie, ses propriétés, sa grammaire, sa prononciation, les caractères de son écriture, etc.; fait une observation bien remarquable, dans laquelle il combat les adversaires des *points-voyelles*. Cette observation très-philosophique, et toute à l'avantage de l'inventeur de la nouvelle écriture, mérite bien d'être rapportée ici, la cause est la même : « Plus on réfléchit, dit-il, sur les opérations de ceux qui, « les premiers, ont essayé de représenter les sons par des caractères, « et moins on peut concevoir qu'ils aient précisément oublié de « donner des signes aux *voyelles*, *qui sont les* MÈRES *de tous* « *les sons possibles, et sans lesquelles on ne peut rien arti-* « *culer*. L'écriture est le tableau du langage; c'est là l'objet et l'es- « sence de cette inestimable invention. Or, comme il n'y a point « et qu'il ne peut y avoir de langage *sans voyelles*, ceux qui ont « inventé l'écriture pour être utile au genre humain, en peignant « la parole, n'ont donc pu l'imaginer indépendamment de ce qui « en fait *la partie essentielle*, et de ce qui en est naturellement « *inaliénable.* » [*L'Auteur de l'Extrait.*]

montrant aux yeux de l'assemblée, des mots écrits en caractères ordinaires, en caractères sténographiques, en caractères tachygraphiques, et dans le caractère du C. Pront. « L'inspection seule de ce tableau prouvera, dit-il,

« 1.° Que la sténographie doit nécessairement « offrir à la lecture les plus grandes difficultés, « les voyelles n'étant jamais suppléées que par un « signe initial, qui, étant commun à toutes, ne peut « servir à en distinguer aucune; et n'ayant pour « signes terminatifs que des signes également communs, qui ont des acceptions variées à l'infini.

« 2.° Que l'Ecriture proposée n'a pas non plus « les inconvéniens de la tachygraphie, puisque celle-« ci ne rendant absolument que les sons, et d'une « manière très-imparfaite, bouleverse entièrement « tout le système grammatical: au lieu que l'écri-« ture proposée conserve rigoureusement, *en ne supprimant rien*, tous les élémens de la phrase; puisqu'elle conserve non-seulement les mots, mais les « syllabes, mais les lettres, mais tous les caractères « de l'accentuation et de la ponctuation. »

Dans son *Discours préliminaire*, son *Introduction*, et dans le reste de son livre, l'auteur s'applique à développer beaucoup d'autres détails non moins intéressans, dans lesquels les bornes de ce journal ne nous permettent pas de le suivre. Dans la première partie, il traite de sa *Typographie:* la seconde a pour objet l'*Ecriture;* et la troisième, le Système sténographique *des chiffres* le plus complet.

Après bien des recherches, des combinaisons, des

rapprochemens, des essais variés et multipliés, le C. Pront s'est fixé à 118 signes : 25 pour représenter les 25 lettres de l'alphabet majuscule, autant pour l'alphabet minuscule, 32 pour les voyelles composées, etc. Enfin il expose avec ordre, avec méthode, et avec la plus grande clarté, les combinaisons respectives, le jeu, la réunion, la juste application et l'usage de ces 118 signes, qui constituent tout son édifice typographique, graphique et numérique.

On sent bien qu'un livre de ce genre veut être plutôt lu qu'analysé. Il faut observer et étudier dans l'ouvrage même, et avec l'auteur, les consonnes distinctes des voyelles par des signes marquans; les lettres composées, leurs ligatures, les alliances et mariages des consonnes et des voyelles, et presque partout la valeur de leurs signes, avec des objets de comparaison.

Il n'est pas inutile de rappeler ici ce qui a été dit dans la notice précitée; que la typographie et l'écriture ne forment pas deux études particulières. Ce qui les différencie, ce sont, dans celle-ci, des liaisons qui naturellement appartiennent à l'écriture, qui accélèrent la marche de la main et en diminuent la fatigue.

Le C. Pront répond d'avance à toutes les difficultés que pourroient lui objecter les fondeurs de caractères, les maîtres et compositeurs-imprimeurs, les graveurs en taille-douce, etc.

Il s'est décidé pour que les poinçons, les matrices et ses nouveaux signes fussent d'un petit corps de

lettres, afin d'éloigner l'idée que sa nouvelle typographie pourroit se refuser à un caractère aussi fin : autrement, il auroit préféré le Saint-Augustin dont l'œil beaucoup plus fort et plus lisible eut été plus commode, et plus agréable aux lecteurs et à lui-même. Il s'est servi cependant d'un caractère plus fort, mais rarement, pour montrer aussi que son écriture et sa typographie peuvent également se prêter à toutes les grosseurs.

Son caractère italique est incliné plutôt sur la gauche que vers la droite ; et voici ce qui a dirigé son choix. Ayant remarqué que c'étoit la position verticale qui donnoit le plus de beauté à sa typographie et à son écriture ; dans la nécessité de les avoir quelquefois penchées, il a préféré le côté gauche, qui leur est plus avantageux, et qui oppose un contraste plus frappant avec ses chiffres portés sur le côté droit, et dont quelques-uns, s'il en eut été autrement, auroient pu se confondre avec plusieurs lettres ; ce qui n'arrivera jamais par son procédé.

Pour rendre la casse moins incommode au compositeur, la meilleure manière, à son avis, est de lui donner la forme d'un fer à cheval, dont le centre soit en face du jour, et de porter sur le côté qui recevroit le jour de gauche, les caractères que l'on employe plus fréquemment.

Enfin, pour ceux qui voudroient tenter une entreprise semblable, il se loue du bonheur qu'il a eu d'avoir rencontré les graveurs en caractères et en taille-douce, et les fondeurs de caractères les plus intelligens

intelligens, les plus adroits, et à la fois les plus complaisans, qui se sont prêtés aux détails les plus vétilleux, et en même temps les plus essentiels dans un travail aussi neuf et aussi délicat.

Il ne faut pas oublier ici une considération importante par rapport à la vue, cette faculté si chère et si précieuse pour l'homme de lettres surtout. Dans la nouvelle écriture, l'œil embrasse plusieurs images à la fois; au lieu que dans l'écriture ordinaire, cet organe a besoin de se traîner d'un bout de la ligne à l'autre. Il est même à remarquer chez le vieillard, qu'il promène autant de fois qu'il y a de lignes dans sa lecture, et ses yeux et sa tête de gauche à droite, et de droite en revenant à gauche. Enfin l'homme studieux, qui lit toujours trop pour la conservation de ses yeux, une fois habitué à la nouvelle typographie, si elle étoit adoptée, gagneroit infiniment à cet égard, puisqu'il ne liroit qu'un seul volume au lieu de trois, trois au lieu de neuf, et quatre seulement au lieu de douze. Et supposez ces volumes in 4.° ou in-folio, et en caractère Philosophie, comme le Bayle, alors quelle différence entre l'impression ordinaire et la nouvelle, pour des yeux fatigués de travail!

Mais ce qui donne à la nouvelle théorie de l'auteur une supériorité marquée sur toutes les précédentes, on aime à le répéter: par sa méthode à la fois très-abrégée, très-facile à saisir et rapide dans l'exécution de la main, il est parvenu à ne pas laisser échapper *une syllabe, une voyelle, un point, une virgule, pas même un accent.*

En raison des divers avantages de la nouvelle typographie ou écriture sur les autres inventions de ce genre, et pour les exprimer tous dans un mot univoque, comme très-*serrée*, très-*rapide*, et parce qu'elle rend *tout*, je nommerois volontiers cette science *Pasisténotachygraphie* (4).

Les découvertes et inventions multipliées et les plus utiles, faites de nos jours dans les sciences et dans les arts, dans la médecine, la chimie, la physique, la mécanique, etc., me rappellent un beau passage de Cicéron, qui ne terminera pas mal cet extrait. Dans son *Traité des offices*, ce philosophe religieux et sublime, qui veut prouver que notre ame a en elle un principe divin, et qui la considère du côté des connoissances et de l'invention des arts; après avoir parlé de cette puissance en nous-mêmes, qui recherche ce qui est caché, qui invente et qui imagine; après avoir rappelé l'invention de l'alphabet, la science de l'astronomie, la structure de la sphère par Archimède, et quelques autres inventions de ce genre, s'écrie avec transport: « Qu'y a-t-il donc de réellement divin? c'est chez « l'homme l'action, la raison, la pensée, la mé- « moire : tels sont les attributs de l'ame. Elle est « donc divine? et si j'osois m'exprimer poétiquement « comme Euripide, je dirois que l'ame est un DIEU. »

Oh! si cet orateur sublime dont l'ame sensible, dont l'imagination ardente, dont l'éloquence toute

(4) Des mots grecs στενὸς *serré*, ταχὺς, *prompt*, et πας *tout*, ou *entier*.

de feu ne trouvoient pas assez d'expressions envers ces génies inventifs et bienfaiteurs du genre humain, eut vécu parmi nous, qu'eut-il pensé, qu'eut-il dit, de quel sentiment d'admiration et de reconnoissance n'eut-il pas été pénétré, si, de nos jours, il eut vu les aveugles-nés et les sourds-muets rendus à la société, aux sciences et aux arts; le prodige de l'électricité et celui de l'aérostation; s'il eut vu notre télégraphie au point où elle s'est perfectionnée (5), la pasigraphie, et enfin la nouvelle typographie du C. Pront, qui doit prendre rang entre toutes ces inventions admirables de l'esprit humain?

Je n'ajoute plus qu'un mot: Ce nouvel Hermès est un père de famille estimable sous tous les rapports, qui, depuis des années, a sacrifié son temps, épuisé sa santé et la plus grande partie de sa fortune pour parvenir à réaliser le fruit de ses recherches et de son travail. En Angleterre, plus d'une société littéraire et bienfaisante se fut empressée de contribuer à une telle entreprise; ou les savantes presses de l'université d'Oxfort, (comme il lui arrive souvent,) se seroient fait honneur d'imprimer à ses frais, au bénéfice de l'auteur et de ses enfans, cet ouvrage qui,

(5) Peu de personnes ignorent que la science du télégraphe n'est point une invention nouvelle, mais qui existoit il y a environ deux mille ans. Polybe, dans son excellente histoire, si instructive pour la connoissance des arts en usage alors, parle de l'art *de se parler au loin*, connu et établi chez les Grecs. Il en décrit la méthode simple et facile, avec plusieurs de ses différens signes. Cette télégraphie oubliée et perdue, fut encore recréée, ainsi que la sténographie, chez les Anglois, en 1557, par le fils de l'évêque de Bath; et, en 1641, par l'évêque de Chester.

en France, fera époque dans l'histoire des sciences et des lettres.

Prix et conditions des différens papiers et formats, etc. Outre les 47 planches d'exemples renfermées dans ce même ouvrage, il contient des mots et signes détachés, faits à la plume, dans 38 pages; le tout sans renvoi, chaque planche, mot, ou signe étant à la place qu'occuperoit le caractère mobile; ce qui n'a pu se faire que par de grands sacrifices. Le prix de chaque exemplaire, en *papier vélin*, est de 36 francs. Il en a été tiré un *très-petit nombre d'exemplaires in-4.° en papier vélin, grand format*, dans lesquels tous les exemples, mots et signes détachés seront faits à la plume, et dont le prix de chaque exemplaire est de 72 francs. Il sera ajouté à chacun des divers prix, un franc pour le port dans les départemens; et, en outre, 12 francs par les personnes qui, dans le format in-8.°, préféreroient aux planches la plume pour les caractères nouveaux: en faisant, ainsi que pour l'in-4.°, la demande de l'ouvrage au moins huit jours d'avance, et en affranchissant les lettres et l'argent.

MÉLANGES.

Œuvres posthumes de d'Alembert ; 2 volumes in-12, chez Charles *Pougens*, imprimeur-libraire, quai de Voltaire, n.° 10.

On a assez souvent observé que les éditeurs d'œuvres posthumes avoient plus nui aux auteurs dont ils ramassoient les moindres phrases, qu'ils n'avoient ajouté à leur réputation. On verse sur le public, indistinctement, sans choix et sans goût, un portefeuille dont l'auteur n'avoit osé laisser échapper ce que son amour-propre lui avoit défendu de montrer, et on mêle à des ouvrages qui lui avoient donné un rang distingué dans la république des lettres, des essais imparfaits, des morceaux négligés, qui ne peuvent que diminuer sa célebrité ; ces mélanges conduisent à des comparaisons qui affoiblissent presque toujours l'effet qu'avoient produit des productions estimées à juste titre : c'est ce qui est arrivé à *Saint-Evremont*, à *Saint-Réal*, à *Lamotte*, à *Fontenelle*, et, de nos jours, à *Nivernois*, à *Diderot*, et à tant d'autres. Ces ramas indigestes, ces collections informes ne sont souvent que les spéculations de l'intérêt. Ces réflexions ne nous sont pas précisément suggérées par le recueil que nous annonçons, puisque le plus grand nombre des pièces qui sont de d'Alembert, étoient déja connues, et qu'un plus

grand nombre encore n'intéressent pas la mémoire de celui sous le nom duquel elles paroissent ; nous devons le regarder comme la dette de l'amitié, à laquelle on ne peut qu'applaudir. Le C. Pougens, en publiant ce qui lui a été confié, auroit cependant pu se dispenser d'y réunir les synonimes et les morceaux de littérature que d'Alembert avoit insérés dans l'Encyclopédie, et se contenter de ce qui avoit été inédit et ce qui devoit convaincre les *sceptiques* des qualités du cœur de ce philosophe, plus recommandable par son humanité, que célèbre par ses connoissances en tout genre. Nous avons été témoins de son empressement à être utile à ceux qui avoient recours à son active bienfaisance ; nous l'avons nous-mêmes sollicité en faveur de jeunes talens qui avoient besoin d'encouragement, et nous sommes autant portés que l'éditeur à rendre justice à son obligeance empressée, à sa sensibilité compatissante, et à admirer le soin avec lequel il cherchoit à éviter les épanchemens de la reconnoissance, lorsqu'il auroit pu rendre quelque service. Le C. Pougens ne nous démentira certainement pas.

Nous allons nous borner à faire connoître ce qui est essentiellement de d'Alembert, et nous commencerons par ce qu'il dit de lui-même ; il va tenir le pinceau. « Le caractère principal de son esprit, est « la netteté et la justesse ; il a apporté, dans l'étude « de la haute géométrie, quelque *talent*, et beaucoup « de facilité ; cette facilité lui a laissé le temps de « cultiver encore les belles-lettres avec quelques suc- « cès ; son style serré, clair et précis, ordinairement

« facile, sans prétention quoique châtié, quelque-
« fois un peu sec, mais jamais de mauvais goût,
« a plus d'énergie que de chaleur, plus de justesse
« que d'imagination, plus de noblesse que de grâce.
« Livré au travail et à la retraite jusqu'à l'âge de
« vingt-cinq ans, il n'est entré dans le monde que
« fort tard, et ne s'y est jamais beaucoup plu; ja-
« mais il n'a su se plier à en apprendre les usages et
« la langue, et peut être met-il une sorte de vanité
« assez petite à les mépriser: il n'est cependant ja-
« mais *impoli*, parce qu'il n'est ni grossier ni dur;
« mais il est quelquefois *incivil* par inattention
« ou par ignorance, aussi le fond de son caractère
« est une franchise et une vérité un peu brutes,
« mais jamais choquantes : impatient et colère jus-
« qu'à la violence, tout ce qui le contrarie, tout ce
« qui le blesse, fait sur lui une impression vive
« dont il n'est pas le maître, mais qui se dissipe en
« s'exprimant; au fond, il est très-doux, très-aisé
« à vivre, plus complaisant même qu'il ne le pa-
« roît, et assez facile à gouverner, pourvu qu'il ne
« s'aperçoive pas qu'on en a l'intention, car son
« amour pour l'indépendance va jusqu'au fanatisme.
« Quelques personnes le croient méchant, parce
« qu'il se moque sans scrupule des sots à préten-
« tion qui l'ennuient; mais, si c'est un mal, c'est
« tout celui qu'il est capable de faire, et il seroit
« au désespoir de penser que quelqu'un fut malheu-
« reux par lui, même parmi ceux qui ont cherché
« le plus à lui nuire. L'expérience et l'exemple des
« autres lui ont appris qu'il faut se défier des

« hommes, mais son extrême franchise ne lui per-
« met pas de se défier d'aucuns en particulier ; il
« ne peut se persuader qu'on le trompe, et ce dé-
« faut en produit chez lui un autre, c'est d'être trop
« aisément susceptible des impressions qu'on veut
« lui donner. Sans famille, sans liens d'aucune es-
« pèce, abandonné de très-bonne heure à lui-
« même, né, par bonheur pour lui, avec quelques
« talens et peu de passions, il a trouvé dans l'é-
« tude et dans sa gaieté naturelle une ressource
« contre le délaissement où il étoit. Comme il ne
« doit rien qu'à lui-même et à la nature, il ignore
« la bassesse, le manége, l'art si nécessaire de faire
« sa cour pour arriver à la fortune. On le croit vain,
« mais il n'est que fier et indépendant ; personne
« n'est moins jaloux des talens et des succès des
« autres, et n'y applaudit plus volontiers, pourvu
« qu'il n'y voie ni charlatanerie ni présomption
« choquante, car alors il devient sévère, caustique,
« et peut-être quelquefois injuste : quoique sa va-
« nité ne soit pas aussi excessive qu'on le croit, elle
« n'est pas non plus insensible, elle est même très-
« sensible au premier moment, soit à ce qui la flatte,
« soit à ce qui la blesse, mais le second moment et
« la réflexion remettent bientôt son ame à sa place.
« Son principe est qu'un homme de lettres qui veut
« fonder son nom sur des monumens durables, doit
« être fort attentif à ce qu'il écrit, assez à ce qu'il
« fait, et médiocrement à ce qu'il dit. M. d'Alem-
« bert conforme sa conduite à ce principe ; il dit
« beaucoup de sottises, n'en écrit guères, et n'en

« fait point; personne ne porte plus loin que lui « le désintéressement, mais comme il n'a ni be- « soins ni fantaisies, ces vertus lui coûtent si peu, « qu'on ne doit pas l'en louer; son ame, natu- « rellement sensible, aime à s'ouvrir à tous les sen- « timens doux, c'est pour cela qu'il est tout à la « fois très-gai et très-porté à la mélancolie; avec « cette disposition, il ne faut pas s'étonner qu'il « ait été susceptible dans sa jeunesse, de la plus « vive, de la plus douce des passions; l'amour n'a « presque fait que le malheur de M. d'Alembert, « et les chagrins qu'il lui a causé, l'ont dégoûté « longtemps des hommes, de la vie, et de l'étude « même. Après avoir consumé ses premières années « dans la meditation et le travail, il a vu, comme « le sage, le néant des connoissances humaines, il « a senti qu'elles ne pouvoient occuper son cœur, « et s'est écrié avec l'amante du Tasse : *J'ai perdu tout le temps que j'ai passé sans aimer.*

Nous avons voulu rapporter les principaux traits de caractère d'un homme qui s'étoit étudié lui-même, parce qu'on aime à connoître l'intérieur de ceux à qui des ouvrages immortels ont obtenu l'estime générale. Le *dialogue entre la poésie et la philosophie*, est une réconciliation et le préliminaire d'un traité de paix. M. d'Alembert avoit inséré dans ses mélanges de philosophie et de littérature, des *réflexions sur la poésie* qui avoient fait pousser les hauts cris aux petits versificateurs, et qui avoient déplu aux amateurs de la poésie. Il ne s'agissoit que de s'en-

tendre, et d'être de bonne foi; et voici comme on y parvient : La philosophie proteste qu'elle veut du bien à la poésie, bien loin de la dépriser.

LA POÉSIE.

« Vos protestations pourroient bien ressembler au « vers de Britannicus,

« J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.

« Si vous me voulez tant de bien, pourquoi me dé- « criez-vous sans cesse? pourquoi répétez-vous cons- « tamment qu'on ne veut plus de vers?

LA PHILOSOPHIE.

« Moi, décrier la poésie! je ne suis ennemie jus- « qu'à ce point, ni du plaisir des autres, ni du « mien propre. Je me souviens d'avoir lu, il n'y « a pas longtemps, une pièce de vers qui auroit « réconcilié Platon même avec la poésie.

LA POÉSIE.

« Avouez, cependant, que vous ne lisez guères « de vers.

LA PHILOSOPHIE.

« Je l'avoue; mais ce n'est pas sans raison : j'y « ai été tant attrapée, que je ne m'y expose presque « plus; je me souviens de la réponse faite à ce « grand seigneur, qui demandoit à un homme de « lettres le moyen de se connoître en vers. — *Mon-* « *sieur*, lui dit celui-ci, *vous n'avez qu'à dire tou-*

« *jours qu'ils sont mauvais, il y a cent contre un*
« *à parier que vous ne vous tromperez pas.*

LA POÉSIE.

« Il faudroit pourtant avoir un peu d'indulgence;
« si vous connoissiez les difficultés de l'art, vous
« vous relâcheriez de cette sévérité.

LA PHILOSOPHIE.

« Voilà à quoi je ne puis me résoudre. Les dif-
« ficultés de l'art sont faites pour ajouter au mé-
« rite des bons vers, mais non pour faire excuser
« les médiocres.

LA POÉSIE.

« Tout ce qui ne vous instruit pas, tout ce qui
« ne vous apprend rien, en un mot, tout ce qui
« n'est pas lecture utile, ne peut obtenir votre
« suffrage.

LA PHILOSOPHIE.

« Ce reproche est un peu chargé; il est vrai que
« les ouvrages qui joignent l'instruction à l'agré-
« ment, ont la première place auprès de moi; mais
« je ne proscris pas les poésies de pur agrément,
« pourvu qu'elles contiennent des beautés propres
« à l'auteur, et par conséquent *nouvelles*. Je dirai,
« si vous voulez, en ce sens, que la poésie me
« déplaît quand elle ne m'apprend rien.

LA POÉSIE.

« Vous faites plus que d'exiger des beautés nou-

« velles, vous n'en voulez que d'une certaine espèce. « Nierez-vous, par exemple, que vous êtes l'en- « nemie des images, qui sont pourtant l'ame de la « poésie ? »

Ce reproche étoit direct, et presqu'une accusation ; cependant on s'explique sur cet article, sur les vers de *sentiment*, sur les vers *pensés*, on commence à se rapprocher, et la poésie dit à la philosophie : « Vous êtes plus raisonnable que je ne « croyois ; mais *Racine* a-t-il toute votre estime ? « n'en gardez-vous point pour les autres ?

LA PHILOSOPHIE.

« Je pense que *Corneille* est moins pur, moins « correct, moins élégant que Racine ; mais je pense « que, quand il fait bien les vers, personne ne les « fait mieux que lui. Je pense que *Molière* a, dans « ses vers, une qualité dont on ne lui tient pas « assez de compte, c'est d'être celui de nos écri- « vains où l'on trouve le plus la *vraie langue fran- « çoise*, les tours et la manière qui lui sont pro- « pres ; que les ouvrages de *Despréaux* sont le code « du bon goût ; que *La Fontaine* a donné à la « langue un tour naïf et original ; et qu'enfin *Qui- « nault* est non-seulement le plus naturel et le « plus tendre de nos poètes, mais le plus pur et « le plus *correct de tous*. Après cela, faites-moi « dire, si vous l'osez, que nos bons poètes ne mé- « ritent pas d'être lus.

LA POÉSIE.

« Je vois qu'on m'avoit donné une très-injuste

« opinion de vous, vous me paroissez dans les bons « principes, et je suis prête à signer tout ce que « vous venez de me dire.

LA PHILOSOPHIE.

« Et pourquoi la poésie et la philosophie seroient-« elles mal ensemble? les premiers philosophes ont « été poètes. *Horace* est le bréviaire des philoso-« phes; *Molière*, par sa connoissance des hommes « et du cœur humain, *Corneille*, par la force du « raisonnement, étoient ou grands philosophes ou « faits pour l'être. Celui qui nous a donné la meil-« leure poétique est un des plus grands philosophes « de l'antiquité. Les vers du *Virgile* de nos jours « sont remplis d'une philosophie aussi solide qu'a-« gréable. Je sais que *Pascal* a dit qu'il n'y avoit « point de *beauté poétique*; j'en suis fâchée pour « l'honneur de ce grand génie. Vous voyez que je « vous abandonne, de bonne grâce, les philosophes « qui ont eu des torts réels avec vous; abandonnez-« moi de même les mauvais poètes: après cette « explication, si vous n'êtes pas contente de ce « que je pense de vous, votre amour-propre est « bien difficile. »

On a inséré dans le premier volume, une *critique du discours préliminaire de l'Encyclopédie*, qui avoit été imprimée dans le Journal des Savans, contrefait en Hollande; elle est d'un métaphysicien exercé, qui trouve que l'auteur de ce discours n'a que des notions légères de cette science, qu'il n'a pas rendu à Descartes la justice que les sciences

lui doivent, qu'il se contredit sur ce qu'il dit de Newton, de Locke, de Mallebranche, de Leibnitz. Il l'accuse de ne voir, dans la métaphysique, que la *physique expérimentale de l'ame*, et il combat cette assertion d'une manière satisfaisante, en montrant quels sont les objets propres de cette science, considérés, dans leurs rapports innombrables, avec notre existence, soit morale, soit physique. Les notes de d'Alembert, en réponse à cette critique, ne nous paroissent détruire qu'imparfaitement les objections qu'on lui fait.

Un *essai sur les gens de lettres*, qu'on avoit lu dans les mélanges de philosophie, avoit excité une grande fermentation dans cette république d'indépendans et d'égoïstes; d'Alembert y avoit montré des préventions qui ne s'accordoient guères avec l'impartialité dont il se vantoit, et un peu d'humeur même, qui en donna beaucoup à ceux qui, dans une classe distinguée, avoient des prétentions au bel esprit. Cet ouvrage, dans lequel il y a de la philosophie et de la vérité, lui fit des ennemis qui parvinrent à lui faire refuser des grâces auxquelles il avoit droit de prétendre. Le philosophe nous paroît plus impartial dans le jugement qu'il porte sur la *Nouvelle Héloïse* et sur *Emile :* dans le premier ouvrage, « ce n'est plus, dit-il, une na-« ture gigantesque et imaginaire, comme dans les « autres livres de Rousseau, c'est la nature elle-« même, telle qu'elle est, à la vérité, dans des « ames tout à la fois tendres et élevées, fortes « et sensibles; mais je crois que le mérite de ce

« roman ne peut être bien senti que par des per-
« sonnes qui aient aimé avec autant de passion que
« de tendresse, peut-être même par des personnes
« dont le cœur soit actuellement pénétré d'une
« passion profonde, heureuse ou malheureuse. On
« a dit que toutes les lettres de ce roman sont du
« même ton, je n'ai point senti ce défaut; les
« lettres de l'amant me paroissent pleines de cha-
« leur et de force, celles de Julie, de tendresse et
« de raison; cependant, il y en a quelques-unes
« où elle me semble manquer de réserve et de mo-
« destie. A l'égard des lettres de *Claire*, de *Wolmar*
« et d'*Edouard*, je ne conçois pas comment on peut
« les trouver du même ton que celles des deux per-
« sonnages principaux. Les épisodes, les accessoires
« que l'auteur a semé dans son ouvrage, paroî-
« troient refroidir un peu le roman; cependant l'in-
« térêt de la passion m'a paru si vif, que peut-être
« l'auroit-il été jusqu'à me faire plus de mal que
« de plaisir, s'il étoit soutenu et sans interruption.
« Peut-être pourroit-on reprocher à Rousseau de
« n'avoir pas mis assez de variété dans le genre
« d'intérêt qu'il inspire, c'est toujours l'expression
« d'un sentiment vif et violent; mais, en vérité,
« c'est la réflexion qui m'a fait trouver quelque
« chose à desirer à la manière dont j'étois affecté,
« car j'étois tellement occupé, que je ne m'aperce-
« vois pas qu'il manquoit un peu de gradation et
« de variété à mon plaisir, pour être parfait. Le
« style est plein de vérité, de naturel, de clarté,
« de chaleur et de force. Il y a quelques pages

« de mauvais goût et quelques jugemens qui tien-
« nent aux opinions de l'auteur. »

Emile, est aux yeux de d'Alembert, plein d'éclairs et de fumée, de chaleur et de détails puérils, de lumière et de contradiction, de logique et d'écarts; en mille endroits, l'ouvrage d'un écrivain du premier ordre, et, dans quelques-uns, celui d'un enfant. La philosophie de l'auteur est plus dans son ame que dans sa tête; quand il ne veut que raisonner, il est quelquefois commun, souvent sophiste, et de temps en temps obscur; quand son objet l'échauffe, c'est alors qu'il est tout à la fois clair, précis, intéressant et sublime... La crainte de choquer les opinions reçues, de révolter par des paradoxes, de passer pour cynique, de se faire des ennemis, des affaires, rien ne l'arrête; il s'est mis à son aise avec le public de tous les rangs et de toutes les espèces; cette liberté, réunie à beaucoup de talens, lui donne un grand avantage. On regrette que tant d'esprit, de lumières, de vie et de chaleur, soient dépensés en pure perte pour considérer l'homme dans des états d'abstractions où il ne fut jamais, et non l'homme tel qu'il est dans la société. Il faut cependant être vrai; quoiqu'en tout la méthode proposée par Rousseau ne soit pas praticable, quoiqu'elle ne puisse aboutir qu'à former une espèce de sauvage très-instruit et très-éclairé, les réflexions de l'auteur renferment quantité de vues profondes et utiles, dont on peut tirer beaucoup d'avantages pour une éducation moins imaginaire. L'intérêt vif que Rousseau prend aux femmes, paroît surtout dans son quatrième

trième volume, aussi il s'est beaucoup plus utilement occupé de son éducation ; presque tout ce qu'il dit à ce sujet est vrai, bien pensé, et surtout praticable. Le dialogue n'est pas son talent ; ce qu'il dit des voyages est superficiel, et n'est là que pour amener un extrait sec et déplacé de son *Contrat social*. Le premier volume a paru le plus foible et le plus traînant ; le second, le plus réfléchi et le plus philosophique ; le troisième, le plus usuel ; le quatrième, le plus égai. L'ouvrage est un magasin de diamans, que peut-être l'auteur auroit pu mieux mettre en ordre ; mais le grand mérite est d'avoir su les tirer de la mine.

Nous ne parlerons pas des deux *lettres sur la mort et le caractère de* Mme *Geoffrin ;* elles sont très-connues. Elles furent lues avec attendrissement, lorsqu'elles parurent, par tous ceux à qui la sensibilité n'est pas étrangère, qui savent gré à un homme reconnoissant, des effusions de son ame, et d'avoir le courage assez rare de louer, de regretter, de pleurer un bienfaiteur, lorsqu'il n'est plus. Ces écrits n'ont plus aujourd'hui le même intérêt ; les personnages qui ont joué le principal rôle dans ces sociétés particulières, ou sont oubliés, ou entièrement ignorés de la génération qui leur succède. On peut mettre, avec encore plus de raison, dans le même oubli, une Mlle d'Espinasse, dont M. d'Alembert a fait un portrait plus flatté que ressemblant. L'editeur auroit bien dû apprendre au lecteur ce que c'étoit que cette demoiselle qui, éloignée de sa province par des malheurs qui avoient réduit

sa famille à paroître, aux yeux de ses compatriotes, au dessous de ce qu'elle étoit, vint à Paris pour être lectrice de M.me du Defand, alors aveugle. Elle fit connoissance, dans cette société, avec tous les hommes à réputation dans les sciences et dans les lettres, avec tous les gens à prétention de toutes les classes. Bientôt dégoûtée de son rôle subalterne, et peut-être repoussée par l'humeur, la jalousie et l'exigeance impérieuse de la dame, elle forma le projet d'attirer à elle le plus grand nombre de ces hommes célèbres, ou qui croyoient être tels, et d'avoir en propre un bureau d'esprit et surtout de philosophie. Encouragée et secondée par d'Alembert, que les qualités solides et aimables de la demoiselle d'Espinasse avoient fait descendre de sa géométrie transcendante pour en faire une amie, le succès suivit bientôt le projet, et la cour spirituelle de M.me du Defand fut déserte. Cette scission, qui donna lieu à quelques tracasseries, et à des discours qui ne faisoient pas l'éloge du cœur de la demoiselle et de ses partisans, eut aussitôt une consistance qui fut l'effet de la mode et de la vanité d'être admis. Le philosophe peintre s'attache, dans ce portrait, à faire sortir les traits saillans de son original, et à adoucir les ombres. D'Alembert, toujours attaché à sa protégée, se trouva séparé du monde entier, en la perdant, et on lit ici ses gémissemens sur le vide qu'elle répandoit sur son existence.

Les lettres du roi de Prusse sont dans les Œuvres de ce souverain. Celles de d'Alembert à M.me du

Defand sont peu intéressantes : celles du comte de Tressan à d'Alembert ne sont que l'histoire d'une petite intrigue de la cour de Lunéville, occasionnée par la représentation, à Nancy, de la pièce des *Philosophes*, et pour laquelle le comte vouloit faire expulser l'auteur de l'académie de Nancy, en punition d'avoir manqué avec irrévérence aux philosophes. Le jésuite *Menou* prit le C. Palissot sous sa protection; il fut toujours académicien, et sa pièce toujours applaudie. L'éditeur n'a-t-il pas senti combien ces petites passions, ces agitations de la vanité, de l'intérêt particulier, nuisent aux lettres qu'il aime et qu'il cultive avec succès? ces raisons auroient bien dû l'engager à supprimer cette correspondance. De toutes les lettres qu'on lit dans ces Œuvres, on doit citer celles que d'Alembert adressa au marquis d'Argens pour motiver son refus d'accepter la présidence de l'académie de Prusse, qui lui étoit offerte de la part du roi; elles sont écrites avec adresse, avec noblesse, et fortes de raison autant que pleines de délicatesse.

Les *synonymes* et les *articles littéraires* qui appartiennent à d'Alembert dans l'Encyclopédie, que l'éditeur a bien voulu copier, et qui forment presque le second volume de ce recueil, ont été insérés dans toutes les éditions et contrefaçons de ce grand ouvrage. Ceux-mêmes qu'il marque d'un *astérique* comme n'ayant pas été imprimés, s'y trouvent, nous l'avons vérifié; c'est sans doute son respect pour tous les *monumens sacrés* que d'Alembert nous a laissés,

qui lui ont fait rechercher avec scrupule tout ce qui est sorti de la plume de son ami.

Nous finirons par quelques traits de la vie de d'Alembert, que le C. Marmontel, son successeur dans le secrétariat de l'académie françoise, désigna aux candidats qui n'avoient pu remporter le prix proposé en 1787 par la même académie, découragés sans doute par la difficulté de traiter dignement ce qu'ils regardoient comme la partie éminente de son éloge.

La vie de d'Alembert, dit le C. Marmontel, a eu trois époques, et il n'en est aucune qui n'ait laissé des souvenirs touchans. Est-ce un sujet peu riche et peu fécond que la destinée d'un jeune homme jeté dans la foule; dès sa naissance, rebuté, délaissé par la nature, soutenu seulement par la force de son ame; d'un jeune homme qui trouve dans l'amour du travail, dans les délices de l'étude, le dédommagement de toutes ses disgraces. C'est à ce courage qu'il dut d'être admis à vingt-six ans parmi les plus célèbres géomètres de l'Europe, d'être un des architectes principaux qui élevèrent à l'honneur de la France le plus beau monument que les sciences, les lettres et les arts pouvoient attendre de ce siècle, et d'y avoir placé ce frontispice qui seul immortaliseroit son auteur.

La 2.me époque est celle où la réputation qu'il s'étoit acquise, vint le tirer de son modeste asile pour le montrer à ceux qui l'admiroient. « Est-ce un tableau « peu intéressant et peu digne de l'éloquence, que le « développement de ce caractère sagement libre et

« naturel, plein d'enjouement et de facilité, mais
» prudent même dans ses saillies, mesuré dans ses
« hardiesses, dont l'ingénuité avoit toutes les grâces
« de l'enfance et toute la vigueur de la maturité,
« qui répandoit dans ses entretiens une gaieté vive
« et piquante, une plaisanterie d'un sel exquis, et
« un fond de philosophie d'où jaillissoit à chaque
« instant des traits de force et de lumière. » On a voulu le soupçonner d'être peu sensible, de manquer de chaleur ; non, il n'avoit, ni dans ses mœurs ni dans ses écrits, cette chaleur factice qui ôte à l'esprit, comme à la pensée et au sentiment, la justesse et la vérité ; mais il avoit ce degré de sensibilité, qui est la bonté par excellence, parce qu'elle est juste, éclairée, active ; la sensibilité du sage, la chaleur de l'homme de bien..... Il s'amusoit du ridicule, traitoit assez légèrement la sottise et la vanité ; et l'orgueil, comme la bassesse, ne lui inspiroient que du mépris. L'humanité avoit sur lui un ascendant irrésistible ; et c'étoit surtout dans les gens de lettres, que la vue de l'infortune lui étoit insupportable. Qu'un malheureux jeune homme, qui annonçoit des talens, vînt lui exposer sa situation, il n'avoit point de repos qu'il ne lui eût fait un sort plus doux. L'ambition a voulu le séduire, et n'y a point réussi ; une seule passion a occupé son ame, celle de la bienfaisance. Après l'amitié, dont il connoissoit tout le prix, le commerce des lettres et celui d'une société choisie faisoient tous ses plaisirs, réunissoient toutes ses jouissances. Au déclin de sa vie, quel plus attendrissant spectacle

que celui d'un homme qui, toujours simple et naturel, ne met ni ostentation ni dissimulation à soutenir sa dernière épreuve, et laisse voir ingénuement, jusqu'au dernier soupir, son caractère tel qu'il est, c'est-à-dire, mêlé de force et de foiblesse; mais dont la force est de la vertu, et la foiblesse, de la bonté. Ce sont là les couleurs les mieux choisies pour peindre en grand, non le rival des Euler, des Bernouilli, mais l'homme de lettres supérieur, la candeur, la bonté, la simplicité de l'homme vertueux. Le C. Marmontel les a rassemblées pour donner la facilité à ceux qui voudront les employer, de le faire avec succès.

A. J. D. B.

VARIÉTÉS, NOUVELLES

ET

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES.

Manuscrits du C. ANQUETIL.

Nous annonçons au public un ouvrage qui fait naturellement suite au *Recueil de la ci-devant académie des inscriptions et belles-lettres.*

Il renferme les *mémoires* lus à cette savante so-

riété, en 1780-1787, par le C. *Anquetil Duperron*, ancien pensionnaire et ancien directeur, avec des additions considérables.

Ces *mémoires* peuvent paroître avec deux titres.

1.° Le titre courant : *Mémoires de littérature, tirés des registres de l'académie*, etc.; tome 47.

2.° *Considérations philosophiques, historiques et géographiques sur les deux mondes, divisées en trois parties.*

La 1.ère L'AMÉRIQUE *comparée, pour le sol, le climat, les peuples et les productions, dans les mêmes latitudes, avec les trois autres* PARTIES DU MONDE, *tant ancien que moderne.*

La 2.me *Recherches sur l'*ASIE.

Migrations des MARDES, *ancien peuple de Perse, depuis 500 ans avant J. C., jusqu'au* 18.me *siècle de l'ère chrétienne.*

La 3.me *Suite des recherches sur l'*ASIE.

Le GANGE, *selon les anciens, expliqué par le* GANGE, *selon les modernes*, accompagné de trois cartes (1), une pour chaque partie; par Anquetil

(1) 1.° Une *mappemonde*, qui aidera à saisir les rapprochemens graduels des deux mondes; principalement pour les extrémités des deux hémisphères septentrional et méridional.

2.° La *Perse ancienne*, où sont marquées les *migrations des Mardes*, depuis les environs de la *mer Caspienne*, la *Carmanie déserte*, les bords du *Pont-Euxin*, jusqu'en *Arménie*, en *Syrie*, au *Mont Liban*, où ils sont encore.

3.° L'*Indoustan*. On pourra suivre, sur cette carte, le *cours du Gange*, depuis sa source connue, peu éloignée des derniers bras est du *Sinde (l'Indus)*, jusqu'à son embouchure dans le *golphe de Bengale*, et généralement tous les *calculs de distances* relatifs à l'*Inde*, qui font l'objet de la troisième partie.

Duperron, *voyageur aux grandes Indes, de la ci-devant académie des belles-lettres.*

L'ouvrage est rédigé, copié, en état d'être livré à l'impression: il formera un volume in-4.° de 600 pages.

Les personnes qui n'ont pas le recueil précieux de l'académie des belles-lettres, pourront ôter le premier titre: *Mémoires de littérature*, etc., et ne faire relier le volume qu'avec le second: *Considérations philosophiques*, etc., qui en fait un ouvrage à part et complet.

Sur le C. GROGNARD.

C'est par erreur qu'on lit, t. II, p. 533, que Grognard a fait construire les bassins de Rochefort. On lui doit seulement celui de Toulon, jeté au milieu de la mer, au moyen d'une vaste caisse de bois qui en forme la base, et sur laquelle on a bâti. Ce bassin de construction et de radoub se vide à l'aide des pompes, et se ferme par un bateau porte. Il ne falloit pas moins de génie qu'en avoit Grognard, pour suppléer ainsi au défaut du flux et du reflux. On prétend que le modèle de ce bassin est à Carthagène. D'ailleurs Grognard étoit excellent constructeur; son vaisseau la *Victoire* a été admiré par tous les gens de l'art. Il ne réussit pas également dans la construction des vaisseaux le *Pluton*, l'*Hercule*, le *Scipion*, qu'on fut obligé de souffler. Cet homme célèbre mérite qu'on le fasse connoître plus particulièrement.

Lettres inédites de LINNEUS *et de* ROUSSEAU.

Nous avons parlé dans notre dernier numéro, en rendant compte de la séance publique du Lycée de Grenoble, de deux lettres inédites de Linneus et de Rousseau. Voici ces lettres que le C. Berriat a bien voulu nous communiquer (1) :

Lettre de LINNEUS.

Viro doctissimo domino Gabrieli Capucino aquæsextiensi.

Viro sapienti et venerando domino Gabrieli.

S. Pl. D.

O. Linnæus eques.

Litteras nuper accepi per illustrem amicum DD. Sauvagesium ætatis nostræ ocellum eruditionis ; te, vir doctissime, Floræ in amplexus quotidiè hærere, flores ejus dulcissimos legere, qui omnipotentis gloriam continuo inculcant. Cum autem invidia procul sit a floræ amasiis, te supplex oro, mittas ad me, datâ occasione, ranunculum rarioris plantæ aut semen ullum, quo ego remotissimus ab ædibus propriis sub gelido arcto interdum intuear tuas feli-

(1) *Suprà*, p. 115.

ciores delicias. Si nequeam mutua reddere, par pari referre, non tamen desistam gratâ mente venerare benefactorem. Si me litteris beare velis erit inscriptio: Societati regiæ scientiarum à Upsal. Tu poteris legere omnes amabiles flores beati Tournefortii, tu poteris quotidiè invisere rupem Vincenti tot raris floribus divitem.

Vir mei memor.

Dabam Upsaliæ, 1758, D. 6 julii.

Lettre de ROUSSEAU.

A monsieur Liotard (1), *le neveu, herboriste, à Grenoble.*

Bourgoin, le 7 novembre 1768.

J'ai reçu, monsieur, les deux lettres que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire; je n'ai point fait de réponse à la première, parce qu'elle étoit une réponse elle-même et qu'elle n'en exigeoit pas. Je vous envoie ci-joint le catalogue qui étoit avec la seconde, et sur lequel j'ai marqué les plantes que je serais bien aise d'avoir. Les dénominations de plusieurs d'entr'elles ne sont pas exactes ou du moins ne sont pas dans mon *Species* de l'édition de 1762. Vous m'obligerez de vouloir bien les y rapporter avec le secours de M. Clappier, que je remercie et que je salue. J'accepte l'offre de quelques mousses que vous voulez bien y joindre, pourvu que vous ayez la bonté d'y mettre aussi très-exactement les noms, car je serois peut-être fort embarrassé pour les déterminer

(1) Voyez une notice sur Liotard, année IV, t. II, p. 504.

sans le secours de mon Dillenius que je n'ai plus. A l'égard du prix, je le réglerois de bon cœur, si je pouvois n'écouter que la libéralité que j'y voudrois mettre; mais ma situation me forçant de me borner en toutes choses aux prix communs, je vous prie de vouloir bien régler celui-là de façon que vous y trouviez honnêtement votre compte, sans oublier de joindre à cette note celle des ports et autres menus frais qui doivent vous être remboursés; et, comme je n'ai aucune correspondance à Grenoble, je vous enverrai le montant par le courrier, à moins que vous ne m'indiquiez quelqu'autre voie. L'offre de venir vous-même est obligeante, mais je ne l'accepte pas, attendu que je n'en pourrois profiter, qu'il ne fait plus le temps d'herboriser, et que je ne suis pas en état de sortir pour cela. Portez-vous bien, mon cher M. Liotard; je vous salue de tout mon cœur.

Signé RENOU (1).

Pourriez-vous me dire si le *pistacia therebinthus* et l'*osiris alba* croissent auprès de Grenoble? Je crois avoir trouvé l'un et l'autre au dessus de la Bastille (2); mais je n'en suis pas sûr.

(1) C'étoit le nom sous lequel Rousseau se déguisoit.

(2) Montagne auprès de laquelle Grenoble est situé.

Bibliothèque du C. Milly.

On commencera à vendre à Paris, le 2 vendémiaire de l'an 8, la belle bibliothèque du C. de Milly, homme de loi; cette vente durera 27 jours. Le catalogue, très-bien fait et très-bien imprimé, terminé par la table des auteurs, se trouve à Paris, chez Jeannet, libraire au palais de Justice, et chez Fauvelle et Sagnier, rue Pavée Saint-André. Il a été rédigé avec soin par les CC. Jeannet et Chaillou, libraires. Le C. Jeannet est connu par un recueil d'hymnes latins, intitulé *Hymni novi*, dont il y a eu deux éditions à Paris. On doit au C. Chaillou une notice bien faite qui se trouve à la tête de ce catalogue, et qui contient des détails biographiques sur différens bibliophiles morts à Paris depuis un an; savoir: l'abbé Mercier de Saint-Léger; de Milly, homme de loi; Beaucousin, avocat (1); et l'abbé Capmartin de Chaupy. Les livres de ces deux derniers ont été vendus, et les catalogues de leurs bibliothèques ont été imprimés.

Sur Etienne Montgolfier.

Les amis des sciences et des arts, et de toutes les vertus publiques et privées, ont à pleurer, dans ce moment, la perte d'*Etienne Montgolfier*, associé

(1) *Infrà*, p. 240.

de l'Institut national de France, et l'un des deux frères inventeurs des aérostats. Il vient de terminer, auprès d'Annonai, lieu de sa naissance, à l'âge d'environ 52 ans, une carrière pleine de gloire, et que de nombreux et utiles travaux alloient encore rendre plus illustre. Né dans une famille où le génie et le savoir étoient une dotation commune, il se livra de bonne heure à l'étude-pratique de la mécanique et de la chymie, et rendit usuelles, en les appliquant à la fabrication du papier, dont il possédoit et dirigeoit une vaste manufacture, plusieurs découvertes heureuses, fruit de ses méditations et de ses travaux. Il contribua puissamment à perfectionner l'art qu'il exerçoit, soit en inventant de nouvelles machines, soit en créant de nouveaux procédés; on lui doit particulièrement d'avoir le premier fabriqué, en France, ces papiers vélins, qui ont donné tant de supériorité à la typographie française, et qui, avant lui, n'étoient produits que par les seuls ateliers des Hollandois. Son génie devina plus d'une fois les méthodes de ces rivaux de notre industrie; et, avant que les liens qui nous attachent à eux, nous eussent, en quelque sorte, rendu propres leurs connoissances dans les arts, et leur habileté à en faire usage, Montgolfier avoit naturalisé parmi nous la plupart de leurs procédés pour la fabrication du papier, en les imaginant lui-même: il m'a dit, plus d'une fois, que l'une des choses qui lui avoit causé le plus de plaisir, avoit été de retrouver, dans les secrets les plus cachés de la fabrication hollandoise, lorsqu'il avoit pu les

connoître, plusieurs pratiques très-importantes, qu'il croyoit n'appartenir qu'à lui.

Ce fut conjointement avec Joseph Montgolfier, son frère, son ami, le compagnon de tous ses travaux, le dépositaire de toutes ses pensées, homme rare aussi, et que l'industrie françoise possède encore, qu'il fit cette brillante découverte, dont les autres nations furent si jalouses; emblême et produit du génie, moyen précieux et nouveau d'accroître encore la puissance de l'homme, et d'agrandir le cercle de ses connoissances.

D'autres ont pu ou pourront employer, pour les aérostats, des gaz plus légers que l'air atmosphérique, sans, pour cela, inventer autre chose qu'une nouvelle méthode applicable à une découverte déja faite.

Cette découverte brillante donna lieu d'abord à quelques expériences dont on se ressouvient encore, et qui n'avoient rien de commun avec toutes celles qui, de nos jours, n'ont été que de vains spectacles; mais le génie des inventeurs ne put se plier à la mesquinerie du gouvernement d'alors, qui seul pouvoit en faire les frais, et ils se virent forcés de les abandonner, sans avoir pu essayer ni les moyens de direction, qui leur sembloient devoir naître du principe même de leur découverte, ni l'application de ce principe à une foule de théories qu'ils jugeoient devoir être perfectionnées par lui.

Il est inutile de remarquer que les frères Montgolfier ne reçurent de l'ancien gouvernement d'autre récompense que quelques uns de ces puérils ho-

chets que la révolution a restitués à leur néant, et qu'après avoir consumé en expériences une grande partie de leur fortune, ils ne purent pas même obtenir les moyens de les continuer, seule chose qu'ils ambitionnassent. Cet abandon les suivit jusques sous la république, et il y fut peut-être encore plus injuste. La victoire de Fleurus elle-même, si favorisée par l'usage inusité de l'aérostat, ne les arracha point à cet oubli, et ils ne furent pas même consultés par ceux qui avoient conçu l'idée de faire servir, à la défense de la nation françoise, une découverte qui déja l'avoit honorée.

Etienne Montgolfier dut pourtant à sa gloire, un avantage dont il étoit, plus qu'aucun autre, digne de sentir tout le prix; il fut recherché, avec empressement, d'abord à cause d'elle, et bientôt à cause de lui, par tout ce que la France possédoit alors d'hommes recommandables dans tous les genres de mérite. Il obtint de plusieurs d'entr'eux cette amitié, qui seule pouvoit récompenser le génie. Le vénérable Malesherbes, son infortunée famille, le vertueux La Rochefoucault, le savant et malheureux Lavoisier, etc., se placèrent parmi ses plus tendres amis, s'honorèrent d'en porter le titre, et lui vouèrent une estime que Montgolfier mérita toujours. Il étoit impossible, en effet, d'être meilleur sous tous les rapports, d'être plus modeste, plus simple, de posséder une ame plus pure, d'être plus véritablement vertueux : c'est à ceux qui l'ont connu comme moi, qui l'ont aimé comme je l'ai fait, c'est à sa famille, désespérée de sa perte, à

compléter, par leurs larmes, l'éloge que je suis forcé d'abréger: c'est à eux à rendre à sa mémoire l'hommage le plus digne d'elle, celui qu'un homme de bien desire le plus, les regrets des ames sensibles. B***

Oléron, le 30 thermidor an 7.

Lettre au C. MILLIN, sur les CC. BEAUCOUSIN et DE MILLY.

Le zèle que vous mettez, Citoyen, à faire connoître tous les hommes estimables qui se sont distingués dans la carrière des lettres, me fait penser que vous voudrez bien accueillir les courtes notices qui suivent, sur les CC. *Beaucousin* et *de Milly*, que vous avez été dans le cas d'apprécier. Ces notices sont tirées de la préface du catalogue de la bibliothèque du C. de Milly, que vous avez annoncée (1) et jointe à deux autres, sur les CC. *Mercier* et *Chaupy*; mais le premier a eu le bonheur de trouver, dans votre journal, un digne panégyriste dans le C. *Chardon-la-Rochette* (2), et le dernier recevra surement aussi, dans le Magasin, un éloge plus étendu. Je me borne donc aux deux bibliographes en question; et je suis encore enhardi

(1) *Suprà*, p. 256.
(2) *Suprà*, t. II, p. 152.

à

à cette démarche par les excellentes observations du C. *Barbier* sur la bibliographie (3), science, comme il le dit, beaucoup trop négligée par les littérateurs actuels.

Christophe-Jean-François BEAUCOUSIN, homme de loi, né à Noyon, département de l'Oise, vint de bonne heure à Paris, et fut reçu avocat au parlement en 1751. Considéré dans son état, il employoit tous les instans qu'il pouvoit lui dérober, à sa passion pour la bibliographie et l'histoire littéraire. Ses talens, comme jurisconsulte, lui donnèrent assez d'aisance pour former un cabinet nombreux et important, par les manuscrits qu'il avoit rassemblés, et par ceux qu'il avoit composés. Si la révolution n'eut pas renversé sa fortune, il auroit fait imprimer un de ces derniers, sous le titre de *Délassemens d'un jurisconsulte.* Ce manuscrit auquel il travailla toute sa vie, devoit fournir plus de quinze volumes in-8.°, et contenoit une foule de recherches intéressantes pour l'histoire littéraire et pour tous les genres de littérature, avec des extraits sur *Catherinot* et *Turnebe.* Après son décès, arrivé aussi cloître Notre-dame, quelques mois après celui du C. *Chaupy*, ces *miscellanea* étoient tombés en bonnes mains, lors de la vente qui s'en fit le 7 ventôse dernier; mais l'acquéreur, le C. *Mercier Saint-Léger*, ne lui survécut pas assez pour en faire usage: il est à craindre qu'ils ne soient perdus pour la littérature, ainsi que des mémoires et une foule de pièces,

(3) *Suprà*, p. 97.

imprimées et manuscrites, sur l'histoire civile et littéraire de Noyon et du Noyonnois, dont le travail étoit fort avancé, et autres ouvrages bibliographiques, dont la Bibliothèque historique de la France a donné une notice, tome V, page 403. Le chagrin que lui causoit, non la perte de ses biens, mais l'impossibilité de payer ses dettes, le minoit tous les jours, et l'a conduit au tombeau, à l'âge d'environ 67 ans, au moment où il alloit jouir d'un meilleur sort, par le choix que des amis avoient fait faire de sa personne pour la bibliothèque du directoire; mais il n'apprit que la veille de sa mort sa nomination, et que son cabinet, produit d'un travail de 40 ans, y seroit incorporé et non pas dispersé, comme il le fut quelque temps après. Quel plaisir pour un homme qui n'avoit vécu que pour ses livres! Aussi le trouvois-je toujours les feuilletant, et y crayonnant des notes bibliographiques. Ce genre de vie n'influoit pas sur son personnel. Aimable, obligeant et sensible, il avoit des amis, et méritoit d'en avoir. Sa tête, meublée de beaucoup d'anecdotes, l'aménité de son caractère et sa candeur rendoient sa conversation intéressante.

Sous ce rapport, et sous celui du goût pour les livres curieux, je lui trouve beaucoup d'identité avec le C. *Pierre Antoine de* MILLY, né à Paris, le 24 avril 1728, d'un père fortuné qu'il perdit dans son enfance; il commença ses études au collége des Quatre-Nations, et les continua à Avignon, où sa mère s'étoit retirée dans sa famille. Les éloges de ses supérieurs, et tous les premiers

prix en terminèrent le cours. Sorti de cette carrière, il en commença une autre d'autant plus épineuse, que, par suite de sa minorité, il ne lui restoit rien de la succession de son père, et que sa mère se trouvoit à sa charge : un devoir aussi sacré exalta sa belle ame ; et, négligeant tout ce qu'on lui offroit de flatteur, soit à l'institut de l'Oratoire, soit dans le militaire, il forma aussitôt le projet de se rendre à Paris, et d'y devenir, par un travail opiniâtre, l'artisan de sa fortune. Ses espérances se réalisèrent, et ses succès le mirent à même d'appeler auprès de lui sa mère, à qui il ne cessa de prodiguer les plus tendres soins, jusqu'en 1777, qu'il la perdit, âgée de 85 ans. Docteur en droit en l'université d'Avignon, et ensuite avocat au ci-devant parlement de Paris, il avoit été reçu procureur au châtelet de cette ville ; et, ce qui étoit rare dans son état, il sut se concilier l'estime des magistrats, l'amitié de ses confrères, et la reconnoissance de ses cliens. La fortune lui procura, en 1768, une compagne aimable, qui fit son bonheur pendant 31 ans : elle seule, par son caractère unique et sa complaisance, sut calmer les cruelles douleurs d'une maladie de onze ans ; et surtout dans les deux opérations de la taille, qu'il subit en neuf mois, avec une fermeté rare, et dont la seconde, faite par le C. Souberbiel, fut aussi heureuse que la première lui avoit été funeste. Depuis plus d'un an, il jouissoit de la plus brillante santé, lorsqu'une maladie aigue vint le ravir presque subitement à sa famille et à ses amis, le 4 germinal de cette année,

à l'âge de près de 71 ans. Réunissant les goûts des CC. Beaucousin pour les livres et la bibliographie, et de Chaupy pour les antiques et les médailles, il y joignit celui des estampes et des curiosités. Les deux ventes que l'on vient de faire de ces deux objets, ainsi que celle que l'on fera bientôt de sa bibliothèque, prouvent l'étendue et la variété de ses connoissances. Quoiqu'il eût fait vendre, il y a quatre ans, une partie de ses beaux livres, nous pouvons assurer qu'elle n'est pas moins nombreuse par les acquisitions qu'il a faites depuis, et que les amateurs y trouveront de quoi se satisfaire dans tous les genres, et surtout dans les antiquités. On conçoit difficilement comment, avec des occupations continuelles, et le temps que lui prenoit la confiance générale, il a pu en trouver assez pour former ces trois collections. Terminons ce foible éloge, en disant qu'avec les belles qualités dont il étoit doué, il ne pouvoit être que bon fils, bon mari, bon père et bon ami. Nous retrouvons les mêmes qualités dans le fils unique qui lui succède dans le même état, ainsi que dans l'estime qu'il s'est concilié généralement. Aussi heureux que son père, dans le choix d'une épouse, nièce du C. Mercier S. Léger, son mariage resserra encore davantage les liaisons bibliographiques de ceux-ci : aussi on trouve, parmi les notes que le C. de Milly faisoit souvent sur ses livres et sur leurs auteurs, plusieurs remarques intéressantes de ce savant bibliothécaire.

THÉATRES.

Théatre François de la République.

Les Statuaires d'Athènes, comédie.

Cette petite pièce, jouée le 11 fructidor, n'a eu qu'un succès très-incertain. L'intrigue est invraisemblable; et, sans de très-jolis vers et quelques détails gracieux, elle seroit sans doute tombée. Les sifflets se sont fait entendre; cependant l'auteur a été nommé, c'est le C. *Rigaud*, auteur des *deux Veuves*, de *Misanthropie et Repentir*, en vers, etc.

Deux statuaires rivaux doivent être jugés pour avoir le prix de la sculpture. Ils ont fait, l'un, une statue d'Apollon; l'autre, une statue de Thalie: mais la crainte de perdre le prix, fait qu'ils emploient tous deux une ruse. Un jeune esclave remplace la statue d'Apollon; une jeune fille, celle de Thalie. On hésite auquel donner le prix, lorsque le jeune homme se fait reconnoître, on ne sait trop pourquoi; le magistrat lui rend la liberté, et il épouse la jeune personne qu'il aimoit.

La pièce a été très-bien jouée.

Acteurs de l'Odéon.

Les Epoux divorcés, drame.

Encore un drame! On ne voit plus que cela, depuis le prodigieux succès de Misanthropie et Repentir. Celui-ci, joué le 7 fructidor, est en trois actes et en vers; mais il n'a pas eu autant de succès que ceux qui l'ont précédé, et les applaudissemens ont été mêlés de sifflets. Cependant on a demandé l'auteur, et on a été bien surpris d'apprendre que ce foible ouvrage est du C. *Desforges*, auteur de la *Femme jalouse.*

Melcour et sa femme sont séparés depuis huit jours. Des méchans ont perdu le mari dans l'esprit de la femme. Elle a voulu avoir près d'elle *Auguste*, son fils, âgé de 14 ans. Melcour revient un matin chez lui pour embrasser son fils, mais Madame l'a mis en pension. Il se rend chez M. *Le Sage*, instituteur, et lui demande une place de précepteur, dans le dessein de continuer l'éducation de son fils. *Fort heureusement* on lui donne Auguste à élever.

M.me Melcour vient retirer son fils, de qui elle ne peut vivre séparée, et prie M. Le Sage de lui choisir un maître qui puisse soigner son éducation. M. Le Sage offre celui qui est depuis peu auprès

d'Auguste, et engage M.me Melcour à se retirer dans un cabinet, pour entendre les leçons qu'il donne à son élève. Melcour revient avec son fils, lui parle avec tendresse de sa mère; celle-ci, bien assurée par cet entretien, de la façon de penser de son mari, vient se jeter dans ses bras, et ils se réconcilient.

Ce drame, comme on voit, n'offre aucun intérêt; tout est prévu, et les situations sont sans effet, faute de contrastes. Le jeu des acteurs l'a fait beaucoup valoir. Le C. *Degligny* a surtout très-bien rempli le rôle du maître de pension, rôle le mieux fait de la pièce.

THÉATRE FAVART.

Fanny Morna, ou *l'Ecossaise*, *opéra en deux actes.*

Cet opéra a été joué, le 5 fructidor, avec le plus grand succès. En voici l'analyse :

Fanny Morna vivoit retirée dans une habitation voisine d'Edimbourg; elle devint sensible aux hommages d'*Edmond*, jeune officier prussien, ils se marièrent secrètement. Edmond entreprit bientôt un voyage qui, trop prolongé, fit croire à Fanny qu'elle étoit abandonnée. Dans son désespoir, elle a fui sa patrie, en y laissant courir le bruit de sa mort,

et elle a choisi, au fond de la Prusse, une retraite solitaire, dont l'entrée est expressément interdite à tout le monde. Cependant un homme se présente avec sa femme et ses enfans. Le valet de Fanny, qui sait que c'est un parent du ministre, qui lui-même habite une campagne voisine, néglige l'ordre de sa maîtresse et l'introduit. Quelle est la surprise de Fanny, lorsqu'elle reconnoît Edmond, et Edmond marié.

Elle demande audience au ministre, lui montre l'acte qui l'unissoit à Edmond, et les lettres qu'elle en a reçues. Le Ministre reconnoît l'écriture et la signature d'*Edmond de Ketley*, son fils; son devoir l'emporte sur toutes considérations; il ordonne qu'on conduise le coupable dans une citadelle, pour être ensuite livré au magistrat. *Pauline*, l'épouse d'Edmond, paroît au moment où cet ordre va s'exécuter; elle apprend la cause de cette disgrâce, et elle écrit à Fanny pour la prier d'adopter ses enfans après sa mort, vraisemblablement prochaine. A la lecture de cette lettre, remise par les enfans eux-mêmes, Fanny est attendrie, toute idée de vengeance s'évanouit; elle déchire l'acte qui l'unissoit à Edmond, et fait le sacrifice de son bonheur pour celui de Pauline et de ses jeunes enfans.

Le jeu des C.nes *Dugazon* et *Saint-Aubin*, remplissant les rôles de *Fanny* et de *Pauline;* celui des CC. *Gavaudan* et *Sollier*, chargés de ceux d'*Edmond* et du *Ministre*, est au dessus de tout éloge.

La musique est remplie de beautés et d'expres-

sion. Il y a, au second acte, un duo du plus grand effet.

Les auteurs ont été vivement demandés ; on a nommé le C. *Favières* pour les paroles, et le C. *Persuis* pour la musique.

L'Amour bizarre, opéra.

La pièce donnée sous ce titre, le 13 fructidor, est imitée d'une comédie de *Pierre* CORNEILLE, intitulée le *Charme de la Voix*. Ce sujet prêtoit beaucoup au musicien; et les invraisemblances de l'intrigue sont compensées par une musique charmante, qui en a fait le succès.

Delfort, passionné pour la musique, est devenu amoureux fou d'*Ernance*, pour l'avoir entendue chanter ; et, quoiqu'il ne l'ait jamais vue, parce qu'un tuteur jaloux, qui veut l'épouser, la cache aux yeux de tout le monde, il la préfere à *Céphise*, sa cousine, à qui il est destiné. Leur oncle a même stipulé, dans son testament, que tous ses biens appartiendroient à Céphise dans le cas où Delfort ne l'épouseroit pas. Toutes ces considérations ne font rien à Delfort, qui veut absolument épouser celle dont la voix l'a enchanté. Ernance, qui veut l'éprouver, se donne à lui pour *Flore*, femme de chambre de Céphise ; mais Delfort, quoique d'abord un peu embarrassé, déclare que l'impression

que ses accens ont faite sur son ame, l'emporte sur toutes les disconvenances. On ne le laisse pas plus longtemps dans son erreur ; le tuteur lui cède Ernance, et Céphise la moitié des biens que leur oncle lui destinoit.

On trouve, dans cet ouvrage, quelques couplets foibles ; mais le dialogue est vif, plein de légèreté et de finesse. Les rôles ont été très bien joués par les CC. *Elleviou*, *Dozainville* et *Martin* ; et par les C.nes *Jenny-Bouvier*, *Crétu* et *Nivelon*. Les auteurs ont été demandés ; on a nommé les CC. *Le Sur* pour les paroles, et *Lebreton* pour la musique.

Ouverture du Théatre Feydeau.

Le théâtre lyrique de la rue Feydeau, fermé depuis longtemps, vient de r'ouvrir le 15 fructidor, dirigé par une nouvelle administration.

On a joué *Palma*, et *Alexis*, ou *l'Erreur d'un bon Père*. Ces deux pièces, qui ont toujours été vues avec le même plaisir, avoient attiré beaucoup de monde. Les C.nes *Scio*, *Rolandeau*, et le C. *Juliet* ont obtenu les plus vifs applaudissemens.

Romagnesi.

Cet opéra, donné deux jours après l'ouverture du théâtre Feydeau, n'a pas eu, à la première représentation, un succès complet: quelques corrections en ont rendu la marche plus rapide, et la seconde représentation a été applaudie. Les auteurs ont été demandés. Ce sont les CC. *Lemontey* et *Plantade*, auteurs de *Palma*.

Le jeune *Romagnesi*, après la mort de son père, a été obligé de fuir la maison paternelle, tourmenté par le nouvel époux de sa mère. Il s'est engagé; mais les mauvais traitemens de son capitaine l'obligent à fuir de nouveau. Il veut rentrer à Bâle, où son ami *Quinault* (non pas le poète, mais un acteur de ce temps-là) doit lui envoyer un passeport pour venir le joindre en France. Il entre à Bâle, déguisé en pâtre; il est reçu dans une auberge, et la fille de la maison devient amoureuse de lui. *Duret*, beau-père de Romagnesi, loge dans cette même auberge; il apprend que son beau-fils est à Bâle: desirant garder son bien, il va le dénoncer comme déserteur; et, pour tromper Quinault, il projette de lui envoyer quelqu'aventurier à la place du jeune Romagnesi. Ne l'ayant pas vu depuis longtemps, il ne le reconnoît pas, et s'adresse à lui-même pour exécuter son projet. Il lui donne de l'argent, un passeport

et une lettre pour Quinault, et le jeune Romagnesi, profitant de tout cela, sort de Bâle, et va joindre son ami.

Cette pièce est bien écrite, et la musique fait honneur au C. *Plantade*. L'ouverture rappelle les airs champêtres des pâtres de la Suisse; elle a été très-applaudie.

Théatre du Vaudeville.

Chaulieu à Fontenay.

Les auteurs du Vaudeville viennent d'ajouter *Chaulieu* à la galerie d'hommes célèbres dont ils ont tracé les portraits. La première représentation de *Chaulieu à Fontenay* a été donnée le 14 fructidor. L'action est simple : Chaulieu relève de maladie; il marie sa vieille gouvernante à son jardinier, et les paysans du lieu veulent célébrer sa convalescence, par une petite fête à laquelle doivent assister *La Fare*, son ami, et M.me *de Lassé*. Le jeune chevalier *de Bouillon*, voudroit saisir cette occasion pour se raccommoder avec Chaulieu, qu'il a indisposé contre lui, pour avoir eu l'imprudence de publier une épigramme que celui-ci avoit faite contre le ministre.

Chaulieu a donné des ordres secrets à son jardinier pour recevoir *Rose*, nièce de sa gouvernante, qu'il veut marier au fils du tabellion, et que lui

envoie son ami *Malezieu*. Le chevalier de Bouillon le sait et en profite; il parie avec La Fare que Chaulieu l'embrassera le jour même. Il s'affuble d'habits de femme, et se présente à Chaulieu, qui dit à sa vieille gouvernante d'embrasser sa nièce. La prétendue Rose prie Chaulieu de lui donner l'exemple; Chaulieu l'embrasse, et le chevalier se sauve en criant: *J'ai gagné mon pari*. Chaulieu apprend la petite ruse du chevalier et lui pardonne sa supercherie.

Telle est à peu près l'analyse de ce vaudeville, qui se distingue par de très-jolis couplets, de l'esprit véritable, et point de calembours. Les auteurs ont été demandés. Ce sont les CC. *Ségur jeune* et *Philippon-la-Magdeleine*.

Les rôles de *Chaulieu*, *La Fare* et *Bouillon*, ont été très-bien joués par les CC. *Vertpré*, *Julien* et *Henri*. Ce dernier a beaucoup amusé dans son déguisement en femme. La C.^e *Sara-Lescot* a mis, dans le rôle de Mme *de Lassé*, toute l'aisance et la gaieté qui lui conviennent.

On a toujours remarqué que le théâtre du Vaudeville ne négligeoit rien du côté du costume. Ceux de cette pièce sont en même temps exacts et brillans.

Théatre des Troubadours.

Le petit Armand, ou *le Bienfait des Perruques, fait historique en un acte, joué pour la première fois le 4 fructidor.*

La veuve *Dumont*, que la mort de son mari a privé de son ancienne aisance, a pris une boutique de parfumerie, pour subvenir à ses besoins et à ceux d'*Armand*, son fils, âgé de huit ans. Cet enfant, à l'espiéglerie ordinaire à son âge, joint un excellent cœur, et beaucoup d'attachement pour sa mère que fait poursuivre le propriétaire de la boutique, pour deux termes de son loyer. Les huissiers procèdent à la saisie en l'absence de M.me Dumont, lorsqu'Armand, qui a cherché envain à s'y opposer, se rappelle qu'une belle dame vient de lui vouloir acheter ses cheveux. Il court faire le sacrifice de sa chevelure, et apporte aux huissiers la somme que l'on exige. Un vieillard, qui desiroit avoir des renseignemens sur M.me Dumont pour venir à son secours, est témoin de l'action du fils, l'adopte pour le sien, et le fait son héritier.

Cette pièce a été très-applaudie, et mérite son succès; le sentiment et la gaieté y sont réunis. On a demandé l'auteur, et le C. *Léger* est venu annoncer la C.e *Dufresnoy* et l'*auteur anonyme* de *la Revue de l'an 6*, et d'*Arlequin restaurateur*.

La pièce a été jouée avec beaucoup d'ensemble. La C.^e *Dubois*, chargée du rôle du *petit Armand*, l'a joué avec tout le naturel possible. On a applaudi aussi la C.^e *Mézières* dans le rôle de la *Veuve*, et les CC. *Frédéric* et *Léger*, dans ceux du *Coiffeur* et de *Gazetin*.

La même anecdote avoit déja fait le sujet d'une jolie romance des *Dîners du Vaudeville*.

LIVRES DIVERS.

Sciences et Arts.

Bulletin des sciences, par la société philomathique de Paris. Troisième année.

Ce journal, composé de huit pages in-4.°, paroît dans la première décade de chaque mois.

Il est destiné à mettre au courant des découvertes faites dans les sciences, les personnes qui s'y intéressent. Il est composé d'extraits de mémoires lus dans les diverses sociétés savantes ou imprimés dans les journaux étrangers, et accompagné des planches nécessaires à l'intelligence des articles.

Les vingt-quatre numéros qui forment les premières années, contiennent un grand nombre d'articles intéressans d'histoire naturelle, de physique, de chymie, et quelques-uns de mathématiques, d'anatomie, d'économie rurale et de médecine. Ces derniers articles seroient plus multipliés, si la société n'apportoit dans le choix des extraits la plus scrupuleuse

critique. Tous discours, toute théorie vague, sont exclus de ce journal, uniquement destiné à recueillir et publier promptement les faits nouveaux dans les sciences. Les extraits insérés dans ce bulletin, n'indiquent pas seulement les résultats, mais encore les principaux moyens employés pour y parvenir, lorsque ces moyens sont neufs.

Le prix de l'abonnement à ce journal, envoyé franc de port, est de six francs pour une année; l'année commence en germinal.

On souscrit, à Paris, chez le C. Alexandre Brongniart, *professeur d'histoire naturelle aux écoles centrales, et trésorier de la société, rue Saint-Marc*, n.° 14; *et chez* Fuchs, *libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny.*

Dans les départemens et les pays étrangers, chez les principaux libraires.

MATHÉMATIQUES.

HISTOIRE des mathématiques, dans laquelle on rend compte de leurs progrès, depuis leur origine jusqu'à nos jours; où l'on expose le tableau et le développement des principales découvertes dans toutes les parties des mathématiques; les contestations qui se sont élevées entre les mathématiciens, et les principaux traits de la vie des plus célèbres. Nouvelle édition considérablement augmentée, et prolongée jusques vers l'époque actuelle, par J. F. MONTUCLA, *de l'Institut national de France.* A Paris, chez Henri *Agasse*, libraire, rue des Poitevins, n.° 18. An 7; 2 vol. in-4.°, 1465 pages en cicéro.

Cet ouvrage, dont la première édition parut en 1758, a joui de la plus grande considération; il manquoit depuis longtemps, et on le demandoit de toutes parts. L'auteur a passé 40 ans à l'augmenter et à le perfectionner; mais son emploi dans les bâtimens,

timens, empêchoit qu'il ne put y mettre assez de temps pour publier la seconde édition; je ne cessois de le presser à ce sujet. En 1792, je voyois que les circonstances le dégoûtoient, et qu'il étoit tenté d'y renoncer; je déterminai le C. Panckoucke à se joindre à moi pour électriser l'auteur, et publier l'ouvrage; et, en 1794, on commença l'impression. Les deux premiers volumes ne vont que jusqu'au commencement de ce siècle, comme dans la première édition, mais les deux autres iront jusqu'à la fin de celui-ci; il y a déja la moitié du 3.me volume d'imprimée; et il y a lieu d'espérer que nous les aurons malgré le grand âge de l'auteur: il est né à Lyon, le 5 septembre 1725. Cette édition est considérablement augmentée; elle contient environ 3360000 lettres, et la première édition n'en contenoit que 2320000: ce calcul étoit nécessaire pour pouvoir les comparer, à raison de la différence de caracteres et de justification.

Bacon, Montmort, etc., desiroient qu'on eut une histoire des progrès de l'esprit humain dans les mathématiques; que l'on vit comment, et dans quel ordre les découvertes mathématiques s'étoient succédées les unes aux autres, à qui nous en avions l'obligation. On a fait l'histoire de la peinture, de la musique, de la médecine: une bonne histoire de la géométrie, disoit Montmort, seroit un ouvrage plus curieux et plus utile. Quel plaisir n'auroit-on pas d'avoir la liaison des méthodes, l'enchaînement des nouvelles théories, à commencer depuis les premiers temps jusqu'au nôtre. Un tel ouvrage, bien fait, pourroit être regardé comme l'histoire de l'esprit humain, puisque c'est dans cette science, plus que dans toute autre, que l'homme a fait connoître la perfection de son intelligence.

Ce que Montmort desiroit il y a longtemps, est ce que le C. Montucla a exécuté avec autant de savoir que d'esprit. J'ai d'abord remonté, dit-il, aussi haut qu'il étoit possible, vers l'origine de ces sciences; j'ai suivi ensuite leurs traces chez les plus

anciens peuples, en y substituant quelquefois à un développement inconnu, un développement fictif et probablement peu différent du véritable. J'ai rendu compte de leurs progrès dans tous les âges, faisant connoître surtout les découvertes propres à chacun, ou celles dont ils présentent les premiers germes. Quoique je ne me sois point proposé de faire l'histoire de ceux qui ont cultivé les mathématiques, c'est une partie que je n'ai pas entièrement négligée. J'ai donné des notices assez détaillées sur les personnes, les vies et les écrits des mathématiciens les plus célèbres; j'ai aussi rendu compte des contestations qu'on a vu quelquefois s'élever dans le sein des mathématiques, et je crois avoir fait de la plupart de ces procès célèbres, un rapport précis et exact: enfin, ce qui étoit le point le plus essentiel, je me suis particulièrement attaché à donner une idée distincte, et les véritables principes de toutes les théories de quelque importance qui composent le système des mathématiques.

On trouve, dans la préface, la notice de tous les auteurs qui ont écrit sur l'histoire des mathématiques, avec des réflexions impartiales sur chacun.

Wallis publia, en 1684, une histoire de l'algèbre, sous le titre latin de: *Algebræ tractatus historicus et practicus;* il a aussi paru en anglois. Considéré du côté du savoir, cet ouvrage est assurément digne de Wallis; mais, considéré du côté historique, il est tout à fait inexact. Son auteur semble n'avoir connu qu'un homme, savoir *Harriot*, qui étoit anglois; on diroit que l'algebre et tous ses procédés les plus ingénieux sont nés entre ses mains. Le C. Montucla a mis cela dans le plus grand jour, en divers endroits de son histoire. Les anglois n'ont jamais pu se défendre du monopole de gloire auquel l'esprit national les rend trop enclins, mais notre auteur a tâché de s'en défendre.

La fameuse contestation élevée entre Newton et Leibnitz, est traitée par l'auteur avec beaucoup d'étendue et d'érudition. Il paroît, par trois endroits du *Commercium epistolicum*, que Newton avoit trouvé,

avant Leibnitz, le principe des fluxions, mais trop obscurément ce semble, pour ôter à celui-ci le mérite de la découverte : quand on voit ce calcul prendre entre ses mains l'accroissement qu'attestent tant de pièces insérées dans les *acta eruditorum*, on doit ce semble reconnoître qu'il dut probablement à son génie, et aux efforts qu'il fit pour deviner une méthode qui mettoit Newton en possession de tant de belles vérités, l'invention de la sienne; cela est d'autant plus vraisemblable, que, du calcul de Barrow, il n'y a pas bien loin au calcul différentiel. Le pas n'étoit pas bien grand pour un génie tel que celui dont Leibnitz a donné tant de preuves.

Quoique nous ayons une grande histoire de l'astronomie, en 5 vol. in-4.°, par Bailly, on trouve dans l'ouvrage du C. Montucla, des choses neuves qui sont le fruit d'immenses recherches, surtout pour les astronomes arabes, dont l'histoire étoit encore peu connue.

L'auteur n'a pas négligé l'histoire de la navigation; et le second volume finit par un supplément de 12 pages, qui en indique les progrès jusqu'à la fin du 18.me siècle.

Enfin l'ouvrage du C. Montucla est fait de manière à intéresser vivement tous les savans et tous les amateurs des sciences exactes, et l'on peut dire qu'il n'y a aucun ouvrage dans ce genre qui puisse en approcher.

LALANDE.

CHIRURGIE.

EXAMEN critique de la doctrine et des procédés du C. Sacombe *dans l'art des accouchemens*, ou *Sacombe en contradiction avec les autres accoucheurs, avec la physique, avec la géométrie et avec lui-même; ouvrage terminé par une description de l'hospice et de l'école pratique d'accouchement de Copenhague*, etc., *avec beaucoup de détails intéres-*

sans, par J. B. DEMANGEON. A Paris, chez J. J. *Fuchs*, libraire, rue des Mathurins, n.° 334; et chez l'*auteur*, rue des Deux-Portes la Harpe, n.° 5, volume in-8.° de 224 pages. Prix, 2 fr. 50 cent. pour Paris, et 3 fr. 25 cent. franc de port pour les départemens; avec l'épigraphe :

Si cupis ingenuus, constans et apertus haberi,
Conveniant linguæ facta, manusque tuæ.

Non nostri tantas componere lites, étoit notre devise, lorsque nous rendions compte de la séance anti-césarienne que le C. *Sacombe* donna dans l'église Saint-Thomas du-Louvre; elle l'est encore en annonçant cet ouvrage, dans lequel le C. *Demangeon* attaque la doctrine et les procédés du C. Sacombe, en faveur duquel l'auteur avoue avoir été prévenu d'abord, à cause de son courage à combattre une opération meurtrière et qui lui semble déshonorante pour la chirurgie. Il a donc suivi ses leçons privées d'accouchement; mais les principes et les procédés particuliers de cet accoucheur lui paroissant bientôt fort suspects, il a cru servir l'humanité et les progrès de l'art, en publiant ses réflexions à cet égard.

La seconde partie de cet ouvrage (page 153-220) aura aussi de l'intérêt pour ceux qui restent neutres dans la dispute anti-césarienne. L'auteur, qui a passé quelque temps à Copenhague, où il a étudié l'art de l'accouchement sous le célèbre *Saxtorph*, professeur à l'université de cette ville et accoucheur en chef de l'hospice d'accouchement, donne d'abord la description de cet hospice, qui, lors de son commencement sous Frédéric V, ne consistoit qu'en quelques appartemens que la première épouse de ce prince loua, en y attachant deux sage-femmes. Cet établissement, tout simple qu'il étoit, obtint une si grande confiance dès son origine, qu'il fallut bientôt le transferer à l'hôpital de Frédéric, et enfin l'épouse du roi actuel, Christian VII, fit construire un nou-

vel hôpital uniquement destiné à l'accouchement. Cet hospice, digne de servir de modèle pour d'autres pays, fut ouvert, tel qu'il existe aujourd'hui, le 31 mars 1787. L'auteur fait voir que, quoique le nombre des femmes qu'on y reçoit n'est que de 55, l'ordre qui y règne, les soins qu'on donne aux accouchées, font que cet établissement est d'une plus grande utilité que d'autres hospices où on a deux et trois fois plus de lits, mais où le défaut de soins oblige les femmes en couche d'y rester 15 à 20 jours pour en sortir foibles et mal rétablies, tandis qu'à Copenhague un grand nombre de femmes se rétablissent entièrement de leurs couches dans 5 à 6 jours. L'auteur décrit la distribution et la regie de l'intérieur de la maison, l'école pratique réunie à cet hospice, la manière dont les élèves des deux sexes s'y forment dans l'art d'accoucher, le mode d'accouchement de l'école, et les moyens dont l'usage est permis aux élèves.

Le C. Demangeon parle ensuite de l'*hospice de soignement*, attenant à l'hospice d'accouchement et dans le même corps de bâtiment. Dans cet établissement, les accouchées de l'hospice sont admises comme nourrices avec leurs enfans, jusqu'à ce qu'elles trouvent une autre place qui leur convienne mieux. Les enfans, dont les mères accouchées à l'hospice, ne peuvent ou ne veulent pas se charger, y sont aussi reçus seuls, et soignés par rapport à leur subsistance et à leur santé. Lorsque leur santé et la saison en permettent la sortie, le *bureau de placement* cherche à les placer à la campagne, et chaque paysan qui en prend un pour l'élever, reçoit à peu près 26 francs par an, est exempt d'une certaine contribution appelée *extraskat*, et quand l'enfant adoptif est un garçon, il lui sert à racheter de la milice un de ses propres fils, s'il en a.

Dans un des jardins de cet hospice, il y a une maison isolée où l'on transporte tous les enfans attaqués de la petite vérole, pour prévenir de la contagion les autres enfans. C'est à cette occasion que

l'auteur fait une digression intéressante sur les moyens d'extirper cette maladie. Il donne ensuite la topographie médicale de Copenhague et des établissemens qu'il a décrits dans l'ouvrage; il fait connoître les résultats heureux obtenus sur l'art dans ces derniers; il les compare avec ceux obtenus ailleurs, et cette comparaison prouve, d'une manière incontestable, que les mauvais hospices sont nuisibles sous tous les aspects possibles: enfin il termine ce volume par quelques vues sur les hospices d'accouchement, il fait voir leur influence morale, et les avantages d'y réunir des écoles pratiques, à l'instar de celles des Danois et des Allemands.

JURISPRUDENCE.

NOUVEAU style-pratique des huissiers, contenant les formules et modèles de tous les actes et procès-verbaux de leur ministère, en matières civile et de commerce, police simple, police correctionnelle, criminelle, contrainte par corps et expropriations réelles; avec des instructions sur les cas, les causes, les incidens et les objets de ces actes, et un recueil des lois, tarifs et réglemens y relatifs; 1 vol in-12 de plus de 400 pages, 2 fr. 50 cent., et 3 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez *Lequatre*, imprimeur, rue de la Harpe, n.os 26 et 249; *Mongie*, libraire, Palais-Egalite, galerie de bois, n.° 224; *Rondonneau*, au dépôt des lois, place du Carousel; et chez les libraires du palais de Justice. An 7.

DICTIONNAIRE sur le nouveau droit civil, par le C. T. ancien jurisconsulte; ouvrage utile aux juges, aux défenseurs-officieux et à tous les citoyens qui se chargent de l'instruction des affaires litigieuses, 300 pages in-8°. Prix pour Paris, 2 fr. et pour les départemens, 2 fr. 75 cent. franc de

port. A Paris, chez *Rousseau*, imprimeur, rue Dominique, n.° 8, près la place Michel. Thermidor an 7.

Histoire.

Forsoeg til en Skildring af Quindekiœnnets' huuslige og borgerlige Kaar hos Skandinaverne foer Kristendommens' Indfoerelse, etc. — *Essai d'un tableau de l'état domestique et civil des femmes chez les Scandinaves, avant l'établissement de la religion chrétienne, par* L. Engelstoft. A Copenhague, 1799, in-8.°, 323 pages.

Cet ouvrage qui vient de paroître, ayant remporté le prix proposé par l'académie de Copenhague, traite d'une partie de l'ancienne histoire du Nord aussi intéressante que jusqu'ici peu éclaircie. L'auteur, qui fait actuellement un séjour littéraire à Paris (1), commence son traité par une introduction générale consacrée à établir les limites géographiques de l'ancienne Scandinavie, à fixer l'époque qui borne ses recherches, et à tracer succinctement un aperçu des monumens mythologiques, poétiques, historiques et diplomatiques, par lesquels la connoissance de l'ancien Nord, de ses institutions, de ses mœurs et usages, a été transmise à la postérité. Ces remarques préalables mettent les lecteurs à portée de juger de la nature, de l'étendue et des difficultés du sujet.

Le traité se divise en huit sections, par rapport aux principaux points de vue sous lesquels on doit considérer l'état des femmes, particulierement celles de de l'ancien Nord. Leur éducation, leur état de fille,

(1) Voyez l'annonce que nous avons donnée, année IV, t. V, p. 276, d'un autre écrit de ce jeune et intéressant littérateur.

A. L. M.

leur mariage, leur condition comme épouses et comme veuves, font l'objet des quatre premières sections; la cinquième est consacrée à des recherches particulières sur leurs droits aux successions; la sixième s'occupe de l'esclavage, nommement de l'état des femmes esclaves: la huitième ayant présenté des résultats généraux des recherches précédentes, ajoute des observations philosophiques sur l'influence du genre de vie, du climat, du régime et de la religion, sur l'état des femmes; elle jette un coup-d'œil sur le genre de vie, le climat, le régime et la religion des anciens habitans du Nord, et en fait l'application à l'histoire des femmes scandinaves.

M. Engelstoft, fidèle aux devoirs de l'historien philosophe, a renoncé à cette partialité nationale trop souvent décorée du titre de patriotisme, qui n'a point été inconnue dans les ouvrages sur les antiquités du Nord. Ne cherchant que la vérité, il a cru pareillement devoir éviter une autre faute assez commune de nos jours, celle de calculer tout sur le plaisir des lecteurs, et de sacrifier, par des exagérations et des peintures romanesques, la fidélité historique à l'envie d'amuser. C'est par cette marche, et en prenant seulement les faits pour guides, qu'il est parvenu à découvrir la fausseté de plusieurs idées depuis longtemps répandues; c'est ainsi qu'il a réussi à porter la lumière dans des parties obscures. Les lois anciennes du Nord, dont il nous communique une notice dans l'introduction, lui ont paru dignes d'une attention particulière; il en a été récompensé par nombre de renseignemens importans pour les parties les plus difficiles et les plus compliquées, comme celles de la succession et des stipulations réciproques dans les contrats de mariages. Quelquefois il a tiré parti de comparaisons avec les nations voisines ou alliées, quant à l'origine, telles que les Anglo Saxons et les Germains, qu'il faut toujours bien distinguer des Scandinaves eux mêmes.

Les diverses parties qui entrent dans ce traité, n'etoient point susceptibles du même intérêt. Quoi-

que l'auteur n'ait pas glissé superficiellement sur celles qui en avoient le moins, et dont quelques-unes sont des plus importantes, il a pourtant tâché d'y être aussi précis et aussi court qu'il lui a été possible, sans nuire à l'exactitude et à la clarté. Au reste, le traité, en remplissant avec succès une lacune de l'histoire ancienne du Nord, offre en même temps une lecture agréable, l'auteur ayant ajouté à l'intérêt du sujet, par un ordre clair, des faits curieux et des traits caractéristiques.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

SLAVISCHER Bücherdruck in Würtemberg im 16 Jahrhundert. Ein litterarischer Bericht von Christian Friedrich SCHNURRER, *Prof. in Tubingen. — Impression de livres en langue slave, dans le duché de Wurtemberg, dans le* 16.e *siècle. Rapport littéraire par Chrétien Frédéric* SCHNURRER, *professeur à Tubingen;* 128 *pages in*-8.° *Tubingen, chez* Cotta, 1799.

Ce sera toujours un phénomène particulier en bibliographie, que des livres en langue slave, et avec les caractères qui lui sont propres, aient été imprimés dans le duché de Wurtemberg, c'est-à-dire, dans un pays où ni cette langue ni cette écriture ne sont connues. Ces ouvrages sont tous fort rares, et l'établissement qui leur a donné naissance n'est pas aussi connu qu'il mériteroit de l'être. C'est ce qui a engagé M. *Schnurrer* à composer le mémoire que nous annonçons. Il y a plus de 50 ans que M. *Nast*, alors professeur au gymnase de Stougard, à présent ministre à Plochingen, avoit entrepris des recherches sur ce même sujet; il a communiqué ses papiers à M. Schnurrer qui en a su tirer un parti avantageux.

Primus TRUBER, de la Carinthie, a été ministre de l'évangile à Kempten, en Souabe, depuis 1553;

vers le même temps *Pierre-Paul* VERGERIUS, auparavant evêque de Capo d'Istria, vint aussi dans ce pays. C'est à ces deux hommes qu'on doit l'impression des premiers livres slaves dans le Wurtemberg. Truber essaya le premier d'en faire imprimer quelques-uns avec des caractères latins, mais les difficultés qu'il éprouva dans l'impression, et les frais considérables qu'elle occasionna, ne lui permirent point de continuer cette entreprise. Vergerius qui, à cette époque, vint dans le Wurtemberg, se concerta alors avec Truber, et ils parvinrent à faire imprimer à Tübingen, encore en caractères latins, la première partie du Nouveau Testament; l'impression en fut achevée en 1557. M. Schnurrer décrit ces ouvrages, ainsi que les autres que Truber fit paroître successivement. Cette entreprise prit une nouvelle activité par l'arrivée en Souabe de *Jean Ungnad*, baron de Sonneg, qui, ayant quitté la Carinthie, sa patrie, vint s'établir à Urach, où il établit dans la suite une imprimerie en caractères *Glagolla* et *Cyruliza*, c'est-à-dire, dans les deux especes d'écritures propres à la langue slave, et pour laquelle il fit faire les caractères nécessaires, d'abord à Nuremberg, et, dans la suite, à Urach, par des ouvriers qu'il avoit fait venir de Nuremberg. Truber fut nommé, par le duc de Wurtemberg, curé d'Urach, pour donner tous les soins possibles à ce nouvel établissement, auquel il étoit devenu indispensable. M. Schnurrer donne des détails très-intéressans sur cette imprimerie, les moyens employés par Ungnad, pour faire face aux dépenses considérables occasionnées par l'impression de ces ouvrages. Ungnad mourut enfin subitement dans un voyage qu'il avoit fait en Bohême, le 27 décembre 1564; et, une année après, mourut aussi sa femme, à laquelle il avoit recommandé la conservation de son entreprise favorite. Sa mort subite, dans un pays étranger, l'empêcha de faire, par un testament, quelques dispositions en faveur de cet établissement qui, depuis ce moment, tomba en décadence, et

cessa bientôt. Quant aux caractères croates ou slaves qui avoient servi à imprimer les livres dont il est question, M. Schnurrer fait voir, par un passage qui se trouve à la page 430 à 432 d'un ouvrage imprimé à Rome, en 1755, grand in-4°, sous le titre : *Kalendaria Ecclesiæ universæ, studio et opera Jos. Simonis* ASSEMANI, qu'ils ont passé dans l'imprimerie de la propagande ; les matrices doivent se trouver maintenant à l'imprimerie de la République, à Paris.

GRAMMAIRE.

Gardez-vous d'environner ces roses de trop d'épines.....
LA FONTAINE, liv. XII, fab. XXIV.

DISTIQUES de Caton, en vers latins, françois et allemands, avec une Traduction interlinéaire de ces derniers, propre à faciliter l'étude de la langue allemande. A Paris, chez *Kœnig*, quai des Augustins, n.° 18 ; *Fuchs*, libraire, rue des Mathurins, maison de Cluny ; et *Honnert*, imprimeur, rue du Colombier, n.° 1160, an VII, in-8.° de 100 pages environ. Prix 1 fr. 80 cent.

L'auteur de cet utile recueil, père de famille, s'étoit proposé de mettre sous les yeux de ses enfans, dans leurs premières études, ce que la morale nous offre de plus essentiel dans les différentes circonstances de la vie. L'auteur, en le publiant, a pensé en doubler l'utilité ; je veux dire la partager avec d'autres pères et mères ou instituteurs, à qui son travail peut être également agréable. Ce sont ici les meilleurs principes de conduite, attribués longtemps au plus sage des Romains, à Caton, et mis en vers en deux autres langues. Nous nous contenterons d'en rapporter ici quelques passages dans les deux langues les plus familières au plus grand

nombre des lecteurs. Nous nous attacherons ensuite à quelques accessoires que nous offre cette circonstance d'une utilité plus générale que l'ouvrage même, destiné aux élémens d'une langue étrangère.

Instrue præceptis animum, nec discere cesses ;
Nam sine doctrina, vita est quasi mortis imago.
Nourris bien ton esprit de ces sages sentences,
Et pour les retenir fais un louable effort;
La vie oisive et sans sciences,
Qu'offre-t-elle, sinon l'image de la mort?

Discere ne cesses ; cura sapientia crescit :
Rara datur longo prudentia temporis usu.
Jour et nuit ne cesse d'apprendre :
La sagesse ne croît que par des soins constans;
Et la rare prudence, à laquelle on doit tendre,
N'est que le fruit tardif du travail et du temps.

Disce, sed a doctis ; indoctos ipse doceto :
Propaganda etenim est verum doctrina bonarum.
D'un plus savant que toi ne cesse point d'apprendre ;
Toi-même instruis les ignorans.
La science est un bien qu'il faut partout répandre,
Et qu'on doit préférer aux trésors les plus grands.

Quod donare potes, gratis concede roganti;
Nam, recte fecisse bonis, in parte lucrorum est.
Prête à qui la réclame une main généreuse,
Donne sans exiger aucun retour de lui :
Aux yeux de l'ame vertueuse,
C'est travailler pour soi que d'obliger autrui.

Ignotum tibi tu noli præponere notis :
Cognita judicio constant, incognita casu.
Des choses que tu sais parle avec assurance ;
Quand tu doutes, soit retenu.
On juge en sureté quand on a connoissance ;
On décide au hasard sur un fait inconnu.

Alterius dictum aut factum ne carpseris unquam,
Exemplo simili ne te derideat alter.

Par un faux esprit de critique,
Des actions d'autrui ne sois point le censeur,
De peur qu'à ton exemple, un autre satyrique
Ne t'accable à ton tour, en raillant le railleur.

Ce petit volume réunit plusieurs autres avantages: il fait suite à une *première partie d'un Cours de langue allemande.* Dans le premier recueil sont différens extraits de plusieurs petits poèmes dans cette langue, choisis, agréables, faciles et à la portée de ceux qui apprennent l'allemand (1). Chacun de ces deux livres élémentaires est accompagné de *notes* explicatives pour en faciliter l'étude aux commençans. Le volume qu'on annonce aujourd'hui, et dont on vient de citer quelques passages, contient les plus belles maximes des écoles d'Athènes et de Rome. Ainsi, dans deux petites brochures, formant réunies 250 et quelques pages, l'auteur des deux recueils offre aux étudians une variété à la fois amusante et instructive.

Un homme de lettres, cher à la jeunesse, à qui ses productions aimables, nombreuses, souvent réimprimées et traduites en langues étrangeres, ont mérité le titre d'*Instituteur des Enfans*, et dont le suffrage sur l'objet dont on parle doit être de quelque poids, a loué (2) le nouvel éditeur des Distiques de Caton, d'avoir songé à réunir dans son livre élémentaire, un traité en trois langues intéressantes (le latin, le françois et l'allemand), et par des rappro-

(1) Il en a été rendu compte dans le *Magasin Encyclopédique*, année IV, t. I, p. 256.

(2) *Courier des Enfans*, année VII, n.o 11 du C. *Jeauffret.* Il est encore l'auteur des *Charmes de l'Enfance*, du *Courrier des Adolescens*, des *Merveilles du Corps humain*, du *Voyage au jardin des Plantes*, du *Dictionnaire étymologique de la langue françoise, à l'usage de la jeunesse.* etc.

chemens interlinéaires et explicatifs, à faire connoître sans efforts et en même temps à ses lecteurs la signification des mots d'une langue, les règles de la syntaxe, ses inversions particulières, en un mot, le caractère distinctif de chacune. Mais l'avantage de la méthode de l'éditeur des deux recueils, lequel, je pense, n'est pas le moindre, c'est d'y avoir constamment employé des morceaux en vers.

Peu de personnes disconviendront que les vers ont beaucoup d'avantages sur la prose dans les livres destinés à instruire la jeunesse. Dans la poésie, la phrase est plus courte, elle a quelque chose de plus précis, de plus vif et plus saillant, qui frappe d'abord l'esprit, qui entre plus avant dans la mémoire, et qu'elle retient beaucoup plus longtemps que la prose. La méthode de commencer l'étude des langues par des auteurs en vers, devroit donc être plus employée qu'on ne le fait d'ordinaire (3). Voilà pourquoi les premiers livres qui avoient été mis jusqu'ici dans les mains des enfans étoient les Fables de la Fontaine et de Phèdre, les Bucoliques de Virgile, ainsi que d'autres morceaux faciles et choisis de Térence et des autres meilleurs poètes latins. Par la même raison, et comme on a senti tous les avantages de cette excellente méthode, on a vu, au profit des jeunes étudians, se multiplier à l'infini les éditions des *Racines grecques*, des *Racines latines*, et de la *Prosodie* dans la même langue, tous ces livres en vers techniques.

Le sage et savant Buffier, cet homme admirable, qui avoit consacré toute sa vie à l'avancement de la jeunesse, à qui nos études françoises ont eu tant d'obligations, s'étoit fait une tâche honorable de présenter à ses élèves sous ce même aspect, et en

(3) Les personnes qui tiennent à la routine des études, qui douteroient de la vérité de cette assertion, et qui voudroient s'en assurer, peuvent lire un morceau fait *ad hoc*, sous le titre de *Prolégomènes de poésie angloise*, *Mag. Encyc.* année III, t. II, p. 512.

plusieurs volumes, sous le titre de *Mémoire artificielle*, les élémens des différentes sciences qu'il avoit à leur enseigner. Voltaire lui-même, qui avoit également senti tout l'avantage de cette méthode, l'a employée utilement en tête de ses *Annales de l'Empire*.

Présenter ainsi à la jeunesse et aux étudians un choix de morceaux de littérature et de poésies agréables, dans une langue étrangère, accompagné d'un interlinéaire facile et débarrassé des règles d'une syntaxe sèche, difficile et rebutante, c'est offrir aux commençans et les roses de l'étude, en même temps en avoir écarté les épines. Voilà le but que s'est proposé l'auteur du Cours de langue allemande, dans les deux parties qui ont déja paru.

En raison du peu d'étendue de la seconde, qui fait l'objet de cette notice, on pourra la trouver trop prolixe : mais les détails où on est entré, pouvant servir à faciliter la partie élémentaire des études, partie si intéressante de l'education, on nous pardonnera ces détails en faveur de leur utilité.

MUSIQUE.

THÉORIE de la musique vocale, par Florido TOMÉONI, *professeur de musique, avec des remarques sur la prononciation des langues françoise et italienne, rédigées par un homme de lettres.* Paris, chez l'auteur, boulevard Montmartre, au coin du faubourg Poissonnière, n.° 2; et Charles *Pougens*, imprimeur-libraire, quai Voltaire, n.° 10. An 7.

Cet ouvrage contient les réflexions les plus judicieuses sur les deux écoles, italienne et françoise; on y verra les raisons de la supériorité des Italiens dans l'art musical, et les moyens de parvenir à la perfection qu'ils ont acquise dans l'exécution.

Les professeurs sauront bon gré à *Florido Toméoni*

de leur avoir donné les moyens de faciliter à leurs disciples, l'étude d'un art qui demande un temps considerable, et qui pourra, à l'aide de ce guide, être abrégé de beaucoup. Les amateurs seront flatés de pouvoir se rendre raison de leur manière de chanter, et profiteront sans doute avec empressement des lumieres répandues sur un art qui en avoit essentiellement besoin.

ROMANS.

UN mois d'hiver d'Alphonse, ou *Campagnes galantes d'un hussard; anecdotes françoises, recueillies et publiées par J. F.* DOGNON, *avec figures et musique*, 2 vol in-12, 278 pages. A Paris, de l'imprimerie des C.nes *Clerc* et *Galleti*. An 7.

Alphonse, jeune hussard, est malade à C..., des suites d'une blessure grave. Deux femmes arrivent à son auberge, ce qui excite la curiosité de son ami à qui il conte son histoire.

« Echappés des antres du Nord, les fougueux en-
« fans d'Orythie avoient fait fuir des rians côteaux
« de la France, Bacchus et sa suite aimable: l'im-
« pétueux Borée, étendant et secouant ses ailes char-
« gées de neiges et de frimats, avoit dispersé les
« amours et les jeux, qui, dans leur détresse, s'é-
« toient réfugiés dans les asyles que les voluptueux
« citadins leur ouvroient de toutes parts. »

C'est ainsi que commence l'histoire d'Alphonse; heureusement ce style pompeux ne se soutient pas jusqu'à la fin. Dès la seconde page, le hussard raconte tout bonnement ses avantures sans grandes prétentions. Il est admis dans un cercle de femmes toutes coquettes, de jeunes gens tous entreprenans et petits maîtres. Il fait la conquête de deux de ces femmes, et leur est infidèle pour une soubrette. On se brouille pour un quiproquo de lettres et de portraits, causé par un valet ivre, et c'est là que finit le premier

mois

mois des campagnes galantes du hussard. On nous en promet quatre autres mois, si le public accueille bien celui-ci.

CORREZA der Franke vom Sevennengebirge, aus den Archiven des Tempelordens, von Johann GOEBEL, *französischem Bürger. — CORREZA le Franc, de la montagne des Cevennes, tiré des archives de l'ordre des Templiers, par Jean* GOEBEL, *citoyen français.* A Berlin, chez *Lagarde;* 1799, 2 vol., 211 et 190 pages.

« La famille des *Correza* étoit déja, avant les « Croisades, connue, dans la France méridionale, « comme une des plus anciennes du pays. Pendant « les Croisades, elle joua un rôle important, et se « distingua par le zèle avec lequel elle s'opposa aux « désordres et aux cruautés que les Croisés exer- « çoient partout. » *Correza le Fort*, un des ancêtres de notre héros, abandonne l'armée des Chrétiens dans la Palestine, par des raisons inconnues à tout le monde; il trouve en chemin, dans un vallon écarté et entouré de forêts épaisses, une famille de Maures qui avoit quitté l'Espagne pour se soustraire aux persécutions; il la venge de quelques Croises féroces qui avoient osé troubler cet asyle, et se voit récompensé par la main de la fille de ceux auxquels il venoit de rendre un service aussi signalé. Il laisse une partie de ses richesses et un de ses écuyers dans ce vallon, où demeurent encore plusieurs autres familles Maures, et emmène sa *Futille* dans sa patrie.

L'auteur passe de suite à l'histoire de *Correza le Franc:* son père et son oncle étoient membres d'une société secrète; ils s'éloignent chaque mois à la pleine lune, sans emmener le jeune Correza, comme ils le font ordinairement dans leurs autres promenades et leurs voyages. Plus ils paroissent faire un mystère de leurs promenades solitaires et régulières, plus la curiosité du jeune Correza en est excitée; mais ne

pouvant rien découvrir, il devient triste : il ose enfin en parler à son père et à son oncle, et ceux-ci lui promettent qu'un jour il sera aussi admis à ces promenades. Après que dans une quantité de rencontres préparées par son oncle et son père, il eut donné des preuves satisfaisantes de sa bravoure, de son obéissance, de sa haine pour toute espèce de tyrannie, en un mot de ses vertus chevaleresques, il est reçu dans l'ordre des Francs ou des Templiers, qui s'assemble dans une grotte de Druides, ou plutôt un palais souterrain, *où* (p. 92) *il voit des choses qui l'étonnent*, et qui étonneront encore peut-être davantage le lecteur. Non seulement le grand-maître lui dit que « l'ordre possède une caisse de plomb, qui « est ce qu'il a de plus précieux, dans laquelle se « trouvent neuf lames, trois de fer, trois d'argent « et trois d'or, sur lesquelles sont gravées, en ca- « ractères lisibles, les voies secrètes de la nature ; » mais il y voit encore « un globe de verre d'une gran- « deur immense, dans lequel brille une clarté sem- « blable à la lumière boréale, au moyen d'une quan- « tité de mercure extrêmement pur et agité dans « le vide produit dans le globe ; » il y voit de plus, « que les Templiers de la grotte des Druides, avec « lesquels il se trouve dans les montagnes des Ce- « vennes, correspondent avec leurs frères rassem- « blés dans une grotte pareille du mont Jura, *au « moyen d'une aiguille aimantée immense*, composée « de *neuf fois neuf* barres, travaillées et aimantées « chacune avec le plus grand soin, de sorte qu'elle « seule réunit la force de *neuf fois neuf* aiguilles ai- « mantées d'une force aussi extraordinaire. »

Après avoir été reçu dans l'ordre des Francs, il quitte cette grotte. L'auteur fait faire ensuite à son héros différens voyages ; il y a, comme de coutume, plusieurs avantures chevaleresques, des reconnoissances, etc. Dans ce voyage, il trouve et accompagne pendant quelque temps, sans la connoître, celle dont la main lui est destinée. Ce secret lui est dévoilé ; il sait qu'elle a pris la route

de Malaga, mais, une heure avant son arrivée dans ce port, elle en est partie; il y rencontre cependant une corvette prête à mettre à la voile pour Alger, et il se trouve que ce vaisseau appartient à Correza même. A Alger, il a une entrevue avec le dey, dans laquelle ils concertent une expédition secrète, dont le second volume rend compte. Correza fait voile pour Smyrne, où il trouve sa *Vela*, dans la même maison de campagne où Correza, son ayeul, avoit sauvé Fatille de la brutalité de quelques Croisés.

Un long espace de temps sépare les événemens du premier volume de ceux du second, dans lequel l'auteur place Correza de suite sur une île de l'Amérique: il y est chef des *Flibustiers*, fait la guerre aux Espagnols, et s'érige en protecteur des habitans opprimés du Mexique et des autres contrées de l'Amérique. *Ferrandez*, fils de Correza, jeune homme vaillant, se distingue par plusieurs actions hardies. La colonie, dont Correza est le chef, reçoit des secours de l'Europe, envoyés par leurs frères de l'ordre des Templiers, qui n'a pas été détruit par la mort de Jaques Molay, mais qui a continué d'exister sous le nom de l'*ordre des Francs*, et qui prend une nouvelle consistance sur cette île heureuse, dont malheureusement l'auteur n'a pas jugé à propos de nous indiquer la latitude et la longitude, non plus que de nous donner des renseignemens sur l'endroit où se trouvent les archives des Templiers, d'où il a pris le sujet de cet ouvrage. Nous sommes sûrs que M. Moldenhawer, auteur d'un ouvrage allemand sur *le procès intenté à l'ordre des Templiers, d'après les actes originaux de la commission qui en fut chargée* (Hambourg, 1792, grand in-8°), lui auroit bien des obligations, s'il vouloit lui communiquer les renseignemens qu'il paroit sans doute avoir.

Les Dangers de la séduction, et les faux pas de la beauté, ou *les Aventures d'une villageoise et de son amant, où se voit une peinture fidelle et animée des ridicules et des travers du monde; par P. J. B. Nougaret, 2 vol. in-12, formant 400 pages. Prix 3 francs, et 4 francs par la poste.* A Paris, chez l'*auteur*, rue des Petits-Augustins, et chez *Fuchs*, rue des Mathurins, *Dugour*, rue Serpente, *Desenne*, palais Egalité, etc. An 7.

Lucette, jeune villageoise, se laisse séduire par *Pierrin. Il n'y a que le premier pas qui coûte.* Elle se laisse enlever par un jeune officier, devient successivement fille entretenue, comédienne, et finit par se prostituer honteusement au public. Pierrin, d'abord laquais, s'élève progressivement, mais se laisse entraîner au vice; il friponne au jeu, et finit par voler la personne qui lui a donné sa confiance. Las de séductions, et se voyant sur le retour, il épouse Lucette qui, étant sortie d'une maison de force par la protection d'un de ses anciens amans, a une petite fortune. Mais l'habitude du crime les porte aux derniers excès, et ils finissent leurs jours sur l'échafaud.

Ce roman, assez bien écrit, est un des meilleurs ouvrages de l'auteur.

Le Chateau noir, ou *les Souffrances de la jeune Ophelie; par l'auteur de* la Mère coupable. Un volume in-12, avec gravure; prix, 1 fr. 50 cent. et franc de port 2 fr.

Ce roman est bien écrit, mais il y a trop peu d'incidens et de situations. Les événemens sont trop simples; il n'attache pas.

Les Veillées de ma grand'mère, nouveaux contes de fées à l'usage des jeunes enfans, par le C. Ducray Dumiril, deux volumes petit in-12 de 429 pages, avec figures. A Paris, chez *Le Prieur*, libraire, rue de Savoie, n.° 12. An 7. Prix, 2 fr., et 2 fr. 60 cent. francs de port.

Ces petits contes sont à la portée de la première enfance; ils renferment chacun une moralité, et sont en même temps instructifs et amusans: mais, lorsqu'on fait un livre pour les enfans, il faut songer à ne rien y mettre qui puisse leur causer une impression désagréable. Les contes de *revenans* effraient leur imagination foible, et les rendent *peureux*. Le C. *Ducray Duminil* n'a pas fait cette réflexion lorsqu'il a écrit le conte du *Grand Sonneur*.

On doit aussi songer, lorsqu'on écrit pour les enfans, à leur donner des idées justes. Il n'y aura pas d'enfant, qui, après avoir lu le conte du *Rat boiteux*, ne soit persuadé que les souris sont les femelles des rats; car nous ne présumons pas que l'auteur le croie.

Du reste, ce petit ouvrage remplit son but. Le style est simple, quelquefois négligé, mais toujours proportionné aux lecteurs à qui il est destiné. L'auteur, en cas qu'il réussisse, promet une suite sous le titre de *Contes moraux de ma grand'tante*, à l'usage des enfans du second âge, et ensuite, *les Déjeûners champêtres de mon cher oncle*, à l'usage des Adolescens.

Cette entreprise ne pouvoit être en de meilleures mains que celles du C. Ducray, qui est déja connu avantageusement par des ouvrages de ce genre, entr'autres, *les Soirées de la chaumière*, ou *les Leçons du vieux père*, et *Lolotte et Fanfan*.

Les Infortunes de la Galetière, pendant le régime décemviral, contenant ses persécutions, sa fuite sous Robespierre, *son naufrage et son séjour dans une île déserte, suivies de son retour en France; par* Joseph Rosny, *troisième édition, avec cette épigraphe :*

« Et la postérité refusera d'y croire.... »

Un volume in-12 : prix 1 fr. 50 centimes, et franc de port 2 francs.

Le succès de cet ouvrage a été rapide, et sera toujours constant, par l'intérêt qu'il inspire, et par le tableau du régime qu'il retrace.

Paris, ou *le Rideau levé, anecdotes singulières, bizarres et sentimentales, pour servir à l'histoire de nos mœurs anciennes et nouvelles, avec des faits qui n'avoient point encore été publiés; le tout recueilli et mis au jour par P. J. B.* Nougaret, 3 vol. in-12 de 700 pages. Prix, 4 francs 50 centimes, et 6 francs par la poste. A Paris, chez *Desenne*, Palais-Egalité; l'*auteur*, rue des Petits-Augustins, n.° 9; *Fuchs*, rue des Mathurins, etc. An 8.

La plupart de ces anecdotes étoient connues; il y en a une grande quantité qui avoient déja été imprimées dans la *Chronique scandaleuse, (2 vol* in-12, 1791; *à Paris, dans un coin d'où l'on voit tout,)* dans l'almanach de Liége, et dans divers journaux; quelques-unes, cependant, ont le mérite de la nouveauté.

Bibliographie.

Notice d'un livre imprimé à Bamberg en MCCCCLXII, lue à l'Institut National, par Camus. Paris, chez *Baudouin*, imprimeur de l'Institut National. An VII, 30 pages in-4.° avec 5 gravures.

La rareté singulière du livre dont il s'agit, ignoré de tous les bibliographes jusqu'en 1792, et le seul exemplaire complet qui soit connu en ce moment; l'impatience avec laquelle il étoit attendu à la bibliothèque nationale; l'importance dont il est dans les annales de la typographie, ont déterminé le C. Camus à l'examiner, aussitôt qu'il a su qu'il étoit entre les mains des conservateurs de la bibliothèque, et à interrompre ses autres recherches pour le faire connoître d'une manière particulière. Après avoir donné la description générale du volume, il décrit en particulier chacun des trois ouvrages qui y sont contenus. Tous trois sont allemands, et tous trois ont le texte accompagné d'estampes.

Le premier ouvrage est celui que *Heinecke* a appelé *Allégorie sur la Mort*, et qui est un recueil de plaintes contre la mort, et de réponses de la mort aux accusations dirigées contre elle. Le C. Camus en décrit d'abord les estampes et ensuite le texte. Le second ouvrage contient *les quatre histoires de Joseph, de Daniel, de Judith et d'Esther*. Le troisième enfin est une *Bible des pauvres*. Après avoir parlé en général des ouvrages auxquels on donnoit ce nom, et de diverses éditions remarquables, il décrit celle de Bamberg; pour faciliter la comparaison entre cet exemplaire et les premières éditions, le C. Camus a fait graver à la 4.e et 5.e planche les tableaux d'une des pages de l'édition qu'il décrit, et la page correspondante d'une des premières éditions qui se trouve à la bibliothèque et qui vient de la bibliothèque de Geneste, de Metz. Nous observerons, à cette occa-

sion, que la devise allemande *Gott giptz und nimptz*, citée à la page 14, veut en effet dire : *Dieu le donne et l'ôte*, comme le C. Camus l'a soupçonné : on écriroit aujourd'hui *Gott giebt's und nimmt's*.

Celui de ces trois ouvrages dont le C. Camus s'occupe particulièrement dans cette notice, est le *Livre des quatre histoires*. Après en avoir déja décrit en général, au quatrième paragraphe, les estampes, et fait connoître la souscription (1) du livre, qui, en vers allemands, indique entr'autres, l'imprimeur, le lieu et la date de l'impression, il parle, dans le sixième paragraphe, de sa rareté, et, à cette occasion, d'un *recueil de fables*, daté de Bamberg 1461, sur la date duquel les bibliographes n'étoient pas d'accord ; les uns l'entendant de l'impression, les autres de la composition de l'ouvrage, d'autres enfin, de la copie du manuscrit, parce qu'on croyoit que l'imprimerie n'avoit été introduite à Bamberg qu'une vingtaine d'années plus tard. La souscription de l'ouvrage que le C. Camus décrit, décide ce point de controverse, en faisant voir qu'elle y étoit déja établie en 1462 ; que par conséquent, à cette époque, elle n'étoit plus concentrée dans la ville de Mayence et celle de Strasbourg. L'auteur fait également voir qu'il est plus que probable que l'exemplaire dont il s'agit, et qui est arrivé à la bibliothèque nationale, au mois de germinal an 7, est unique ; enfin, qu'il paroît que la bible, que Schelhorn a vantée comme la plus ancienne des bibles imprimées, est imprimée avec les types du même *Pfister*, qui est l'imprimeur du Livre des quatre histoires.

La première planche offre trois marques du papier des livres que le C. Camus a décrits. Ce sont trois têtes de bœuf qui varient pour la forme ; la 3.me est une des estampes du livre des quatre histoires, curieuse, entr'autres, à cause de l'orgue portatif que l'on y aperçoit, et auquel on voit qu'on n'avoit pas

(1) Elle est gravée à la deuxième planche.

encore adapté le cylindre avec des marches. Quant aux autres planches, nous en avons parlé plus haut.

Cette notice extrêmement bien rédigée, annonce un excellent esprit de critique, et une grande érudition bibliographique; elle doit donner l'idée la plus avantageuse de l'ouvrage que son auteur prépare sur l'*Histoire de l'imprimerie*. La partie typographique, qui étoit d'une grande difficulté à cause de la disposition du texte, mérite les plus grands éloges, et fait beaucoup d'honneur aux presses du C. Baudouin, imprimeur du corps législatif.

Ce livre curieux a été acheté à Ratisbonne, pour la bibliothèque de la république françoise, 2400 fr.

MÉLANGES.

Briefe zur Beförderung der Humanität; herausgegeben von J. G. Herder. — *Lettres pour l'avancement de l'humanité, publiées par J. G.* Herder. Riga, chez *Hartknoch*, 1793-1798, 10 vol. in-12 de 150 à 200 pages chacun.

En publiant successivement les dix volumes de ce recueil, le but du respectable M. Herder, à Weimar, a été de contribuer, autant qu'il étoit en lui, à répandre les sentimens de philanthropie et d'humanité. Un recueil aussi varié que celui-ci n'est guères susceptible d'être analysé; c'est une suite de lettres qui contiennent des recherches sur les progrès et le dépérissement de la civilisation et de la philanthropie, chez les différens peuples anciens et modernes, mais surtout des temps les moins éloignés. *Homo sum, humani a me nil alienum puto*, est la devise à laquelle M. Herder est resté fidèle, non-seulement dans cet ouvrage, mais aussi dans tous ceux qu'il a publiés.

Nous nous bornerons aujourd'hui à indiquer le sujet des principales de ces lettres, en nous réservant d'insérer, dans la suite, la traduction de quelques-uns de ces morceaux, dans ce journal. On y

trouve des *Réflexions sur la vie de* FRANKLIN, *écrite par lui-même; Projet de* FRANKLIN *pour l'établissement d'une société philanthropique; Sur une réunion entre les provinces de l'Allemagne, pour favoriser la philanthropie; Pensées et maximes de* FRÉDÉRIC *le grand, roi de Prusse; Sur la part que la poésie doit prendre aux affaires publiques; Sur l'esprit du siècle; Sur la perfectibilité du genre humain; Sur l'idée qu'on attache, dans cet ouvrage, au mot* Humanité, par lequel on entend en général, et les sentimens d'humanité, et les droits, les devoirs et la dignité de l'homme; *Sur l'humanité* (dans le sens indiqué) *de la poésie et de l'histoire des Grecs; Sur l'humanité d'*HOMÈRE, *dans l'Iliade; Sur Emilia Galotti de* LESSING; *Sur le caractère et les mérites de* PÉTRARQUE; *Idéal de sa Laure; Sur les persécutions religieuses, et les insultes pour cause de religion; Sur les opinions des peuples, dans les différentes périodes de leur histoire; Sur le* Prince *de* MACHIAVEL; *Sur* HUGO GROTIUS; *Pensées et caractère de* LEIBNITZ; *Comment l'art des Grecs est une école d'humanité; Des formes de la pensée, représentée d'une manière pure; De l'idéal de l'enfance et de la jeunesse, dans les deux sexes; Comment les artistes grecs parlent au cœur de l'homme; Caractères de leurs héros; Hercule, Laocoon, Castor et Pollux; Mérites des Grecs, dans la représentation de ces idées; Des formes divines, Bacchus, Ariadne, Apollon, Diane, Mercure, Vénus, Vesta; Sur différentes classes de caractères humains; Sur Mars, Vulcain, Cérès, Minerve, Junon, Jupiter; Sur l'emploi différent de la mythologie; Sur les faunes, satyres, centaures, masques, et d'autres monstres de l'art; Si les Grecs n'ont rien laissé aux siècles suivans; Sur le caractère de la sainte Vierge; Sur d'autres idées du christianisme; Ce que l'art des Grecs doit être pour nous; Du prix d'une forme heureuse; De notre habillement, de nos positions, de nos réunions, comparées avec*

l'art des Grecs ; Caractère d'Angelica KAUFMANN ; *l'Art des Grecs de réunir plusieurs figures allégoriques ; De la grâce dans les sujets chrétiens, et du mérite de Raphaël à ce sujet ; Différence des peuples anciens et modernes dans la poésie, considérée sous le rapport de la civilisation et de l'humanité ;* ce sujet est traité dans plusieurs fragmens qui remplissent à peu près le reste du recueil. M. Herder y traite de la *décadence de la poesie chez les Grecs et chez les Romains, et des causes qui l'ont produite ; Des hymnes des Chrétiens, des pseaumes et des cantiques en usage parmi eux, de leur caractère, de l'influence qu'ils ont eu sur le caractère national, la musique, la langue et les sciences des peuples ; De la formation d'un nouveau goût en Europe, et de sa première culture ; De la différence de la musique des peuples méridionaux et septentrionaux ; Du penchant au merveilleux et aux légendes des moines ; Culture des Arabes ; Naissance de la poésie provençale, et de l'influence heureuse qu'elle eut sur l'amélioration du goût, sur la rime, sur la poésie italienne, le drame lyrique des Italiens,* MÉTASTASE ; *Le caractère des François dans les récits et les représentations ; De la poésie espagnole ; Combien il est difficile de parler du caractère d'une nation ou d'une époque particulière, surtout de leur poésie ; De ce qui nous engage à nous en occuper ; Sous quels rapports cela est possible et nécessaire ; Etat de la poésie européenne du moyen âge ; Son caractère fondé sur la piété, la bravoure et l'amour.* L'auteur parle ensuite dans le 8.me volume, *de l'étude des anciens qui a commencé à épurer le goût, de ce qui a provoqué cette étude, et* il ajoute quelques *réflexions sur son influence, sur l'écriture et l'imprimerie, sur l'influence que l'écriture a eue sur la poésie des Grecs, et sur celle que le récit oral a eue sur leur prose ; Différence des auteurs parmi les Romains et parmi nous ; Rareté des matériaux de l'écriture dans le moyen âge ; De ce qui a donné occasion à l'invention du papier ; Influences variées de la réformation religieuse du* 16.me

siècle ; Nouvelle forme que la poésie prend dans les pays protestans ; Caractère de plusieurs poètes anglois, tels que CHAUCER, SHAKESPEARE, MILTON, POPE, YOUNG, THOMSON, etc. ; *sur leurs feuilles hebdomadaires et leurs romans, sur* ADDISSON, SWIFT, FIELDING, RICHARDSON, STERNE ; *si les Grecs ont connu les romans.*

Dans le reste du 8.me et dans le 9.me volume, l'auteur s'occupe *de la littérature allemande ;* il montre *pourquoi sa nation est si longtemps restée en arrière de plusieurs autres peuples de l'Europe ;* il parle *du caractère de la nation,* il passe en revue *ses principaux poètes dans les différens genres, tels que* HAGEDORN, HALLER, KLEIST, LESSING, KLOPSTOCK, UZ, WIELAND, GESSNER, RAMLER, GOETHE, etc. ; *Des ouvrages qui ont commencé l'époque de la belle littérature en Allemagne, et du caractère de la critique parmi cette nation ;* enfin *de l'influence de la littérature françoise et angloise sur la littérature allemande.*

Le 10.me volume s'occupe de quelques objets relatifs au genre humain en général ; *Des rapports des différens peuples entre eux ; De quelques hommes respectables par leur philanthropie, tels que* LAS CASAS, FÉNÉLON, PENN, *et plusieurs Quakers,* MONTESQUIEU, GIAMBATISTA VICO, etc., *et de quelques idées générales sur l'histoire du genre humain.*

L'aperçu rapide que nous venons de donner des principales matieres traitées dans ce recueil, suffit déja pour indiquer les vues philanthropiques de son auteur, qui le font, à si juste titre, respecter de tous ceux qui le connoissent, et qui respirent dans tous ses autres écrits.

LES SOIRÉES LITTÉRAIRES, ou MÉLANGES de Traductions nouvelles des plus beaux morceaux de l'Antiquité ; etc. par J. M. L. COUPÉ. *Tomes XV*

et XVI. A Paris, chez *Honnert*, rue du Colombier, n.° 1160. An VII, 300 pages chacun.

Dans la préface du 15.e volume, le C. *Coupé* fait des vœux pour un projet dont l'exécution, comme il le dit lui-même, sera presque impossible dans ce moment en France, et qui, à ce qu'il paroît, y deviendra de jour en jour moins praticable. Ce projet dont il parle, est une Histoire générale des lettres et des sciences en Europe.

Le C. Coupé observe très-bien qu'il seroit indispensable de se partager ce travail trop considérable pour les forces d'un seul homme. « Quel homme assez » instruit, dit-il, et assez laborieux, oseroit seule- « ment entreprendre de nous tracer ainsi les portraits « de tous les littérateurs du moyen âge, depuis la « prise de Constantinople jusqu'à nos jours? » Le C. Coupé ne connoît probablement pas l'excellente Histoire littéraire et universelle *Storia d'ogni litteratura* de l'abbé ANDRES. Il sera bien aise également d'apprendre qu'une société de gens de lettres allemands s'occupe précisément de ce travail, sous la direction de M. EICHHORN, professeur à Goettingue, et qu'il en a déja paru plusieurs volumes, qui en font vivement souhaiter la continuation. Cette entreprise littéraire, qui fait beaucoup d'honneur à ceux qui s'en sont chargés, est une nouvelle preuve de l'utilité d'une langue qui devient tous les jours plus riche en ouvrages profonds et solides.

Ce volume des Soirées Littéraires contient la traduction de la IV.e et V.e *Ode Néméenne* de PINDARE, et celle du *Discours de Cicéron* pour CŒLIUS. — L'analyse d'un traité latin *sur le Droit des Soldats*, par CLAUDE COTTEREAU, fameux jurisconsulte, sous François I.er — Une notice sur un ouvrage latin qui traite *des Oracles*, (*Dæmonis mimica in magiæ progressu.* Paris 1612), composé par HENRI MONTAGU, chevalier et seigneur de la Coste, en Languedoc. Il a fait hommage de son livre à Nicolas Brulart de Sillery, chancelier de France. Dans les

siècles derniers plusieurs auteurs se sont amusés à faire des recherches sur les oracles. Ils ont compulsé tous les poètes et tous les historiens de l'antiquité; et, en rapprochant ces citations diverses, ils en ont fait des mémoires précieux pour la littérature. L'ouvrage dont le C. Coupé donne l'extrait, est un des plus curieux en ce genre. — Une notice sur trois hommes célèbres qui ont porté le nom d'ALCIAT, et principalement sur ANDRÉ ALCIAT, ses *Emblèmes* en vers latins, et ses autres ouvrages.

Le C. Coupé donne ensuite une notice étendue sur les personnages célèbres qui ont porté le nom de *la Scala*, de *l'Escale*, de *Scaliger*. Ceux dont il parle sont *Barthelemy* SCALA, né à Florence en 1424, sa fille *Alexandra* SCALA, aussi savante que belle, mariée à Marulle, poète grec, qui avoit fui de Constantinople, lorsque cette ville tomba dans les mains des Turcs, et s'étoit retiré à Florence, où il s'appliqua à la poésie latine et s'y distingua; *Jules-César de l'Escale*, ou SCALIGER, le père; *Joseph-Juste* SCALIGER, triumvir de la littérature au seizième siècle; *Paul* SCALIGER; *Scipion* SCALIGER, ou *le chevalier de l'Escale*. — Notice sur *Alain* CHARTIER, et sur ses ouvrages. Il étoit, comme on sait, connu à la cour de Charles VI et de Charles VII par sa politesse et sa galanterie. — Dialogues de *Léon* HÉBRIEU *sur l'amour*. « Cet ouvrage profond « et sublime, sur un sujet si léger, n'est cepen- « dant qu'une vieille traduction françoise, impri- « mée à Lyon, en 1551. Du reste, on ignore abso- « lument quel est ce *Léon*, auteur d'une produc- « tion si peu commune, et quel est le traducteur « lui-même. L'imprimeur, *Jean de Tournes*, nous « apprend seulement qu'il n'a sous la main, pour « guide, qu'un exemplaire imprimé *sous la stampe* « *d'Alde*, en 1545. » — Quelques anecdotes sur *Théodore-Agrippa* D'AUBIGNÉ, aïeul de M.me de *Maintenon*; enfin, une notice sur *Jacques* GUTHIER, et sur son *Traité des Dieux Mânes*.

A la tête du XVI.me volume on trouve une no-

tice historique sur *Pierre* ALCYONIUS, d'abord correcteur d'imprimerie chez *Alde-Manuce*, et depuis professeur d'éloquence latine à Florence, et la traduction de son ouvrage *de Exilio*, composé en forme de dialogue; cet ouvrage, imprimé d'abord en Italie, le fut encore, en 1707, à Leipsic, et *Burckard Menckenius*, qui en fut le dernier éditeur, dit qu'il avoit été payé onze ducats d'Hambourg, à la vente de la bibliothèque de *Gudius*. Beaucoup d'auteurs l'accusent d'avoir brûlé le seul exemplaire qui restât du traité de Cicéron *de Gloriâ*, qu'Alde Manuce alloit mettre sous presse; et Paul Jove, après avoir donné Alcyonius pour un homme sans mœurs, ajoute qu'il n'a fait qu'un *centon* du beau *Traité* de l'orateur romain, *sur la gloire*. Le C. Coupé trouve dans les deux livres dont l'ouvrage d'Alcyonius est composé, le style et la marche de Cicéron, sa manière d'ourdir un exorde et un préambule, la même généralité des thèses par lesquelles il entre en matière, la même facilité dans les citations, la même aisance de raisonnemens, enfin, la tournure et l'harmonie de ses périodes. Il fait également voir que le fonds de cet ouvrage a vraisemblablement appartenu à Cicéron, quoiqu'au premier aspect, on y voie fort peu de choses qui aient l'air d'avoir appartenu à un *Traité de la gloire*, et qu'on y rencontre au contraire, à chaque pas, de grandes sentences, qui ne tendent qu'à nous faire mépriser les honneurs; et qu'Alcyonius, en adroit plagiaire, a tâché de cacher son vol aussi bien que possible.

Les deux articles suivans traitent du même sujet; c'est d'abord une notice sur *Corneille* TOLLIUS, secrétaire d'Isaac Vossius, et ensuite professeur d'éloquence à Harderwick, et une Traduction en extraits du supplément qu'il a donné en latin *sur le malheur des gens de lettres*, qui renferme une nouvelle liste de 49 savans infortunés, tant Italiens que François. Corneille Tollius étoit à Leipsic en 1707, et Burchard Menckenius, qui réimprimoit alors le traité de Valérianus, *De infelicitate litterа-*

torum, lui ayant demandé s'il ne connoissoit pas d'autres gens de lettres malheureux, il lui donna la nomenclature curieuse dont il est question dans cet article, et qui n'a jamais paru en françois. L'article suivant est une traduction par extrait de l'ouvrage latin de *Joseph* BARBERIUS, *sur les calamités des poètes grecs*.

Des notices sur un très-grand nombre de poètes et d'autres auteurs belges et bataves qui ont écrit en latin, remplissent le reste de ce volume. Pendant un voyage dans les 17 provinces belges et bataves le C. Coupé avoit recueilli, il y a environ vingt années, une infinité de notes sur les savans de ce pays, et le professeur *Allamand* de Leyde lui en avoit encore fourni d'autres; le C. Coupé avoit alors formé le plan d'une histoire littéraire des 17 provinces; mais les circonstances ne lui ayant pas permis de l'exécuter, il se propose de publier successivement les matériaux qu'il possède; ce qui ne peut que faire plaisir à ceux qui aiment l'histoire littéraire.

AVIS.

Ceux qui desirent faire annoncer leurs ouvrages dans quelques-uns des meilleurs journaux de l'Allemagne, peuvent en remettre un exemplaire au bureau de ce journal.

ERRATA.

Page 145 de ce Numéro, ligne 3, article Géographie; *politique*, lisez *positive*; même article, même page, ligne 5, par F. S. GOSSELLIN, lisez P. F. J. GOSSELLIN.

Page 111, ligne 29, *Oberlien*, lisez *Oberlin*.

Table des articles contenus dans ce numéro.

GÉOGRAPHIE.

Recherches sur la Géographie systématique et positive des Anciens; par *P. F. J. Gossellin.* 145

PHYSIOLOGIE.

Réflexions sur les Corps organisés et les sciences dont ils sont l'objet; par *G. L. Duvernoy.* 171

HISTOIRE.

Mémoire sur la ville d'Alexandrie, d'après les auteurs arabes; par *L. Langlès.* 189

STÉNOGRAPHIE.

Elémens d'une Typographie qui réduit au tiers celle en usage; par *A. Pront.* 200

MÉLANGES.

OEuvres posthumes de d'Alembert. 213

VARIÉTÉS, NOUVELLES ET CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES.

Manuscrits du C. *Anquetil.* 230
Sur le C. *Grognard.* 232
Lettres inédites de *Linneus* et de *Rousseau.* 233
Bibliothèque du C. *de Milly.* 236
Sur Etienne *Montgolfier.* ibid.
Lettre au C. *Millin*, sur les CC. *Beaucousin* et *de Milly.* 240

THÉATRES.

Les Statuaires d'Athènes, comédie. 245
Les Epoux divorcés, drame. 246
Fanny Morna, *ou* l'Ecossaise, opéra. 247
L'amour bizarre, opéra. 249
Ouverture du théâtre Feydeau. 250
Romagnesi, opéra. 251
Chaulieu à Fontenay. 252
Le petit Armand, *ou* le Bienfait des Perruques. 254

LIVRES DIVERS.

Sciences et Arts.

Bulletin des sciences, par la société philomathique de Paris. 255

Mathématiques.

Histoire des mathématiques, dans laquelle on rend compte de leurs progrès, depuis leur origine jusqu'à nos jours; par *J. F. Montucla.* 256

Chirurgie.

Examen critique de la doctrine et des procédés du C. *Sacombe*, dans l'art des accouchemens; par *J. B. Demangeon.* 259

Jurisprudence.

Nouveau style-pratique des huissiers. 262
Dictionnaire sur le nouveau droit civil; par le C. *T...* ibid.

Histoire.

Forsoeg til en Skildring af Quindekioenneis' huuslige og borgerlige Kaar hos Skandinaverne foer Kristendommens' Indfoerelse, *etc.* — Essai d'un tableau de l'état domestique et civil des femmes chez les Scandinaves, avant l'établissement de la religion chrétienne; par *L. Engelstoft.* 263

Histoire littéraire.

Slavischer Bücherdruck in Würtemberg im 16 Jahrhundert. Ein litterarischer Bericht von Christian Friedrich *Schnurrer*, Prof. in

Tübingen. — Impression de livres en langue slave, dans le duché de Wurtemberg, dans le 16.e siècle. Rapport littéraire, par Chrétien Frédéric *Schnurrer*. 265

Grammaire.

Distiques de Caton, en vers latins, françois et allemands. 267

Musique.

Théorie de la musique vocale, par *Florido Toméoni*. 271

Romans.

Un mois d'hiver d'Alphonse, *ou* Campagnes galantes d'un hussard; par *J. P. Dognon*. 272

Correza der Franke vom Sevennengebirge, aus den Archiven des Tempelordens, von Johann *Goebel*, franzoesischem Bürger. — Correza le Franc, de la montagne des Cevennes, tiré des archives de l'ordre des Templiers, par *J. Goebel*. 275

Les Dangers de la séduction, et les faux pas de la beauté, *ou* les Aventures d'une villageoise et de son amant; par *P. J. B. Nougaret*. 276

Le Château noir, *ou* les Souffrances de la jeune Ophelie; par l'*auteur* de la Mère coupable. ibid.

Les Veillées de ma grand'mère, nouveaux contes des fées à l'usage des jeunes enfans; par le C. *Ducray Duminil*. 277

Les Infortunes de la Galetière, pendant le régime décemviral; par *J. Rosny*. 278

Paris, *ou* le Rideau levé, anecdotes singulières, bizarres et sentimentales; par *P. J. B. Nougaret*. ibid.

Bibliographie.

Notice d'un livre imprimé à Bamberg, en 1462, lue à l'Institut national, par *Camus*. 279

Mélanges.

Briefe zur Beforderung der Humanität; herausgegeben von *J. G. Herder*. — Lettres pour l'avancement de l'humanité, publiées par *J. G. Herder*. 281

Les Soirées littéraires, *ou* Mélanges de traductions nouvelles des plus beaux morceaux de l'antiquité; par *J. M. L. Coupé*. 284

AVIS.

On peut s'adresser au Bureau du Magasin Encyclopédique, pour se procurer tous les Livres qui paroîssent en France et chez l'Etranger, et généralement pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

On s'y charge aussi de toutes sortes d'impressions.

Les Livres nouveaux sont annoncés dans ce Journal aussitôt après qu'ils ont été remis au Bureau; c'est-à-dire, dans le Numéro qui se publie après cette remise.

Le Magasin paroît régulièrement le premier de chaque mois.

On prie les Libraires qui envoient des Livres pour les annoncer, d'en indiquer toujours le prix.

(N.° 11.) 1.er Brumaire an 8.

MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES,

DES LETTRES ET DES ARTS,

RÉDIGÉ

Par A. L. MILLIN.

AVIS DES ÉDITEURS.

Le prix de ce Journal est fixé :

à 9 francs pour trois mois,
18 francs pour six mois,
36 francs pour un an,

tant pour Paris que pour les Départemens, franc de port.

ON peut s'adresser au Bureau du Journal pour se procurer tous les Livres qui paroissent en France et chez l'étranger, et pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

CE Journal, auquel la plupart des hommes qui ont un nom distingué, une réputation justement acquise dans quelque partie des arts ou des sciences, tels que les citoyens DAUBENTON, DOLOMIEU, DESGENETTES, SILVESTRE DE SACY, FOURCROY, HALLÉ, HERMANN, SCHWEIGHÆUSER, LACÉPÈDE, LANGLÈS, LALANDE, LAGRANGE, LEBRUN, MARRON, MENTELLE, BARBIÉ DU BOCAGE, MORELLET, NOEL, OBERLIN, CHARDON LA ROCHETTE, CAILLARD, SAINT-LÉGER, VAN-MONS, TRAULLÉ, LÉVEILLÉ, COUSIN, CUVIER,

Geoffroy, Ventenat, Cavanilles, Usteri, Boettiger, Visconti, Villoison, Willemet, Winckler, etc. ont fourni des Mémoires, contient l'extrait des principaux ouvrages nationaux : on s'attache surtout à en donner une analyse exacte, et à la faire paroître le plus promptement possible après leur publication. On y donne une notice des meilleurs écrits imprimés chez l'étranger.

On y insère les mémoires les plus intéressans sur toutes les parties des arts et des sciences; on choisit surtout ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y publie les découvertes ingénieuses, les inventions utiles dans tous les genres. On y rend compte des expériences nouvelles. On y donne un précis de ce que les séances des sociétés littéraires ont offert de plus intéressant; une description de ce que les dépôts d'objets d'arts et des sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des notices sur la vie et les ouvrages des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués dont on regrette la perte; enfin, les nouvelles littéraires de toute espèce.

Ce Journal est composé de six volumes in-8.° par an, de 600 pages chacun. Il paroît le premier de chaque mois. La livraison est divisée en deux numéros, chacun de 9 feuilles.

On s'adresse, pour l'abonnement, à Paris, au Bureau du Magasin Encyclopédique, chez le C. Fuchs, Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny.

A Amsterdam, { chez la veuve Changuion et d'Hengst. / chez Van-Gulik.
A Bruxelles, chez Lemaire.
A Florence, chez Molini.
A Francfort-sur-le-Mein, chez Fleischer.
A Genève, { chez Manget. / chez Paschoud.
A Hambourg, chez Hoffmann.
A Leipsic, chez Wolf.
A Leyde, chez les frères Murray.
A Londres, chez de Boffe, *Gerard Street*.
A Strasbourg, chez Levrault.
A Vienne, chez Degen.
A Wesel, chez Geisler, Directeur des Postes.

Il faut affranchir les lettres.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

Histoire de l'Origine, des Progrès et de la Décadence des Sciences dans la Grèce; traduite de l'allemand de Christophe Meiners, professeur ordinaire de philosophie, à l'université de Goettingue, par J. Ch. Laveaux. Paris, l'an 7, chez *Laveaux* et *compagnie*, imprimeurs-libraires, rue du Faubourg Honoré, maison ci-devant Beauveau, et chez *Moutardier*, libraire, quai des Augustins; 5 vol. in-8.°, prix 20 fr.

Deuxième Extrait (1).

De Pythagore et des Pythagoriciens.

M. Meiners nous donne, dans le livre second, l'histoire abrégée des premières connoissances scientifiques des Grecs. Thalès de Milet est regardé comme le père de la philosophie grecque, parce que, le premier, il fit des recherches sur l'origine des choses, sur les corps célestes, et sur l'ame humaine. Il eut pour disciple Anaximandre, qui transmit à son tour à Anaximène, les leçons qu'il avoit

(1) Voyez tome II, p. 479.

reçues de Thalès. Mais, comme l'observe très-bien M. Meiners, ces philosophes ne donnoient point des leçons publiques de philosophie; les hommes qui se consacrèrent uniquement à ce genre d'instruction, ne parurent qu'un siècle après Thalès, dans la Grèce d'Europe. Les anciens Sophistes grecs furent les premiers qui instruisirent le premier venu pour de l'argent, et les disciples de Socrate furent aussi les premiers qui renoncèrent à tous les travaux ordinaires de la vie, pour se livrer entièrement à l'étude et à l'instruction de la jeunesse. Parmi tous les hommes qui, jusqu'à Socrate, furent honorés du nom de *Sages*, aucun ne mérite plus de fixer notre attention que Pythagore. Personne aussi n'a mieux développé, que M. Meiners, le système de ce philosophe, sa doctrine, l'esprit de ses nombreux disciples, et l'influence de la secte à laquelle il donna son nom. Personne, avant lui, ne s'étoit avisé de faire le dépouillement de deux historiens de Pythagore qui nous restent, Porphyre et Jamblique, d'examiner ce que chacun d'eux a emprunté des historiens qui l'avoient précédé, et de retrouver le véritable auteur de la plus grande partie des fragmens qui composent ces deux vies, écrites sans goût, sans critique et sans discernement. Ce dépouillement est un modèle de saine critique, de sagacité, de patience. Il étoit d'autant plus nécessaire qu'il nous donne enfin l'*histoire* de Pythagore, au lieu du *roman* de Pythagore, dont on nous avoit amusés jusqu'ici, parce qu'il sert à fixer le degré de confiance que l'on doit accorder

aux faits rapportés, d'après le caractère connu des écrivains qui les rapportent. Il falloit, avant que d'admettre ou de rejeter ces faits, peser le mérite de chaque historien, signaler celui dont la véracité n'est point contestée, celui dont la réputation est douteuse, enfin, le romancier; mais cette tâche absolument neuve, pleine de difficultés, ne pouvoit être remplie que par une main exercée; heureusement elle l'a été, dans l'ouvrage qui nous occupe, à la satisfaction du lecteur le plus exigeant.

M. Meiners divise en cinq classes les écrivains qui ont parlé de Pythagore et de sa société. La première comprend ceux qui ont précédé Aristote; dans cette classe on trouve, parmi les poètes, Ion de Chio, Antiphane, Aristophon, et peut-être aussi Aristophane; parmi les philosophes, Platon, Aristippe, Eudoxe, Métrodore, fils d'Epicharme, auxquels on peut joindre l'orateur Isocrate; parmi les historiens, Hérodote, Andron d'Ephèse, Anaximandre et Théopompe. La seconde classe comprend Aristote, ses disciples ou ses successeurs immédiats et leurs contemporains, tels qu'Aristoxène, Héraclide de Pont, Cléarque, Dicéarque, Hermippe, Zénon de Cittium et ses disciples, Cléanthe, Alexis le comique, et Duris de Samos. Ceux qui sont nommés avant Zénon méritent un examen approfondi, parce que c'est surtout dans leurs ouvrages qu'ont puisé les écrivains qui sont venus ensuite; et que, de leur plus ou moins de véracité, dépend la certitude de tout ce qui concerne Pytha-

gore et les Pythagoriciens. On comprend dans la troisième classe, les écrivains qui ont travaillé à l'histoire des Pythagoriciens, ou qui du moins en ont dit quelque chose après les premiers disciples d'Aristote, et avant l'ère vulgaire ; tels sont Timée, Sotion, et ceux qui ont puisé chez eux, savoir, Héraclide, fils de Sérapion, Saint-Jérôme, Lycus, Eratosthène, Aristarque, Néanthe, Alexandre, Diodore, Strabon, Didyme et Philon, sans oublier Cicéron, ni les poètes latins. Dans cette classe, Timée, Hermippe, Néanthe, Diodore et Alexandre, sont les seuls qui méritent une attention particulière. On place dans la quatrième classe les auteurs dont on ignore le temps où ils ont vécu, tels que Antiphon, Sosicrate, Dionysiphane, Hippobote, Androcyde, Eudoxe, Apollodore le mathématicien, et Lycon d'Iasse. Tous ces écrivains ont vécu avant Porphyre et Jamblique, et il est très-vraisemblable que plusieurs écrivirent avant l'ère vulgaire. Enfin, la cinquième classe comprend les écrivains qui, après la naissance de J. C., ont donné la vie de Pythagore, ou écrit sur ses opinions et les institutions de sa société. Ce sont Apollonius de Tyane, Nicomaque, Modératus, Numénius, Antoine Diogène, Diogène-Laërce, Porphyre, Jamblique, et l'anonyme de Photius que Kuster a joint à ces deux derniers, dans l'édition qu'il en a donnée en 1707. Les principes d'après lesquels M. Meiners examine les récits des différens écrivains, et assigne à chacun le degré de confiance qu'il mérite, doivent être

cités en entier, parce qu'on n'en sauroit proposer de plus sages aux jeunes écrivains qui veulent courir la même carrière.

« 1.° Les historiens dont l'exactitude, la véracité et la pénétration sont reconnues, non-seulement de tous les savans impartiaux, mais même de toute l'antiquité, ou du moins de plusieurs grands hommes capables de les bien apprécier; ces historiens, s'ils vivoient d'ailleurs à une époque où les faits relatifs aux premiers Pythagoriciens n'étoient pas encore entièrement falsifiés, si leurs relations ne sont point contradictoires, et qu'elles se trouvent conformes et à l'esprit du siècle dont ils ont parlé, et aux assertions d'autres écrivains dignes de foi; de tels historiens méritent une confiance entière, et doivent être regardés comme des guides sûrs dans le ténébreux dédale de l'antiquité.

« 2.° Des témoignages d'un tel poids ne doivent point être rejetés, et il ne faut point douter de l'exactitude ou de la sincérité de leurs auteurs, parce qu'on y aura remarqué quelque légère erreur de date; ou que, dans d'autres circonstances ou d'autres ouvrages, ils ont montré, pour ou contre quelques personnes, une partialité trop marquée. On n'a pas encore vu, et on ne verra peut-être jamais d'historiens qui n'aient commis aucune faute, et qui, même sans s'en apercevoir, n'aient manifesté quelques préventions.

« 3.° Les historiens qui puisent indifféremment le vrai et le faux dans des sources pures ou im-

« pures ; qui, sans s'en apercevoir, se contredisent « eux-mêmes, et racontent, du ton le plus assuré, « des choses qui devoient paroître incroyables à « leurs propres contemporains ; de tels historiens « doivent au moins passer pour des hommes foibles « et crédules, et l'on ne peut ajouter foi à leur « témoignage, que lorsqu'on connoît bien la pureté « des sources où ils ont puisé, ou que leurs récits « sont confirmés par d'autres écrivains dignes de « foi. Mais il faut douter de ce qu'ils avancent, « tant qu'on ne sait point où ils l'ont puisé, et « que leurs relations sont en contradiction avec « des auteurs dignes de foi.

« 4.° De ce qu'un historien raconte des choses « merveilleuses qui nous paroissent incroyables, il « ne faut pas toujours en conclure qu'il eut un « esprit foible et crédule. Un écrivain peut citer « des fables sans y croire lui-même, ni vouloir y « faire croire ses lecteurs ; et des événemens peu- « vent nous paroître fabuleux, qui paroissoient très- « croyables dans d'autres siècles.

« 5.° Dans plusieurs cas particuliers, il est diffi- « cile de distinguer une crédulité mêlée de négli- « gence, de l'infidélité ou dessein prémédité de « substituer des fables à la vérité. Et cela est d'au- « tant plus vrai, qu'il est impossible de déterminer « jusqu'à quel degré peut être poussée la crédulité « de tel ou tel homme, et qu'on connoît une mul- « titude d'écrivains qui, avec un esprit très-péné- « trant pour tout le reste, se sont attachés à quel- « ques opinions étranges, avec une conviction qui

« sembloit croître à proportion de leur invraisem-
« blance. Cependant, lorsque de grands hommes,
« lorsque des hommes justes et raisonnables repro-
« chent à un écrivain des fables préméditées, lors-
« qu'il avance une quantité de choses si absurdes
« et si indignes de toute croyance, que l'homme
« le plus crédule pourroit à peine les adopter;
« lorsque de plus il raconte fréquemment des choses
« dont on ne trouve aucune trace avant lui; lors-
« qu'enfin la vie de cet écrivain est pleine d'im-
« prudences, de basses intrigues et d'impostures :
« on peut regarder avec fondement un tel écrivain,
« comme un historien infidèle, comme un impos-
« teur.

« 6.° Il est très-important de savoir, si un écri-
« vain débite des fables de bonne foi, et par
« simple crédulité, restant fidèle dans tout le reste,
« ou s'il les débite exprès et de dessein prémédité.
« Dans le premier cas, on peut souvent avoir au-
« tant de confiance dans les choses qu'il rapporte,
« que si elles étoient appuyées des témoignages les
« plus certains; dans le second, il ne faut jamais
« le croire, même lorsqu'il s'appuie de garans irré-
« prochables, et qu'il dit avoir puisé dans les
« meilleures sources.

« 7.° Tous les écrivains qui ont vécu après les
« derniers Pythagoriciens et leurs premiers histo-
« riens, ne méritent de confiance que lorsqu'ils
« écrivent d'après des anciens historiens dignes de
« foi. La confiance en eux doit diminuer à propor-
« tion de l'éloignement où ils sont de ces derniers;

« car les fables, les faux jugemens, les écrits sup-
« posés, les fausses citations des anciens se sont
« multipliées dans chaque siècle; et les écrivains
« qui parlèrent les derniers des Pythagoriciens, ne
« s'attachèrent pas toujours aux sources les plus
« anciennes et les plus pures; mais ordinairement à
« celles qui étoient le plus près d'eux, et dont la
« réputation étoit la plus fraîche.

« Ainsi, lorsque Porphyre et Jamblique citent les
« noms et les écrits des premiers historiens, il ne
« faut pas toujours en conclure qu'ils ont consulté
« leurs ouvrages mêmes. Je prouverai dans la suite,
« par plusieurs exemples, que ces Platoniciens ont
« souvent cité Aristoxène et ses contemporains,
« non d'après leurs ouvrages et avec leurs propres
« paroles, mais d'après des écrivains postérieurs,
« qui peut-être eux-mêmes n'avoient point puisé
« dans les sources mêmes, et avoient quelquefois
« déguisé et falsifié les récits qu'ils attribuoient à
« ces historiens.

« 8.° Les récits les plus dignes de foi sont, sans
« contredit, ceux que rapportent également et de
« la même manière, les auteurs anciens et mo-
« dernes, soit qu'ils méritent ou non la confiance.
« On peut presque dire la même chose de ceux de
« tous ou de la plupart des premiers historiens les
« plus dignes de foi, lors même qu'ils sont contre-
« dits par des écrivains postérieurs dont l'autorité
« n'est pas bien établie. Mais il faut rejeter entière-
« ment les témoignages des écrivains postérieurs,
« quelque confiance qu'ils méritent d'ailleurs, lors-

« que les faits sont contredits par un ou plusieurs « anciens.

« 9.° Ici comme ailleurs, le nombre des écrivains « ne doit rien ajouter à la croyance des faits. Ainsi « le seul témoignage d'un auteur ancien et digne « de foi, suffit pour détruire des faits avancés par « tous les écrivains douteux, ou par un grand « nombre d'entr'eux. Ce principe est plus sûr en- « core lorsque ces derniers ne sont pas d'accord, « ou lorsqu'il est prouvé que les faits qu'ils racon- « tent découlent tous d'une source unique dont la « corruption est connue.

« 10.° Dans l'histoire des Pythagoriciens, où le « nombre des témoignages certains est si petit, « en comparaison de ceux auxquels on ne peut « ajouter foi, tous les faits dont les auteurs sont « inconnus, soit qu'on ignore leur nom, le temps « où ils ont vécu, ou leur autorité; tous ces faits « ne méritent aucune croyance, à moins qu'ils ne « soient appuyés sur d'autres témoignages éprouvés « et certains. La moindre opposition de ces faits « avec des témoignages de cette espèce, suffit pour « les faire rejeter entièrement, ou du moins pour « les négliger comme suspects.

Je ne rapporterai point le jugement que l'auteur porte, d'après ces principes, sur chaque écrivain; les bornes d'un journal ne le permettent pas: mais on peut être assuré d'avance que ces jugemens sont motivés, et surtout rendus avec équité, impartialité, et qu'ils annoncent le talent le plus rare pour la discussion.

On sait qu'il s'est élevé, parmi les savans, de longues disputes, pour fixer l'époque de la naissance de Pythagore. Dodwel, Bentley, Lloid, Fréret, La Nauze, ont adopté sur cela différens systêmes chronologiques que M. Meiners combat victorieusement. Il pense, d'après le témoignage d'Antilochus, qu'il faut placer la naissance de Pythagore, vers la fin de la 49.me olympiade, sa mort et la destruction de sa société, dans les deux premières années de la 69.me

« Pythagore, né à Samos, est au dessus de tous « ceux qui l'ont précédé et suivi, soit par ses con- « noissances mûres et souvent réfléchies, soit par « la profondeur étonnante de son génie. Lui seul « posséda, ou du moins il posséda plus que tout « autre, l'art d'employer, à l'exécution d'un vaste « projet, les ressorts les plus puissans de la supers- « tition et de la politique, toute la pompe de la « religion et la dignité de la vertu, tous les charmes « des connoissances utiles et agréables. Celui qu'il « avoit conçu étoit d'abord de se concilier l'amitié « de ses contemporains, d'attirer à lui l'autorité « et la domination sur les esprits, et de travailler « ensuite à rendre meilleurs et plus heureux, non- « seulement les hommes de sa patrie, mais tous « les étrangers liés avec lui par les seuls rapports « d'un langage commun. La fondation et l'existence « de la société dont il fut l'auteur, furent plus « avantageuses aux mœurs, à la liberté, à la cons- « titution, et aux lumières d'une grande partie de « la Grèce; la destruction de cette même société

« leur fut plus nuisible que l'établissement et la « destruction de toute autre secte. Aucune école, « avant ou après lui, ne produisit un aussi grand « nombre de grands poètes, d'inventeurs ou de « propagateurs des sciences, de politiques célèbres, « de tyrannicides, de grands capitaines, de législateurs, ou de grands génies qui formèrent des « hommes célèbres dans toutes ces parties. De cette « société sortit Lysis, qui forma Epaminondas de « Thèbes et Philippe de Macédoine; deux hommes « qui changèrent la face de la Grèce, et dont le « dernier forgea les fers dont bientôt après Alexandre « chargea tous les peuples de l'Asie. »

Des écrivains, plus amis du merveilleux que de la vérité, l'ont fait voyager dans la Judée, dans l'Inde, etc. « mais si l'on veut s'en rapporter aux auteurs anciens vraiment dignes de foi et aux conjectures vraisemblables, de tous les prétendus « voyages de Pythagore, on ne regardera comme « certain que celui d'Ægypte, qui est attesté par « Hérodote et par Isocrate; tous les autres paroîtront ou incertains, ou même entièrement fabuleux. Pythagore fit un voyage en Ægypte, non, « comme on le croit, pour connoître la science des « prêtres de ce pays, mais pour y étudier la constitution, les lois, les mœurs et la religion de ce « peuple, et surtout y prendre connoissance de « l'institution et de la politique de l'ordre des « prêtres, qui étoient parvenus à se rendre, pour « ainsi dire, les maîtres absolus des rois et du « peuple. Il pouvoit entreprendre ce voyage sans

« danger, parce que les Grecs commerçoient depuis longtemps dans le pays, que plusieurs s'y « étoient établis, et que les prêtres ægyptiens parloient même la langue de la Grèce. Il étoit sûr « de trouver en Ægypte des hôtes, des compatriotes, et plusieurs naturels du pays avec lesquels il pourroit converser. Mais les mêmes avantages et les mêmes commodités ne se présentoient point pour lui dans les villes de la Phænicie, ou du moins ils y étoient réduits à bien « peu de chose. D'ailleurs ces villes n'étoient pas « à beaucoup près aussi intéressantes pour lui que « l'Ægypte. Il est donc douteux qu'il se soit arrêté « en Phænicie; ce que cependant je ne voudrois « pas nier absolument. Mais, quant à ses voyages « en Palæstine, en Arabie, en Chaldée, en Perse « et dans l'Inde, on peut, sans hésiter, les regarder tous comme supposés. Car, si Pythagore étoit « âgé de quarante ans lorsqu'il passa en Italie, il « faut placer l'époque où il put vivre hors de la « Grèce, entre la 50.me et la 60.me olympiade; « or, c'est dans ce temps qu'un peuple inconnu « jusqu'alors, et dont les Grecs n'avoient jamais « entendu parler (2), (Crœsus lui-même ne connoissoit pas les Perses) sortit de son obscurité,

(2) Il y a sur cela un passage remarquable de Strabon, à la fin de son XV.e livre. « Les Perses, dit-il, furent de tous les peuples « barbares, celui qui acquit le plus de célébrité chez les Grecs, parce « que, avant eux, aucune des nations qui dominoient en Asie, n'avoit « appesanti son joug sur la Grèce. Ces nations ne connoissoient les « Grecs, et n'étoient connues d'eux que légèrement, et par la voix

« traversa, avec une force invincible, la Médie et « la Lydie, pénétra jusques dans l'Asie grecque, « porta le ravage et la terreur dans la plupart des « contrées où l'on prétend que voyagea Pythagore. « On ne peut pas même s'imaginer que Pythagore « eût risqué de se rendre parmi des peuples, qui « n'avoient aucunes liaisons avec les Grecs, où il « n'auroit trouvé ni hôtes, ni interprètes, et dont « il ne comprenoit pas plus la langue qu'ils ne « comprenoient la sienne. Tels étoient alors les « habitans de l'Arabie, de la Palæstine, de la « Chaldée, de la Perse, de l'Inde; de l'Inde, dont « on peut assurer que les Grecs n'avoient pas même « entendu prononcer le nom. Mais, en supposant « même que Pythagore eût envie de connoître les « prêtres et les institutions des Perses, peuples in- « connus jusqu'alors, et qui, jusqu'à Cyrus, vivoient « comme les Scythes, vêtus de peaux de bêtes, di- « visés en tribus, dispersés dans de misérables vil- « lages; quand même cet état et ce genre de vie « auroient pu exciter la curiosité d'un homme tel « que Pythagore, il n'avoit pas besoin, pour la « satisfaire, de pénétrer jusques dans la Perse, il « pouvoit observer ces institutions et ces mœurs « dans la Grèce d'Asie ou dans la Lydie. L'inven- « tion de la plupart de ces voyages de Pythagore,

« d'une renommée lointaine. On peut donc assurer qu'Homère n'a « connu ni l'empire des Assyriens ni celui des Mèdes. S'il les avoit « connus, après avoir parlé de la Thèbes d'AEgypte, de ses richesses, « de celles des Phæniciens, il n'auroit point manqué de vanter celles « de Babylone, de Ninive, d'Ecbatane. »

« et la foi qu'on y a ajoutée, supposent donc une « ignorance complète du temps où il vivoit, et de « la constitution des pays dans lesquels on prétend « qu'il a passé quelque temps. »

Ce fut vers la 60.me olympiade que Pythagore, ne trouvant point de sureté sous la tyrannie de Polycrate, ni aucun moyen de s'illustrer dans sa patrie, passa d'abord à Sybaris, ensuite à Crotone, où il fixa son séjour. « Dès son arrivée à Crotone, « il attira l'attention et l'admiration des habi- « tans de tout état, de tout sexe et de tout âge, « parce qu'il possédoit tous les dons et tous les « avantages que pouvoient produire ou procurer « un naturel heureux, une fortune brillante, de « longs voyages, une expérience mûre, des entre- « tiens intimes avec les plus grands hommes de son « temps, et une attention continuelle à s'observer « et à se perfectionner soi-même. Il avoit été pré- « cédé par le bruit de ses grands voyages et de son « long séjour dans les pays étrangers, et il n'en « avoit pas fallu davantage pour préparer les esprits « à le respecter, et à lui attribuer une sagesse « rare et sublime. Il étoit beau et d'une grande « taille, avantage qui pouvoit le recommander par- « tout, mais qui nulle part ne faisoit une impres- « sion aussi forte que chez les Grecs, qui estimoient « autant une beauté extraordinaire, que les plus « grands talens et les vertus les plus parfaites. On « trouvoit, non-seulement dans sa figure, mais en- « core dans sa voix, dans ses mouvemens et dans « ses paroles, un assemblage rare de charmes en-

« gageans, avec cette dignité qui commande le « respect. Enfin, il avoit, outre cela, une éloquence « irrésistible, qui ne flattoit point les oreilles et la « vanité d'une populace orgueilleuse et oisive, mais « qui attaquoit les passions dominantes et les vices « enracinés, et peignoit les délices d'une vie sage « et vertueuse. Selon Dicæarque, peu de temps après « son arrivée, il parla dans les gymnases, dans les « temples et dans les assemblées du sénat. Il s'a- « dressa d'abord aux adolescens de Crotone, puis « à la jeunesse, ensuite au sénat lui-même, et en- « fin, par l'ordre de ce dernier, aux matrones de « la ville. Ses excellentes exhortations lui valurent, « de la part des pères du peuple, des remercîmens « publics, et elles firent une impression si profonde « sur l'esprit de ses auditeurs, que les hommes « mariés quittèrent leurs maîtresses; les femmes, « leurs bijoux et leurs parures, comme des choses « superflues et des ornemens indignes de leurs ver- « tus, qu'elles déposèrent dans le temple de Junon, « pour les consacrer à la déesse; et qu'enfin les « jeunes gens furent remplis du plus grand zèle « pour acquérir des connoissances utiles. »

Cet accueil le flattoit d'autant plus qu'il rendoit plus facile l'exécution du projet, conçu sans doute en Ægypte, et médité longtemps, celui de former une société à laquelle il donneroit des lois. Le nombre de ses disciples ne tarda pas à se multiplier à Crotone, dans les principales villes de la grande Grèce, en Sicile, dans la Grèce et ses îles, et même à Carthage et à Cyrène; mais personne n'étoit admis,

même au nombre de ses simples connoissances, qu'après un long examen. Porphyre nous dit dans le paragraphe XIII, emprunté de Diogène le romancier, « qu'à son retour de ses voyages, Mnésarque, « son père, lui fit présent du jeune Astræus; et, « qu'avant de l'instruire, Pythagore, selon sa coutume, porta toute son attention sur la constitution physique de ce jeune homme; qu'il examina « son corps, et dans l'état de mouvement et dans « celui de repos; que, le premier, il avoit perfectionné l'art de connoître le naturel d'un homme « d'après sa conformation extérieure, et qu'il n'admit jamais personne, ni dans son amitié, ni dans « son intimité, sans l'avoir préalablement soumis « à cet examen rigoureux. »

Le système de législation, que Pythagore conçut pour son école, paroît avec raison, à M. Meiners, le plus sublime et le plus sage que l'on ait jamais imaginé pour l'ennoblissement et la perfection de l'espèce humaine. Ce philosophe avoit réuni, dans ses préceptes, tout ce qu'il avoit observé d'utile et de salutaire dans les institutions de sa nation et dans celles des nations étrangères; il avoit profité de tout ce que la religion, le culte, même les préjugés dominans, lui offroient de favorable à son plan. Son code étoit si complet qu'il embrassoit tous les momens de la vie, les actions extérieures les plus insignifiantes, les mouvemens intérieurs, et développoit également les vices et les vertus; les premiers pour les extirper, les secondes pour les fortifier. Il tendoit uniquement à former une grande masse

masse d'hommes instruits, qui fussent en état de travailler au bonheur général. Voilà pourquoi ceux qui, dans son école, se distinguoient par leur intelligence, leur assiduité à remplir toutes les pratiques auxquelles ils étoient astreints, étoient choisis de préférence pour aller organiser les nouvelles sociétés affiliées qui se formoient. On a voulu faire un crime aux Pythagoriciens d'être plus liés entre eux qu'avec les autres hommes; mais cette union plus étroite n'avoit d'autre but que de les raffermir mutuellement par l'exemple, et de les rendre plus propres, en beaucoup moins de temps, « à devenir « les chefs et les conducteurs des autres hommes, « non dans le dessein de les opprimer ou de les « piller, afin de jouir de leurs dépouilles, mais « pour consacrer leur fortune et leur sang à la « défense de la liberté, des droits et de la sureté « de leurs concitoyens, pour s'opposer à ceux qui « vouloient y porter atteinte, ou anéantir ceux qui « s'efforçoient de les détruire. »

Pythagore avoit remarqué, dans ses voyages, que le vêtement n'étoit pas une chose indifférente; que celui des prêtres, distingué de l'habillement commun, étoit en partie cause de la vénération qu'on leur portoit. Il voulut donc que ses disciples eussent des vêtemens particuliers. Il substitua les toiles de coton fin d'Ægypte aux étoffes de laine, dont faisoient usage les autres Grecs. Ces toiles étoient ordinairement teintes en pourpre, ou du moins relevées par des raies de cette couleur. Leur vêtement devoit être souvent renouvelé, et tenu dans

une extrême propreté; car la propreté, dans les habits et dans la personne, étoit un des préceptes dont Pythagore recommandoit avec plus de soin l'observance. Il vouloit que ses disciples fussent rasés souvent, et qu'ils fîssent un usage fréquent des bains et des parfums. Apollonius croyoit qu'outre la propreté, un autre motif avoit déterminé Pythagore à préférer la toile à la laine; c'est que la première est fille de la terre, notre mère commune, et que la seconde est la dépouille d'une créature vivante et mortelle.

Pythagore recommandoit à ses disciples deux époques de la journée, celle du lever et celle du coucher. Le matin, ils devoient peser mûrement ce qu'ils avoient à faire pendant le jour, et, le soir, se rendre compte de ce qu'ils avoient fait pendant la journée. Chacun répétoit donc, avant de se coucher, ces trois vers qui font partie des Vers dorés, attribués à Pythagore :

Μηδ' ὕπνον μαλακοῖσιν ἐπ' ὄμμασι προσδέξασθαι,
Πρὶν τῶν ἡμερινῶν ἕρξαι τρὶς ἕκαστον ἐπελθεῖν
Πῇ παρέβην; τίδε' ἔρεξα; τί μοι δέον ἐκ ἐτελέσθη;

« Ne livre point tes yeux aux douceurs du sommeil, avant que tu aies repassé trois fois, dans « ton esprit, chacune de tes actions de la journée, « et que tu te sois demandé : *En quoi ai-je transgressé ? qu'ai-je fait ? quel devoir ai-je négligé « de remplir ?* »

Le matin, avant de se lever, ils répétoient ces deux autres :

Πρῶτα μὲν ἐξ ὕπνοιο μελίφρονος ἐξυπανιστὰς,
Εὖ μάλα ποιπνύειν ὅσ' ἐν ἤματι ἔργα τελέσσεις.

« En sortant des bras du sommeil, examine « d'abord, avec beaucoup d'attention, tout ce que « tu dois faire pendant le jour. »

« Dès qu'ils étoient levés, ils alloient se promener seuls, dans des solitudes paisibles, dans « des bosquets sacrés, ou dans des temples, non-« seulement pour réveiller et rafraîchir leurs sens « et leurs corps; mais aussi pour recueillir leurs « esprits, pour repasser dans leur mémoire ce qu'ils « avoient fait la veille ou les jours précédens, et « enfin pour se préparer aux affaires de la journée « qui commençoit. Ils prenoient leur lyre, et en « tiroient des sons agréables, pour dissiper les va-« peurs du sommeil, ranimer les esprits animaux, « et disposer leurs ames à une activité uniforme. « C'étoit, selon eux, une légèreté dangereuse de « parler aux autres ou de s'entretenir avec eux, « avant que de s'être entretenu avec soi-même; « parce qu'ils croyoient qu'en se jetant sans pré-« paration dans le tourbillon des hommes, il en « résultoit nécessairement de l'inquiétude et du « trouble dans l'esprit, de la précipitation dans les « actions et les affaires.

« Lorsque les Pythagoriciens avoient fini leur « promenade du matin, ils se cherchoient les uns

« les autres, et employoient les premières heures « de la journée et de leurs forces réparées par le « sommeil, à enseigner et à instruire, à éclairer « leur esprit, à étendre leurs connoissances utiles, « ou former de plus en plus leurs cœurs à la vertu. « A ces entretiens instructifs, succédoient des exer- « cices propres à faire naître ou à augmenter les « forces du corps. La plupart s'exerçoient entr'eux « à la course, et se faisoient ensuite frotter et « oindre le corps; d'autres s'exerçoient à la lutte « dans des jardins ou dans des bosquets; d'autres « enfin lançoient des masses pesantes vers certains « buts, ou s'exerçoient à certaines danses qui exi- « geoient des mouvemens très-vifs de toutes les « parties du corps et surtout des mains. Après ces « exercices, ils prenoient un dîner, qui n'auroit « passé, chez les Grecs et les Romains, que pour un « simple déjeûner, et qui, chez les Pythagoriciens, « étoit bien plus simple encore que les déjeûners « des autres Grecs. Ils n'y mangeoient point de « viande et n'y buvoient point de vin, mais pre- « noient seulement autant de pain et de miel qu'il « en falloit pour appaiser la faim. Après ce repas, « ils s'occupoient des affaires publiques, ce qui du- « roit pendant la plus grande partie de l'après- « dîner, et, vers le soir, ils alloient se promener « deux ou trois ensemble, et s'entretenoient sur ce « qu'ils avoient appris dans la matinée, ou sur ce « qui avoit fait le sujet de leurs conversations. Ces « promenades étoient suivies d'un bain froid, après « lequel ils s'assembloient dans de grandes salles

« pour prendre leur souper, qui étoit toujours ter-
« miné avant le coucher du soleil. Ces repas, où
« ils n'étoient jamais plus de dix frères à la même
« table, afin que la confiance fût plus intime, com-
« mençoient et finissoient toujours par des libations
« ou des sacrifices, et on leur y servoit des mets
« plus variés et plus nourrissans qu'à dîner. Ils y
« mangeoient des légumes cuits, rarement de la
« viande et du poisson, et seulement en petite
« quantité, et ils y buvoient du vin. Après souper,
« ils faisoient, pendant quelque temps, des lec-
« tures agréables et instructives. Le chef de la
« société proposoit quelque chose à lire; le plus
« jeune faisoit la lecture, et chaque membre pou-
« voit l'interrompre et le reprendre lorsqu'il étoit
« nécessaire. Enfin, lorsqu'ils étoient près de se
« séparer, on rappeloit en peu de mots, à chacun
« d'eux, les devoirs les plus importans de la vie,
« et les principaux articles de la règle. »

Pythagore, en les accoutumant à repasser chaque matin et chaque soir les actions de la journée, n'avoit pas seulement en vue de les tenir toujours attentifs sur eux-mêmes, de les accoutumer à ne parler et à n'agir qu'à propos et avec prudence, à former leur raison; de leur apprendre à se connoître, il vouloit encore exercer leur mémoire: c'est pour cela qu'il leur prescrivoit de se rappeler, non-seulement ce qu'ils avoient fait le jour même, mais encore leurs actions des jours précédens, même les simples rencontres, et de les classer de manière qu'ils fussent toujours en état de dire ce qu'ils avoient

fait en premier lieu, ce qu'ils avoient fait en second lieu; quelle étoit la première personne qu'ils avoient rencontrée, quelle étoit la seconde, la troisième, etc.; ce qu'ils avoient entendu, les ordres qu'ils avoient donnés, et ainsi du reste, afin que leur vie entière fût présente à leurs yeux, comme un livre toujours déroulé.

Pythagore ne se contentoit pas de recommander la tempérance, il la faisoit exercer. Il ne permettoit à ses disciples l'usage du vin, de la viande, des mets chauds, que le soir, sous l'inspection des anciens, dont l'exemple et l'autorité prévenoient tout excès de la part des jeunes gens. Il regardoit comme un signe de tempérance cet état du corps toujours égal, qui ne peut être changé que par les lois immuables de la nature, qui conduisent insensiblement tous les êtres à l'affoiblissement et à la dissolution. Il pensoit, comme les Spartiates, que toutes les maladies, ainsi que la maigreur, l'affaissement subit des chairs et des forces, et l'embonpoint excessif, prenoient leur source dans l'intempérance.

M. Meiners discute, avec sa sagacité ordinaire, la question la plus épineuse de toute la règle de Pythagore, celle de l'usage de la viande, que l'on regarde généralement comme interdit aux Pythagoriciens. Il pèse toutes les autorités pour et contre, et il donne pour résultat que l'abstinence de la viande peut être regardée comme une des innovations introduites dans sa règle par les successeurs de Pythagore, un demi-siècle ou un siècle après sa

mort. En effet, Aristote et Aristoxène, les historiens les plus savans et les plus dignes de foi, de la vie de Pythagore, de sa règle et de sa philosophie « s'accordent à dire que Pythagore et ses pre-« miers disciples ne s'étoient pas interdit l'usage « de la chair de tous les animaux, mais seulement « de quelques espèces, comme des bœufs de trait « et des boucs, et de quelques parties de tous les « animaux, telles que le cœur et la matrice. » Le système de la métempsychose, que Pythagore admettoit, ne peut pas être apporté comme une preuve que ce philosophe et ses premiers disciples se sont abstenus de l'usage de la viande. Ce système avoit été puisé chez les Ægyptiens, et l'on sait que les prêtres ægyptiens mangeoient la chair des animaux qu'ils adoroient et sacrifioient, et que même aujourd'hui, parmi les Brames indiens, il y a quelques castes qui ne se font point scrupule de sacrifier des animaux, et de manger de leur chair après le sacrifice. D'ailleurs, s'il en faut croire Jamblique dans le paragraphe 85, que M. Meiners attribue à Diogène le romancier (et non à Diogène Laerce), Pythagore pensoit *que les animaux propres aux sacrifices, n'étoient point destinés à recevoir des ames humaines, et que c'étoient par conséquent les seuls que l'on dût manger.* On peut ajouter à cela que Pythagore, en permettant à ses disciples de manger de la viande, leur avoit défendu d'en faire une habitude dangereuse, et d'en user jusqu'à l'excès; et qu'il avoit désigné les seuls animaux dont ils pouvoient manger, tels que le chevreau,

le cochon de lait; encore en exceptoit-il quelques parties, et ne permettoit-il l'usage des autres que lorsque l'animal avoit été offert en sacrifice.

Pythagore et ses premiers disciples s'abstenoient de quelques espèces de poisson, et mangeoient rarement des autres. C'est que Pythagore ne vouloit pas que ses disciples partageassent le goût effréné des Grecs pour cette sorte d'alimens; goût porté chez eux à un tel excès, qu'ils dépensoient des sommes considérables pour faire servir sur leur table certaines espèces de poisson, et qu'à Sybaris les femmes qui les vendoient étoient exemptes de toute imposition; c'est qu'il vouloit ensuite attirer sur eux la considération, comme sur des hommes qui ne vouloient point manger de ce qui ne pouvoit être offert aux Dieux en sacrifice; et l'on sait que le poisson ne leur étoit jamais offert, parce que les hommes n'en mangeoient point encore lorsqu'ils commencèrent à sacrifier des animaux.

Selon la plupart des écrivains, Pythagore défendit à ses disciples l'usage des féves. M. Meiners pèse également toutes les autorités; et, après avoir motivé ses doutes sur une pareille défense, il conclut ainsi : « Cependant, si l'on veut absolument « adopter la tradition qui dit que Pythagore lui-« même a défendu l'usage des féves, il ne faut pas « pour cela l'accuser de superstition. Il ne l'auroit « fait sans doute que parce qu'il croyoit que ce « légume donnoit des vents, ou même qu'il rendoit « stérile, comme l'a cru Théophraste après lui, « ou parce que les prêtres d'Ægypte l'avoient en

« horreur, ou parce qu'il étoit défendu dans plu-
« sieurs mystères, ou enfin, parce qu'il regardoit
« cette défense comme un encouragement symbo-
« lique à la chasteté et à l'amour de la vraie li-
« berté. »

Pythagore, pour réprimer dans ses disciples la gourmandise, la sensualité et toutes les passions qui en dérivent, voulut qu'à certaines époques ils fissent préparer et servir sur leurs tables les mets les plus exquis, et qu'après les avoir considérés quelque temps, ils les distribuassent à leurs esclaves, sans y avoir touché. Il leur ordonna de fuir les courtisanes, de rester fidèles à leurs épouses, d'user avec prudence et modération des plaisirs de l'hymen, et de ne s'y livrer que lorsque les forces du corps étoient entièrement développées. Stobée (3) nous a conservé un fragment d'Aristoxène, dans lequel les motifs de ce dernier précepte, infiniment sage, sont très-bien développés.

« Il disoit, en parlant de la génération des
« enfans, qu'il faut, en général, prendre garde
« à ce qu'on nomme précocité, parce que, ni les
« plantes ni les animaux précoces ne sont féconds.
« Il est nécessaire de les préparer, d'attendre le
« moment où les corps fortifiés et parvenus à leur
« maturité, peuvent produire de la semence et des
« fruits. Il y a, selon lui, beaucoup de choses qu'il
« est important de connoître tard, par exemple, les
« Plaisirs de l'amour. Il est donc essentiel de tenir

(3) *Serm.* XCIX, p. 542-3.

« tellement les enfans en haleine par les exercices « du corps, que non-seulement ils ne recherchent « pas, mais que même, s'il est possible, ils ne « goûtent point ces plaisirs avant que leur vingtième « année soit révolue ; et même, lorsqu'ils seront par- « venus à cette époque heureuse, ils doivent en « user modérément ; car cette modération sert, à la « fois, à affermir la bonne constitution des pères, « et à préparer celle des enfans. Il ajoutoit encore « qu'il ne faut caresser sa femme, avec l'intention « de lui faire des enfans, ni lorsqu'on a trop mangé, « ni lorsqu'on a trop bu ; comment, en effet, disoit- « il, pourroit-il naître quelque chose de régulier, « de beau, encore moins de bon, d'un mélange de « principes vicieux, discordans et confus ? »

Stobée nous a conservé (4) un autre morceau d'Aristoxène, qui renferme des leçons importantes, et qui, pour cette raison, mérite de trouver ici sa place.

« Les Pythagoriciens, dit-il, pensoient qu'il fal- « loit regarder l'anarchie comme le plus grand des « maux, parce que la société périt nécessairement « lorsque personne n'est à sa tête. Quant aux *gou-* « *vernans* et aux *gouvernés*, voici quelle étoit leur « opinion : Les premiers doivent réunir aux lumières « la douceur et l'amour de l'humanité ; les seconds, « non-seulement obéir à leurs chefs, mais encore « les chérir. Ils disoient ensuite qu'il falloit donner « ses soins à tous les âges ; apprendre aux enfans

(4) *Serm.* XLI, p. 243.

« les lettres et les autres sciences ; former les jeunes « gens aux mœurs et aux lois de leur pays ; exercer « les hommes faits aux actions et aux fonctions pu- « bliques ; laisser à l'expérience et à la prudence « des vieillards la méditation, le soin de rendre « la justice et les conseils. Ils vouloient empêcher « par là que les enfans ne fussent des bambins ; que « les jeunes gens ne restassent enfans ; que l'homme « fait ne conservât les défauts de l'adolescence, et « que le vieillard ne fît des folies. Il faut, disoient- « ils, s'accoutumer, dès l'enfance, à être réglé dans « sa nourriture, parce que l'ordre et la méthode « sont toujours une chose belle et utile, le dé- « sordre, au contraire, et le défaut de méthode, « une chose laide et nuisible. »

M. Meiners, qui rapporte une partie de ce passage dans ses notes (tome II, p. 331), fait très-bien observer que le mot ἡλικία ne signifie pas toujours la *fleur de l'âge*, ἀκμὴ, comme quelques savans ont voulu le soutenir, et qu'il désigne aussi la même chose que l'*ætas* des latins, et l'*âge* des François, puisqu'Aristoxène dit ici : ἐπιμελητέον δὲ πάσης ΗΛΙΚΙΑΣ ἐγᾶτο, *singularum vero* ÆTATUM *curam habendam esse existimabant.*

Pythagore vouloit entretenir dans ses disciples une égalité d'ame, que les passions les plus violentes ne pussent point ébranler. C'est pour cela qu'au rapport du même d'Aristoxène (5), il leur défendoit les gémissemens, les larmes, les flagorneries,

(5) *Jambl.* §. 234.

les prières, les supplications, et tout ce qui leur ressemble. Si quelqu'un d'eux n'étoit pas assez maître de lui-même, pour réprimer les explosions de la joie, de la colère, de la tristesse, la règle lui ordonnoit de se retirer dans la solitude; de ne faire, pendant ce temps, aucun reproche à ses amis, ni même à ses esclaves, encore moins de punir ces derniers, et de ne rentrer dans la société qu'après avoir rétabli le calme dans son ame. Spintharus (6) se plaisoit à raconter, à ce sujet, qu'Archytas de Tarente, de retour de la guerre contre les Messéniens, étant allé visiter ses champs, et les ayant trouvés dans le plus grand abandon, s'emporta tellement contre son économe et ses autres serviteurs, qu'il leur dit : *Vous êtes bienheureux que je sois en colère contre vous, autrement je ne laisserois pas impunie une négligence aussi criminelle.*

Pythagore recommandoit à ses disciples de se conduire avec les amis comme s'ils devoient toujours l'être, et avec les ennemis, comme s'ils devoient bientôt devenir des amis. Il défendoit de faire du mal aux animaux qui ne sont pas nuisibles, et vouloit qu'on respectât toute plante qui porte du fruit. Il pensoit, avec raison, que des hommes qui craindroient de nuire à des animaux irraisonnables, et à des objets dépourvus de sentiment, seroient d'un commerce plus sûr et plus doux avec leurs semblables. Ce respect pour tout ce qui n'est pas nuisible, à plus forte raison pour tout ce qui est

(6) *Jambl.* §. 197.

utile, doit être une des premières leçons pratiques que l'on doit se hâter de donner à l'enfance, et malheureusement c'est la plus négligée. On voit souvent des mères sourire en voyant leurs enfans tourmenter les chats, les chiens, les oiseaux, jeter des pierres aux arbres et les mutiler; elles ne s'aperçoivent pas que ces premières semences de cruauté germeront bien vîte, et que de l'insensibilité pour les animaux naîtra bientôt l'insensibilité pour les hommes.

Cette grande uniformité de mœurs, de principes, unissoit tellement les Pythagoriciens entr'eux, que lorsqu'on voyoit des personnes tendrement attachées les unes aux autres, on ne manquoit pas de dire: *ce sont des Pythagoriciens* (7). Pythagore étoit regardé comme le *Législateur de l'Amitié*, parce qu'il recommandoit à ses disciples d'éviter, avec le plus grand soin, « de lui porter des atteintes, et de lui faire « des plaies ou des blessures, parce qu'il est difficile de guérir entièrement ces blessures, lorsqu'elles sont invétérées. Il vouloit, en conséquence, « que l'on bannît du commerce de l'amitié toute « dispute, toute opiniâtreté, et que l'on n'offensât « pas ses amis, même en plaisantant. Les représentations amicales, qu'il désignoit par un seul mot « (παιδαγώγησις), devoient être faites avec tant de précaution, et tellement adoucies par la manière et « l'expression, qu'il fût impossible de ne pas sentir « qu'elles n'avoient d'autre source que l'intérêt vrai

(7) *Jambl.* 230.

« que l'on prenoit à celui auquel elles étoient adres-
« sées. Enfin, il regardoit comme de misérables
« traîtres, ceux qui rompoient une amitié éprouvée,
« à cause de quelques malheurs inévitables et non
« mérités; et il croyoit que cette union sainte ne
« pouvoit être dissoute qu'à cause de la corruption
« incurable du cœur de ceux auxquels on s'étoit
« attaché. »

De ce que Pythagore, avant d'admettre dans sa société les personnes qui se présentoient, vouloit éprouver si elles étoient capables de discrétion, on a conclu qu'il exigeoit un silence absolu de deux, de trois ou de cinq ans; mais Aristoxène, à qui nous devons les détails les plus circonstanciés sur la manière dont Pythagore éprouvoit ses disciples, ne parle point de ce silence absolu. Il dit seulement, que sa première épreuve étoit de voir s'ils pouvoient garder un secret, se taire, et ne pas révéler ce qu'ils avoient entendu (8). Ce qui aura sans doute donné lieu à ces prétendues épreuves de deux, de trois et même de cinq ans, c'est que, comme tous

(8) Πρῶτον μὲν ἦν ἐν τῷ λαμβάνειν τὴν διάπειραν, ἐσκόπει, εἰ δύναιτο ΕΧΕΜΥΘΕΙΝ, (τοῦτο γὰρ οὐκ ἐχρῆτο τῷ ὀνόματι) καὶ καθεύδοντας, εἰ μανθάνοιτες, ὅσα ἂν ἀκούσωσιν, οἷοί τε εἰσὶ ζιωπᾶν καὶ διαφυλάττειν. Jambl. 94. On voit par ce passage que les mots ἐχεμυθεῖν, ἐχεμυθία étoient des termes consacrés chez les Pythagoriciens. Suidas explique ainsi le premier: ἔχειν ἐν ἑαυτῷ τὸν λόγον. C'est ce que nous disons familièrement d'une personne taciturne. *Il garde tout pour lui.* Le même Lexicographe rend ἐχέμυθος par μυστήριον κρυπτὸν φυλάττων, *celui qui garde un mystère caché.*

les sujets n'avoient pas la même aptitude, les mêmes dispositions, les uns étoient reçus plus tôt, les autres plus tard dans la société.

Il faut encore reléguer parmi les fables ces expiations pénibles, que, selon quelques historiens, Pythagore exigeoit de ceux qui vouloient entrer dans sa société, et qui ressemblent à celles que dans les temps postérieurs on a exigé de ceux qui vouloient être initiés aux mystères ou entrer dans les ordres monastiques. Ni Aristoxène, ni aucun historien digne de foi n'en ont parlé. Les poètes comiques s'étoient égayés sur le compte de Pythagore et des Pythagoriciens; mais il ne faut point chercher la vérité dans les portraits ridicules qu'ils tracent, il faut seulement s'en amuser, comme s'en amusoient les Grecs. Cratinus, dans la comédie intitulée, Πυθαγορίζουσα, dit assez plaisamment « c'est la cou- « tume des Pythagoriciens, lorsqu'ils voient arri- « ver dans leur école quelqu'ignorant qui veut faire « preuve d'habileté dans l'art de parler et de rai- « sonner, de le troubler et de l'embarrasser fort « adroitement par des *oppositions*, des *conclusions*, « des *comparaisons*, des *divagations*, des *amplifi-* « *cations* (9). »

(9) Ἔθος ἐστὶν αὐλοῖς, ἂν τιν' ἰδιώτην ποθὲν
Λάθωσιν εἰσελθόντα, διαπειράμενον
Τῆς τῶν λόγων ῥάμης, ταραττειν καὶ κυκᾶν
Τοῖς ἀνιθέτοις, τοῖς πίεσι, τοῖς παρισώμασι
Τοῖς ἀποπλάνοις, τοῖς μεγέθεσιν, νεανικῶς.

Diog. Laert. VIII, 57.

D'autres comiques avoient tourné en ridicule leur régime, leur manière de s'habiller, et l'on se doute bien qu'ils avoient chargé le tableau. Aristophon, dans son *Pythagoriste*, faisoit raconter, par un des interlocuteurs, une descente aux enfers. *On y avoit examiné la manière de vivre de chacun, et l'on avoit observé que les Pythagoriciens différoient beaucoup des autres morts, et que Pluton ne mangeoit qu'avec eux, à cause de leur piété.— Voilà*, répond un autre interlocuteur, *un dieu qui n'est pas difficile, puisqu'il se plaît au milieu de gens aussi mal-propres.* Plus loin il ajoute : *ils mangent des légumes et boivent de l'eau ; ils sont couverts de vermine, de haillons, et ne se lavent jamais ; de sorte qu'aucun de nos jeunes gens ne pourroit supporter leur saleté* (10). On voit clairement que ce portrait ne peut convenir ni à Pythagore, ni à ses véritables disciples.

On a cru que Pythagore exigeoit la communauté absolue de biens ; mais c'est encore une erreur. On voit seulement, dans Aristoxène (11), que les Pythagoriciens (comme les Francs-Maçons de nos jours), avoient des signes pour se reconnoître, qu'ils s'aidoient mutuellement de leurs biens, et faisoient entr'eux des collectes pour venir au secours de ceux qui avoient éprouvé quelque revers. Aristoxène raconte, dans Jamblique, qu'un Pythagoricien, après une longue marche à travers des dé-

(10) *Diog. Laert.* VIII, 38.
(11) *Jambl.* 238-9.

serts,

serts, accablé de fatigue, entra dans une hôtellerie, et tomba dangereusement malade. Ses fonds étoient épuisés; cependant l'hôte, par commisération, lui fournit tout ce qui lui étoit nécessaire. Le voyageur, sentant qu'il lui restoit peu d'instans à vivre, se fit apporter une tablette, y grava quelque symbole, et la remettant à l'hôte; Si je meurs, lui dit-il, suspendez cette tablette au milieu du chemin; le premier qui comprendra ce symbole, vous remboursera généreusement de toutes les dépenses que vous aurez faites pour moi. Le voyageur étant mort, l'hôte comptoit peu sur la tablette; cependant, pour remplir les dernières volontés du défunt, il l'exposa sur le chemin. Elle y resta longtemps suspendue; mais enfin un Pythagoricien passe, jette les yeux sur la tablette, reconnoît le symbole, et l'hôte est amplement récompensé.

Pythagore avoit remarqué, en Ægypte, que la médecine, que le don de prédire l'avenir, de connoître la volonté des Dieux par des signes arbitraires, et surtout le commerce intime avec les Dieux, étoient, en quelque façon, les colonnes de la puissance temporelle, presque sans bornes, que possédoient les prêtres de ce pays. Il avoit donc recueilli, dans ses voyages, le peu de connoissances que l'on avoit alors dans l'art de guérir, et qui consistoient dans une collection grossière d'observations, d'expériences, de remèdes simples, et de formules superstitieuses. Cet art, jusqu'à Hippocrate, ne fut guères autre chose qu'une jonglerie de prêtre; mais, entre les mains de Pythagore, il

devint un véhicule puissant pour répandre des vérités utiles ; associé à la politique et à la législation, il produisit les effets les plus heureux. Les médecins de Crotone passoient pour les plus habiles de toute la Grèce, M. Meiners soupçonne même, avec raison, que Démocède, qui guérit le roi de Perse, avoit été formé par Pythagore, ou par quelqu'un de ses disciples. Pythagore et ses disciples ne négligèrent pas non plus cette espèce de charlatanerie sacrée, qui en impose au vulgaire. Ils joignirent aux remèdes qu'ils donnoient aux malades la musique et les conjurations mystérieuses, sans lesquelles le peuple croyoit que les remèdes ne pouvoient pas être efficaces. Ces deux choses étoient alors aussi nécessaires pour inspirer de la confiance aux malades, que le sont aujourd'hui les moyens innocens employés par les plus grands médecins de nos jours. La manière de vivre habituelle des Pythagoriciens ajoutoit encore à la considération qu'on avoit pour eux ; ils portoient des habits simples, propres, agréables aux Dieux ; ils s'abstenoient des alimens défendus à ceux qui se préparoient aux initiations ; ils enseignoient et demeuroient presque toujours dans les temples et les bois sacrés ; ils s'approchoient souvent des statues et des autels des Dieux avec un recueillement et un respect religieux ; ils chantoient tous les jours des hymnes à leur louange ; ils leur faisoient des libations avant et après les repas, et leur offroient de fréquens sacrifices ; mais ces sacrifices étoient rarement sanglans, un peu de farine, un gâteau, de l'encens, de la myrrhe, en faisoient

les frais. Quelquefois cependant ils immoloient des coqs et des cochons de lait (12); ils se vantoient d'une grande intimité avec les natures divines, et disoient les voir sous une forme sensible; ils se vantoient aussi de faire apparoître les ames des morts; ils connoissoient si les personnes qu'elles voyoient en songe, étoient vivantes ou mortes; ils évoquoient les ames de leurs amis, et entendoient leur voix du fond de leurs tombeaux; enfin, en qualité d'amis des Dieux, ils annonçoient leurs volontés, qu'ils croyoient lire dans le vol, le cri des oiseaux, les songes, le son de voix, les heureux ou malheureux présages, etc., et prédisoient l'avenir. Nul doute que Pythagore n'appréciât à leur juste valeur ces jongleries sacerdotales; mais il vouloit former des hommes d'état, il vouloit attirer sur eux une grande considération, et il croyoit ce que croient encore bien des gens, quoique cela ne soit rien moins que démontré, qu'il est utile quelquefois de tromper les hommes. Il est donc raisonnable de penser que ce philosophe avoit moins de superstition que de politique.

On a beaucoup disputé sur les *symboles* des Pythagoriciens, parce que les véritables ne furent connus que des premiers disciples de Pythagore, et que les nouveaux Pythagoriciens, qui défigurèrent sa doctrine, en forgèrent une grande quantité de ridicules. Ces symboles étoient probablement des signes particuliers pour pouvoir se reconnoître entre

(12) *Porphyr.* 36.

eux, comme en ont les Francs-Maçons modernes; ils consistoient encore en une langue et une écriture inintelligibles pour les *prophanes*, afin que les Pythagoriciens pussent se communiquer leurs idées, sans être entendus des étrangers au milieu desquels ils se trouvoient. C'étoit, en un mot, une langue mystique, des gestes mystiques, des figures mystiques, qui n'étoient connus que des seuls initiés, et qui les aidoient à retrouver des *frères* dans tous les pays où la doctrine de Pythagore avoit pénétré. On a donné, depuis, le nom de *symbole* aux courtes sentences morales sorties de l'école de ce philosophe, et à certains préceptes, dont une partie est indifférente, et l'autre à peu près ridicule, forgés par les Pythagoriciens des derniers temps. On a fait de pénibles efforts pour expliquer ces derniers; aussi l'explication est-elle souvent aussi ridicule que le précepte même.

Il reste à parler des prétendus miracles de Pythagore. Les réflexions de M. Meiners sur ce sujet, me paroissent si sages, que je crois devoir les mettre en entier sous les yeux du lecteur.

« Quand on sait que chez tous les peuples, avant « qu'ils fussent parvenus à un certain degré de lu- « mières, tous les hommes célèbres ont été changés « en faiseurs de miracles; que les Grecs surtout, « avant et après Pythagore, ont attribué des mi- « racles à la plupart de leurs anciens poètes et « de leurs anciens philosophes, tels par exemple « qu'Amphion, Orphée, Arion, Thalès, Epimé-

« nide, Aristée, Phérécyde, Anaxagore, Démo-
« crite et Empédocle; enfin, que de tous les arts
« et de toutes les sciences, celui que ces mêmes
« Grecs ont connu le moins, celui qui dans nos
« temps-mêmes a été perfectionné le plus tard, c'est
« l'art de distinguer le vraisemblable de l'invrai-
« semblable, le croyable de l'incroyable; quand on
« sait tout cela, dis-je, il ne paroît pas surprenant
« que l'on ait attribué à Pythagore plus d'actions
« merveilleuses qu'à tout autre homme célèbre.
« Pythagore étoit plus célèbre qu'aucun autre
« homme de la Grèce, auquel on attribuoit des
« miracles; les Crotoniates l'avoient honoré comme
« un Dieu, pendant sa vie, et ses amis comme un
« homme extraordinaire et divin; sa doctrine
« ainsi que toute sa conduite, donnoient occasion
« de prendre de lui cette opinion, et d'exalter la
« perfection de ses vertus. Ses vêtemens pontificaux,
« ses mœurs saintes et austères, ses cantiques, ses
« prières ferventes, l'habitude d'aller souvent dans
« les temples, ses purifications, ses ablutions et
« surtout ses sacrifices non sanglans, ses prédic-
« tions par les songes, par le vol et le cri des
« oiseaux, les visions et les apparitions qu'il disoit
« avoir, enfin ce qu'on racontoit sur le passage de
« son ame dans diverses personnes; toutes ces
« choses devoient faire croire à ses contemporains,
« qu'étant le confident et le favori des Dieux, il
« devoit savoir et pouvoir faire par leur grâce et
« leurs secours, plusieurs choses qui surpassoient les

« forces des autres hommes. Les grandes connois-
« sances de Pythagore confirmoient dans ce pré-
« jugé favorable les Grecs, qui ne regardoient pas
« ses connoissances comme ses idées particulières
« ou comme les résultats de ses études et de ses
« observations, mais comme des dons de la divi-
« nité, et qui s'y attachoient avec d'autant plus
« de confiance, qu'ils étoient moins en état d'en
« apprécier l'étendue et le mérite. D'après cela, il
« étoit tout naturel que l'on vît dans Pythagore,
« ou un homme divin ou un dieu revêtu d'une
« figure humaine, qui pouvoit prédire l'avenir,
« apprivoiser les bêtes féroces, expliquer le lan-
« gage des oiseaux, détourner ou guérir, par un
« pouvoir divin, les épidémies et les autres mala-
« dies, se trouver en même temps en plusieurs en-
« droits, se rendre à son gré visible ou invisible,
« et qui enfin avoit une cuisse d'or, preuve certaine
« de son origine céleste.

« Plusieurs de ces miracles sont si grossiers, qu'on
« ne sauroit croire ni que Pythagore se les soit
« attribués, ni que les Pythagoriciens les aient
« racontés de leur maître. Le premier étoit trop
« fin pour ne pas sentir qu'il étoit beaucoup plus
« sûr de donner lieu aux autres de croire qu'il fai-
« soit des miracles, et de s'en faire attribuer, que
« de raconter lui-même qu'il en avoit fait. Il me
« paroît très-vraisemblable que la croyance de tous
« les miracles de Pythagore, ou du moins de la
« plupart d'entr'eux, étoit déja répandue pendant

« sa vie, et que ceux qui ont écrit, dans la suite, « la vie de ce philosophe, n'ont fait que les « augmenter et les embellir. Ce qu'il y a de bien « certain, du moins, c'est qu'on trouve des traces « de ces miracles avant le temps de ses premiers « historiens; c'est que plusieurs de ses premiers « historiens, et particulièrement Héraclide, Hermippe et Timée, ont recueilli tous ces miracles, « et que c'est dans ces recueils qu'ont puisé d'abord « Apollonius, Nicomaque et Diogène, et, dans des « temps postérieurs, Porphyre et Jamblique.

« De ces observations, il résulte qu'on est plus « fondé à attribuer à Pythagore le dessein de se « faire passer pour un faiseur de miracles, qu'à « accuser les nouveaux Pythagoriciens d'avoir imaginé « les miracles qu'ils lui ont attribués. Mais ce seroit « foiblesse d'esprit, défaut de connoissance des « temps où vécut Pythagore, et enfin, ignorance « de l'histoire des grands hommes chez les anciens « peuples, que de regarder pour cela Pythagore « comme un misérable imposteur. Pythagore fit ce « qu'ont fait avant et après lui les législateurs, les « politiques, les généraux et les philosophes les « plus célèbres; il tâcha de tirer le plus grand « parti possible des préjugés qu'il ne pouvoit détruire, et fit de la superstition et de la crédulité, « les instrumens salutaires de sa réputation et du « bonheur de ses semblables. On ne seroit fondé à « donner à ce philosophe les noms odieux que l'on « a donnés aux séducteurs et aux corrupteurs des

« peuples, que s'il eût tâché d'en imposer aux Grecs « par des prestiges, afin de les piller plus aisément, « et de les soumettre à sa domination tyrannique « et à celle de ses disciples. »

Notre auteur traite ensuite de la philosophie de Pythagore, de ses premiers disciples, et des services qu'ils ont rendus aux autres sciences; mais la longueur de cet extrait me force de renvoyer le lecteur au livre même.

BIOGRAPHIE.

MÉMOIRE historique sur Lazare *SPALLANZANI et ses écrits, lu à la société de physique et d'histoire naturelle de Genève, le* 28 *thermidor an* 7, *par* Jean *SENEBIER, bibliothécaire de Genève.*

En contemplant avec intérêt les progrès étonnans des sciences, on cherche avec inquiétude les hommes à qui nous les devons: mais on voit bientôt sur le théâtre des vanités humaines, s'éteindre ces flambeaux éclatans qui sembloient y avoir quelque réalité, et les regrets qu'on éprouve alors, couvrent d'un crêpe funèbre l'admiration qu'on ressentoit. Telle est la triste impression produite par la mort

des grands hommes; leur perte diminue la valeur que leur génie donnoit à leur siècle, en tarissant une source de lumière qui jaillissoit pour lui avec tant d'utilité, et elle enlève à l'univers ce que la nature, qui reproduit tout à mesure qu'elle le détruit, ne veut pas toujours lui rendre. Cependant si les fruits du génie sont en petit nombre, il faut avouer que leur constitution vigoureuse éternise leur fraîcheur et leur goût, et que leur durée inaltérable dédommage un peu la postérité de ceux qui les vîrent croître, parce qu'elle n'aura pas eu l'avantage de les cueillir : mais ceux qui connurent ces êtres excellens, qui soutinrent avec eux des relations d'amitié et de confiance, qui furent les témoins de leurs pensées et de leurs vertus, hélas! ils ne peuvent avoir que le souvenir du passé pour aggraver leurs peines; que dis-je, lorsque l'âge, en blanchissant leur tête, leur rend de nouvelles liaisons plus difficiles, il faut qu'ils renoncent aux délices de l'amitié, dans cet instant de la vie où elles font tout le bonheur. Ces sentimens douloureux me dictent ce mémoire historique sur mon ami Spallanzani, que j'ai chéri pendant 25 ans, et que je regretterai pendant le reste de mon existence. Oh! mon respectable ami! tu n'as pas besoin d'un éloge qui seroit au dessous de ton mérite, et que ta modestie repousseroit; ton nom seul fera toujours le tien; tes œuvres l'ont déja publié sur toute la terre, elles le répéteront à tous les siècles, et toi, tu honoreras encore à présent les ames honnêtes qui ont eu le bonheur d'être unies à la tienne.

Lazare Spallanzani naquit à Scandiano, dans le département del Crostolo, le 10 janvier 1729; il étoit fils de Jean-Nicolas Spallanzani, jurisconsulte estimé, et de Lucia Zigliani: il commença ses études dans sa patrie, et, à l'âge de 15 ans, il alla à Reggio de Modène pour les continuer. Les jésuites, qui lui enseignèrent les belles-lettres, et les dominicains, qui entendirent parler de ses progrès, voulurent se l'attacher; mais sa passion pour acquérir de nouvelles connoissances, le conduisit à Bologne, où sa parente Laura Bassi, cette femme justement célèbre par son génie, son éloquence, et son savoir dans la physique et les mathématiques, étoit un des professeurs les plus illustres de l'institut et de l'Italie. Sous la direction de ce guide éclairé, Spallanzani apprit à préférer l'étude de la nature à celle de ses commentateurs, ou à juger le prix du commentaire par ses rapports avec l'original; il saisit d'abord la sagesse de ces conseils, et il ne tarda pas à en éprouver les heureux effets. On aime à lui voir peindre sa reconnoissance pour son maître, en 1765, dans une dissertation latine qu'il lui dédia, et raconter les applaudissemens que Laura Bassi reçut à Modène, lorsqu'étant entrée dans l'auditoire où son élève, devenu professeur, faisoit soutenir des thèses sur les ricochets, elle y opposa avec les grâces d'une femme aimable, et la sagesse d'un philosophe profond.

Le goût de Spallanzani pour la philosophie ne fut point exclusif; il pensoit déja, comme tous les grands hommes, que l'étude de l'antiquité et des belles-lettres est indispensable pour donner aux idées cette

clarté, aux expressions cette justesse, et aux raisonnemens cette liaison, sans lesquelles les plus belles pensées deviennent stériles; il étudia sa langue avec soin; il se perfectionna dans la langue latine, et il s'attacha surtout au grec et au françois. Homère, Démosthène, Saint-Basile, furent ses auteurs favoris: je lui ai entendu réciter aussi souvent des tirades d'Homère et de Virgile, que de l'Arioste et du Tasse. Spallanzani s'appliqua à la jurisprudence pour céder aux douces insinuations d'un père qui le chérissoit; il étoit même sur le point d'être reçu docteur en droit, lorsque Antoine Vallisnéri, professeur d'histoire naturelle à Padoue, le fit renoncer à cette vocation, en lui promettant le consentement de son père qui fut touché de ce dévouement à sa volonté, et qui le laissa libre de suivre son goût: dès ce moment, il se livra à l'étude des mathématiques, en continuant celles des langues mortes et vivantes.

Spallanzani fut bientôt connu en Italie, et sa patrie fut la première à rendre hommage à ses talens. L'université de Reggio le choisit, en 1754, pour être professeur en logique, en métaphysique et en grec; il y enseigna pendant six ans, et il y consacra à l'observation de la nature, le temps que ses leçons lui laissoient. Quelques découvertes irritèrent sa passion pour l'histoire naturelle, qui s'augmenta toujours par de nouveaux succès. Ses observations sur les animalcules des infusions, fixèrent l'attention de Haller et de Bonnet; celui-ci le dirigea dans la car-

rière où il s'étoit illustré, et l'annonça déja au monde savant, comme l'interprète de la nature.

En 1760, Spallanzani fut appelé à l'université de Modène : quoique son intérêt dût lui faire accepter les offres avantageuses des universités de Coimbre, de Parme et de Césène, son patriotisme et son attachement pour sa famille, le fixèrent au service de son pays. Les mêmes considérations l'engagèrent à refuser quelques années après les propositions de l'académie de Pétersbourg ; il resta à Modène jusqu'en 1768, et il vit s'élever par ses soins, une génération d'hommes célèbres qui font encore la gloire de l'Italie. On compte parmi eux, Venturi, professeur de physique à Modène ; Belloni, évêque de Carpi ; Lucchesini, ambassadeur du défunt roi de Prusse ; et le poète Angelo Mazza, de Parme.

Pendant son séjour à Modène, Spallanzani publia, en 1765 : *Saggio di osservazioni microscopiche concernente il sistema di Needham Buffon.* Il y établit l'animalité des animalcules microscopiques, par des expériences solides et ingénieuses ; il envoya son ouvrage à Bonnet qui jugea l'auteur par cet opuscule, et qui vit l'accomplissement de l'augure qu'il avoit tiré ; dès ce moment, il se forma entre eux l'intimité la plus étroite, et elle a duré autant que leur vie, dont elle a fait le bonheur.

Spallanzani fit paroître pendant la même année, une dissertation vraiment originale : *De lapidibus ab aqua resiliantibus ;* il y montre par de bonnes expériences contre l'opinion reçue, que les ricochets ne

sont point produits par l'élasticité de l'eau, mais qu'ils sont l'effet naturel du changement de direction que la pierre éprouve dans son mouvement après que l'eau en a été frappée, lorsqu'elle surmonte la courbure de la fossette formée par le choc.

En 1768, Spallanzani prépara les philosophes aux découvertes surprenantes qu'il devoit leur offrir pendant sa vie, en publiant son *Prodromo di un opera da imprimersi sopra le riproduzioni animali.* Il y trace le plan d'un ouvrage qu'il préparoit sur ce sujet important; mais ce simple exposé renferme plus de lumières que tous les livres qui avoient paru, parce qu'il enseigne la méthode qu'il faut suivre dans cette recherche ténébreuse, et qu'il y réunit plusieurs faits inattendus; la préexistence des têtards à la fécondation dans plusieurs espèces de crapauds et de grenouilles; la reproduction de la tête coupée aux limaçons, qu'il avoit déja communiquée à Bonnet, en 1766, et qui fut contestée un moment, malgré la confirmation répétée de ce phénomène par Hérissant et Lavoisier; il l'a démontrée de nouveau ensuite dans les *Memorie della societa italiana;* enfin la réparation de la queue, des jambes et des mâchoires enlevées à la salamandre aquatique. Ces faits étonnent encore aujourd'hui, quand on y pense, quoiqu'on ait eu le temps de se familiariser avec eux, et l'on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, ou l'habileté de Spallanzani pour en donner les preuves décisives, ou son audace indiscrète pour les chercher et les saisir. On regrette que le projet de son grand ouvrage ne soit pas réalisé, mais diverses cir-

constances empêchèrent Spallanzani de céder aux sollicitations de ses amis pour le remplir : je soupçonnerai qu'il désespéra de répandre sur toutes les parties de ce travail, toute la lumière dont il crut d'abord pouvoir disposer, et qu'il trouva plus sage de mûrir ses idées par de nouvelles méditations, que d'autres travaux, toujours renaissans, ne lui permirent pas de suivre comme il auroit voulu. Il a toujours montré la nature à découvert, et le voile le plus léger l'offusquoit jusqu'à ce qu'il fut parvenu à le lever entièrement.

La physiologie de Haller que Spallanzani étudioit, fixa ses regards sur la circulation du sang; il en découvrit plusieurs phénomènes remarquables. Il publia, en 1768, un petit ouvrage : *Dell'azione del' cuore ne' vasi sanguigni nuove osservazioni*, et il le réimprima en 1773, avec trois nouvelles dissertations : *De' fenomeni della circolazione osservata nel' giro universali de' vasi ; de' fenomeni della circolazione languente ; de' moti del sangue indepeudente dell'azione del cuore e del pulsare delle arterie.* Ce livre, peu connu, renferme une suite d'observations et d'expériences fines et délicates sur un sujet dont on ne connoît guères que la surface ; Spallanzani en a trouvé des détails curieux dans les ramifications des derniers vaisseaux. Cet ouvrage mérite surtout l'attention de ceux qui desirent les progrès de la physiologie.

Lorsque l'université de Pavie fut rétablie sur un plan plus vaste, l'impératrice Marie-Thérèse fit inviter Spallanzani, par le comte de Firmian, pour y

remplir la place de professeur d'histoire naturelle; sa grande réputation lui fit accorder cette distinction sollicitée par plusieurs hommes célèbres, il la mérita par ses succès et par la foule d'étudians qui accouroient à ses leçons. Il n'y a que les grands hommes qui soient d'excellens maîtres, parce que leurs idées sont les plus nettes, les plus étendues et les mieux liées. Spallanzani réunissoit de vastes connoissances à un beau génie; une méthode simple et rigoureuse enchaînoit ce qu'il savoit, à des principes solidement établis; son amour vif pour la vérité, lui faisoit discuter avec soin les théories régnantes, mesurer leur solidité, et découvrir leurs côtés foibles; le grand art qu'il avoit aquis d'interpréter la nature par elle-même, répandoit sur ses leçons une lumière qui rendoit lumineux tout ce qu'on pouvoit éclairer, qui abordoit les ténèbres qu'on ne pouvoit dissiper, et qui signaloit les parties propres à pronostiquer le jour qu'on cherchoit. Il prenoit ses auditeurs par la main, il les conduisoit jusqu'au moment où le nœud relâché laissoit l'espoir du dénouement, et leur procuroit le plaisir de la solution. Une éloquence simple et vive animoit ses discours; la pureté et l'élégance de son style séduisoient ceux qui l'entendoient; enfin on savoit qu'il s'occupoit toujours des moyens de donner des leçons utiles, qu'il les préparoit une année à l'avance, et qu'elles devenoient toujours neuves et piquantes par des observations nouvelles, et par les grandes vues que ses méditations lui présentoient. Les savans qui assistèrent à ses leçons, aimoient à devenir ses écoliers pour savoir

mieux ce qu'ils savoient déja, et pour apprendre ce qu'ils n'auroient peut-être jamais su.

En arrivant à l'université, Spallanzani prit la *contemplation de la nature* de Bonnet pour le texte de ses leçons, il en remplissoit les lacunes, il en développoit les idées, il en confirmoit les théories par ses expériences : il crut avec raison que le livre qui inspiroit le goût de l'histoire naturelle à tous ses lecteurs, étoit le plus propre pour le faire naître dans l'esprit de ses disciples ; il le traduisit en italien, il l'enrichit de notes ; il y ajouta une préface où il faisoit remarquer les sujets de l'économie animale et végétale qui méritoient surtout l'attention de ses élèves, en leur indiquant quelquefois les moyens de réussir dans ces recherches. C'est ainsi qu'il se dévoua d'abord au bel emploi d'instituteur de ses compatriotes, et qu'il est devenu le modèle de ceux qui veulent enseigner utilement. Il publia le premier volume de sa traduction, en 1769, et le second, en 1770.

Les relations de Spallanzani avec Bonnet, influèrent sur son génie qui se plia à la méthode sévère du philosophe de Genève, et qui adopta les principes de sa philosophie et de sa méthode ; il se faisoit gloire d'être son disciple, et il méditoit sans cesse ses beaux ouvrages : c'est ainsi qu'il fut engagé à chercher dans la nature les preuves de l'opinion de Bonnet sur la génération des corps organisés, et que ce beau sujet fixa longtemps son attention. Il publia, en 1776, les deux premiers volumes de ses *Opuscoli di fisica animale e vegetabile ;*

ils

ils sont le développement d'une partie des observations microscopiques qui avoient déja paru.

Si l'art d'observer est le plus difficile, il est encore le plus nécessaire de tous les arts; mais il suppose toutes les qualités, tous les talens : aussi, quoique chacun croie y être plus ou moins consommé, il n'y a pourtant que les grands hommes qui l'aient exercé d'une manière distinguée. Le génie seul fixe les objets qui méritent les regards, lui seul dirige les sens sur les obscurités qu'il faut dissiper, il les surveille pour prévenir leurs erreurs, il les anime pour suivre à la piste ce qu'ils entrevoient; il écarte les voiles qui cachent ce qu'on cherche, il soutient la patience qui attend le moment de voir au milieu des obstacles qui se multiplient; enfin, c'est le génie qui concentre l'attention sur un objet, qui lui communique cette énergie pour imaginer, cette sagacité pour découvrir, cette exactitude pour apercevoir, sans lesquelles on ne voit qu'une partie de la vérité, quand on ne la laisse pas échapper toute entière. Ce n'est point tout encore; quand on a lu la nature avec précision, il faut l'interpréter avec fidélité, analyser par la pensée les phénomènes anatomisés par les sens, s'occuper de l'espece en observant l'individu, et prévoir les propositions générales en considérant les faits isolés. Ici, la prudence, la circonspection, ne garantiroient pas toujours de l'erreur, si un amour ardent pour le vrai, n'essayoit pas dans sa coupelle les observations et leurs conséquences, et s'il ne réduisoit pas en scories tout ce qui n'est pas la vérité.

Tel fut Spallanzani dans toutes ses recherches; tel on le vit d'abord dans ses opuscules. Occupé du grand phénomène de la génération, il examina l'opinion de Needham pour démontrer son impossibilité : celui-ci, mécontent des observations microscopiques de Spallanzani, qui énervoient la force végétatrice imaginée pour mettre la matiere en mouvement, defia le professeur de Reggio de revoir ce qu'il avoit publié; mais il lui prouva sans réplique, par une suite de nouveaux faits, qu'on revoit pour l'ordinaire toujours ce qu'on a bien observé, et qu'on ne revoit jamais ce que l'on se contente d'imaginer.

Je ne remarque point la logique sévère, et la politesse aimable de Spallanzani dans sa réfutation, l'art avec lequel il démontre à Needham les causes de son erreur; mais on apprendra toujours avec plaisir, que les animalcules des infusions sont produits par des germes, qu'il y en a quelques-uns qui bravent, comme quelques œufs et quelques graines, les froids les plus aigus, et la chaleur de l'eau bouillante. Il traite à cette occasion l'influence du froid sur les animaux, et il prouve que l'engourdissement léthargique de quelques-uns pendant l'hiver, ne dépend point de l'impression que le sang peut en recevoir, puisqu'une grenouille privée de son sang, devient léthargique lorsqu'elle est réfroidie dans la glace, et nage ensuite comme auparavant lorsqu'elle est réchauffée; il montre de même, que les odeurs, diverses liqueurs, le vide, agissent sur les animalcules comme sur les autres animaux, qu'ils sont ovipares, vivipares, et hermaphrodites. En parcou-

rant ainsi ces plages écartées de la nature avec cet illustre voyageur, on rencontre toujours des faits nouveaux, des remarques profondes, des détails précieux, des anecdotes curieuses ; une histoire universelle de ces êtres qui sont les plus nombreux du globe, quoique leur existence soit à peine soupçonnée, et que leur organisation soit, à divers égards, si différente de celle des animaux connus.

Le second volume de cet ouvrage est un voyage nouveau dans des terres plus inconnues : un pinceau sublime les avoit déja dépeintes, mais le tableau n'étoit pas fait d'après nature. Spallanzani donne ici une histoire des animalcules spermatiques, que leur éloquent historien confond toujours avec les animalcules des infusions. On y admire la défiance modeste de ce nouvel observateur, luttant presque toujours contre ses sens et l'autorité de Buffon, et il ne paroît admettre qu'avec répugnance les résultats de ces observations multipliées et variées de mille manières, qui dévoilent les foibles appuis du système des molécules organiques.

Spallanzani décrit ensuite le *rotifère* et le *tardigrade*, ces colosses du monde microscopique, singuliers par leur figure et leur organisation, mais plus singuliers encore par leur faculté de reprendre la vie après une suspension totale de tous ses actes apparents pendant plusieurs années ; c'est surtout ce phénomène qu'il considère pour en fixer les limites et les conditions, pour en chercher les causes et les lier à d'autres qui lui sont analogues.

Je ne parle point ici des expériences de Spallan-

zani sur la mort des animaux dans des vases clos, parce qu'il les a reprises, étendues et éclairées de la lumière de la nouvelle chymie ; mais il termine ce recueil par une histoire des moisissures, dont il fait voir la graine nageant dans l'air, et il remarque que ces champignons microscopiques se distinguent des autres plantes par leur tendance à croître dans toutes les directions, sans être soumis à la loi presque universelle de la perpendicularité des tiges au terrein.

Spallanzani fut chargé du cabinet d'histoire naturelle de l'université, mais il se trouva presque le dépositaire titulaire d'un trésor qui n'existoit pas ; il en jeta les fondemens, et il est devenu par ses soins, un des plus précieux et des plus utiles. Il l'enrichit par ses voyages répétés sur terre et sur mer, en Europe, en Asie, au travers des Appennins, des Alpes, des Krapacks, au fond des mines, sur les débris des volcans, à la bouche des cratères ; soutenu par sa passion au milieu des périls, il conserve le sang-froid du philosophe pour contempler ces merveilles, et l'œil perçant de l'observateur pour les étudier. C'est ainsi qu'il distinguoit toujours les morceaux propres à perfectionner la science en favorisant l'instruction ; c'est ainsi qu'il remplit ce vaste dépôt de richesses que tout l'or du monde n'auroit pu rassembler, parce que l'or ne remplace jamais le génie et le discernement du naturaliste éclairé.

En 1779, Spallanzani parcourut la Suisse et le pays des Grisons ; il vint alors à Genève où il séjourna un mois avec ses amis, qui l'admirèrent en-

core dans sa conversation, après l'avoir admiré dans ses écrits. Je l'ai vu jouir du plaisir qu'il procuroit à Trembley, Bonnet et Desaussure ; son ame sensible venoit au devant de celle de ces grands hommes, il leur dérouloit le fil de ses grandes pensées, il s'animoit en réfléchissant sur les grandes vues qu'elles faisoient naître. Il seroit bien utile de rappeler ces conversations amicales pour l'honneur de ceux qui les tinrent, et l'instruction de la postérité ; mais il sera toujours important de savoir que les beaux génies savourent les douceurs de l'amitié, et trouvent leurs délices dans les épanchemens du cœur, comme dans la découverte des secrets de la nature. Souvenir cruel ! ces hommes illustres qui ont été les ornemens de leur siècle par leur savoir, leurs découvertes et leurs vertus, qui ont comblé le bonheur de leurs amis par leur indulgence, leur sensibilité, leurs instructions et leurs exemples, tous ces hommes immortels sont morts aujourd'hui, et ne laissent à ceux qui les ont aimé et admiré, que le désespoir de les remplacer, et la douloureuse consolation d'en avoir été chéri.

Spallanzani revint à Pavie, et publia, en 1780, deux nouveaux volumes de ses *Dissertazioni di fisica animale e vegetabile.* Il y révéla les secrets de l'interprétation de la nature sur deux phénomènes très-obscurs de l'économie végétale et animale.

Quelques expériences faites par Spallanzani sur la *digestion*, pour ses leçons, l'engagèrent à étudier cette opération ténébreuse ; il répéta les expériences de Réaumur sur les oiseaux gallinacés ; et il observa

que la trituration, qui est dans ce cas une aide à la disgestion, ne sauroit en être le moyen efficace ; il vit que le gésier de ces oiseaux qui pulvérise les noix et les noissettes, comme les lancettes et les aiguilles, ne digère point la poussière qu'il forme, qu'elle doit subir une nouvelle préparation dans l'estomac, pour former la bouillie alimentaire qui renferme les élémens du sang et de toutes les humeurs ; il établit que la digestion s'opère dans l'estomac d'une foule d'animaux, par l'action active d'un suc qui y dissout les alimens ; et, pour rendre sa démonstration plus frappante, il eut le courage de faire sur lui des expériences qui pouvoient devenir funestes, et l'adresse de compléter ses preuves par des digestions artificielles faites dans des verres sur sa table, en mêlant les alimens mâchés avec le suc gastrique qu'il savoit extraire de l'estomac des animaux : mais ce livre si original par la multitude des expériences et des observations curieuses qu'il renferme, est encore plus digne d'attention par l'esprit philosophique qui l'a dicté.

Ce sujet est un des plus difficiles de la physiologie ; l'observateur est toujours forcé d'agir et de voir dans les ténèbres, il est obligé de ménager l'animal pour éviter le dérangement de ses opérations ; et, quand il a laborieusement achevé ses expériences, il faut qu'il distingue les conséquences quelquefois vicieuses qu'on peut en tirer, de celles de l'observation, qui ne trompent jamais quand elles sont immédiates. C'est vraiment un beau spectacle que celui de Spallanzani dans cet ouvrage ; analysant les

faits avec scrupule pour découvrir leurs causes avec sureté; inventant des ressources heureuses pour surmonter les obstacles qui se renouvellent; rapprochant la nature de ses expériences pour les juger; saisissant dans ses observations tout ce qu'elles ont d'essentiel; mesurant leur solidité pour l'augmentation ou la diminution des causes soupçonnées; trouvant les expériences tranchantes; tirant les conclusions les plus justes; écartant les hypothèses les plus plausibles; démontrant modestement les erreurs de ses devanciers, et employant l'analogie avec cette sage circonspection qui inspire la confiance pour un instrument si dangereux et si utile. Disons-le, Spallanzani eut un sens particulier pour découvrir la vérité, tandis que la plupart des observateurs ne l'atteignent guères qu'après avoir décrit autour d'elle une longue spirale; il y court en suivant la ligne droite, et il la ravit toute entière sans qu'elle puisse lui échapper.

Cet ouvrage donna de l'humeur à Jean Hunter; j'en ignore la cause, mais il publia, en 1785, *des observations sur la digestion*, où il lança des traits amers contre Spallanzani, qui se vengea en publiant cet ouvrage en italien, et en adressant à Caldani, en 1788 : *Una lettera apologetica in risposta alle osservazioni del signor Giovanni Hunter;* il y relève avec modération, mais avec une logique terrassante, les mépris affectés du physiologiste anglois, et il démontre ses erreurs d'une manière qui ne lui laissa pas l'espoir d'une réponse.

Le second volume traite de la génération des ani-

maux et des plantes. Spallanzani prouve, par des expériences aussi solides que surprenantes, la préexistence des germes à la fécondation ; il démontre l'existence des têtards dans les femelles de cinq espèces différentes de grenouilles, de crapauds et de salamandres, avant leur fécondation ; il raconte les succès des fécondations artificielles opérées sur les têtards de ces cinq espèces, et même sur un quadrupède ; il montre de même la graine dans les fleurs avant l'émission de leur poussière, et, par une anatomie subtile dont on ne se fait peut-être aucune idée, il met sous les yeux, dans la fleur du *spartium junceum*, la silique, ses graines avec leurs lobes et leur plantule ; il les suit dans leur développement, avant et après la fécondation, et il ne permet pas de douter que la graine et ses enveloppes n'existassent longtemps avant l'épanouissement des boutons, et parconséquent longtemps avant qu'elles pussent être fécondées. Il a répété ses observations sur plusieurs espèces de plantes avec les mêmes résultats ; enfin il a élevé des individus de plantes à fleurs femelles qui ont porté des graines fécondes, quoiqu'elles fussent rigoureusement à l'abri du soupçon même d'une communication avec les poussières des fleurs mâles. Telle est la suite des phénomènes surprenans que Spallanzani ajoute à l'histoire de la nature. Je laisse un moment reposer la pensée sur ces belles découvertes, pour m'occuper plus particulièrement du grand homme à qui nous les devons.

Spallanzani, suivant sa coutume, profita des féries académiques de 1781, pour un voyage dont l'aug-

mentation du cabinet de Pavie fut le principal but; il partit au mois de juillet pour Marseille, où il commença une histoire nouvelle de la mer, qui présenteroit déja une foule de faits neufs et curieux sur plusieurs genres des habitans des ondes; il alla de même à Final, à Gènes; il passa de là à Massa et à Carrare, pour observer les carrières de ce marbre, fameux chez les statuaires; il revint à la Spezzia, et il rapporta à Pavie une immense récolte de poissons, de crustacées, de testacées, qu'il déposa dans ce cabinet dont ses voyages l'avoient rendu digne d'être le gardien. Il visita, dans les mêmes vues et avec le même succès, les côtes de l'Istrie, en 1782, les montagnes de l'Appennin, en 1783, où il observa les orages terribles et la vapeur singulière qui a rendu cette année fameuse dans la météorologie. Le cabinet de Pavie voyoit ainsi, chaque année, ses richesses s'augmenter; il devenoit ainsi toujours davantage l'objet de l'admiration des voyageurs instruits, mais on admiroit encore plus le travail immense de Spallanzani qui en avoit recueilli toutes les parties. L'empereur Joseph II le savoit, lorsqu'il vint dans la Lombardie; il rechercha d'abord la conversation de Spallanzani, et il lui témoigna son approbation en lui donnant sa médaille en or.

L'université de Padoue offrit, en 1785, à Spallanzani, la chaire d'histoire naturelle que la mort d'Antoine Vallisnéri laissoit vacante, en lui promettant des honoraires plus considérables que ceux qu'il avoit à Pavie; mais l'archiduc doubla sa pension, et lui permit d'accompagner à Constantino-

ple, le chevalier Zuliani, qui venoit d'être nommé baile de la république de Venise. Il partit de cette ville le 21 août; pendant la route il fit plusieurs observations sur les productions marines qu'il rencontra dans ces parages, comme sur les événemens météorologiques de tous les jours, entre lesquels il eut l'avantage de voir une espèce de trombe. Il toucha à diverses îles de l'Archipel qu'il parcourut; il descendit à Troie pour visiter les lieux chantés par le poète qu'il préféroit à tous les autres, et, en foulant aux pieds cette terre si anciennement fameuse, il fit des observations géologiques très-originales. On peut juger à l'avance l'intérêt qu'on éprouvera en lisant le voyage de Spallanzani, par quelques mémoires qui ont paru dans les *Memorie della societa italiana*, sur les trombes de mer, le choc de la torpille, diverses productions marines, et l'île de Cythère, où il découvrit une montagne composée de diverses espèces de fossiles, entre lesquels il doit y en avoir plusieurs qui ont appartenu à des hommes. Ce fait curieux a peut-être contribué à une découverte pareille faite dernièrement sur le rocher de Gibraltar.

Spallanzani arriva à Constantinople le 11 octobre; il y séjourna pendant onze mois; il auroit été bien déplacé dans cette patrie de l'ignorance et de la superstition, s'il n'avoit pas eu la nature pour l'étudier, et Zuliani pour l'entendre. Les phénomènes physiques et moraux de ce pays, tout neuf pour lui, fixèrent ses regards; il parcourut les bords des deux mers, il gravit les collines voisines, il visita l'île de

Chalki, où il fit connoître aux Turcs une mine de cuivre dont ils ne soupçonnoient pas l'existence ; il alla dans l'île de Principi, éloignée de quelques milles de Constantinople, où il trouva une mine de fer complètement ignorée. Il revint en Europe chargé des dépouilles de l'Orient, formées par les êtres des trois règnes particuliers à ces régions ; après avoir été utile aux Orientaux incapables d'apprécier son mérite, ou plutôt d'imaginer qu'il put en avoir, il partit pour l'Italie le 16 août 1786.

Un voyage par mer étoit à tous égards le plus sûr et le plus commode ; mais Spallanzani comptoit pour rien les dangers et les désagremens des grands chemins, quand il espéroit quelque construction nouvelle; il affronta courageusement tous les périls de ces régions désertes, sans police et sans sureté. Arrivé à Bucharest, il y fut retenu pendant neuf jours par le célèbre et malheureux Mauroceni, hospodar de Vallachie ; ce prince, ami des sciences, le reçut avec distinction, il lui fit présent de plusieurs raretés de son pays, il lui fournit des chevaux, et lui donna une escorte de 30 soldats dans toute l'étendue de sa domination. Spallanzani passa par Hermanstadt, en Transylvanie, et arriva à Vienne le 7 décembre, après avoir visité les mines nombreuses de la Transylvanie, de la Hongrie et de l'Allemagne, qui étoient dans le voisinage de sa route.

Spallanzani resta cinq jours dans cette capitale de l'Autriche ; il y eut deux audiences très-longues de l'empereur Joseph II ; il y fut accueilli par les grands seigneurs et visité par les gens de lettres. Enfin il

arrive à Pavie ; les étudians vinrent au devant de lui hors des portes de la ville, et l'accompagnèrent chez lui en manifestant leur joie par leurs applaudissemens répétés, l'entraînèrent à l'auditoire en lui témoignant leur plaisir ; pressés par le besoin qu'ils avoient de l'entendre, ils le forcèrent de monter dans la chaire où il avoit accoutumé de leur faire ses leçons. Spallanzani, attendri par ce spectacle, leur peignit avec éloquence sa reconnoissance et son attachement ; les vœux, les cris, les battemens, recommencèrent avec plus de force, il fut obligé d'en solliciter la fin avec la liberté de prendre dans sa maison, le repos qui lui étoit nécessaire. Il eut, pendant cette année, plus de 500 étudians.

Spallanzani avoit acquis assez de gloire pour mériter les fureurs de l'envie ; mais ses découvertes étoient trop neuves, trop originales, trop solides pour lui être disputées, l'envie fut forcée de les admirer ; accablée par ce supplice, fatiguée enfin par la réputation toujours croissante de ce grand homme, elle épioit le moment de lui prouver qu'elle ne l'avoit pas oublié ; elle attaqua sa droiture dans l'administration du cabinet de Pavie, dont l'ensemble étoit le fruit de ses travaux, mais les coups lancés contre elle la firent briller d'un nouvel éclat : l'intégrité de Spallanzani parut encore plus pure après l'examen juridique des tribunaux. Je m'arrête ; Spallanzani eut la force d'oublier cet événement qui avoit déchiré son cœur ; la plupart de ses ennemis reconnurent leur erreur, abjurèrent leur haine, et ne désespérèrent pas de gagner son amitié.

Le cabinet de Pavie fut toujours l'objet chéri des pensées de Spallanzani; au milieu des raretés nombreuses qu'il y avoit déposées, il ne voyoit que celles qui y manquoient. Frappé de son dénuement de matières volcaniques qui y étoient sans suite, sans intérêt, et muettes pour l'instruction, quoique l'Italie fut le théâtre où les feux des volcans déployoient depuis tant de siècles leur désolante énergie, il prend la résolution que ses talens, son courage et son zèle lui inspirent, il veut instruire ses disciples, sa nation, lui-même, sur ces phénomènes si imposans et si peu connus, et rassembler les documens de leur histoire, dans les lieux où il sont toujours la terreur de ceux qui les entourent, et où ils ont été inutilement le sujet des observations du philosophe; il se prépare à cette grande entreprise par de grandes études. Il part pour Naples, dans l'été de 1788; il monte sur le Vésuve, étudie son cratère, examine ses livres, et s'embarque pour les îles de Lipari; il dissèque ces volcans habités avec l'exactitude du naturaliste qui anatomise un papillon, et l'intrépidité d'un militaire qui affronte de sang-froid les dangers les plus éminens. Ce fut alors qu'il eut l'audace, comme notre confrère Guillaume Deluc, de se promener sur cette croute sulfureuse, crevassée, frémissante, fumante et brûlante, qui recouvre le foyer du volcan de Vulcano. Il passe en Sicile où il escalade l'Ætna, et cotoie son immense cratère. Il n'a point encore épuisé sa curiosité, il voudroit rassembler autour de lui et dans son cerveau, tous les phénomènes singuliers que la Sicile renferme; il

étudie les pierres de ses montagnes, il y découvre de nouveaux animaux marins; il s'approche de Silla et de Charybde, il traverse dans un bateau les flots écumans de ces deux écueils, si célèbres par tant de naufrages, et si souvent chantés par les poètes; mais au milieu de leurs vagues menaçantes, il aperçut la cause de leur furie. C'est ainsi, qu'à l'âge de 60 ans, il recueillit cette foule d'anecdotes précieuses qui remplissent les *Voyages dans les deux Siciles*, et qu'il compare les descriptions qu'Homère, Pindare, Virgile, Diodore de Sicile et Strabon, avoient faites de ces lieux toujours fameux, avec ce qu'il voyoit lui-même. C'est ainsi qu'il montre la liaison de la littérature ancienne avec l'histoire naturelle, comme le citoyen Millin l'a fait dans sa minéralogie d'Homère.

On trouve dans les voyages de Spallanzani, une volcanologie nouvelle; il y apprend à mesurer l'intensité du feu des volcans, à entrevoir ses causes, à toucher presque dans l'analyse qu'il fait des laves, ce gaz particulier, qui, semblable à un levier puissant, arrache aux entrailles de la terre, et soulève jusqu'à la cime de l'Ætna, ces torrens de pierres en fusion qu'elle dégorge; à reconnoître la nature des pierres ponces qu'il a démontrée depuis, dans des pierres ponces artificielles. Je m'arrête, car je voudrois encore parler des feux de Barigazzo et de divers autres endroits, dont quelques-uns brûloient encore incognito, mais dont il fait voir la cause dans le gaz hydrogène carboné qui s'enflamme. N'oublions pas de remarquer qu'il sut rendre ces feux utiles à

la fabrication de la chaux, et qu'on les emploie toujours avec fruit à cet usage. Il fut bien étonné, quand je lui appris, quelques années après la publication de son ouvrage, que Koempfer, dans ses *Amœnitates exoticæ*, décrit des feux semblables qu'il avoit vus à Baku, dans la Perse, et qu'on les employoit au même usage. Spallanzani termine ce bel ouvrage par des recherches intéressantes sur les hirondelles, dont il fait connoître les mœurs aimables, la rapidité du vol, le parti qu'on pourroit en tirer pour une poste aérienne, leurs migrations déterminées par la température de l'air, et la naissance des insectes qu'elle favorise; enfin il discute le fameux problême de leur engourdissement pendant l'hiver, et il prouve que des froids artificiels beaucoup plus grands que ceux de nos climats, ne rendent pas ces oiseaux léthargiques. Il fait connoître ensuite une chouette mal décrite; enfin il s'occupe des anguilles et de leur génération, qui est toujours un problême à résoudre; mais il le conduit par ses recherches, jusqu'à ce pas qui reste à faire pour en avoir une solution complète; on le franchira facilement par un petit nombre d'observations, dans des temps et des lieux déterminés que les occupations académiques de Spallanzani le forcèrent d'abandonner à d'autres.

Spallanzani suivit avec intérêt les progrès de la chymie françoise, il ne tarda pas à l'adopter; elle étoit faite pour un esprit aussi juste que le sien, qui aimoit à se rendre compte des phénomènes qu'il observoit. La solidité des principes de cette doctrine

nouvelle, la précision de ses procédés, l'élégance de ses explications, la généralité de ses conséquences, remplacèrent bientôt dans son esprit, les hésitations et les ténèbres de l'ancienne chymie, et son cœur devançoit avec plaisir les triomphes qu'elle alloit obtenir. Je me rappelle que, lorsque Gottling eut publié ses expériences sur la combustion du phosphore dans l'azote, j'écrivis à Spallanzani leurs résultats, et mes doutes sur leur vérité ; il fut d'abord surpris, mais, comme on attaquoit ses idées favorites, il voulut mettre à l'épreuve la trempe des traits lancés contre elle, et il donna dans l'an 5 de la république, son *Chemico esame degli esperimente del signore Gottling, professore a Iena*, où il détruit les conclusions de ce chymiste, en anéantissant les faits qui les avoient fournies.

En 1791, Spallanzani publia une lettre adressée au professeur Fortis, sur l'*hydroscope Pennet ;* il y raconte les expériences qu'il avoit dirigées pour estimer le degré de confiance qu'on pouvoit accorder au talent singulier de cet homme ; mais il avoue ingénument, qu'il est fort indécis sur la réalité de ce phénomène.

Spallanzani a souvent découvert ce qu'on auroit cru auparavant impossible. L'an 2 de la république, il fit encore une découverte de ce genre, qu'il publia dans ses *Lettere sopra il sospetto d'un nuovo senso nei Pipistrelli ;* on y apprend que les chauve-souris, aveuglées, agissent à tous égards avec la même précision que celles qui ont leurs yeux, qu'elles évitent de même les plus minces obstacles, et qu'elles savent

savent se fixer en cessant leur vol. Ces expériences extraordinaires furent confirmées par une foule de physiciens, et lui firent soupçonner un nouveau sens dans ces oiseaux, parce qu'il croyoit avoir démontré par la voie de l'exclusion, que les autres ne pouvoient remplacer la vue dont il les avoit privés; mais je sais que les détails anatomiques du professeur Jurine, sur l'organe de l'ouie de cet oiseau singulier, le firent pencher ensuite vers l'idée, que l'ouie pourroit dans ce cas suppléer la vue, comme dans tous ceux où les chauve-souris sont dans l'obscurité.

Spallanzani termina sa carrière littéraire pour le public, par une lettre adressée au célèbre chymiste Giobert; *Sopra le piante chiuse ne' vasi dentro l'aqua e l'aria, esposte a l'immediàta lume solare e a l'ombra.* Il est fâcheux, pour cette partie de la science, que sa mort la prive des découvertes qu'il alloit y faire.

Tous ces ouvrages, imprimés et applaudis, ne représentent point encore la suite des travaux de Spallanzani. Il s'occupoit depuis longtemps des phénomènes de la respiration, de leurs ressemblances et de leurs différences dans un grand nombre d'espèces d'animaux, et il travailloit à rédiger ses recherches sur ce sujet, qui étonneront encore par une foule de faits peu attendus. Il a laissé une collection précieuse d'expériences et d'observations nouvelles sur les reproductions animales, sur les éponges, dont il détermine la nature, et sur mille phénomènes intéressans qu'il savoit tirer de l'obscurité. Il avoit presque fini son voyage à Constantinople, et il avoit des matériaux considérables pour l'histoire de la mer. Cet

homme universel ne voyoit, n'entendoit rien inutilement, et sa pensée, aussi rapide que ses sensations et aussi juste que ses perceptions étoient fidèles, pénétroit d'abord tout ce qui pouvoit la produire.

Quelle idée se formera-t-on à présent de ce naturaliste philosophe ? Il y a des hommes pour qui le jugement unanime de leurs contemporains devient celui de la postérité ; l'empreinte du génie, gravée sur leurs pensées, est un sceau d'immortalité qui frappe tous les yeux, qui défie l'envie, et qui sera remarqué dans tous les temps.

Si l'on juge Spallanzani par le nombre de ses ouvrages et la variété de leurs objets, on le trouve immense. Un homme qui ne seroit qu'érudit, peut empiler volumes sur volumes sans avoir eu une pensée originale : mais un naturaliste qui veut peindre la nature d'après elle-même, et découvrir ses secrets, marche au milieu des ténèbres que son génie seul peut éclairer ; il est forcé de chercher sa route, de l'orienter, de la déblayer, d'y faire pénétrer la lumière ; il est seul contre une foule d'obstacles renaissans en lui-même, dans la nature, dans l'autorité, et conspirans toujours pour le tromper ; il seroit toujours errant autour de la vérité, si son ame n'étoit pas exercée par l'étude, soutenue par l'imagination, et dirigée par le jugement.

Si l'on juge Spallanzani par les objets qui l'ont occupé, ce sont les plus importans et les plus difficiles ; la génération des animaux et des plantes, la circulation du sang, la digestion, la respiration, les animalcules spermatiques, ceux des infusions, la mi-

néralogie, les volcans, la combustion, la description de plusieurs animaux inconnus, d'une foule de testacées, de crustacées, la solution de plusieurs problêmes physiques et chymiques qui n'en avoient point encore. On peut, pendant quelques années, faire l'histoire d'un objet particulier sans avoir des talens bien distingués; mais traiter tant de sujets obscurs d'une manière originale, arracher tant de voiles, découvrir tant de vérités, c'est annoncer une énergie extrordinaire, et employer des moyens qui ne sont pas communs. Les grands hommes ne font des ouvrages si nombreux et si beaux, que parce que toutes leurs heures sont marquées par de grandes idées, que toutes leurs pensées sont des jets de lumière qui éclairent de toutes parts leurs objets, et que tous leurs regards sont des traits qui les pénètrent.

Si l'on juge Spallanzani par sa méthode, c'est constamment la plus ingénieuse, la plus facile et la plus sévère; il ne laisse jamais aucun doute, parce qu'il ne peut en supporter aucun, et il montre toujours dans la nature la solidité de ses explications. Ses découvertes ont bravé la sagacité des observateurs, et la perspicacité de l'envie. C'est dans l'ensemble de ses travaux qu'on aperçoit ses vastes conceptions, ils sont toujours le développement heureux d'une grande idée qui se rattache d'elle-même aux grands principes de l'histoire naturelle, et, comme il a grand soin de faire remarquer ce lien, on croiroit qu'il possède le plan de l'univers, dont il détache quelques parties.

Enfin, si l'on juge Spallanzani par le style, qui est encore un trait caractéristique du génie, quand il est pur, clair, coloré et mélodieux, les compatriotes de ce naturaliste placent les ouvrages de ce naturaliste à côté de ceux qui sont les mieux écrits: mais je m'arrête; j'ai voulu faire connoître le mérite de cet homme rare, en racontant ce qu'il a fait, et en rappelant ici le jugement de tous ceux qui le lisent ou qui ont pu le connoître.

Tel est celui de Haller (1), Trembley, Bonnet; il a été répété par les professeurs illustres de Pavie, par tous les hommes célèbres de l'Italie et de l'Europe, avec lesquels il étoit en correspondance. La France, l'Allemagne, l'Angleterre, se sont empressées de s'approprier ses ouvrages par des traductions. Il fut admis dans les académies et sociétés savantes de Londres, Stockolm, Gottingue, Hollande, Lyon, Bologne, Turin, Padoue, Mantoue, Genève, des Curieux de la nature. Il fut correspondant de l'académie des sciences de Paris et de Montpellier; il reçut du grand Frédéric lui-même, le diplome de membre de l'académie de Berlin, et fut en correspondance directe avec lui. Il y a deux ans que le C. Salicetti, commissaire du directoire de la république auprès de l'armée d'Italie, lui offrit une chaire d'histoire naturelle à Paris, qu'il refusa à cause de son âge avancé. L'année dernière, le collège

(1) Haller lui dédia le quatrième volume de la dernière édition de sa grande physiologie LAZARO SPALLANZANI: SUMMO NATURAE IN MINIMIS INDAGATORI, OB EJUS IN VERI FINIBUS EXTENDENDIS MERITA, D. HALLERUS.

de médecine de Madrid le reçut dans son corps.

La taille de Spallanzani étoit plutôt grande que petite ; il avoit un grand front, des yeux vifs et noirs, un teint brun, un tempérament robuste : il ne ressentit, pendant toute sa vie, qu'un accès d'une fièvre très-forte qu'il prit en sortant des mines de Schemnitz, pendant un froid très-vif ; l'an 3 de la république, il fut attaqué d'une légère rétention d'urine, et de quelques accès de goutte qui ne suspendirent jamais ses études.

Spallanzani travailloit habituellement tous les jours, en suivant un ordre méthodique qu'il s'étoit imposé ; il préféroit alors les lieux solitaires : mais il aimoit la chasse et la pêche où il étoit fort adroit ; il jouoit bien au ballon et aux échecs ; sa conversation étoit toujours remplie par une foule d'expressions énergiques, d'idées originales et d'applications heureuses.

Une mémoire forte et riche lui faisoit embrasser d'abord tout ce qu'on savoit sur les sujets qui l'occupoient ; un jugement sûr en repoussoit la confusion ; son ardeur pour acquérir des connoissances, égaloit sa patience pour les approfondir ; ses vues grandes et hardies dominoient d'abord les matières qu'il traitoit, mais il étoit circonspect jusqu'à la timidité pour former son opinion ; il saisissoit sur le champ l'ensemble d'une question, il en distinguoit d'un coup-d'œil toutes les parties avec leurs rapports, et signaloit à l'instant celle qui devoit lier les autres : passionné pour la vérité, il la cherchoit toujours et la disoit sans cesse. Il semble que

la nature inspire à ceux qui la connoissent, son caractère de naïveté et de grandeur, qui est toujours le trait le plus frappant de la perfection morale.

Spallanzani fut généralement estimé; ses vertus, sans austérité, se déployèrent dans toutes les circonstances; il savoit faire des sacrifices à l'amitié, il se rendit surtout aimable à sa famille; c'est pourtant là que l'homme est le plus en deshabillé, et où les défauts posent le masque qui les couvre dans le monde. Il fut chéri de tous ses parens dont il faisoit les délices, il ne les quittoit qu'à regret, et il revenoit toujours auprès d'eux avec empressement; il leur avoit inspiré ses goûts: son frère Nicolas, docteur en droit, l'aidoit dans ses expériences, et les suivoit quand il retournoit à Pavie: sa sœur est un naturaliste distingué, elle connoit parfaitement le cabinet d'histoire naturelle de son frère, elle sait les détails les plus recherchés de chaque pièce, avec toutes les inductions fines qu'on peut en tirer; son ame est modelée sur celle de ce grand homme, qu'elle se plaisoit à étudier et à imiter. Spallanzani dirigea avec soin l'éducation de ses neveux, et il a eu le plaisir de voir l'aîné, professeur honoraire de médecine à Padoue.

Le 15 pluviose dernier, Spallanzani eut quelques ressentimens de sa rétention d'urine, la nuit fut inquiéte, et le matin il perdit la connoissance, qu'il ne reprit que dans des intervalles de temps très-courts. Ses amis intimes, le C. Tourdes, médecin françois, et le célebre professeur Scarpa, firent pour le sauver tout ce qu'on peut attendre du génie, du

savoir et de l'amitié ; mais il mourut le 17, après avoir édifié par sa piété ceux qui l'entouroient. Cette mort funeste pénétra de la plus vive douleur toute sa famille, fit couler les larmes de tous ses amis, remplit ses disciples d'une affliction profonde, et excita les regrets d'une nation fière de lui avoir donné le jour. Le 25, son collégue, le professeur Grégorio Fontano, fit à Milan, dans le conseil des jeunes, une motion éloquente, afin qu'on érigea à Spallanzani un monument à côté de ceux de Frisi, de Beccaria et de Verri, qui avoient illustré la république cisalpine.

PHILOSOPHIE.

Notice des Ouvrages manuscrits d'Asclépius de Tralles, philosophe du sixième siècle.

On ne doit pas séparer et couper la philosophie en différentes parties; elle est la réunion de toutes en une, comme la vérité (1). Ainsi s'exprimoient les Eclectiques, ou Néoplatoniciens, qui avoient voulu concilier les anciennes sectes, et de leurs opinions ne faire qu'une seule doctrine. Mais ils les confondirent au lieu de les réunir, et ils les altérèrent au lieu de les éclaircir. Si la philosophie n'est autre

(1) *Julian.* Or. contr. Cynic. p. 184. Ed. *Spanh.*

chose que le bon usage de notre raison, certes les prétendus disciples de Platon n'eurent pas toujours ce précieux avantage. Ils se perdirent dans leurs idées abstraites, et firent le plus étrange abus de la métaphysique. Aussi s'est-on tellement dégoûté de leurs écrits, qu'une grande partie se trouve encore enfouie dans la poussière de nos bibliothèques; et, lorsque j'ai proposé de les en tirer, on n'a point applaudi à mon projet. D'ailleurs, on l'a regardé comme trop vaste, et d'une difficile exécution. Mais je n'ai jamais pensé que cela pût être l'ouvrage d'un ou deux hommes laborieux, et qu'on dût espérer de voir ces mêmes écrits paroître en peu de temps. J'ai cru seulement qu'il falloit réveiller, à leur égard, l'attention des savans, et en porter quelques-uns à les mettre successivement au jour. L'utilité que les lettres retireroient d'une pareille entreprise, ne se borne pas à ce que j'en ai déja dit; un plus mûr examen m'a convaincu encore qu'elle fourniroit de nouvelles lumières pour l'intelligence des textes de Platon et d'Aristote.

Mes deux précédentes notices (2) concernent surtout Hermias et Olympiodore, qui ont expliqué, à leur manière, et d'après les vues de leur secte, quelques dialogues du premier philosophe; celle que je donne aujourd'hui a pour objet les *écrits d'Asclépius* de Tralles, qui eut pour maître Ammonius, fils d'Hermias, et pour condisciple Jean d'Alexandrie, surnommé *Philoponus*, dont les ouvrages sont

(2) Numéros II et IX, troisième année de ce Magasin.

suffisamment connus, ayant été la plupart imprimés. Quoique ce dernier fréquentât l'école néoplatonicienne, il professoit néanmoins le christianisme: peut-être qu'Asclépius l'embrassa également; mais il ne fut jamais évêque de Tralles, comme l'avance M. Bulhe (3), qui l'a vraisemblablement confondu avec Asclépiade (4). Les écrits d'Asclépius n'ont point été publiés; et, s'il n'en avoit pas existé un exemplaire dans la bibliothèque du Vatican, peut être auroit-on été longtemps sans en avoir le moindre indice. Son nom même seroit presque resté dans l'oubli, si Philoponus n'en avoit pas fait mention (5).

La bibliothèque de Florence possède deux manuscrits de cet ouvrage d'Asclépius, dont Bandini nous a donné une notice trop superficielle (6). Trois de ces manuscrits, cotés n.os 1899, 1901 et 1904, se trouvent dans la bibliothèque nationale; et c'est par erreur que le catalogue n'en marque que deux. Tous me paroissent du XVI.me siècle, et le premier, n.° 1899, porte la date précise de 1544. Ils ont, les uns dans les autres, environ 800 pages in-folio, d'un caractère assez gros, tandis que les livres des Métaphysiques d'Aristote n'en remplissent que 167 de l'édition de Guillaume Duval. Le commentaire

(3) *De libr. Aristotel. Interpr. græc.* p. 296.

(4) Il occupa le siége épiscopal de cette ville de l'Asie-mineure. *Lequien*, Oriens. christian. t. I, p. 697.

(5) In Metaphys. *Arist.* f.° 4.

(6) Catal. Bibl. Laur. Cod. græc. t. III, p. 332-333. Vid. *Labbe*, Bibl. nov. manuscr. p. 113. *Fabric.* Bibl. græc. t. II, p. 258. *Cl. Buhle*, de Aristotelis codd. manuscr. p. 185-186.

d'Asclépius ne roule pourtant que sur les six premiers de ces livres.

Asclépius commence par les premières paroles d'Aristote: Πάντες ἄνθρωποι τοῦ εἰδέναι ὀρέγονται φύσει· Σημεῖον δὲ ἡ τῶν αἰσθήσεων ἀγάπησις. Asclépius continue en ces termes: Δεῖ ἡμᾶς ἀρχομένους τῆς παρούσης πραγματείας, εἰπεῖν τὸν Σκοπὸν, τὴν τάξιν, τὴν αἰτίαν τῆς ἐπιγραφῆς. Σκοπὸς μὲν ἔν ἐστι τῆς παρούσης πραγματείας, τὸ θεολογῆσαι· θεολογεῖ γὰρ ἐν αὐτῇ Ἀριστοτέλης. Sans doute que la recherche des causes premières est du ressort de la théologie; mais Aristote n'arrive à ce but, et ne s'occupe essentiellement de cette partie de la philosophie, qu'à la fin de son XIV.me Livre. Asclépius termine le sien par ces mots: Ὥστε κυρίως βούλεται ὁ Ἀριστοτέλης οὐσίαν εἶναι τὸ εἶδος, τὸ καθόλου, τὸ χωριστὸν, καὶ ἐν τοῖς πολλοῖς θεωρούμενον· τὸ γὰρ εἶδος τῆς βακτηρίας θεωρεῖται καὶ ἐν κηρῷ, καὶ ἐν ξύλῳ, καὶ σιδήρῳ, καὶ χαλκῷ, καὶ ἀργύρῳ, καὶ χρυσῷ.

A l'exemple de tous les autres Eclectiques, ou nouveaux Platoniciens, Asclépius de Tralles a voulu concilier la doctrine de Platon avec celle d'Aristote (7). Ce dernier philosophe avoit eu néanmoins le dessein évident, dans ses Métaphysiques, de réfuter les opinions de son maître, surtout celles qui font le sujet du dialogue intitulé *le Parménide*.

Asclépius observe que l'ouvrage des Métaphysiques n'est pas aussi bien rédigé, et n'a pas autant d'ordre que les autres écrits d'Aristote. Il prétend que ce philosophe l'ayant envoyé à Eudème de

(7) Vid. *Brucker*, Hist. philos. t. II, p. 233, etc.

Rhodes, son ami, celui-ci ne jugea pas à propos de le publier; et que dans cet intervalle, étant venu à mourir, quelques portions de ce livre périrent. Les descendans d'Eudème, sans avoir égard à ses intentions, rassemblèrent ce qui en restoit, et le suppléèrent par les autres écrits d'Aristote, autant que cela fut possible. On ne doit donc pas être étonné du défaut de suite qui s'y trouve. Les uns disent qu'il composa quatorze livres, et d'autres treize. On a même avancé, mais sans fondement, que Pasiclès, fils de Boéthus, frère d'Eudème, étoit l'auteur du premier livre (8), dans lequel il n'est pas cependant difficile de reconnoître la force du génie, le style, et les principes d'Aristote, et où ce grand homme, réfutant Platon, démontre la non-existence des causes matérielles, et embrasse le sentiment d'Anaxagore.

Tel est en substance le récit d'Asclépius (9). J'aurois plus d'une remarque à faire sur la dernière assertion, s'il m'étoit permis d'entrer là-dessus dans quelques discussions. Asclépius fait honneur de tout ce qu'il dit à Ammonius, son maître; et, comme tous les autres Eclectiques de son temps,

(8) Philoponus prétend que c'est le second livre. *Hunc librum aiunt quidam esse Pasicratis, filii Boëthi Rhodii, qui erat frater Eudemi. Auditor vero fuit Aristotelis.* Comment. in metaph. l. II, f. 97, vers. Ed. Franc. Patricii. Voyez d'ailleurs, sur le sort de tous les ouvrages d'Aristote, après sa mort, ce que Strabon en rapporte, l. XIII, p. 419.

(9) Voyez la note à la suite de cette notice.

il se sert de l'espèce de formule ἀπὸ φωνῆς, (10) que j'ai expliquée dans ma notice sur Olympiodore. En plusieurs endroits, et surtout lorsqu'il développe les opinions des Pythagoriciens, il s'appuie encore de l'autorité de ce même Ammonius, ὡς φησιν ὁ ἡμέτερος φιλόσοφος Ἀμμώνιος. Quoique dans le cours de la discussion il cite souvent les propres paroles d'Aristote, il se contente néanmoins d'en rapporter des passages assez courts, qui forment les titres des chapitres, ou des dissertations, dont son ouvrage est composé.

Un pareil commentaire n'est guères susceptible d'analyse, qui, d'ailleurs, n'ajouteroit rien à nos connoissances. Celles d'Asclépius paroissent assez étendues; et on en pourroit tirer quelques traits utiles, ou curieux. Mais il ne faut pas y chercher la sagacité et l'érudition, qui rendent si importans les écrits de Simplicius sur plusieurs traités d'Aristote (11), ni la fidélité et les développemens d'Alexandre d'Aphrodisias, ni la clarté et la précision

(10) Σχόλια εἰς τὸ μεῖζον ἄλφα τῆς μετὰ τὰ φυσικὰ Ἀριστοτέλους, γενόμενα ὑπὸ Ἀσκληπιοῦ ΑΠΟ ΦΩΝΗΣ Ἀμμωνίου τοῦ Ἑρμείου.

(11) .... *doctissimus et acutissimus omnium græcorum Aristotelis interpretum*, dit avec raison le judicieux M. Buhle, *de Aristot. interpr. græc.*, vol. I, ed. Bipont. Arist. p. 311. Les commentaires de Simplicius sur le Traité *de Cœlo*, et sur la Physique d'Aristote, sont remplis des plus précieux fragmens de l'ancienne philosophie. Depuis longtemps nous faisons des vœux pour qu'on donne une nouvelle édition de ces ouvrages, qui deviennent de jour en jour plus rares.

des paraphrases de Thémistius, ni enfin les observations judicieuses d'Ammonius (12). Asclépius n'avoit pas les vues et les talens de ce dernier, dont il a rendu les idées, en les mêlant avec les siennes (13). Syrianus, Thémistius, Olympiodore, Eudore, Harmoste, Herennius, Simplicius, Michel d'Ephèse, et Philoponus s'étoient aussi exercés sur les Métaphysiques; mais les écrits du premier et du dernier sont les seuls dont on a publié des traductions latines; leurs textes et celui d'Herennius sont encore inédits (14). Quelques savans et plusieurs scholastiques ont fait aussi des Métaphysiques d'Aristote l'objet de leurs méditations; et plus de cinquante de leurs commentaires, parmi lesquels on distinguera toujours celui de S. Thomas d'Aquin, (quoiqu'il n'ait pas connu le texte d'Aristote) existent encore dans nos grandes bibliothèques, où l'on ne va guères les chercher.

Asclépius de Tralles avoit sans doute composé d'autres ouvrages que celui dont je viens de parler; mais il ne nous en reste qu'un seul : c'est un commentaire sur les deux livres de l'arithmétique de Nicomaque; du moins porte-t-il son nom dans un manuscrit, coté n.° 2376, in-4.° de la bibliothèque na-

(12) Dans son excellent commentaire (ὑπόμνημα) sur le livre *de Interpretatione*, il y dit tenir ses idées de son divin maître Proclus.

(13) A l'exemple des autres Eclectiques, entr'autres de Philoponus, qui met à la tête de ses ouvrages, μετὰ τινων ἰδίων ἐπιστάσεων.

(14) On ne fait pas mention du commentaire de Thémistius sur le douzième livre des Métaphysiques, parmi les imprimés, Moyse Finzi ne l'ayant publié en latin que d'après une version hébraïque.

tionale (15). Selon lui, cet auteur cherche, dans son ouvrage, d'après les principes de Platon (16), le but ou la fin de la vraie philosophie, et le chemin qui y conduit (17). En conséquence Asclépius explique le texte de Nicomaque, et tâche de l'éclaircir par des citations de Platon, et de quelques autres écrivains de sa secte.

Le manuscrit de la même bibliothèque, coté 2345, offre un second commentaire fort ressemblant au précédent, et que le catalogue attribue faussement à Proclus. Le nom de Philoponus, qui se lit à la tête (18), ne permet pas d'en méconnoître l'auteur.

(15) Ἀσκληπιοῦ Τραλλιανοῦ εἰς τὸ πρῶτον βιβλίον τῆς Νικομάχου ἀριθμητικῆς εἰσαγωγῆς Σχόλια.... τοῦ αὐτοῦ Σχόλια εἰς τὸ δεύτερον βιβλίον. Mon ami de Villoison possède, et a rapporté de Chourouchismé, près de Constantinople, un précieux manuscrit du X.e siècle, de ce Traité de Nicomaque, et qui est enrichi de scholies inédites, et venoit de la fameuse Bibliothèque de Nicolas Maurocordato, Prince de Valachie, le protecteur de Bergler.

(16) Fabricius, *Bibl. græc.* t. II, ed. vet. p. 282, et Jonsius, *de Script. Hist. philos.* part. II, p. 98, ont fait mention de cet ouvrage d'Asclépius, sans toutefois le connoître.

(17) Je traduis, en cet endroit, le texte d'Asclépius. Un autre philosophe éclectique, encore plus ignoré, Domnus de Larisse, dans un commentaire manuscrit, sur le même ouvrage, *Bibl. ol. Reg.* n.° 2409 et 2531, s'exprime en ces termes : Καὶ δὴ τὰ πλεῖστα τῶν ἀριθμητικῶς τοῦ Πλάτωνι ζητουμένων ἐκεῖ διαθεώσομεν.

(18) Ἐξήγησις τοῦ Φιλόπονου εἰς δύο ἀριθμητικῆς εἰσαγωγῆς Νικομάχου τοῦ Γερασηνοῦ. Sur ce dernier mot, on trouve dans le manuscrit, n.° 2384, la note géographique que je crois devoir transcrire : Γερασηνὸς λέγεται ἀπὸ πόλεως ἧς ὄνομα Γέρασα, ἡ ὅτι

En comparant ces deux écrits, on voit que le fond en est le même ; la différence n'existe que dans le style. Les définitions, les raisonnemens et les pensées se ressemblent parfaitement. Les deux commentaires sont plus ou moins abrégés ; le second, n.° 2385, est en général plus long. Il est évident qu'Asclépius et Philoponus, ayant écrit sous la dictée de leur maître Ammonius, en avoient rédigé, chacun de son côté, et fort différemment, les leçons. Quelques pages de l'un et l'autre commentaire, imprimées à deux colonnes parallèles, offriroient un objet de comparaison qui ne seroit pas sans intérêt pour les amateurs de la bibliographie ancienne ; mais elles tiendroient une place trop considérable dans ce journal, dont le principal objet n'est point la philologie.

ϖϖϖ Βόσρω τῆς Ἀραβίας. Ἐκλήθη δ' ἔτως, ἀπὸ τῦ τὰς Συρακουσίας Ἀλεξάνδρῳ γέρρας μὴ δυνηθέντας πολεμεῖν, ἐκεῖ τὴν οἴκησιν ποιήσασθαι.

NOTE.

On sera peut-être satisfait de trouver en entier le passage d'Asclépius sur l'histoire littéraire des Métaphysiques ; cela pourra donner quelque idée de son style. Ὁ δὲ τρόπος τῆς Συντάξεως, ὅτι ἔστιν ἡ παρῦσα πραγματεία ἐχ ὁμοίως ταῖς ἄλλαις ταῖς τῦ Ἀριστοτέλους Συγκεκροτημένη· ἐν δὲ τὸ εὔτακτόν τε καὶ Συνεχὲς τῆς λέξεως· τὰ δὲ ἐξ ἄλλων πραγματειῶν ὁλόκληρα μεμεννήκθαι, καὶ πολλάκις τὰ αὐτὰ λέγειν. Ἀπολογεῖται δὲ ὑπὲρ τύτυ, καὶ καλῶς ἀπο-

λογᾶνλαγ· ὅτι γεγράψας τὴν παρᾶσαν πραγματείαν, ἔπεμψεν αὐτὴν Εὐδήμῳ τῷ ἑταίρῳ αὐτᾶ τῷ Ῥοδίῳ. Εἶτα ἐκεῖνῳ ἐνόμισε μὴ εἶναι καλὸν ὡς ἔτυχεν ἐκδοθῆναι εἰς πολλὰς τηλικαύτην πραγματείαν· ἐν τῷ ἓν μέσῳ χρόνῳ ἐτελεύτησε· καὶ διεφθάρησάν τινα τᾶ βιβλίε. Μὴ τολμῶνλες δὲ προσθεῖναι οἴκοθεν οἱ μεταγενέστεροι, διὰ τὸ πολὺ πάνυ λείπεσθαι τῆς τᾶ ἀνδρὸς ἐννοίας, μετήγαγον ἐκ τῶν ἄλλων αὐτᾶ πραγματειῶν τὰ λείποντα, ἁρμόσαντες ὡς ἦν δυνατόν· οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ ἐν τούτοις ζαζομένην εὕροι ἄν τις τὴν τῶν λεγομένων ἀκολυθίαν. Εἶτα λοιπὸν δεῖ εἰπεῖν καὶ περὶ τᾶ μεγάλα ἄλφα, καὶ περὶ τᾶ μικρᾶ ἄλφα. Εἰδέναι τοίνυν χρὴ ὅτι δεκατέσσαρα βιβλία ἔγραψεν ὁ Ἀριστότελης ἐν τῇ παρούσῃ πραγματείᾳ· μέχρι γὰρ τᾶ ν στοιχείυ ἔγραψε καὶ αὐτᾶ· τινὲς δὲ εἰρήκασιν, ὅτι δεκατρία· τὸ γὰρ μεῖζον ἄλφα περὶ ἃ νῦν πρώτως διαλέγεται, ἃ φασιν εἶναι αὐτᾶ, ἀλλὰ Πασικλέυς τᾶ υἱᾶ Βοήθε, τᾶ ἀδελφᾶ Εὐδήμε, τᾶ ἑταίρυ αὐτᾶ· ἐκ ἔστι δὲ ἀληθές. Σώζεται γὰρ ἡ τᾶ Ἀριστοτέλες δεινότης καὶ ἐκ τῆς λέξεως, καὶ ἐκ τῆς θεωρίας· καὶ πολὺ πλέον, ὅτι μέμνηται αὐτᾶ ἐν τῷ ἐλάττονι ἄλφα. Ἐν γᾶν τῷ μείζονι ἄλφα, διαλέγεται περὶ τῆς φιλοσοφίας, καὶ δείκνυσιν ὅτι ἐκ εἰσὶ τὰ ὑλικὰ αἴτια κυρίως ἀρχαὶ, ὥστερ καὶ Πλάτων φησί· διὸ καὶ ἀποδέχεται τὸν Ἀναξαγόραν, etc. . . . .

S. C.

PALÆOGRAPHIE

PALÆOGRAPHIE.

MÉMOIRE sur une urne sépulchrale, et sur une inscription en vers grecs, trouvées à Marseille, dans le mois de prairial an 7; par FAURIS SAINT-VINCENT.

UNE partie de l'antique abbaye de S. Victor de Marseille a été achetée par le C. Audibert Rozé, qui l'a fait démolir pour y bâtir une fabrique de savon : c'est la partie qui tourne au nord, la plus voisine du fort Saint-Nicolas. A huit ou dix pieds au dessous des anciennes caves, on a trouvé plusieurs urnes, et quelques inscriptions sépulchrales. Les urnes ont de cinq à six pieds de longueur; il y en a qui sont sans ornemens. On en voit une qui a été un tombeau chrétien du septième siècle; J. C. et les douze apôtres y sont sculptés dans des niches.

Me trouvant à Marseille, le 1.er messidor dernier, je fus invité par le C. Achard, un des administrateurs du musée, d'aller visiter ces découvertes. Une nouvelle urne sépulchrale venoit d'être trouvée; elle excita l'attention de tous les spectateurs. L'inscription étoit grecque; je la copiai d'abord; je priai ensuite un de mes amis, infiniment plus versé que moi dans le grec, de vérifier cette

copie sur les lieux ; il y est revenu plusieurs fois, et y a pris des peines infinies. Le C. Aubert jeune, élève du musée, dessina l'urne que je suis occupé dans ce moment à faire graver (1).

Le monument dont il s'agit étoit placé horizontalement, comme le sont les tombeaux ordinaires; il contenoit quelques ossemens. La pierre qui devoit le couvrir n'a pas été trouvée; bientôt on s'est aperçu qu'il avoit été originairement fait pour être placé debout, et dans le sens qu'il a été dessiné. 1.° L'inscription est gravée, et les ornemens sont sculptés dans la longueur de l'urne ; 2.° il existe encore des traces qui prouvent qu'il a été mis en terre jusqu'au tiers de sa hauteur, et jusqu'à l'endroit où finissent les ornemens.

La matière est une pierre commune et très-dure. Sa hauteur est de cinq pieds ; sa largeur n'est pas égale ; elle est en dessus de l'inscription de dix-sept pouces, et de dix-neuf pouces et demi en dessous. Au dessous de l'inscription sont deux cornes d'abondance, sculptées en relief et placées en sautoir ; elles portent des petits fruits ronds, presque effacés ; elles sont liées par des rubans ou bandelettes, qui descendent, en faisant quelques contours, jusqu'aux deux tiers de l'urne. Le côté qui, au

(1) Le C. Saint-Vincent a eu la bonté de m'envoyer un dessin de ce monument ; je le communiquerai, avec grand plaisir, à ceux qui desireront le voir.

A. L. M.

moment de la découverte, étoit posé sur le sol, porte un petit carré en relief, qui paroît avoir contenu quelqu'ornement en sculpture, aujourd'hui absolument fruste. Au dessous du carré, est une guirlande, accompagnée de deux bandelettes plus courtes que celles qui lient les deux cornes d'abondance. Au dessous des bandelettes, on voit un ornement qui ressemble à quelque partie d'une armure, mais qu'il seroit difficile de définir. Enfin, sur le côté opposé à l'inscription, on voit une barque, gravée sur la pierre par des lignes larges et profondes. Un des petits côtés de l'urne, celui qui étoit au dessus de l'inscription, est creusé d'un trou, mais peu régulier.

Je pense que ce monument a servi d'abord de tombeau à la personne pour qui l'inscription grecque a été faite; que lors de sa première destination, il a été, ainsi que je l'ai dit, placé debout dans le sens de l'inscription, et enterré jusqu'à l'endroit où finissent les bandelettes (2); qu'à cette époque,

(2) On a vu des anciens tombeaux placés dans le même sens que celui dont il s'agit ici. Spon, dans ses voyages, en rapporte quelques-uns. On voyoit au fonds de l'église souterraine de S. Victor de Marseille, le tombeau d'Isarn, mort abbé de ce monastère, en 1048. Il étoit bâti dans le mur, tout debout; et le corps d'Isarn y avoit été placé debout. L'urne sépulchrale ne ressortoit du mur que pour laisser voir les inscriptions dont elle étoit chargée, ainsi que l'effigie de cet abbé, ayant à la main une béquille, qui est la crosse des Grecs.

le quatrième côté de l'urne, aujourd'hui ouvert, étoit fermé par une pierre, qui devoit être sculptée comme l'étoient les trois autres côtés; que ce tombeau étoit peut-être alors surmonté d'une statue, ou d'un buste; ce qu'indiqueroit le trou que l'on voit sur le petit côté, au dessus de celui où est placée l'inscription; que, dans des temps postérieurs, cette même urne a servi à une autre personne, et que, pour cette seconde destination, sans avoir égard à l'ancienne inscription qui y étoit, on l'a placée dans le sens des tombeaux ordinaires.

Ce ne seroit pas le premier exemple d'un ancien tombeau grec ou romain qu'on auroit fait servir ensuite à ensevelir d'autres personnes. Il existe, dans l'église souterraine de S. Victor, un tombeau romain d'une assez belle forme; le devant de l'urne représente la cérémonie d'un affranchissement, et porte un médaillon contenant un buste dont la tête est un peu fruste. Cette urne avoit servi, dans le huitième siècle, de tombeau à une religieuse Cassianite, nommée *Eusébie*, massacrée, disoit-on, par les Sarrazins. Nos pères voyoient, dans la tête mutilée du médaillon, la représentation de la tête d'Eusébie, qui s'étoit elle-même coupé le nez pour échapper aux insultes des Sarrazins.

Les lettres qui forment l'inscription du monu-

ment que je décris, sont tracées de la manière suivante :

ΓΛΑΥΚΙΑΣΕΣΤΙΤΑΦΟ
ΠΑΙΣΔΑΝΣΘΗΚΕΝΕΟΣ
ΔΕΙΖΑΣΕΚΜΕΙΚΡΟΥΠΡΟΣΠΑ
ΤΕΡΕΥΣΕΒΙΗΝ ΟΥΚΕΦΘΗΣ
ω ΤΑΗΜΟΝΙΔΕΙΝΓΟΝΟΝΟΙΟΣ
ΑΝΗΝΣΟΙ. ΓΗΡΑΪΩΤΕΥΧΕΙΝ
ΟΥΤΑΦΟΝΑΛΛΑΒΙΟΝ.Η ΦΘ
ΝΕΡΑΔΥΜΑΣΠΑΝΤΑΔΙΚΟΥ
ΣΑΤΥΧΗ.ΜΗΤΡΙΜΕΝΕΝΕΝ
ΓΗΡΑΔΑΚΡΥΘΗΧΑΤΟΤΗΔΕ
ΓΥΝΑΙΚΙΧΗΡΙΑΝΔΥΣΤΗΝΟΥΠΑΙΔΟ
ΑΜΟΡΦΑΝΙΗ.

Mon premier soin a été de consulter le docte d'Ansse de Villoison, qui a bien voulu me continuer l'amitié qu'il avoit pour mon père. Voici l'explication qu'il m'a envoyée.

C'est un monument érigé par un fils en bas âge, à son père, qui s'appeloit *Glaucias*. Ce père laissoit une mère fort vieille, une femme, et ce jeune enfant. Il paroît que ce Glaucias étoit pauvre, puisqu'on lui dit, comme l'observe d'Ansse de Villoison, que son fils lui auroit un jour procuré des secours pour vivre. Son nom est purement grec; et d'Ansse de Villoison le retrouve dans le Recueil des Inscriptions de *Gruter*, tome III, p. 1070, n.° 1, dans

celui de *Muratori*, t. III, p. 1533, n.° 10, etc., etc. Chaque fin de vers est marquée sur la pierre, par un point, ou par un petit intervalle, excepté cependant la fin du sixième vers.

D'Ansse de Villoison restitue et traduit ainsi l'inscription; et je lui dois la justice de dire qu'il avoit deviné la vraie leçon, au travers des fautes nombreuses qui défiguroient les premières copies qu'on lui avoit envoyées; et que toutes ses conjectures se sont trouvées confirmées par un examen plus sérieux et plus attentif de cette pierre sépulchrale, après qu'on l'a eu lavée et frottée avec une éponge.

Vers 1. Γλαυκία ὸδὶ τάφος· παῖς σ' ἀνέθηκε νέος,
2. Δείξας ἐκ μικρῆς πρὸς πατέρ' εὐσεβίην.
3. Οὐκ ἔφθης, ὦ τλῆμον, ἰδεῖν γόνον· οἷος ἂν ἦν σοὶ
4. Γηραιῷ τεύχειν ἐ τάφον, ἀλλὰ βίον.
5. Ἡ φθονερὰ σ', ὑμᾶς πάνυ ἀδικοῦσα Τύχη
6. Μητρὶ μὲν ἐν γήρᾳ δάκρυ θήκαιο, τῇ σὲ γυναικὶ
7. Χηρείαν, δυσήνις παιδὸς ἅμ' ὀρφανίῃ.

C'est-à-dire,

Vers 1. *Glauciæ tumulus hic est; filius autem consecravit juvenis,*
2. *Declarans a teneris unguiculis suam pietatem erga patrem.*
3. *Non tibi contigit illud tempus adtingere, o infeliæ (Glaucia) quo vidisses filium; talis erat ut tibi.*
4. *Seni aliquando paravisset non tumulum, sed victum.*
5. *Invida autem, vos omnino injuste tractans Fortuna,*
6. *Matri quidem (Glauciæ) in senectute lachrymas posuit, ejusdem vero conjugi*
7. *Viduitatem, infelicis filii cum orbitate.*

Notes du même d'Ansse de Villoison.

1.° Cette inscription renferme sept vers, dont le troisième et le sixième, (ce qui est assez remarquable) sont hexamètres, et les cinq autres pentamètres. Le dialecte ionien domine dans cette petite pièce sentimentale.

2.° Le sculpteur, trompé par la prononciation de l'*η* et de l'*ι*, qui est à peu près la même, a mis au second vers μειχζῦ, au lieu de μιχζῦ, et χηρίαν, au septième, au lieu de χηρείαν. Tout le monde sait, dit Kuster, tome IV, p. 670 des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, que, dans les anciens monumens, on trouve fort souvent des mots dans lesquels on a suivi la prononciation populaire, plutôt que l'orthographe des savans.

3.° Le même graveur, par inattention, a mis trois fois de suite ὦν, au vers sixieme, μηζὲ μὲν ὦν ὦν; le dernier ὦν est de trop.

4.° Au second vers, il y a un trait d'effacé au premier mot δεξας. On lit sur la pierre δαζας, qui n'est pas grec. Le temps destructeur a fait disparoître la barre transversale du milieu du Z, barre qui le distingue du Ξ, dans plusieurs inscriptions; comme le savent tous ceux qui sont un peu versés dans la palæographie grecque.

5.° Les formes de l'ε, du *c*, de l'ω, et surtout celles du Λ, prouvent que cette inscription est postérieure au siècle d'Auguste.

6.° Les vers en sont élégans ; mais au dernier, la mesure exigeroit impérieusement qu'on lût χήρᾳ, *viduæ*, au lieu de χηρίαν, mis pour χηρείαν, *viduitatem*, qui est meilleur pour le sens. Il étoit aisé au poète d'écrire : χηρείαν, νεαρῇ (ou συγερῇ) παιδὸς ἄμ' ὀρφανίῃ.

7.° Au sixième vers, au lieu de θήκαλο, il faut lire θήκαλο, comme l'avoit conjecturé le savant *Chardon de la Rochette*, dont nous attendons, avec impatience, une édition précieuse de l'Anthologie.

8.° Cette inscription commence par Γλαυκία ὄξι τάφῳ, comme celle en vers élégiaques de la *villa Borghese*, publiée par *Reinesius*, n.° XLIII, *Appendicis omissorum*, p. 1030 *Syntagmatis Inscriptionum*, et redonnée par *Fabretti*, p. 64 *Inscriptionum antiquarum* : Ποπιλίης τάφῳ ἔτῳ.

9.° Vers 5. lisez φθονερᾷ, *invida*, épithète de la Fortune, jalouse du Bonheur. C'est ainsi qu'on voit dans une inscription en vers grecs élégiaques, publiée par *Muratori*, (p. 1693, n.° I, t. III, *novi Thesauri veterum inscriptionum*) et corrigée p. 37 de l'excellent ouvrage d'*Hagenbuch*, intitulé : *de Græcis Thesauri novi Muratoriani marmoribus quibusdam metricis Diatriba*, Zurich, 1744, in-8.° de 47 pages:

Πραθήσην ἔτι κᾶρον, ἔτι χνοάοντ@ ἰήλᾳ
Δευόμενον, φθονερὴ μοῖρα καθεῖλε βίᾳ,
Πολλὰ Σοφῆς χερὸς ἔργα λελοιπότα. βάσκανε δαῖμον,
Οἵας ἐχ ὁσίως ἐλπίδας ἐξέταμες.

Le même Muratori (*ibid.* p. 1768, n.° XI), rap-

porte cette inscription latine, en l'honneur d'une petite fille, morte à l'âge de dix ans :

Invida sors fati rapuisti Vtilem
Sanctam puellam, bis quinque annos :
Nec patris, ac matris, es miserata preces.

Le P. *Bonada*, (p. 387, *classe* IX, vol. II, de ses *Carmina ex antiquis lapidibus*, *Romæ*, 1754, in-4.°) donne, d'après Jean-Baptiste *Ferretti*, cette autre inscription sépulchrale :

Invidere meis annis crudelia fata,
Fata quibus nequeas opposuisse manus.

La précédente est une imitation de la 53.me épigramme du dixième livre de *Martial :*

Invida quem Lachesis raptum trieteride nona.

10.° Vers 3. οἷος ἂν ἦν, idiotisme grec. Il auroit été en état, il auroit été capable, *promptus fuisset.* »

D'après cette version latine, et ces remarques du même d'Ansse de Villoison, je crois qu'on pourroit ainsi traduire en françois cette inscription sépulchrale :

« C'est ici le tombeau de Glaucias. Son jeune « enfant lui a consacré ce monument de sa piété « filiale, qu'il a fait éclater dès l'âge le plus tendre. « Infortuné Glaucias, tu n'as pas pu parvenir jus- « qu'à l'époque où tu aurois joui de la vue de ton « fils, qui ne t'eut pas donné un tombeau, mais « qui auroit été dans le cas de te procurer les secours,

« les douceurs de la vie, dans ta vieillesse ! La « Fortune jalouse vous a tous traités d'une manière « bien injuste. Des larmes, la viduité, le malheur « d'avoir perdu un père chéri, voilà ce qu'elle a « réservé à une mère accablée sous le poids des « ans, à une épouse désolée, à un malheureux or- « phelin. »

Je profite de cette occasion pour publier l'explication que le même d'Ansse de Villoison m'a communiquée d'une autre inscription sépulchrale. Voici comment il s'exprime : « M. l'abbé *Sestini*, c. III, p. 22 de son *Viaggio di Constantinopoli a Bassora*, Yverdun, 1786, in-4.°, a donné cette ancienne inscription grecque :

« ΧΑΡΠΩΝ. ΚΑΙ. ΚΑΛΛΙΓΕΝΙΑ
« ΜΑΤΡΩΝΙ ΠΑΡΘΕΝΦΟΥ
« ΓΑΤΙΕΤΩΝΙΓ. ΜΝΗΜΗΣ
« ΧΑΡΙΝ.

L'auteur d'une traduction de ce Voyage, donnée à Paris, an 6, in-8.°, dit en note, que cette inscription est *en grec vulgaire, et date de* 1200 à 1300, et la rend ainsi, p. 25 : *Carponis et Calligenie, en gage de mémoire à.....* (Ces points indiquent les mots qu'il a supprimés dans sa traduction) *Supérieure de leur Monastère depuis 13 ans.* D'Ansse de Villoison observe que cette inscription est en grec littéral, et non *vulgaire*. Il lit Κάρπων, au lieu de Χάρπων, Καλλιγένεια, et ΠΑΡΘΕΝΩΙ ΘΥΓΑΤΡΙ, au lieu de ΠΑΡΘΕΝΦΟΥΓΑΤΙ, et préféreroit ΜΑΤΡΩΝΗΙ, à ΜΑ-

ΤΡΩΝΙ, ou bien ΜΑΤΡΩΝΙΑΙ. *Matronia* est un nom de femme, qui se trouve deux fois dans le second tome du *Corpus inscriptionum* de *Gruter*, édition d'Amsterdam, 1707, p. 807, n.° 8 et 9, et p. 986, n.° 10 (voyez la note *ibid.*). Au reste, dit-il, le nom de *Matrinia*, et de *Matrinius*, est beaucoup plus commun dans les inscriptions que celui de *Matrona*, et de *Matronia*. Il est inutile d'en rapporter des exemples, et de prouver que la terminaison en I, dans ΜΑΤΡΩΝΙ, ne convient guères à une fille. Une table complète de tous les noms propres grecs et romains, qui se rencontrent sur les monumens, et dans les auteurs anciens, seroit un ouvrage fort utile, et demanderoit une grande patience. En conséquence il traduit ainsi :

Carpo et Calligenia,
Matronæ, virgini, filiæ suæ,
natæ annos XIII, memoriæ causa.
(hocce monumentum consecraverunt.)

Le même traducteur françois n'a pas été plus heureux dans l'interprétation d'un idiotisme toscan. M. l'abbé Sestini, *ibid.* c. V, p. 49, parle de la folie d'un médecin françois, nommé *Simon*, donne plusieurs preuves de sa démence, et ajoute : *si trovava miseramente coll' ultimo piano spigionato*; ce qui, selon d'Ansse de Villoison, veut dire en bon italien, *qu'il avoit perdu la tête*, et non pas *qu'il étoit logé au galetas*, comme le rend le traducteur françois, p. 51. »

HISTOIRE.

SUITE du Mémoire sur Alexandrie (1), *par le C. LANGLES, conservateur des manuscrits orientaux de la bibliothèque nationale.*

BIBLIOTHÈQUE.

LE nom d'Alexandrie rappelle naturellement l'idée des deux plus riches bibliothèques qui, probablement, aient jamais existé; pourquoi faut-il que cette idée n'inspire maintenant que des regrets aussi douloureux que superflus? A peine connoît-on l'emplacement qu'elles occupoient; mais, à coup sûr, aucune des deux n'a été placée dans le petit Pharillon, comme Norden le prétend : il a donc eu tort de chercher là *des vestiges de la célèbre bibliothèque qui, dans le temps de Ptolémée, etoit regardée comme la plus belle qu'on eût jamais vue* (2). Cette bibliothèque, fondée, suivant l'académicien Bonami, au plus tard dans le temps que Ptolémée Soter (3) associa, au trône de l'Ægypte, Ptolé-

(1) Voyez Magasin Encyclopédique, Année V, t. II, p. 189.

(2) Tome I, p. 5 de la nouvelle édition in-4.°

(3) Au commencement de la première année de la CXXII.me olym-

mée Philadelphe, son fils (4), c'est-à-dire, vers l'an 283 avant l'ère vulgaire, étoit située dans le quartier du Bruchion (5), à l'orient du grand port, du côté de la porte de Canope, au milieu d'une multitude de palais, de temples, et non loin du musée. Outre cette fameuse bibliothèque du Bruchion, il y en avoit une dans les appartemens du temple de Sérapis (6), entre le petit port d'Eunoste et la colonne dite de *Pompée*, dans le quartier nommé *Rhacotis*, conséquemment éloignée du musée, dont elle étoit séparée par les deux ports de l'Heptastadium. On ne peut pas fixer la fondation de cette bibliothèque du Sérapéon, qui étoit probablement postérieure à celle de Bruchion; mais antérieure, pourtant, à l'arrivée de César en Ægypte, puisque cette époque, si funeste à l'Ægypte, est elle-même celle de la destruction des deux bibliothèques. César, assiégé dans le quartier de la ville où étoit le musée, fut obligé de mettre le feu à la flotte qui étoit dans le port; l'incendie gagna les maisons voisines du grand port, se

piade, Ptolémée Soter, qu'on nomme aussi Ptolémée le *Lagides*, céda son royaume à Ptolémée Philadelphe, fils de la reine Bérénice, ou plutôt il en partagea le gouvernement avec lui. *Mém. de l'Acad. des Inscript.* t. VIII, p. 177.

(4) Dissertation sur la bibliothèque d'Alexandrie; t. IX, p. 397 et suiv. des *Mém. de l'Acad. des Inscript.*

(5) Βρουχειον pour Πυρουχειον, magasin de bled.

(6) Ce temple étoit situé auprès du petit port, nommé Εὐνοστου, dans le quartier Rhacotis, sur un terrain très-sabloneux, où les vents élevoient d'immenses tourbillons de sable.

communiqua au quartier du Bruchion et à la bibliothèque qui en faisoit partie. Quatre cent mille volumes furent dévorés par les flammes ; c'étoit probablement tout ce qu'elle contenoit. Celle du Sérapéon en renfermoit trois cent mille ; ce qui fait les sept cent mille (7), dont parlent Aulugelle, Ammien Marcellin, Isidore, etc. Cette dernière fut probablement brûlée, en même temps que l'autre, par les soldats qui mirent la ville au pillage. Cependant, les critiques ne sont pas entièrement d'accord sur ce fait : au reste, soit que la petite bibliothèque du Sérapéon ait été épargnée par les flammes, soit qu'on en ait sauvé une partie, et que les deux cent mille volumes de la bibliothèque de Pergame, donnée à Cléopâtre, par Marc Antoine, aient servi à réparer la perte qu'elle avoit essuyée, il est certain que cette bibliothèque ne tarda pas à devenir nombreuse ; elle fut le rendez-vous des savans, et le temple de Sérapis, ou plutôt les édifices qui en dépendoient, leur servoient d'asile. En 390, le digne ami du farouche Théodose, le fanatique Théophile, patriarche d'Alexandrie, profita de la protection de cet empereur, pour dis-

(7) Ces volumes en rouleaux contenoient bien moins de matières que nos livres des plus médiocres formats ; par exemple, les Métamorphoses d'Ovide formoient 15 volumes, mais aussi avoit-on fort peu d'exemplaires doubles du même ouvrage ; l'art typographique en multipliant des éditions, plus ou moins augmentées, a versé dans nos bibliothèques, une effroyable quantité de livres, dont la réduction seroit plus funeste aux libraires qu'aux savans.

perser la bibliothèque du Sérapéon, en chasser les savans qui s'y rassembloient, renverser le temple même, et élever, sur ses ruines, une église qui portoit le nom de l'empereur Arcadius. Orose (8), qui se trouvoit à Alexandrie, vingt ans après cette lamentable expédition, vit les tablettes vides. Tous les savans et les livres, probablement, ne furent pas anéantis, puisqu'on enseigna encore, dans Alexandrie, la philosophie, la géométrie, l'astronomie, la grammaire, la jurisprudence, la médecine, etc., jusqu'à l'invasion des Musulmans; on y avoit même rassemblé encore une bibliothèque fort considérable, comme je vais bientôt en donner la triste preuve....; mais qu'ai-je besoin de raconter un fait connu de tout le monde, et qui n'est malheureusement que trop certain ? Longtemps j'ai voulu le révoquer en doute, j'ai même cherché à le détruire, et ces recherches-là même m'en ont fourni un témoignage qu'il ne m'est plus permis de récuser. Le seul auteur, jusqu'à présent, de qui nous ayons appris la destruction de la bibliothèque d'Alexandrie, par A'mrou, en 640, est Aboûl faradje. Malgré la juste réputation dont il jouit, sa qualité de chrétien pouvoit me le rendre suspect, lorsqu'il impute aux Musulmans un acte de barbarie, sur lequel Eutychius, Elmakyn, et plusieurs autres auteurs arabes, chrétiens et musulmans, gardent le plus profond silence. Je savois, en outre, que O'mar lui-même avoit eu recours à

(8) *Oros.* Lib. VI, *hist.*

la ruse pour sauver un manuscrit d'Aristote, trouvé par un de ses soldats, dans le sac d'Amouryah. J'avois donc tout lieu d'espérer que les auteurs arabes me fourniroient au moins, par leur silence, une preuve négative contre Aboûl-faradje; en effet, Soyouthy, A'bdellathyf et le Maqryzy lui-même, dans son chapitre de la ville d'Alexandrie, ne parlent pas même de l'ancienne bibliothèque de cette ville; mais, en poursuivant mes recherches, je fus surpris et même déconcerté de trouver cette phrase au commencement du chapitre de la colonne *Sewâry* (dite de Pompée): « Dans le voisi- « nage, il y avoit une académie et une bibliothèque « que A'mrou ben êl A'ss livra aux flammes, d'a- « près l'ordre de O'mar ben âl-Khaththâb » Un témoignage aussi formel de la part d'un auteur tel que le Maqryzy, ne me permet plus de persister dans mes doutes; et il faut désormais laisser peser sur O'mar, la malédiction de tous les amis des sciences et des lettres.

Le Phare.

Un des monumens qui attestent la grandeur des Ægyptiens, leurs progrès dans la navigation, et l'étendue de leurs relations avec les étrangers, c'est ce *Phare*, si fameux dans l'antiquité. Les auteurs grecs et latins (1) en attribuent la fondation à Ptolémée Philadelphe. Leur opinion a été partagée

(1) *Pline*, *Lucien*, *Eusèbe*, *Suidas*, etc.

par

par le savant dom Montfaucon (2), qui ne veut pas même remonter au conquérant macédonien; je ne doute pas cependant qu'il ne soit beaucoup plus ancien. Les auteurs arabes que j'ai souvent occasion de citer dans ces notes, placent le Phare, qu'ils nomment *la tour, (él minár* ou *él minâreh,)* dans la ville de Raqoudah, à laquelle Alexandrie doit son origine. On regrette que les mêmes auteurs ne nous aient pas donné une description fidelle de son emplacement, sur lequel les tremblemens de terre ont dû opérer de grands changemens, si l'on en juge par les dommages qu'ils ont causés au bâtiment même. Ils nous apprennent seulement que la mer ne cessa d'empiéter sur la ville, jusqu'à ce qu'elle parvint au pied du Phare. Un tremblement de terre, arrivé sous Constantin dit le Grand, favorisa tellement l'épanchement des eaux, que le Phare se trouva au milieu de la mer; on sait qu'il étoit situé à l'extrémité d'une île à laquelle il avoit donné son nom (l'île du Phare), laquelle étoit réunie à la ville d'Alexandrie par une levée, longue de sept stades ou d'un quart de journée, suivant quelques uns; suivant d'autres, l'île du Phare étoit plus éloignée. Cette diversité d'opinions (3), qu'il est impossible de concilier, démontre les change-

(2) *Dissert. sur les Phares*, t. VI, p. 576 et suiv. *des Mém. de l'Acad. des Inscript.*

(3) *Homer. Odys.* lib. IV, v. 355. *Plin. Hist. nat.* lib. v. cap. 31. *Strab.* lib. VI, p. 65.

mens opérés sur ces côtes, et dont on n'a conservé qu'un souvenir confus. Les mêmes ténèbres, qui enveloppent l'origine de tous les anciens monumens de l'Égypte, s'étendent aussi sur celui-ci, et prouvent au moins sa haute antiquité. Les auteurs orientaux l'attribuent au Xme Pharaon, à la reine Douleika, (non pas celle qui aima le beau Joseph,) aux rois grecs, et même à Cléopâtre (4). Il est aisé de voir qu'ils confondent probablement les restaurateurs avec le fondateur. Ils nous apprennent que ce prodigieux édifice avoit originairement mille coudées de haut, et qu'on le découvroit à 71 milles en pleine mer; mais les pluies (5) et les tremblemens de terre, surtout, lui causèrent de fréquens et énormes dommages. On ne connoît pas quelle étoit sa forme, à l'époque où il avoit l'immense dimension dont nous venons de parler; mais quand il fut réduit à environ 400 coudées de hauteur, il se divisoit en trois étages, dont le premier étoit carré et haut de 133 coudées; le second, rond et haut de 131; le troisième, hoctogone et haut de 131. Tout à l'entour régnoit une large

(4) C'est l'opinion du savant Valois qui partage d'ailleurs l'erreur commune à tous ceux qui n'ont consulté que les auteurs grecs et latins : « Il ne faut pas conclure, (dit-il, du texte d'Ammien Mar-« cellin) que le Phare n'existât pas avant Cléopâtre ; on sait qu'il a été « bâti par Ptolémée Philadelphe, et Cléopâtre n'a fait que le réparer. » *Ammian. Marcellin.* p. 342. *ex edit.* Vales.

(5) Les pluies étoient quelquefois si abondantes qu'elles interceptoient la communication avec Fosthâth. *Maqryz.*

gallerie ; les pierres de cet édifice étoient liées ensemble avec du plomb fondu. Suivant quelques auteurs, il étoit construit avec des pierres et du plâtre ; il renfermoit trois cents appartemens dans lesquels on risquoit de s'égarer. Ici les auteurs arabes s'accordent assez avec les grecs, qui disent que cet édifice étoit de pierres blanches, et à *plusieurs étages*, πολυορόφῳ ; c'est ainsi que Montfaucon (6) traduit ce mot grec. Sur le sommet étoit un dôme, soutenu par des colonnes d'airain, et au dessus duquel on allumoit et on entretenoit toutes les nuits un feu assez considérable, ou bien un grand nombre de lampes pour guider les vaisseaux de très-loin (7). Il y avoit, en outre, un miroir de crystal, suivant les uns, d'acier de la Chine, ou de différens métaux fondus ensemble et polis, suivant d'autres : tous s'accordent à lui donner 5 *âchbâr*, ou grandes palmes (environ 4 pieds) de diamètre. On s'en servoit pour découvrir les vaisseaux à une très-grande distance en pleine mer ; de manière que les habitans de la ville ne craignoient pas les descentes inopinées des ennemis, et avoient tout le temps de se mettre en défense. Je ne répéterai pas

(6) *Lib. citat.* p. 579.

(7) Un scholiaste, Ms. de Lucien, cité par Vossius, *in Melam*, dit que, du sommet du Phare, on découvroit à la distance de 100 milles. *Strabon*, *Pline*, *Valère Maxime*, *Elien*, parlent d'un nommé *Strabon*, qui comptoit les vaisseaux d'une flotte [illegible]135 milles. Nos connoissances ne nous permettent plus maintenant d'adopter de pareilles hyperboles.

les hyperboles des auteurs arabes sur cette espèce de télescope, avec le secours duquel on découvroit aussi loin que le permet la courbure de la terre. Il y a tout lieu de croire que les astronomes arabes se servoient de quelqu'instrument de cette espèce, pour observer le mouvement des corps célestes. Ce miroir subsista jusqu'au premier siècle de l'Hégyre. Un misérable, envoyé par l'empereur grec d'occident, profita de l'avidité crédule du khalyfe êl Walyd ben A'bdoûl-mélik ben Mérouân pour renverser cette partie du Phare, et briser le miroir qu'il soutenoit. Sous le règne d'Ahhmed ben Thouloun, le sommet de ce Phare s'écroula, et l'on construisit à sa place un dôme en bois, qui subsista assez longtemps, jusqu'à ce que les vents le détruisissent. En l'année 673 (1274-5), sous le règne d'êl Mélik êl Thâher Béyberès, une autre partie de l'édifice s'écroula; le prince y fit construire une mosquée où l'on fit le service divin jusqu'en 703 (1303-4); à cette époque, c'étoit sous le règne d'êl Mélik êl Motdaffer Béyberès, un effroyable tremblement de terre, arrivé à Alexandrie, détruisit cette mosquée, et ébranla violemment le Phare, dont il resta encore quelques debris jusqu'au règne d'êl Mélik êl Nâsser Mohhammed ben Qalâoun, le 13 du mois Dzoûl Hhadjah 720 (1320). Un autre tremblement de terre renversa une partie des murailles et des tours d'Alexandrie, et acheva de détruire ce qui restoit du Phare, de manière qu'on n'en voit plus maintenant de vestiges. Il y a tout lieu de croire que ce

rocher, situé dans le vieux port d'Alexandrie, et que les vaisseaux évitent avec tant de soin, faisoit partie des fondations de cet édifice. En outre, les pierres dispersées dans ce port, et qui coupent les cordes des vaisseaux, ne peuvent provenir que des ruines de Raqoudah: les objets précieux que l'on en a tirés à différentes époques, me confirment dans cette opinion; et je ne doute pas que de nouvelles recherches ne nous procurassent des objets de la plus haute antiquité.

ROMANS.

PRAXILE. A Paris, de l'imprimerie de *Rabaut* le jeune, place du Carrousel, n.° 527, an 7; in-18 de 227 pages.

L'ANALYSE d'un ouvrage, dont le principal mérite consiste dans une série de descriptions, liées ensemble par une fable extrêmement simple, ne présente jamais un intérêt bien puissant. Les personnages principaux ne sont placés là que pour rattacher autour d'eux les différentes scènes épisodiques qui forment le tissu du roman. Celui de *Praxile* n'étant qu'un voyage allégorique, son mérite doit être dans les tableaux qu'il nous trace lui-même des lieux qu'il parcourt; il intéresse

comme voyageur plutôt que comme acteur. Il a donc suffi à l'auteur, pour atteindre son but, d'avoir rendu son *Praxile* assez intéressant pour que le lecteur suivît sa marche avec sollicitude, desirât de le voir arriver au terme de son voyage, en l'oubliant cependant au milieu des différentes scènes dont il nous fait la peinture, et en éprouvant les mêmes impressions qu'il en reçoit. Nous allons voyager avec Praxile.

Praxile, jeune artiste grec, habitoit la petite ville de Nysée; il y cultivoit les arts avec succès, et ne connoissoit de l'amour, que cette théorie de tradition, qui en fait deviner les tourmens et les plaisirs. Un voyage à Mégare lui fait connoître la belle et intéressante *Mazide*, fille d'*Eulocès*, un des principaux habitans de cette ville. La voir et l'aimer sont l'affaire d'un instant; l'enthousiasme qu'elle inspire, embrase l'imagination de notre artiste. Il apprend qu'un oracle fixe les destins de Mazide; cet oracle a prononcé qu'elle n'appartiendra qu'à celui dont elle aura obtenu les honneurs divins. Trompé par cet oracle, Praxile croit mériter Mazide par des exploits belliqueux; mais un voyage qu'il fait à Cnide, l'éclaire; Vénus, qui lui apparoit en songe, lui ordonne d'aller chercher Mazide au temple de la Constance.

Praxile croit le trouver dans la Thessalie, où règnent encore les mœurs de l'âge d'or. Il part de Cnide; une tempête le jette à Lampsaque; l'horreur que lui inspirent les mystères qu'on y célèbre, lui font hâter son départ. Il arrive près de l'heu-

reuse Tempée : un jeune berger, nommé *Euphémion*, amant de l'aimable *Céphise*, qui a été avant lui au temple de la Constance, l'accueille avec cordialité; il lui annonce toutes les difficultés qu'il rencontrera pour y parvenir, et cherche à les lui aplanir par ses sages conseils.

Notre artiste quitte ses nouveaux amis, remonte le Pénée, arrive au sombre séjour de la Melancolie, et s'attendrit au récit des malheurs d'une nymphe, qui lui raconte la mort prématurée de son jeune amant. Il traverse les montagnes glacées de la Pélagonie, où règne l'Indifférence au milieu d'un éternel hiver; il brave la puissance de la terrible déesse, et rencontre le jeune et sensible Endymès, qui, trop épris de Mazide, venoit abjurer l'amour malheureux qu'il éprouvoit pour elle. Il apprend de lui la renommée de Mazide; l'oracle, qui fixe ses destinées, a été publié, et toute la Grèce s'empresse de solliciter sa main.

La Coquetterie touche de bien près à l'Indifférence; aussi le temple de celle-ci avoisine-t-il les rochers déserts, habités par l'ennemie de l'Amour. Praxile arrive dans ce séjour magique; mais les enchantemens de la trompeuse divinité ne peuvent le séduire; il se réfugie dans un temple de l'Amour; on y célébroit une fête magnifique; le Dieu s'y vengeoit par un prodige qui se renouveloit chaque année, du mépris qu'une bergère trop coquette avoit témoigné pour ses bienfaits et ses lois.

Praxile touche au terme de son voyage. Le temple de la Constance n'est pas éloigné; mais il faut

traverser un séjour enchanteur, pour y arriver. Les Plaisirs, qui l'habitent, s'empressent autour du voyageur, et cherchent à le distraire, à lui faire oublier le but de sa course. Cependant est-il des plaisirs dans l'absence de l'objet dont on est épris? Praxile échappe aux piéges séduisans; il arrive dans l'île habitée par la Constance; il y trouve Mazide, embrassant un autel dédié à la Prudence.

Mazide lui raconte alors comment son image, tracée de la main de Praxile, s'est trouvée dans un temple de Vénus, voisin de Mégare; comment on l'a prise pour celle de la déesse même; comment le peuple, trompé par la ressemblance, lui a offert des vœux qu'il ne devoit qu'à la divinité.

Les Dieux ont applaudi à cette apothéose : l'oracle est expliqué; et Praxile reçoit son amante des mains de la Constance.

Telle est l'esquisse de *Praxile*. Une imagination riante et féconde, un coloris frais et quelquefois brillant, un style national et pur, le ton de la sensibilité et de la vertu, caractérisent cette production estimable, et lui feront accorder une place distinguée parmi les ouvrages d'agrément, à la classe desquels il appartient. L'auteur montre partout qu'il connoît le cœur humain, qu'il en a fait une étude réfléchie, qu'il a observé la marche, et souvent épié le secret des passions; et l'on devine qu'il n'est pas étranger à quelques-unes de celles qu'il a si bien su peindre. Nous plaindrions celui qui, à la lecture du tableau que nous allons trans-

crire, ne se rappeleroit point ce qu'il a éprouvé lui-même.

« Quel est cet enchantement, ce pouvoir ma-
« gique, qui nous enchaîne vers un objet inconnu,
« y attache l'ame toute entière? On ne l'avoit ja-
« mais vu, on croit l'avoir cherché jusqu'alors;
« que dis-je! il semble que son image étoit déja
« dans le cœur, et que sa présence ne fait qu'en
« réveiller le souvenir. On se plaît dans la douce
« idée qu'il nous étoit destiné par la nature, et
« l'on est prêt à s'écrier: Nous nous sommes enfin
« trouvés! » (page 10.)

Nous aimerions que l'auteur s'en fût tenu à ces traits, et qu'il eût supprimé les détails qui les suivent.

Praxile, en naviguant, aperçoit de loin l'île de Syphnus, qui produit de l'or, mais dont les habitans desirent en vain, sur une terre aride, l'ombre des bois et l'émail des prairies. « Il est des plaisirs,
« dit Praxile, qui ne peuvent s'acheter, et la na-
« ture semble craindre de mêler ses dons avec les
« trésors que nous voulons arracher de son sein. «
(page 38.)

A Cnide, Praxile assiste aux jeux de l'Amour et des Grâces. Il rapporte, dans son récit, quelques-uns des chants des Cnidiens: Anacréon n'eût pas jugé indignes de lui, ces deux chansons, dont la réticence est peut-être un peu trop éloquente:

« Lorsque l'homme sortit des mains de Jupiter,
« les Déesses chargerent l'Amour de donner nais-
« sance à la Beauté. Alors il rassembla des lys, des

« roses, des bluets; il forma le corps avec des « lys, le nuança de légères teintes de bleu; il « effeuilla des roses sur les joues; il en effeuilla sur « les genoux, sur les pieds et sur l'extrémité des « doigts : deux boutons, à peine épanouis, termi- « nèrent deux globes naissans. Il ne lui restoit plus « que deux roses; il en plaça une sur la bouche, « l'autre..... Les Dieux applaudirent; les Déesses « baissèrent les yeux. Depuis ce moment, la rose « est consacrée à l'Amour. »

« Les Grâces, dans leurs jeux enfantins, se ca- « chèrent pour tromper l'Amour. L'une d'elles fut « se placer sur les terres vermeilles d'Eladée; mais « Eladee sourit, et la Déesse fut devoilée. La « seconde se glisse entre deux monts d'albâtre; « mais l'Amour fait palpiter le sein d'Eladée, et « son voile, en se soulevant, découvre la plus « belle des Grâces. La troisième.... Oh! dit-elle, « si l'on me devine! Mais le Desir trahit son asile, « et l'Amour, tout aveugle qu'il est, le trouva. » (pages 44 et 45.)

Voici la description du séjour de la Mélancolie : (page 85.)

« Il est, sur les bords du Pénée, un bois sombre « et retiré. Le fleuve y rallentit son cours; l'if et « le noir sapin ombragent ses eaux silencieuses; le « saule pleureur y baigne sa longue chevelure; le « peuplier s'élève, en mobile pyramide, au milieu « des îles qu'il forme dans les sinuosités de son lit. « Là, le ciel est toujours nébuleux; le Zéphyr ose « à peine se jouer dans la verdure; et, lorsque son

« souffle l'agite, il fait entendre un bruit mono-
« tone et plaintif. L'oiseau de la nuit gémit seul
« dans le creux des rochers, et semble proclamer
« le règne de la divinité qui préside à ce triste
« séjour.

« C'est là qu'habite la Mélancolie, loin du monde
« qu'elle voudroit oublier. »

L'oiseau de la nuit, seul habitant de cette contrée, nous semble la rendre un peu trop lugubre. Nous aurions aimé y trouver la tourterelle plaintive, la mélodieuse Philomèle, etc.

Au temple de l'Indifférence, deux jolis enfans se présentent, et leur bouderie nous a rappelé le délicieux petit dialogue d'Horace :

Donec gratus eram.

« Ils soupiroient tous deux : on lisoit dans leurs
« regards ingénus combien ils craignoient de se
« voir exaucés. — « Je ne veux plus aimer le vo-
« lage Damon, disoit la bergère. » — Je ne veux
« plus aimer la jalouse Chloé, disoit le jeune ber-
« ger. » — Ses infidélités me donnent la mort. »
« — Son amour est une tyrannie. » — Il a promis de
« n'aimer que moi, et sourit à toutes mes com-
« pagnes. » — Hier encore, elle juroit de n'être plus
« jalouse, et m'arracha les fleurs que je tenois d'une
« sœur chérie. » — Déesse, armes-toi de toute ta
« puissance pour m'empêcher d'aimer le cruel Da-
« mon ! » — Oui, fais que je cesse d'aimer Chloé :
« jamais triomphe ne te sera plus glorieux ! » — Ils

« pleuroient tous deux, et je fus attendri. » — Aima-
« bles enfans, leur dis-je, ce n'est point ici qu'ha-
« bite le Dieu qui peut finir vos peines; vous le
« trouverez dans le bocage qui reçut vos premiers
« sermens. Les soupirs de Damon, l'attendrisse-
« ment de Chloé, vous feront reconnoître sa pré-
« sence. Que Damon tombe aux genoux de son
« amante : que Chloé lui tende sa belle main; la
« sourire reparoîtra sur vos lèvres, le pardon sera
« dans vos cœurs. Chloé ne sera plus jalouse, et
« Damon ne paroîtra plus infidèle. » (page 114.)

L'imagination et le talent descriptif brillent encore dans l'esquisse des tableaux que Praxile voit suspendus dans le temple de l'Amour, et qui tous retracent la puissance du Dieu. Nous ne citerons que le dernier, qui offre une pensée remarquable :

« Je vis enfin l'Amour, la serpe à la main : il
« attachoit, au bout d'un lugubre cyprès, les ra-
« meaux lians d'un rosier fleuri. Ainsi les emblêmes
« du plaisir et de la mort sembloient se réunir et
« se confondre. Telle est l'image de la vie; c'est
« sous des fleurs que la Nature et l'Amour nous
« en déguisent le terme. Heureux celui qui sait les
« démêler et les cueillir au milieu des épines qui
« les accompagnent ! » (page 143.)

L'auteur ne nomme point la divinité qu'il vit siéger dans le temple de l'Amour; il laisse au lecteur à la deviner.

« Elle étoit mollement couchée sous un berceau
« fleuri; deux petits zéphyrs voltigeoient auprès

« d'elle, en soufflant harmonieusement dans de « doubles pipeaux, tandis que, du mouvement de « leurs ailes, ils faisoient tomber sur son sein la « rosée, qui se balançoit en gouttes brillantes dans « le calice des fleurs; ils en répandoient les par- « fums autour d'elle.

« Tout me parut prendre une existence nouvelle: « un instinct universel invitoit tous les êtres au « plaisir; les fleurs se penchoient sur leur tige; « elles s'ouvroient au souffle embaumé qui leur « portoit la poussière amoureuse qui les féconde. « Les oiseaux se carressoient dans la verdure; leur « chant n'étoit plus celui qui appelle ou devance « le plaisir; mais ces sons entrecoupés qui l'an- « noncent. Quelquefois il se faisoit un moment de « silence, et ce silence même étoit animé. Un jour « foible ne pénétroit qu'à peine à travers les fleurs « et le feuillage : on eût dit que l'Amour, après « avoir embrâsé ces bocages, venoit d'affoiblir la « lumière de son flambeau, afin de mieux assurer « son triomphe. » (page 178.)

Praxile s'arrache de ces beaux lieux; mais, en les quittant, il fait des vœux pour y conduire Mazide, et pour lui faire connoître un jour des plaisirs qu'il a refusé de goûter sans elle.

Heureux celui qui, pour louer un ouvrage, n'a besoin que d'en prendre des passages au hasard, avec le seul regret de devoir se restreindre! C'est ce que nous a fait éprouver *Praxile*. Cette satisfaction qu'offrent si rarement les nouveautés du

jour, est bien faite pour désarmer la critique. Horace l'a dit :

Ubi plura nitent..... non ego paucis
Offendar maculis.

L'auteur nous pardonnera-t-il de blesser sa modestie, en levant le voile de l'anonyme dont il s'est enveloppé ? Cette production n'est pas la première sortie de la plume du C. GIRARD, fils aîné; nous en connoissons aussi de fort estimables, sorties de celle de son père, citoyen de Marseille, et qui, conjointement avec ses trois fils, vient d'obtenir, de la justice nationale, un brevet d'invention, en date du 24 messidor dernier, *à l'effet de mettre et faire mettre à exécution, dans toute l'étendue de la république, des moyens mécaniques de tirer parti de l'ascension et de l'abaissement des vagues de la mer, comme forces motrices.*

P. H. M.

VARIÉTÉS, NOUVELLES

ET

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES.

Nouvelles de Hollande.

On nous marque de Leyde que le jurisconsulte *Bavius Voorda*, professeur de droit en cette université, homme également distingué par ses connoissances et par son caractère, y est mort, le 21 messidor dernier, âgé de 70 ans.

Le 7 du même mois, le professeur *Rauy* prononça un discours *de vera poeticæ facultatis excellentia et perfectione spectata inhïbens poetarum principibus, scriptore poematis Jobi, Homero et Ossiano.*

Le 10 messidor, le même professeur, présidant une société d'amis de la peinture et de la sculpture, qui s'est formée à Leyde, y prononça un discours en langue hollandoise, sur l'utilité et les plaisirs que procurent les arts d'imitation.

Les curateurs de l'université de Leyde y ont appelé, depuis peu, les CC. Jean *van Voorst*, pour professer l'histoire ecclésiastique, S. F. J. *Rau*, pour professer les langues orientales, la poésie et l'éloquence sacrée ; Simon *Speyert van der Eyk*, pour professer la physique et les hautes mathéma-

tiques; Matthieu *Siegenebeek*, pour professer la littérature hollandoise; et J. F. *van Beek Calkoen*, pour professer (extraordinairement) la philosophie naturelle et les mathématiques. (Nous avions déja cette dernière nomination.) Le jeune Gérard *Sandifort*, fils du célèbre anatomiste *Edouard Sandifort*, a été nommé démonstrateur (*prosector*) au théâtre anatomique, et, dans cette qualité, adjoint à son père. Le professeur *Rau* a de plus succédé à Henri-Albert *Schultens*, dans la place d'*interprète du legs de Wakner* (dépôt de manuscrits orientaux.)

P. H. Marron à A. L. Millin.

Paris, 4 vendémiaire an 8.

Je vous prie, mon cher Millin, d'ajouter à la liste des traductions en différentes langues du *Télémaque* de *Fénélon*, celle en langue hollandoise, et en vers, par Sibrand *Feitama*, qui parut pour la première fois en 1733, et pour la seconde en 1752 (1 vol. in-4.°). Elle est très-bonne, et la seconde édition offre un modèle intéressant de retouche. Celle ci ne parut que six ans après la mort de son auteur, par les soins de son digne ami François *van Steenwyk*, très-bon poète lui-même. Sibrand *Feitama*, né à Amsterdam, vers la fin de 1694, sous la paisible communion des Mennonites ou Anabaptistes, fut d'abord destiné

au

au ministère évangélique ; mais sa constitution délicate ayant mis obstacle à ce projet, il embrassa le commerce, sans perdre, dans cette nouvelle carrière, son goût pour les lettres et les arts. La poésie, surtout, eut pour lui un attrait particulier. Le théâtre hollandois s'enrichit des premières productions de sa muse. En 1720, on représenta avec succès, à Amsterdam, sa tragédie de *Fabricius*. Il publia, en 1735, le recueil de ses œuvres dramatiques, en 2 vol. in-4.° Elles sont principalement composées de pièces traduites du théâtre françois, telles que le *Pyrrhus* de CRÉBILLON, le *Romulus* et *les Maccabées* de LA MOTTE, la *Gabinie* de BRUEYS, le *Marius* de DECAUX, le *Brutus* de VOLTAIRE, le *Jonathas* de DUCHÉ, etc. Toutes jouirent des honneurs de la scène, excepté le *Jonathas* et *les Maccabées*, que repoussèrent des scrupules religieux et un respect pour la bible, portés à l'excès. Le succès de sa traduction de *Télémaque* l'engagea à entreprendre celle de la *Henriade*. Il l'acheva en 1743; mais il mit encore environ dix ans à la polir, et elle ne vit le jour qu'en 1752. *Klinkhamer* en avoit déja donné une en 1744. L'une et l'autre sont également recommandables pour la pureté de la diction, pour l'élégance du style, pour la richesse de la versification. *Feitama* mourut en 1758. François *van Steenwyk*, dont nous avons déja parlé, donna encore, en 1 vol. in-4.°, ses *œuvres posthumes*, parmi lesquelles on distingue sa traduction de l'*Alzire* de VOLTAIRE, et une pièce dans le genre de la morale allégorique, intitulée : *les Dangers de l'égoïsme.*

Les productions originales de *Feitama* annoncent plus de goût que de verve; elles n'enlèvent point par la hardiesse des images ou des pensées, mais elles charment par la correction, et elles respirent une morale douce et pure; c'étoit la morale qu'il pratiquoit. Sa société étoit agréable, attachante, instructive. Les amis des arts et de la vertu étoient les siens. Le dessin et la peinture partageoient ses loisirs avec la poésie. Son premier recueil offre un drame allégorique de son invention, intitulé : *le Triomphe de la Poésie et de la Peinture.* Ceux qui ont connu *Feitama* se plaisent à faire l'éloge de son talent pour la lecture, ou plutôt pour la déclamation de ses ouvrages. Les acteurs de ses pièces le prenoient volontiers pour modèle; et il aimoit encore plus à recevoir des conseils de personnes éclairées et judicieuses, qu'à en donner.

Je terminerai cette lettre, mon cher Millin, par une autre réclamation du même genre de celle qui l'a occasionnée. Dans un des numéros du *Magasin Encyclopédique*, il est question des traductions qui ont été faites en diverses langues du *Voyage d'Anacharsis*, et il ne paroît pas que l'on ait eu connoissance, ou qu'on se soit souvenu de celle faite en Hollandois, et de main de maître, par l'estimable *Stuart*, d'Amsterdam. Il en a été fait mention dans vos annonces de *livres divers*, ainsi que de l'excellente *Histoire romaine* que publie le même auteur, et dont le treizième volume vient de paroître; il s'étend depuis la mort de Marius jusqu'à la rivalité de Crassus et de Pompée.

LANGLÈS à son collègue MILLIN.

Mon cher ami, le journal que tu rédiges et que tu soutiens avec tant de constance depuis cinq ans, est à la fois trop utile et trop exact pour y laisser subsister quelques fautes typographiques, qui se sont glissées dans la dernière *Notice sur la société littéraire de Calcutta*, tome II, p. 386-389. Je ne me bornerai point à les corriger; j'y joindrai, si tu le permets, quelques éclaircissemens qui ne seront peut-être pas inutiles.

Page 386, lig. 17, *Hhâbez*, lisez *Hhâfez*. C'est un poète persan, fameux par ses chansons pleines de verve et d'ivresse. Il célèbre tour à tour le vin, ses maîtresses et ses mignons. Quelques-unes de ces chansons ont été traduites en latin par le baron de Rewüzcky, *Viennæ*, 1771, in-8.°; en français, par le célèbre Jones, à la suite de la *vie de Naderchah*, Londres, 1770; en anglois, par Scott, London, 1787, in-4.°

Ibid. lig. 9, *Peud namech de Sady*, lisez *Pend nâmeh de Sa'ady*; c'est un livre de morale, de sentences, dans le genre de celui de Féryd éd-dyn a'thâr, et non *Ferid eddy attar*, comme on lit dans la note.

Ibid.. Thouthy nâmech, lisez *Thouthy nâmeh*; et dans la note, lisez *M. Gerrant*, au lieu de *M. Gerraut*, et ajoutez 1792.

Page 387, lig. 2 et 3, *les amours de Léïlah et de Medjenoma de Hatifi*, lisez *les amours de Medjenoun et de Léïlah d'él Hâtify*, mort en 927, (1520-21.)

Ibid. ligne 24, *religious coumeucy*, lisez *religious ceremony*.

Ibid. ligne 25, *History of alungeen*, lisez *History of alumgeer*, qu'il faut prononcer en françois *a'lem guyr* (conquérant du monde). Ce prince est plus connu en Europe, sous le nom d'*Aurengzebe*.

Ibid. ligne 26, *Laily Moynun*, lisez *Laily Medjenoun*.

Page 388, lig. 9, *Mésâlek* et *Memâlek*, lisez *Méçâlek ou Memâlek*, ce qui signifie *routes et Empires*. Il n'auroit pas été inutile de donner quelques renseignemens sur cet ouvrage, et de désigner précisément celui dont s'occupe M. Ouseley, car Hhâdjy Khalfah, dans sa bibliothèque orientale, compte 9 ouvrages ainsi intitulés: 1.° un en persan, par Abou-srâed le Djerdjânyen, par Aboûl-qâcem A'bdallah le Khorazmyen, et Abou Zéïde Ahhmed le Balkhyen. 2.° Un autre dans la même langue, par Abou A'bbâs Ahhmed ben êl-thebyb, le Serkhicyen, mort en 286 (899), par A'ly ben i'yça, et par Ibn Hhaouqel.

En arabe; 3.°, par Abou O'béïd le Bekryen. 4.° Par Ibn Hhaouqel. 5.° Par Abou A'bdoûllah le Djihânyen, Vezyr de l'Emyr du Khoraçâu, grand philosophe et astronome; il interrogea beaucoup d'étrangers pour composer son ouvrage; Hhâdjy

Khalfah lui reproche le défaut d'ordre, et trop de longueur dans l'indication des routes et des distances. Nous ne sommes pas tout-à-fait de son avis pour ce dernier article, qui ne peut être trop étendu. 6.° Par él-Hhâfetd et Ibn Khordâdbeh, dont l'ouvrage n'est qu'un abrégé qui offre peu d'utilité. 7.° Par A'bdoûllah ben Khourdâdbeh; il indique exactement les routes et les distances, et le produit des cantons de l'I'râq. 8.° Par le Marâkechy ou Maroquin; Petis de la Croix (1) le nomme le Cheykh Abou A'bdoûllah âl Marâkechy. Nous ne répéterons pas la notice donnée par ce savant; j'ai tout lieu de croire que c'est ce dernier ouvrage que traduit M. Ouseley. 9.° Enfin, celui qui porte le surnom de Azyzyen, parce que l'auteur, Hhaçan ben Ahhmed le Mehelebyen, le composa pour él A'zyz Billah él A'bbâs, roi d'Ægypte, à qui il l'attribue.

Ibid. ligne 15, *Nozahiât âlqoûloub*, lisez *Nozahat âl-qouloub;* Hhâdjy Khalfah cite six ouvrages qui portent ce titre, et traitent de différens objets. Celui dont il s'agit est une espèce d'Encyclopédie naturelle, divisée en une préface, trois traités et une conclusion. La préface ou discours préliminaire est un traité d'astronomie et de physique; ensuite il parle de l'homme, de la génération, des pays et des villes, enfin de la mer; et décrit les merveilles de la nature. Ce dernier traité renferme,

(1) *Abrégé de l'Histoire des auteurs de Genghiscan*, p. 344 de l'Histoire du grand Genghiscan.

comme on imagine bien, un grand nombre de fables ; mais il y a des faits dont on peut tirer parti. L'auteur, nommé Hhamd-oûllah ben Aboubekr ben Al-mestoufy le Qazouynyen, mort en 750 (1349-50), a extrait les meilleurs traités géographiques, avec beaucoup de discernement. Nous en avons trois exemplaires parmi les manuscrits persans de la bibliothèque nationale. Je m'occupe de transcrire et de traduire tous les passages de la partie géographique qui me paroissent intéressans, et ils sont nombreux. Ce travail n'étant pas encore terminé, je ne puis encore indiquer quelle voie je prendrai pour le publier.

Page 389, lig. 5, *Tarykh djihâr ârâ*, lisez *Târykh djihân ârâ*, que Hhâdjy Khalfah indique ainsi « *Djihân arâïsy îl târykh* (l'ornement du monde dans l'histoire), en persan ; abrégé et rédigé par le juge Ahhmed ben Mohhammed le Ghafâryen, qui le dédia à Châh Tahmâsb, roi de Perse ; il termina cet ouvrage en 971 (1563-64). Il est distribué en un discours préliminaire et en trois chapitres, dont le dernier traite de la dynastie des *Châh ;* le second, des souverains musulmans qui l'ont précédée ; le premier, des prophètes ; et le discours préliminaire, de la prophétie. » — « Cet ouvrage, quoique peu volumineux, est très-détaillé et très-instructif. »

Ibid. ligne 9, *Leb él Téwarykh*, lisez *Lebb êl-Téouârykh*, c'est-à-dire, la moelle des histoires, en persan, abrégée par Yahhya ben A'bd-oûllathyf le Qazouynyen, de la secte des *Chy'a*, mort en l'an 960 (1563-64). Il a écrit sous le règne

d'Isma'yl Hheyder le Sseferyen. L'ouvrage est divisé en quatre parties ; 1.° la vie de Mohhammed ; 2.° celle des douze Imâm ; enfin, les souverains de la Perse, antérieurs et postérieurs au prophète. Cet ouvrage a été terminé en l'an 948 (1541-42). Telles sont, mon cher collégue, les observations que j'ai cru devoir te communiquer, et dont tu feras l'usage le plus convenable.

Salut et amitié, L. Langlès.

Expériences sur le Diamant.

Le C. Guyton-Morveau a démontré à l'école polytechnique, 1.° que le diamant étoit le carbone pur ; 2.° que plusieurs substances, telles que le carbure de fer, le charbon, l'acide carbonique, contenoient le carbone dans différens états d'oxydation.

De plus, le C. Clouet obtient l'acier fondu, par la décomposition de l'acide carbonique, dont le carbone se combine avec le fer.

Mais le carbone pouvant exister à différens degrés d'oxydation, en quel état se trouve-t-il dans le fer pour constituer l'acier?

C'est pour résoudre cette question, qu'on a traité au feu de forge, environ soixante parties de fer avec une de diamant ou de carbone pur : on a obtenu un culot d'acier fondu, parfaitement homogène dans sa cassure. L'expérience en a été faite à

l'école polytechnique, le 25 thermidor, par les CC. *Clouet*, *Welter* et *Hachette*. Le diamant, employé à l'expérience, du poids de 0,907 grammes, s'est combiné tout entier avec le fer; d'où il suit que le carbone pur, non oxidé, est un des principes de l'acier fondu.

Mort de Henri JARDIN, *Architecte.*

Les arts viennent de perdre le C. Nicolas-Henry *Jardin*, architecte, membre de la ci-devant académie d'architecture et de plusieurs autres académies. Cher aux artistes par ses talens, et à ses amis par ses vertus; ayant remporté le grand prix d'architecture, à l'âge de 22 ans, il partit pour Rome le 7 juin 1744. L'application sérieuse qu'il apporta à ses études, lui mérita la considération la plus distinguée. A son retour d'Italie, en 1754, il fut appelé, par le roi de Danemarck, Frédéric V, pour la construction d'une église toute en marbre et de la plus grande magnificence. Devancé par l'opinion qu'on avoit de son mérite, le C. Jardin se rendit dans cette cour. A son arrivée on lui décerna le titre d'intendant général des bâtimens de sa majesté. Il suffit de jeter un coup-d'œil sur son œuvre, dont la majeure partie est gravée de sa main, pour juger de la quantité, de la variété et du mérite de ses productions pendant les dix-huit années qu'il séjourna à Copenhague.

Les rares qualités qui donnoient encore du relief à ses talens, lui obtinrent une nouvelle preuve de considération. Christian VII, actuellement régnant, voulut le fixer dans sa capitale; mais il sut résister à ses vives sollicitations, insensible à toutes les distinctions qui lui étoient offertes. L'amour de la patrie le rappela dans le sein de sa famille.

Il étoit né à Saint-Germain-des-Noyers en Brie, près de Lagny, le 22 mars de l'an 1720, de parens dont le souvenir se conserve encore avec vénération dans toute cette contrée. Il est mort le 14 fructidor de l'an 7.

Mort de TURPIN.

La république des lettres vient de perdre le C. TURPIN, à l'âge de 90 ans. Il est l'auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages historiques, qui, cependant, ne l'ont pas placé au rang des historiens distingués. On a de lui l'*Histoire de l'Alcoran, où l'on découvre le système politique du faux prophète, et les sources où il a puisé sa législation;* 2 vol. in-12, 1775. — *Histoire de la vie de Mahomet, législateur de l'Arabie;* 2 vol. in-12, 1773. — *Histoire universelle, contenant l'histoire de l'Ægypte, et des peuples de Chanaan;* 1 vol. in-12, 1771. — *Histoire civile et naturelle du royaume de Siam, et des révolutions qui ont bouleversé cet empire jusqu'en* 1770; *sur des mémoires particuliers de*

plusieurs missionnaires du séminaire des missions étrangères ; 2 vol. in-12, 1771. — *Histoire du gouvernement des anciennes républiques ;* 1 vol. in 12, 1769. — *Le Plutarque françois.* — Il est aussi l'auteur de la *Vie du maréchal de Choiseul ;* 1768, 1 vol. in-12 ; et de la *Vie de Louis de Bourbon, second du nom, prince de Condé ;* 2 vol. in-12, 1767. Pendant quelque temps, il a continué les *Vies des hommes illustres de la France.* Il avoit près de 80 ans, lorsqu'il publia la suite des *Révolutions d'Angleterre.*

Extrait de deux lettres de Broussonnet, voyageur de l'Institut, au C. Lhéritier, en date des 11 et 19 messidor dernier, de Mogodor.

La peste, mon cher ami, nous entoure, et quelle peste ! Déja la population de quelques villes a disparu. A Maroc, il est mort, en un jour, 1800 personnes. Les cadavres remplissent les rues ; la consternation est générale, et l'on ne prend aucune précaution. J'ai tout lieu de croire que la maladie est en ville (à Mogodor). J'ai vu des bubons, et la mortalité augmente tous les jours. Il est presqu'impossible de nous enfermer.....

La maladie n'est pas encore bien prononcée en cette ville, mais elle ne tardera pas. Elle est déja à Safie, où le premier jour il est mort 28 personnes.

Maroc est à la lettre un désert où des chiens et des oiseaux de proie se disputent les restes des cadavres. Le roi est seul dans un jardin à une certaine distance de la ville. Une de ses femmes, plusieurs de ses enfans, deux de ses frères et la plupart de ses domestiques sont morts. Un détachement de 1200 soldats, envoyés du côté de Tamdant, a été, en moins d'un mois, réduit à deux hommes. Les Maures portoient la population de Maroc jusqu'au-delà de cent mille ames; mais je crois qu'ils se trompoient, et qu'il n'y avoit guères plus de soixante mille habitans. Aux deux Fez, le vieux et le nouveau, il y avoit au moins cent vingt mille habitans. A Rabat, où la maladie a cessé au point qu'il ne meurt plus que 140 ou 150 personnes par jour, on comptoit un peu moins de trente mille ames, et on est assuré qu'il y a péri plus de vingt mille habitans. Les campagnes sont désertes; les bleds n'ont pas été récoltés; les bestiaux, les chevaux se vendent pour rien. Les Maures n'achètent plus que de la toile pour se faire ensevelir. Les plus dévots ont fait creuser leur fosse qui est remplie de bled ou d'orge, qu'on distribuera aux pauvres le jour qu'ils iront prendre la place du grain. Des familles vont de côté et d'autre sans savoir où s'arrêter; les musulmanes sont admises dans notre ville; les juives meurent de misère dans les sables.

La marche de la peste est lente, mais uniforme. Elle est assez longtemps avant de se déclarer; il semble qu'il faille que les corps y soient disposés. Par exemple, à Safie, quoique tous les jours il y

entrât beaucoup de gens empestés, cependant la maladie ne s'y est déclarée que depuis peu de jours. Il faut que les corps soient saturés de miasmes, avant que la maladie ne paroisse.

Le consul de France à Tanger s'est retiré à Tarisa, ainsi que tous les autres consuls.

C'est sur cette terre de désolation que Broussonnet continue ses recherches de tout genre. Il croit avoir découvert le vrai gommier, et il en esquisse la description. Il fait aussi dessiner, sans relâche, les monnoies du pays, qu'il adressera incessamment au C. Sylvestre de Sacy.

INSTITUT NATIONAL.

Nomination des CC. ARNAULT, SENNEBIER, et BELIN-DEBALUE.

L'Institut national, dans sa séance du 5 vendémiaire, a nommé à la place vacante dans la *section de poésie*, par la mort du C. *Leblanc*. Le C. ARNAULT a obtenu 215 votes, le C. PARNY 193, et le C. LEMERCIER 155. En conséquence, le premier de ces trois candidats a été proclamé membre de l'Institut national.

Dans cette même séance ont été données deux places d'associé non-résident, l'une dans la classe des sciences morales et politiques, *section d'his-*

toire; l'autre dans celle de littérature et beaux-arts, *section des langues anciennes.* Le C. SENNEBIER, de Genève, a obtenu la première; ses concurrens étoient le C. FÉLIX, consul à Thessalonique, et le C. COUSIN-DESPRÉAUX. Le C. BELIN-DEBALUE a été nommé à la seconde; il avoit pour compétiteurs les CC. PRÉVÔT et DUFAYEL.

THÉATRES.

THÉATRE FEYDEAU.

Clémentine, ou *la Belle-Mère.*

Cet opéra, joué la première fois, le deuxième jour complémentaire, a obtenu le plus grand succès. En voici le sujet:

Berville, après quelques années d'un second mariage, a été forcé, par une suite de circonstances malheureuses, de s'éloigner de sa famille; il a laissé auprès de sa femme deux jeunes filles: l'une, du premier lit, est *Clémentine*, d'un naturel sensible, et même mélancolique; l'autre est *Cécile*, dont le caractère gai et capricieux cache cependant un excellent cœur. Cette dernière a toute l'affection de Mme *Berville*, qui n'a cessé d'accabler Clémentine, sa belle-fille, d'indifférence et de dédains. C'est cette injustice qui fait le fonds de l'action.

Il est encore matin, et M.me Berville repose. Clémentine, dont les chagrins abrègent le repos, reçoit les marques d'intérêt que *Blaise*, jardinier de la maison, et *Marie*, vieille gouvernante des deux enfans, prennent à sa situation. Marie, surtout, rappelle à Clémentine les regrets qu'éprouvoit Berville, lorsqu'il fut obligé de s'en séparer, et elle vient, avec adresse, au devant de l'aveu que Clémentine a besoin de lui faire de l'amour qu'elle a conçu pour le jeune *Serigny*, son cousin. Cécile est aussi levée avant sa mère : elle a déja couru tout le jardin, fait enrager le jardinier, et elle vient quereller Clémentine sur sa tristesse continuelle. Le bruit d'une sonnette annonce le réveil de M.me Berville. Cécile court pour aller embrasser sa mère. Elle revient bientôt avec une rose et une ceinture, dont elle se plaît à parer Clémentine : elle interroge ensuite, avec finesse, Serigny, sur l'effet de cette parure, et s'amuse de l'embarras des deux amans.

M.me Berville paroît : elle prodigue les caresses et les éloges à Cécile ; ne donne, au contraire, que des regards assez durs à Clémentine, ne lui adresse la parole que pour critiquer sa parure, dont elle la dépouille, sous prétexte de la trouver mieux sans aucun ornement ; elle lui dit, cependant, qu'elle songe à son bonheur, le lui répète d'une manière fort énigmatique, et sort pour aller chez un M. *Richard*, vieux financier, dont la terre est contigue à la sienne.

Pendant son absence, Cécile et Clémentine se

mettent à dessiner, et la première a voulu que Serigny servît d'étude. Marie a été informée, par un valet de M. Richard, que M.me Berville veut marier Clémentine à ce vieillard, et Cécile à Serigny; mais, n'osant leur faire part de cette triste nouvelle, elle imagine de leur chanter une romance, dont le sens est compris par les jeunes gens. M.me Berville vient leur signifier ses intentions : Cécile et Clémentine osent à peine parler; Serigny seul hasarde quelques reproches. Le financier, par ses manières ridicules, justifie lui-même l'inconvenance du mariage que M.me Berville a résolu. On lui fait admirer le portrait de Serigny, que M.me Berville trouve parfait, le croyant l'ouvrage de Cécile, et qu'elle décrie, lorsqu'elle sait qu'il est celui de Clémentine.

Enfin le notaire apporte le contrat. C'est Berville lui-même, qui, après 13 ans d'absence, a su, chez *Delorme*, son notaire, le projet de M.me Berville. Marie le reconnoît, et le fait passer dans un cabinet, d'où il entend ses enfans invoquer et bénir sa mémoire, dans la circonstance critique où ils se trouvent. M.me Berville reparoît; le prétendu notaire dispose le contrat. Sourde à toutes les prières, elle ordonne à Clémentine de signer; et c'est au moment où celle-ci court saisir la plume avec désespoir, que Berville se découvre, presse ses enfans contre son cœur, et repousse les caresses de sa coupable épouse. Ce n'est qu'à la sollicitation de la généreuse Clémentine, que M.me Berville obtient son pardon; et le premier signe de son repentir

est le consentement qu'elle donne à l'union de Clémentine à Serigny.

Cette pièce est parfaitement jouée par le C. *Rézicourt*, dans le rôle de Berville; les C.nes *Lesage* et *Gavaudan*, dans ceux de Clementine et de Cécile: la C.e *Auvray*, dans celui de Marie, est peut-être inimitable; la C.e *Desbrosses* a bien rempli le rôle de M.me Berville, et le C. *Georget* celui du financier Richard.

Les auteurs ont été demandés avec transport. Celui des paroles est le C. *Vial*, qu'on dit fort jeune, et qui n'a pas paru; la musique est du C. *Fay*, que le public a justement encouragé comme auteur, et auquel il a donné des applaudissemens, comme acteur, dans le rôle de Serigny.

THÉATRE DES TROUBADOURS.

Clémentine, ou *les deux Portraits.*

Victorin, époux de *Clémentine*, s'absente depuis quelque temps, et s'attache à *Isabelle*, qu'un faux ami, de concert avec elle, lui a fait connoître. Cet ami, nommé *Léandre*, a des vues à son tour sur Clémentine. Au moment où il est chargé par celle-ci de redemander son portrait à son époux, il instruit, par une lettre, Isabelle, du succès de ses démarches; mais il oublie, sur la table, la lettre d'Isabelle.

d'Isabelle. Victorin, qui étoit prêt à quitter le portrait de son épouse, et à le lui remettre, est ébranlé par les caresses de son enfant; et, instruit des piéges qu'on tendoit à sa bonne foi, par la lettre qu'on trouve sur la table, il revient de son erreur, et se réconcilie avec Clémentine.

L'auteur de cette pièce, jouée, pour la première fois, le deuxième jour complémentaire, a été généralement demandé; il a gardé l'anonyme, et on est venu chanter le couplet suivant, que le public a fait répéter :

Air: *Femmes, voulez-vous éprouver, etc.*

Sans en bien connoître l'auteur,
Nous avons reçu cet ouvrage;
Par vous accueilli, son bonheur
Va dater de votre suffrage.
Puisqu'il vous plaît, venez souvent,
Sans vous offenser du mystère,
Et caressez ce foible enfant
Que semble abandonner son père.

LIVRES DIVERS.

Botanique.

Introduction à l'étude de la botanique, ouvrage orné de 10 planches colorées, contenant un discours sur l'accord des sciences naturelles; un traité complet et comparé des organes des plantes, et des fonctions de ces organes à toutes les époques de leur vie: les termes d'usage en botanique y sont appliqués et expliqués. Il offre, en outre, une exposition particulière des organes des plantes connues sous le nom de cryptogames; *les principes de l'art de décrire d'après* Linné; *des détails sur l'habitation des plantes, leurs vertus, leurs usages, leur culture, et la manière de les arranger et de les conserver en herbier; l'exposition des méthodes générales de* Tournefort, Linné, Jussieu, *et des méthodes particulières des fougères de* Smith, *des mousses d'*Hedwig *et de* Bridel, *des champignons de* Bulliard, etc.; *avec des tables qui donnent à cet ouvrage la commodité d'un dictionnaire.*

Le prix des deux volumes qui paroîssent, et qui forment le traité le plus complet qui ait encore paru de l'organisation des végétaux, est de 8 francs; celui du troisieme volume sera pareillement de 4 francs.

On a tiré un tres-petit nombre d'exemplaires de papier grand raisin; prix, 16 francs et 24 francs.

Cet ouvrage, imprimé chez Digeon, rue Verte, faubourg Honoré, n.° 1126, se vend chez les libraires ci-après:

Debure, rue Serpente, n.° 6.
Desenne, palais Egalité, n.° 2.
Plassan, rue du Cimetière André, n.° 10.
Déterville, rue du Battoir, n.° 16.
Fuchs, rue des Mathurins, hôtel Cluny.

Bossange et compagnie, rue et maison des Mathurins.

Treuttel et *Wurtz*, quai Voltaire.

Villier, rue des Mathurins, n.° 396.

Nous rendrons compte de l'ouvrage entier, quand le troisième volume aura paru.

Médecine.

Projet présenté au ministre de l'intérieur et au ministre de la guerre, sur la suppression des hôpitaux civils, et sur celle des hôpitaux militaires d'instruction du Val-de-Grâce, de Lille, de Strasbourg, de Toulon, etc., *accompagné de notes sur différentes parties du service militaire : par un étudiant en médecine.* Paris, chez *Laurens* jeune, rue Saint-Jacques, n.° 32; à l'Ecole de médecine, et chez les marchands de nouveautés. An 7, 36 pages in-8.° Prix, 60 centimes; avec l'épigraphe :

> « Il est peu d'hommes qui aiment leurs semblables pour « l'humanité; et l'on n'a rien à attendre pour le bien « public, de celui qui ne s'est pas sévèrement garanti « de la contagion de l'intérêt privé. » *Encyclop. méthod. Manuf. arts, par* Roland, *discours prélim.*

L'auteur de cette brochure dit, sans doute, des choses malheureusement trop vraies sur la situation ordinaire des hôpitaux; mais c'est une autre question de savoir, s'il suit de là qu'il faut les supprimer entièrement, surtout lorsqu'on n'a encore rien de mieux et surtout de prêt à leur substituer : il est si facile de détruire, et si difficile de créer; ne seroit-il pas possible de ramener ces institutions au degré d'utilité auquel l'exemple d'autres pays nous montre qu'elles peuvent parvenir. Sans doute ce qu'il dit, page 16 et suivantes, sur la manière la plus économique pour subvenir aux besoins des indigens et des

malades par des jurys de bienfaisance, est en grande partie très-vrai; mais cela ne sera pas si facile dans l'exécution que l'auteur paroît se le persuader, et que nous le souhaiterions pour le bien de l'humanité souffrante.

Journal de Médecine populaire d'éducation et d'économie, ou *Recueils périodiques de principes, préceptes et avis d'observations, découvertes et inventions; de vues, lois, réglemens et établissemens; de réfutations d'erreurs, de préjugés et de routines; sur la reproduction de l'homme, la grossesse, l'accouchement, les couches, l'allaitement et le sevrage; le développement de la belle nature, des facultés des talens, et des vertus naturelles; la conservation de la santé, et la cure des maladies; des difformités et des vices organiques; le rappel à la vie des morts en apparence; les propriétés et les usages des agens de la vie, et des moyens curatifs; la subsistance, l'industrie, et le gouvernement des indigens; l'étude et l'enseignement des arts relatifs à la santé et à la perfectibilité de l'homme, avec les annonces et extraits des ouvrages qui traitent de ces objets, adressés aux citoyens des deux sexes et de tout âge, par les CC.* Verdier, *père et fils, médecins de la division de la fidélité.* A Paris, rue de Joui-Antoine, n.° 10.

Ce journal, dont chaque numéro est composé de deux feuilles au moins, paroît le premier de chaque mois, depuis le premier germinal an 7. Le prix de l'année, est, franc de port, de 6 francs pour Paris, et de 7 francs 50 centimes pour les départemens. On souscrit, à Paris, chez les CC. *Verdier*, auxquels il faut adresser, en affranchissant, les lettres et envois que l'on veut faire insérer dans le journal, et chez *Croullebois*, libraire, rue des Mathurins, n.° 398; *Méquignon*, libraire, rue de l'Ecole de santé;

et *Petit*, libraire, palais Egalité, galerie de bois, n.° 250; et, dans les départemens, chez les principaux libraires et directeurs de postes.

Le titre étendu de ce journal fait déja suffisamment voir le but des auteurs. Les matières, dans chaque numéro, sont rangées sous quatre chefs: 1.° *Extraits d'ouvrages*; 2.° *théorie médicale*; 3.° *pratique médicale*; 4.° *observations médicales*; à la fin se trouvent toujours quelques annonces de livres. Nous indiquerons ici quelques-uns des principaux articles contenus dans les six numéros qui ont paru jusqu'à présent.

A la THÉORIE MÉDICALE, appartiennent un *plan général d'étude et d'enseignement des sciences et arts de la nature humaine, considérés dans leurs rapports avec la santé et la perfectibilité de l'homme*; — *Un plan d'étude et d'enseignement de l'anatomie et de la mécanique de l'homme, de l'hygiène du corps et de l'esprit*; et à cette occasion, l'auteur parle des *exercices gymnastiques, logiques, et de ceux de la voix, des travaux mécaniques, des mouvemens des passions, et des arts représentatifs*.—Un autre article traite de la *prophylactique*, ou de l'art d'établir pour chaque personne son régime physique et moral, d'après les indications anatomiques et mécaniques ou physiologiques que présente son état physique et moral. L'auteur établit quatre buts que la prophylactique doit se proposer; savoir, le développement et l'entretien 1.° de la bonne conformation; 2.° de la mécanique du corps humain; ensuite l'établissement et l'observation 3.° du régime physique; et 4.° du régime moral. — Les auteurs combattent aussi dans plusieurs articles, les erreurs générales sur les connoissances, les talens, les passions et les mœurs prétendues innées ou naturelles.

Le chapitre de la PRATIQUE MÉDICALE contient différens avis *sur la petite vérole et son inoculation*; — *sur les difformités rachitiques et arthritiques*; —

sur les fièvres putrides, les *rhumatismes*, la *rougeole et son inoculation ; — les moyens de détruire promptement les mophètes animales ;* enfin un avis assez étendu et bien fait *sur les asphyxies ou morts apparentes*, et *sur les moyens de rappeler les asphyxies à la vie.*

Parmi les OBSERVATIONS MÉDICALES, plusieurs sont météorologiques ; d'autres serviront à répandre des idées saines et justes sur différens points de la médecine populaire : telles sont les deux anecdotes rapportées au cinquième numéro, l'une, sur une maladie donnée par un chiromancien, et guérie par le célèbre docteur A. *Petit*, et l'autre, sur un médecin charlatan tué par les discours d'une sorcière. — Les *observations sur les engorgemens de sein chez les nourrices ; — sur les difficultés que les préjugés des femmes opposent à l'allaitement ; — sur les dangers de la bouillie donnée pour nourriture aux nouveaux-nés*, etc.

Nous croyons ce journal très-propre à répandre beaucoup de connoissances utiles dans toutes les classes de la société, et nous souhaitons qu'il ait autant de succès qu'il mérite.

GÉOGRAPHIE.

CARTE de la France, où l'on a essayé d'exprimer les configurations de son territoire, par une nouvelle méthode *de nivellement, par l'ingénieur géographe* DUPAIN-TRIEL. Chez l'*auteur*, cloître de la Cité, n.° 1. Prix, 4 francs. On y trouve aussi sa carte de la *navigation intérieure ;* prix, 6 francs.

Cette carte présente une double nouveauté ; 1.° celle de l'idée conçue ; la géographie ne nous ayant donnée jusqu'ici la projection de la France, que sur le seul plan supposé parfaitement horizontal de sa base ;

2.° celle de l'idée exécutée, car c'est la première carte géographique où l'on ait tenté d'obtenir par la gravure au lavis, les nuances de clairs et d'ombres nécessaires à l'expression sensible des terreins, suivant leur différente élévation au dessus de l'horizon; ensorte que la France est, sur cette carte, presque vue comme en relief.

Ce travail a été entrepris pour donner une première idée des effets d'un résultat plus exact, qu'on obtiendra par des nivellemens faits pour le grand objet de compléter la géographie physique de la France, et qui conduiront à la connoissance des communications qu'on peut établir sur le territoire français, en même temps qu'on y étudiera le meilleur emploi des eaux pour la navigation, l'agriculture, les arts et la défense de nos frontières.

On trouve, à la même adresse, l'ouvrage intitulé: RECHERCHES sur les moyens de perfectionner les canaux de navigation, et sur les nombreux avantages de ceux qui seroient construits à petites dimensions, sans le secours des sas d'écluses, par R. FULTON, ingénieur américain; traduit de l'anglois. Prix, 6 fr. et 7 fr. 50 cent. franc de port.

PHILOSOPHIE.

LE PHILOSOPHISME démasqué, et la philosophie vengée, traduit de l'allemand du célèbre Emanuel Kant, *professeur de philosophie à Koenigsberg, par D.* SECRETAN, *professeur de philosophie de l'académie de Lausanne.* A Lausanne, 1798, 34 pages in-8.°

Ce petit écrit de *Kant* est divisé en deux parties, dont l'une contient des aphorismes sur la fausse philosophie; l'autre, également des aphorismes sur la vraie philosophie; terminées par un avis à la jeunesse sur les écueils à éviter, et la marche à suivre dans

la recherche de la vérité. « J'ai cru, dit le traduc-
« teur, dans une courte préface, que la traduction
« de ces pensées de Kant sur la philosophie, pou-
« voit être utile à ma patrie dans les temps où nous
« vivons, pour aider à apprécier les ouvrages, les
« motifs et les intentions de ceux qui écrivent et qui
« veulent influer sur l'opinion et la manière de penser
« de leurs contemporains et de la postérité. »

Il y annonce aussi la traduction d'un autre ouvrage de Kant, sur la philosophie des mœurs, *faite en grande partie sur une traduction latine, pour éviter les trop grandes difficultés de la manière d'écrire de l'auteur;* il se propose de le publier, quand nos circonstances publiques favoriseront davantage les études ou les lectures sérieuses et approfondies.

Economie politique.

De la condition des femmes dans les républiques, par le C. Theremin, *membre de la société libre des sciences, lettres et arts de Paris.* A Paris, chez *Laran*, palais Egalité, galerie de bois, n.° 245. An 7, 85 pages.

L'auteur tâche d'abord de prouver que plus les peuples se sont civilisés, plus le sort des femmes a été amélioré, et que le charme du sexe devient plus puissant et l'enchantement plus complet, à mesure que l'homme se perfectionne : ensuite il passe à des considérations générales sur le bonheur dont les femmes ont droit de jouir dans l'état d'un peuple très-civilisé; il pense qu'elles ne peuvent jamais représenter la souveraineté, là où elle est déja représentée par les hommes, ceux-ci commençant par être les représentans des femmes, avant que d'être ceux des hommes de la nation, mais qu'elles sont susceptibles de recevoir des *commissions;* par exemple, une participation dans les jugemens portés par les tribu-

naux de famille ; la plus grande partie des contestations où elles sont intéressées, étant de nature à ressortir de ces espèces de tribunaux ; ensuite les commissions qu'elles peuvent mieux ou aussi bien remplir que les hommes, et où le délégnant peut tirer d'elles plus d'utilité pour la prospérité commune. L'auteur trouve deux objets principaux qui entrent sous cette cathégorie, l'instruction publique et la célébration des fêtes nationales, dont, selon lui, elles doivent être les ordonnatrices, aussi bien que des fêtes de famille ; l'auteur insiste surtout, sur le défaut d'établissemens publics en France pour l'instruction des femmes. « Pourquoi la répu- « blique, dit-il, ne feroit-elle pas pour se mainte- « nir, ce qu'a fait sans cesse, pour se maintenir « et se propager, la religion chrétienne, qui avoit « presqu'autant de fondations pour les femmes que « pour les hommes ? pourquoi, ayant des écoles « centrales dans tous les départemens pour les hom- « mes, des colléges et des prytanées, n'auroit-elle « pas quelques établissemens en faveur des femmes ? « sommes-nous donc une république d'hommes seu- « lement, etc. ? »

Il montre que tout ne sauroit venir du gouvernement, et qu'il faut que les citoyens concourent par des cotisations particulières, à des établissemens dont chaque famille tireroit une gloire perpétuelle et une utilité permanente ; et il cite à cet égard, avec éloge, les angloises, qui s'intéressent plus vivement à tout ce qui regarde leur sexe.

Morale.

Délices de la solitude, puisés dans l'étude et la contemplation de la nature, par A. J. Canolle ; *deuxième édition, considérablement augmentée.* 2 vol. de 178 et 238 pages, outre 32 pages de *dédicace aux lieux qui m'ont vû naître*, d'*avant-propos* et de

discours préliminaire. Paris, chez *Deroy*, libraire, rue Hautefeuille, n.° 34. An 7, avec l'épigraphe:

« Tous mes vœux seront remplis, si l'affligé trouve auprès de moi de la consolation. » *La Solitude*, par ZIMMERMANN, p. 5.

Le principal but de l'auteur, est, selon lui, page 30 du discours préliminaire, « de faire concevoir aux « bonnes gens de la campagne, comme toutes les « sources de joie tarissent bientôt dans les villes; « comme le cœur demeure froid au milieu de nos « plaisirs bruyans; combien, au contraire, la vie « des champs est agréable; combien de ressources on « y trouve contre l'ennui et l'oisiveté, etc. » Nous craignons presque que l'auteur n'atteigne pas tout à fait ce but, car son livre ne nous paroît pas à la portée des *bonnes gens de la campagne.* Cependant nous ne doutons point que beaucoup d'autres personnes, à qui le style de l'auteur est plus familier, trouveront plus de plaisir à ce petit ouvrage, que les gens de la campagne; elles y trouveront des considérations sur le retour du printemps, sur les différentes parties de la journée, sur les fleurs, les sites qu'elles embellisent et les sentimens qu'elles inspirent; sur les amours des oiseaux et leurs nids, les prairies, l'été, les moissons, l'automne et les fruits, la vigne et les vendanges, les frimats, etc. L'auteur a augmenté cette seconde édition de quelques nouveaux chapitres, et a placé à la fin de chaque volume, des notes qui ajoutent au texte ou qui servent à son développement ou à son explication.

HISTOIRE.

Prospectus.

LE PANTHÉON D'AQUITAINE, ou *Dictionnaire historique, philosophique et bibliographique des hommes célèbres en tout genre, qui sont originaires des*

neuf départemens formés de la ci-devant province de Guyenne, avec des notices sur divers sujets de palæographie, pour servir à l'histoire littéraire de ces contrées, depuis le 14.me *siècle jusqu'à nos jours, par P.* BERNADAU, *homme de loi à Bordeaux, auteur des* Antiquités bordeloises, *et de plusieurs autres ouvrages ;* un volume in-4.°, incessamment sous presse.

Ergo qui nostræ legis otia tristia chartæ,
Eloquium tu ne quære, sed officium
Quo claris doctisque viris pia cura parentat,
Dum decora egregiæ commeminit patriæ.
AUSONIUS, de professorib. Burdig.

L'histoire générale des progrès de l'esprit humain, en France, ne peut se compléter que par la publication des mémoires particuliers sur l'état des connoissances dans chaque département. Quelques-uns ont eu leurs historiographes, et leurs recherches n'ont pas toujours été d'une utilité locale, même lorsqu'elles ont tiré de l'oubli des noms qui méritoient d'y rester constamment. La ci-devant Guyenne ne jouit point encore de cet avantage (1). Je suis le premier et le seul écrivain qui ait entrepris de le lui procurer.

Jusqu'à présent, on a communément prétendu que les matériaux manquoient à l'exécution d'un pareil projet, et l'on a regardé comme chimérique, l'annonce de notre *Histoire littéraire de Guyenne*, que les journaux répétèrent en 1787. Nous espérons prouver par les faits ce que nous avançâmes alors, que

(1) Nul des trois historiens de Guyenne n'a parlé de ses hommes illustres. Delurbe, seul, a publié, en 1591, un petit in-8.°, intitulé : *de illustribus Aquitaniæ Viris.* Ce traité est superficiel et rempli de fautes dans sa brièveté. De semblables notices auroient dû terminer toutes nos annales. L'auteur du *Panthéon d'Aquitaine* aura soin d'en accompagner sa *continuation des chroniques bordeloises* qu'il va publier. *(Note du C.* BERNADAU.*)*

l'agriculture et le commerce n'ont pas tellement occupé les habitans de cette contrée, qu'ils n'aient pu y cultiver les sciences et les arts avec un succès trop peu apprécié. La réfutation d'un préjugé injurieux à nos compatriotes, ressortira du travail que nous avons fait.

Commencé il y a 15 ans, il n'a pu être imprimé aussitôt que nous le desirions; mais ce retard apporté à sa publication, n'a pas nui à l'étendue ni à l'exactitude des recherches dont il se compose. Elles ont été poussées aussi loin que possible, particulièrement depuis 1789, époque où nous en distribuâmes le prospectus. Reimprimé dans le *journal de la Guyenne*, du 12 novembre, il reparut sous une forme plus étendue, le 23 frimaire an 6, dans le *tableau de Bordeaux*. Ces dates ne sont pas inutiles à rappeler, tant *pour nous* que *pour le public;* il se convaincra combien nous avons cherché à mûrir cet ouvrage; et nous, nous justifierons d'autant sa priorité sur celui dont un bordelois répand qu'il s'occupe *depuis peu*. Nous souhaitons qu'il se mette un jour en mesure de satisfaire la curiosité publique. En attendant, nous croyons devoir prendre le rang qui nous appartient, après avoir déclaré que les recherches de ce concurrent sont nées de la facilité avec laquelle nous lui avons communiqué le manuscrit des nôtres, lorsque nous ne lui soupçonnions pas le dessein de se les approprier.

Au reste, l'histoire littéraire de Guyenne offre à l'émulation un champ vierge et assez vaste; ceux qui entreprendront de le défricher, auront des droits aux encouragemens du public. Quant à nous, il a pu apprécier nos travaux par les fragmens que nous lui en avons déja présenté. Voici maintenant le plan de leur ensemble; il renfermera sous autant de chapitres distincts:

1.° Une introduction à l'histoire civile du pays, qui est le théâtre de ces recherches.

2.° Le nécrologe des personnes qui s'y sont rendues recommandables dans les sciences, les lettres,

l'administration, le barreau, les armes, le commerce, la marine, le théâtre et les arts utiles ou agréables.

3.° Une notice de la vie et des écrits des auteurs et artistes morts ou vivans, qui sont originaires de la ci-devant province de Guyenne, ou présumés tels.

4.° Le catalogue exact de leurs productions. Ces trois dernières divisions sont distribuées en forme de dictionnaire, et composent la partie essentielle de tout l'ouvrage.

5.° Une dissertation sur les journaux, les spectacles, les institutions littéraires ou scientifiques, les cabinets de curiosités, dans la même contrée.

6.° L'indication raisonnée des livres et des manuscrits qui l'intéressent sous tous les rapports; détail indispensable pour apprécier nos richesses littéraires.

7.° Les *Montaniana* et *Montesquiana*, ou recueil de pensées et d'anecdotes les plus intéressantes et les moins connues, sur les auteurs des *Essais* et de l'*Esprit des lois*.

8.° Le *Panthéon d'Aquitaine* sera terminé par une bibliographie françoise, contenant la revue de tous les écrits sur l'histoire littéraire de la France. Ce morceau, quoiqu'étranger au cadre que nous embrassons, aura au moins le mérite de la nouveauté.

L'exactitude et l'impartialité ont constamment guidé notre plume. Eloignés des partis par goût et par raison, nous croyons avoir été à même de pouvoir émettre une opinion littéraire, exempte de haine comme d'affection. Aucun article n'a été tracé par la main de la complaisance; tous sont rédigés avec ce ton simple et décent qui convient au genre historique, avec cette précision de critique, cette austérité de principes qui repoussent la flatterie comme la satyre; la variété ne domine pas moins dans cet ouvrage que la vérité. Il n'interessera pas moins l'habitant des départemens auxquels il est spécialement destiné, que celui des autres et des pays étrangers. Le dictionnaire, seul, renferme plus de 1000 articles, parmi lesquels il y en a une centaine sur des

Troubadours faussement crus Provençaux, ainsi que plus de 300 auteurs, artistes ou amateurs, dont aucun lexicographe n'a fait mention.

Ces mémoires serviront à l'histoire biographique d'un dixième de la France; on n'a rien négligé pour les rendre dignes de leur objet. Heureux si, remplissant nos vues, ils peuvent acquitter la dette de la reconnoissance, en célébrant des citoyens recommandables que la patrie offre à l'émulation de leurs imitateurs! BERNADAU.

ALMANACH géographique et chronologique, avec la population des quatre parties du monde, etc.; *pour l'an 8, 1799-1800, avec le lever et le coucher du soleil.* Paris, chez *Laurens* jeune, imprimeur-libraire, rue St.-Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins. 400 pages sans le calendrier, petit format de poche.

Depuis nombre d'années, on fait en Allemagne des almanachs de tous les genres; on en a fait en France pour différentes parties de la littérature, de la politique; il n'y en a pas encore pour les sciences: c'est à quoi le C. Lalande a voulu suppléer, en offrant aux physiciens, aux amateurs de calculs, des notices curieuses et portatives sur des objets qu'on aime à se rappeler, et qui font quelquefois le sujet des conversations. Dans l'annuaire de la république, il a donné la population des villes de France; dans l'almanach que nous annonçons, il indique la population des principales villes étrangères; il y a ajouté un abrégé de chronologie qui offre le tableau des événemens les plus remarquables de l'histoire ancienne et moderne; enfin un aperçu de la population des quatre parties du monde, et, en particulier, des différens états de l'Europe; à la dernière page, il a indiqué quelques ouvrages allemands sur la statistique. Ce que nous venons de dire, fait voir suffisamment l'agrément et l'utilité que peut procurer cet almanach.

Anecdotes de Constantinople où du Bas-Empire, depuis le règne de Constantin, son fondateur, jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet II, *et jusqu'à nos jours; contenant l'origine, les mœurs, les usages, les principaux traits de l'histoire de tout les peuples qui figurent maintenant en Europe, et des particularités curieuses sur des nations célèbres, aujourd'hui disparues de la surface de notre globe, ou qui existent sous d'autres noms; avec les exemples les plus frappans des vicissitudes de la fortune, et les révolutions les plus extraordinaires: ouvrage mis au jour, par J. B.* Nougaret; 5 volumes d'environ 470 pages chaque. A Paris, chez l'*auteur*, rue des Petits-Augustins, n.° 9, vis-à-vis celle des Marais, faubourg Germain; *Desenne*, palais Egalité, n.° 2; *Fuchs*, rue des Mathurins; *Dugour*, rue et hôtel Serpente; *Rondonneau*, au dépot des lois, place du Carrouzel; *Belin*, rue Jacques; *Louis*, rue Severin. An 8.

« Un membre de l'Institut national a dit, dans « une séance publique, qu'il ne falloit plus de nos « jours écrire l'histoire comme on l'écrivoit autre« fois (1). » C'est ce qui a engagé, sans doute, le C. *Nougaret*, à mettre au jour les 5 volumes que nous annonçons; ils contiennent un extrait des 24 volumes de l'histoire du Bas-Empire par le Beau, continuée par le C. *Ameilhon;* il a pensé qu'en élaguant de cet ouvrage volumineux ce qu'il contient, selon lui, de superflu, il donneroit un livre agréable et utile. Il ne s'est pas arrêté à la prise de Constantinople par les Turcs, mais, dans le cinquième volume, il a tracé une histoire abrégée des empereurs ottomans, depuis l'origine de leur puissance, jus-

(1) Il y a *autrefois* et *autrefois*, diroit Sganarelle. Si un historien pouvoit écrire l'histoire comme *autrefois* Plutarque, Thucydide et Tacite, et d'après les principes établis par Lucien, nous lui conseillerions d'écrire *comme on écrivoit autrefois;* mais malheureusement on ne sait plus l'écrire que *comme aujourd'hui.* A. L. M.

qu'à nos jours, et quelques détails sur l'état actuel de Constantinople, les mœurs, les usages et le gouvernement des Turcs, tirés (selon p. 130, 131 du tome V.) de l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, par Voltaire; du *Voyage à Constantinople, en Italie et aux îles de l'Archipel*, qui a paru il y quelques mois, des *Mémoires du baron de Tott sur les Turcs*, et quelques autres livres modernes. On voit que l'auteur n'a point remonté aux sources, qu'il s'est contenté d'extraire d'ouvrages modernes et connus, tout ce qu'il a trouvé d'anecdotique et d'amusant, sans examiner même si les historiens dont il a tiré ces faits, méritent une grande confiance, sans discuter de nouveau ces faits; ce qui l'a exposé, sans doute, à répéter bien des erreurs, principalement dans ce qu'il a extrait de Voltaire et du baron de Tott. Si c'est là comme on doit écrire l'histoire *aujourd'hui*, nous répéterons encore qu'on feroit mieux de l'écrire comme *autrefois*; du reste, ce recueil, comme tous ceux d'anecdotes, doit nécessairement amuser ses lecteurs, et surtout la classe qui recherche plus le plaisir que l'instruction.

AVIS.

Ceux qui desirent faire annoncer leurs ouvrages dans quelques-uns des meilleurs journaux de l'Allemagne, peuvent en remettre un exemplaire au bureau de ce journal.

Table des articles contenus dans ce numéro.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

Histoire de l'Origine, des Progrès et de la Décadence des Sciences dans la Grèce ; traduite de l'allemand de Christophe *Meiners*, professeur ordinaire de philosophie, à l'université de Goettingue, par J. Ch. *Laveaux*. 289

BIOGRAPHIE.

Mémoire historique sur Lazare *Spallanzani* et ses écrits, lu à la société de physique et d'histoire naturelle de Genève, le 28 thermidor an 7, par Jean *Senebier*, bibliothécaire de Genève. 528

PHILOSOPHIE.

Notice des ouvrages manuscrits d'*Asclépius* de Tralles, philosophe du sixième siècle. 359

PALÆOGRAPHIE.

Mémoire sur une urne sépulchrale, et sur une inscription en vers grecs, trouvées à Marseille, dans le mois de prairial an 7, par *Fauris Saint-Vincent*. 369

HISTOIRE.

Suite du Mémoire sur Alexandrie, par le C. *Langlès*. 380

ROMANS.

Praxile. 389

VARIÉTÉS, NOUVELLES ET CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES.

Nouvelles de Hollande. 399
P. H. *Marron* à A. L. *Millin*. 400
Langlès à son collègue *Millin*. 403
Expériences sur le Diamant. 407
Mort de Henri *Jardin*, architecte. 408
Mort du *Turpin*. 409
Extrait de deux lettres de *Broussonnet*, voyageur de l'Institut, au C. *Lhéritier*, en date des 11 et 19 messidor dernier, de Mogodor. 410
Institut national. Nomination des CC. *Arnault*, *Sennebier* et *Belin-Debalue*. 412

THÉATRES.

Clémentine, *ou* la Belle-Mère. 413
Cléméntine, *ou* les deux Portraits. 416

LIVRES DIVERS.

Botanique.

Introduction à l'étude de la botanique. 418

Médecine.

Projet présenté au ministre de l'intérieur et au ministre de la guerre, sur la suppression des hôpitaux civils, et sur celle des hôpitaux militaires d'instruction du Val-de-Grâce, de Lille, de Strasbourg, de Toulon, etc. 419
Journal de médecine populaire d'éducation et d'économie, par les CC. *Verdier*, père et fils. 420

Géographie.

Carte de la France, où l'on a essayé d'exprimer les configurations de son territoire, par une nouvelle méthode de nivellement ; par l'ingénieur géographe *Dupain-Triel*. 422

Philosophie.

Le Philosophisme démasqué, et la philosophie vengée, traduit de l'allemand du célèbre Emanuel *Kant*, professeur de philosophie à Koenigsberg, par D. *Secretan*,

professeur de philosophie de l'académie de Lausanne. 323

Economie politique.

De la condition des femmes dans les républiques, par le C. *Theremin*. 424

Morale.

Délices de la solitude, puisés dans l'étude et la contemplation de la nature, par A. J. *Canolle*. 425

Histoire.

Le Panthéon d'Aquitaine, par P. *Bernadau*. 425

Almanach géographique et chronologique, avec la population des quatre parties du monde, etc. 430

ANNONCES.

Les deux Frères, comédie en quatre actes, en prose, traduite de Kotzebue, *et arrangée pour la scène française, par* Weiss, Jauffret *et* Patrat, *représentée au théâtre de la République, le* 11 *thermidor an* 7. A Paris, au bureau des éditeurs du théâtre de Kotzebue, rue de Vaugirard, n.° 1201, et chez tous les marchands de nouveautés. Prix 1 fr. 50 cent.

AVIS.

On peut s'adresser au Bureau du Magasin Encyclopédique, pour se procurer tous les Livres qui paroîssent en France et chez l'Etranger, et généralement pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

On s'y charge aussi de toutes sortes d'impressions.

Les Livres nouveaux sont annoncés dans ce Journal aussitôt après qu'ils ont été remis au Bureau; c'est-à-dire, dans le Numéro qui se publie après cette remise.

Le Magasin paroît régulièrement le premier de chaque mois.

On prie les Libraires qui envoient des Livres pour les annoncer, d'en indiquer toujours le prix.